

**STEPHEN
KING**



CHRISTINE
ROMAN

ALBIN MICHEL

Stephen King est né en 1947 dans l'État du Maine. Il sort de l'université en 1970 avec un diplôme de professeur d'anglais, et publie en 1973 son premier roman *Carrie* (vendu à plus de 2.500.000 exemplaires). Dès lors, tous ses romans sont des bestsellers, et nombre d'entre eux sont adaptés au cinéma : *Carrie* par Brian de Palma, *Shining* par Stanley Kubrick, *Dead Zone* par David Cronenberg, *Christine* par John Carpenter, *Misery* par Bob Reiner. Avec plus de quarante millions de livres vendus dans le monde entier, il est devenu le plus célèbre auteur de livres fantastiques et d'horreur de tous les temps... et maître incontesté du genre. Il est l'un des premiers à avoir expérimenté Internet pour la publication d'une nouvelle, reprise en France par Le Livre de Poche/Albin Michel : *Un tour sur le Bolid'*. *Cœurs perdus en Atlantide* a été publié en 2001 chez Albin Michel.

Stephen King explique sa fascination pour l'horreur comme un moyen de combattre l'angoisse, une sorte de psychanalyse à l'envers : écrire les pires choses qui puissent arriver aide à se débarrasser de la peur. Il écrit non sans humour : « Je suis malade, et on me paie pour l'être. » Ses goûts littéraires le portent vers Philippe Roth, Norman Mailer, John Irving, Ray Bradbury, Richard Matheson et Joyce Carol Oates. Stephen King est marié à la romancière Tabitha King. Ils ont trois enfants et vivent dans une petite ville du Maine.

STEPHEN KING

CHRISTINE

ROMAN TRADUIT DE L'AMÉRICAIN
PAR MARIE MILPOIS



ALBIN MICHEL

Titre original : CHRISTINE

Viking Press, New York © Stephen King, 1983.

Editions Albin Michel, S.A., 1984.

Pour George Romero et Chris Forrest Romero
Et pour le Patelin

NOTE DE L'AUTEUR

Les paroles de chansons citées dans ce livre ont été assignées au chanteur (ou groupe) qui a popularisé ces chansons. Les puristes pourront s'en offenser, considérant qu'une chanson appartient davantage à son auteur qu'à celui qui la chante. Mais je ne suis pas d'accord. Dans le monde de la chanson populaire, il en va comme les Rolling Stones chantent eux-mêmes dans une de leurs chansons : « C'est le chanteur qui compte, pas la chanson. » Je veux pourtant remercier ici tous les auteurs de chansons, tout particulièrement Chuck Berry, Bruce Springsteen, Brian Wilson... et Jan Berry, de Jan and Dean.

Obtenir la permission de citer des paroles de chansons est une tâche difficile, et j'aimerais remercier certaines personnes qui m'ont aidé à me rappeler les titres de chansons et à m'assurer que je pouvais les utiliser. Entre autres : Dave Marsh, critique et historien du rock ; James Feury, dit Mighty John Marshall, grâce à qui ma petite ville balance sur WACZ ; son frère, Pat Feury, qui balance des bocks aux vieux de la vieille à Portland ; ainsi que Debbie Geller, Patricia Dunning et Pete Batchelder. Merci à vous tous, et que vos vieux disques des Coasters ne gondolent jamais au point de ne plus pouvoir les passer.

S.K.

PROLOGUE

C'est l'histoire d'un triangle, je crois qu'on peut bien le dire : Arnie Cunningham, Leigh Cabot et, bien entendu, Christine. Mais Christine était là la première. Elle a été le premier amour d'Arnie, et je pense pouvoir affirmer, du haut de l'extraordinaire sagesse que je peux avoir atteinte en mes vingt-deux ans de vie, qu'elle en a été le seul. C'est pourquoi je dis que ce qui est arrivé est une tragédie.

Arnie et moi, on a grandi dans le même quartier, et on a été dans les mêmes écoles depuis la maternelle. Je crois que c'est grâce à cela qu'il s'en est sorti vivant quand on est arrivés dans les grandes classes.

J'étais costaud, et c'est ce qui l'a sauvé. Il en a pris plein la tronche pour pas un rond, d'accord, mais il a eu la vie sauve.

C'était le pauvre mec de la classe, vous me suivez ?

C'est marrant, on dirait que c'est une loi de la Nature : deux paumés dans chaque école, un garçon et une fille. La journée a été mauvaise ? Vous avez raté un examen important ? Vous vous êtes engueulé avec vos parents et vous êtes interdit de sortie pendant la fin de la semaine ? Pas grave : il vous suffit de tomber sur le paletot d'un de ces pauvres cornichons qui rasent les murs du lycée comme des criminels et de tout lui mettre sur le dos ! Des fois, ils y restent. Mais des fois, ils se raccrochent à quelque chose, et ils survivent. Arnie survivait grâce à moi. Ensuite, il a eu Christine. Leigh est venue plus tard...

Je voulais vous faire comprendre cela avant le reste.

Arnie comptait pour du beurre en tout. Il n'existait pas aux yeux des sportifs, car il était trop maigre : pour un mètre soixante-dix-sept, il ne pesait que soixante-trois kilos et encore, avec tous ses vêtements mouillés plus une paire de pataugas ! Il n'existait pas aux yeux des intellectuels de l'école (qui eux-mêmes n'existaient pas dans un patelin comme Libertyville) parce qu'il n'était fort en rien. Ce n'est pas qu'Arnie était bête,

non, mais sa cervelle n'était pas faite pour s'appliquer à une chose en particulier – mis à part la mécanique automobile... Pour ça, il était super. Dès qu'il s'agissait de voitures, il devenait un chef, un champion. Mais évidemment, ses parents, qui étaient tous les deux professeurs dans une université, voyaient mal leur fils devenir mécanicien. Il avait déjà de la chance qu'ils le laissent suivre les cours de mécanique. Et il avait dû drôlement se battre pour obtenir au moins cela. Il n'existait pas non plus pour ceux que la came intéresse, parce qu'il n'en prenait pas, et il n'existait pas pour le groupe des petits mecs à la coule parce qu'il ne buvait pas d'alcool et que si on lui tapait dessus assez fort, il se mettait à pleurer.

Ah, et puis évidemment, il n'existait pas non plus pour les filles ! Je ne sais pas ce qui lui était arrivé, mais son système glandulaire avait dû un jour perdre les pédales. Je veux dire que pour l'acné juvénile, c'était le roi. Il avait beau se laver la figure cinq fois par jour et prendre vingt douches par semaine, se coller toutes les crèmes et les lotions connues de la science moderne, rien n'y faisait. Sa figure, on aurait dit une pizza aux quatre parfums, et on voyait bien qu'il garderait toute sa vie un visage grêlé.

Mais peu importe, je l'aimais comme il était.

J'aimais son sens de l'humour un peu tordu et son esprit curieux qui se posait tout le temps des questions, qui jouait à de petits jeux et qui ne régnait pas à la gymnastique mentale. C'est Arnie qui m'a montré comment élever des fourmis, quand j'avais sept ans. On avait passé tout un été à observer ces fascinantes petites bêtes, industrieuses, terriblement sérieuses. C'est Arnie qui m'a appris à jouer aux échecs. C'est lui aussi qui a su jouer le premier au poker. C'est lui qui m'a montré comment améliorer mon scrabble. Les jours de pluie, jusqu'au moment où je suis tombé amoureux (enfin, c'était une fille qui avait un corps fantastique mais pas grand-chose dans le ciboulot, et c'est encore Arnie qui me fit remarquer que cela faisait plutôt floc-floc entre les tempes de la fille), c'est à Arnie que je pensais, parce que Arnie savait tirer le meilleur parti de ces jours-là. C'est peut-être à cela qu'on reconnaît les gens vraiment solitaires : ils trouvent toujours un truc chouette à

faire les jours où il pleut. On peut toujours les appeler : ils sont toujours chez eux. Toujours !

En contrepartie, je lui ai appris à nager. Je l'ai forcé à manger des légumes verts pour qu'il devienne un peu plus costaud. Je lui ai trouvé un boulot dans une équipe de dépannage, et il a fallu sacrement se battre avec ses parents pour cela, eux qui tenaient en haute estime les fermiers de Californie et les ouvriers de partout, mais qui étaient horrifiés à l'idée que leur fils se salisse les mains pour de vrai.

Et puis, vers la fin des vacances, cette année-là, Arnie vit Christine pour la première fois et en tomba amoureux. J'étais avec lui, ce jour-là. On rentrait ensemble. Je peux témoigner devant Dieu tout-puissant, si besoin est. Vingt dieux, pour tomber, il est tombé ! C'aurait pu être drôle si ça n'avait pas été aussi lamentable, et si ce n'était pas devenu si vite dangereux. C'aurait pu être drôle si ça n'avait pas été si dur.

Dur, vraiment ?

Oui, dès le début. Et ça devint pire encore plus vite...

I

Dennis

**Age tendre et chansons de
voitures**

1

Le coup de foudre

*Eh, vise un peu
De l'autre côté de la rue !
Voilà la voiture qu'il me faut
La posséder serait un luxe...
Cette voiture-là, mon vieux,
Elle est terrible !*

Eddie Cochran

« Nom de Dieu ! s'écria soudain mon vieil ami Arnie Cunningham.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? » lui dis-je. Ses yeux sortaient de leurs orbites derrière ses lunettes cerclées de métal, il s'était collé une main sur la bouche, et son cou aurait pu être monté sur roulements à billes tellement sa tête était déportée par rapport à ses épaules.

« Arrête-toi, Dennis ! Reviens en arrière !

— Mais qu'est-ce... ?

— Recule, je veux regarder cette bagnole.

— Dis, tu plaisantes ? Tu veux parler de ce vieux tas de boue qu'on vient de voir... ?

— Recule, que je te dis ! » Il criait presque.

Je fis marche arrière, pensant que ce devait être une des plaisanteries fines d'Arnie. Mais polope ! Il était déjà perdu, corps et âme. Il était tombé raide amoureux.

Cette voiture, c'était un gag, un mauvais gag, et je ne comprendrai jamais ce qu'Arnie put lui trouver, ce jour-là. La partie gauche du pare-brise n'était qu'un lacs de fentes ressemblant à une toile d'araignée, la partie droite du coffre était enfoncée et le creux était empli de rouille, le pare-chocs

arrière était de travers, le capot ne fermait pas, et les sièges crachaient tripes et boyaux ! On aurait dit qu'on s'était acharné dessus avec un couteau. Ajoutons qu'un pneu était crevé et que les autres étaient usés jusqu'à la corde. Enfin, et plus grave que tout, il y avait une grosse tache d'huile sous le moteur. Bref, Arnie était tombé amoureux d'une Plymouth Fury 1958, un de ces modèles dont on dirait qu'il contient de grandes arêtes. Une pancarte passée par le soleil et indiquant « A vendre » était accrochée sur la droite du pare-brise, du côté qui n'était pas fendu.

« Vise un peu la ligne, Dennis ! » Arnie courait autour de l'engin comme un homme sous influence.

Ses cheveux s'agitaient en tous sens. Il tenta d'ouvrir une portière arrière, qui céda en grinçant.

« Tu me fais marcher, pas vrai, Arnie ? T'as pris un coup de soleil sur la tête, hein ? Dis-moi que c'est ça. Allez, je t'amène chez toi, je t'installe devant un ventilateur et on n'en parle plus, d'accord ? » Mais c'était sans espoir. Arnie savait plaisanter, et je voyais à son visage qu'il ne plaisantait pas du tout. En fait, je voyais une espèce d'expression assez inquiétante qui ne me plut pas beaucoup.

Mais il ne prit même pas la peine de me répondre.

Une bouffée d'air chaud et sentant le renfermé, à quoi se mêlait aussi le parfum du temps passé, de l'huile et de la décomposition avancée, sortit par la portière. Arnie n'y fit absolument pas attention et s'assit à l'arrière. Un jour, vingt ans plus tôt, ce siège avait été rouge. A présent, il était d'un rose passé.

Je tendis la main pour prendre une petite poignée du rembourrage des sièges, que je regardai, puis jetai par terre. « Elle est pas d'une fraîcheur extraordinaire », dis-je à Arnie.

Il se rappela soudain que j'étais là. « Je sais... je sais. Mais on peut la réparer. On peut... on peut en tirer quelque chose de solide. Et elle avancera, Dennis. Une vraie beauté. Une...

— Hé là, les gosses ! Qu'est-ce que vous fabriquez ? »

C'était un vieux bonhomme qui devait plus ou moins avoir dépassé son soixante-dixième printemps. Probablement moins. On voyait tout de suite que ce n'était pas un rigolo. Le peu de

cheveux qui lui restaient tombaient misérablement, et la partie chauve de son crâne laissait voir un psoriasis avancé.

Il portait un pantalon vert, sans rien au-dessus de la ceinture. Mais autour de sa taille, j'aperçus une chose qui ressemblait à un corset comme en portaient autrefois les femmes et qui était en réalité une armature orthopédique. Plusieurs présidents des Etats-Unis avaient dû être élus depuis la dernière fois où il en avait changé...

« Qu'est-ce que vous faites là ? »

Sa voix était aiguë et stridente.

« Monsieur, cette voiture vous appartient-elle ? » lui demanda Arnie.

Il y avait peu de doute là-dessus. La Plymouth était rangée sur la pelouse qui s'étendait devant la maison d'où le vieux type était sorti, une pelouse affreuse mais qui, avec cette vieille guimbarde au premier plan, prenait un relief fantastique !

« Admettons. Et alors ? »

— Je... (Arnie dut avaler sa salive)... je désire l'acheter. »

Les yeux du bonhomme lancèrent une lueur.

L'expression de colère de son visage fut remplacée par un éclat passager dans la paupière, et une sorte de grimace d'avidité aux lèvres. Ensuite, un large sourire, resplendissant et veule, s'étala sur sa face.

C'est à ce moment-là, je crois, oui, juste à ce moment-là, que je ressentis en moi une sensation à la fois froide et bleuâtre. Pendant un instant, j'eus envie d'allonger Arnie par terre d'un bon coup de poing et de l'emmener en vitesse loin de là. Et, dans les yeux du vieux, ce quelque chose. Pas seulement une lueur ; quelque chose *derrière* cette lueur.

« Fallait le dire plus tôt ! répondit le vieil homme en lui tendant la main. Mon nom est LeBay. Roland D. LeBay. Militaire en retraite.

— Arnie Cunningham. »

Le vieux lui secoua énergiquement la main et me fit un petit salut de sa main libre. Mais j'étais déjà en dehors du coup ; il tenait son pigeon. Arnie aurait aussi bien pu lui tendre directement son portefeuille.

« Combien ? » lui demanda Arnie qui, cherchant la mort au plus vite, ajouta : « De toute façon, ce que vous en demanderez ne sera jamais assez. »

Faute de pouvoir soupirer, je grognai silencieusement en moi. Son compte en banque venait de rejoindre le portefeuille...

Pendant un moment, le rictus de LeBay vacilla et ses paupières se rétrécirent de méfiance. Il essayait sans doute de voir si on n'était pas en train de le mettre en boîte. Il chercha sur le visage ouvert et avide d'Arnie des traces de fourberie, puis il lui posa une question d'une perfidie parfaite.

« Dis donc, fils, t'as déjà eu une voiture ?

— Il possède une Mustang Mach Il, m'empressai-je de répliquer. Ses parents la lui ont achetée. Elle a un levier Hurst, un surcompresseur, et elle grille la chaussée rien qu'en première. Elle...

— Ce n'est pas vrai, m'interrompit Arnie. Je viens seulement d'obtenir mon permis au printemps dernier. »

LeBay me jeta un regard bref mais avisé, puis reporta toute son attention sur sa cible principale. Il s'étira en mettant ses mains dans son dos et mes narines happèrent une bouffée acre de sueur.

« C'est à l'armée que je me suis fait ça au dos. Invalide à cent pour cent. Les médecins ne sont jamais arrivés à me le remettre comme il faut. Si on vous demande ce qui ne va pas dans ce monde, les enfants, vous pouvez répondre que c'est trois choses : les docteurs, les communistes, et les nègres de gauche. Des trois, les cocos sont les pires, bien sûr, mais les toubibs viennent juste après. Et si on vous demande qui vous a dit ça, vous pouvez répondre : Roland D. LeBay. Oui, monsieur. »

Il toucha le capot vieux et abîmé de la Plymouth avec une sorte d'amour farouche.

« C'te bagnole-ci est la meilleure que j'aie jamais possédée. Je l'ai achetée en septembre 1957. En ce temps-là, c'était en septembre que sortait le nouveau modèle de l'année. Tout l'été, on vous montrait des photos de voitures sous des bâches, jusqu'à en avoir la langue qui pende d'envie de savoir à quoi elles ressemblaient. Tout ça, c'est fini. (Sa voix débordait de mépris pour les temps dégénérés qu'il devait vivre.) Elle était

flambant neuve. Elle avait l'odeur des voitures toutes neuves, et c'est pour ainsi dire la meilleure odeur que je connaisse. (Il réfléchit un instant.) Sauf peut-être celle de la minette... »

Je regardai Arnie, me mordillant l'intérieur des joues pour ne pas hurler de rire. Arnie me regardait aussi, abasourdi. Le vieux semblait avoir oublié notre présence ; il était sur sa planète.

« J'ai été sous les drapeaux trente-quatre ans. Je me suis engagé à seize ans, en 1923. J'ai avalé de la poussière dans le Texas et j'ai vu des poux gros comme des homards dans certains bordels de Nogales. J'ai vu des types dont les boyaux sortaient par leurs oreilles pendant la Seconde Guerre mondiale. C'est en France que j'ai vu ça. Oui, par leurs oreilles ! Tu croirais ça, fils ?

— Oui, monsieur », répondit Arnie. Je ne crois pas qu'il avait entendu un seul mot de ce que LeBay avait dit, et il se dandinait d'un pied sur l'autre, comme s'il avait une très grosse envie de pisser. « Et pour la voiture, alors...

— Tu vas à la faculté ? lui demanda soudain LeBay. A l'université de Horlicks ?

— Non, monsieur. Je suis encore au lycée, ici à Libertyville.

— Très bien. Ne va pas te mettre dans les facultés ! Elles sont pleines de gens qui aiment les nègres et qui sont prêts à rendre le canal de Panama. Il paraît qu'on y forme des « cerveaux ». Moi, je dis qu'on y forme des trouduc ! »

Il fondit un tendre regard sur sa voiture, qui reposait sur son pneu crevé et rouillait tranquillement au soleil de la fin d'après-midi.

« C'est au printemps 57 que je me suis démoli le dos. L'armée allait déjà à vau-l'eau, à l'époque. Je me suis tiré juste à temps. J'ai fait retraite sur Libertyville. J'ai regardé un peu ce qui se passait en automobile. J'ai pris mon temps, puis je suis allé chez le concessionnaire Plymouth, Norman Cobb (là où se trouve le bowling, aujourd'hui), et j'ai commandé cette voiture. Je lui ai dit : je la veux en rouge et blanc, le modèle de l'an prochain. Rouge comme une voiture de pompiers, à l'intérieur. Et j'ai eu satisfaction. Quand je l'ai eue, elle avait roulé en tout et pour tout neuf kilomètres six cents. Comme je vous le dis ! »

Il cracha.

Par-dessus l'épaule d'Arnie, je jetai un coup d'œil au tableau de bord. La glace était sale, mais le chiffre fatidique n'en était pas moins là : 156.768 kilomètres. Et huit cents mètres. De quoi faire chialer le petit Jésus.

« Si vous aimez tellement cette voiture, pourquoi la vendez-vous ? » lui demandai-je.

Il tourna vers moi un regard noyé, assez effrayant.

« Tu te paies ma tête, fiston ? »

Je ne répondis rien, mais je soutins son regard.

Après quelques instants de duel visuel (qui échappèrent totalement à Arnie qui glissait lentement une paume aimante sur une des arêtes de la bagnole), l'homme me répondit : « Peux plus conduire. J'ai trop mal au dos. Et les yeux ne valent guère mieux. »

Soudain, je compris, ou j'eus l'impression de comprendre. S'il nous avait indiqué des dates justes, cet homme avait soixante et onze ans. Or, à partir de soixante-dix, il est obligatoire dans cet Etat de se faire examiner les yeux chaque année pour garder son permis de conduire. LeBay avait dû subir un examen oculaire défavorable, ou bien il redoutait un tel résultat. L'un et l'autre revenaient au même et, plutôt que de se soumettre à cette humiliation, il avait renoncé à sa voiture, qui dès lors avait dû vieillir très vite.

« Combien en voulez-vous ? » Arnie implorait le massacre.

LeBay leva le visage vers le ciel comme s'il regardait s'il y avait des chances qu'il pleuve, puis rabaissa vers Arnie un sourire large et bienveillant qui ne m'inspira pourtant aucune confiance.

« J'en demande trois cents dollars. Mais comme tu m'as l'air d'un petit gars bien, mettons deux cent cinquante.

— Oh, doux Jésus ! » fis-je.

Mais il savait quel était le pigeon des deux, et il savait aussi exactement comment s'insinuer entre Arnie et moi. Il n'était pas tombé de la dernière pluie.

« Très bien, reprit-il brusquement. Faites comme vous voulez. Moi, j'ai mon feuilleton à la télévision, et je ne le manque jamais. Content de vous avoir connus, les petits gars. Bien le bonsoir ! »

Arnie me décocha un tel regard de souffrance et de colère que je fis un pas en arrière. Il rattrapa le vieil homme et le prit par le coude. Ils parlèrent. Je n'entendais pas tout ce qu'ils disaient, mais ce que je voyais me suffisait. Le vieux était blessé dans son orgueil, Arnie s'excusait d'un ton sérieux, et le vieux répétait qu'il aurait voulu qu'Arnie comprenne qu'il ne pouvait supporter qu'on juge mal la voiture qui ne l'avait pas quitté jusqu'au seuil de la vieillesse.

Arnie était d'accord... Petit à petit, le vieux se laissa ramener. Et de nouveau, je sentis cette impression très nettement défavorable... C'était comme si un vent froid d'hiver pouvait penser : c'est ce que je trouve de mieux pour l'expliquer.

« S'il dit un mot de plus, je ne veux plus entendre parler de vous, dit LeBay en me désignant d'un pouce calleux.

— Il ne dira plus rien, juré, répondit hâtivement Arnie. Trois cents, c'est bien ce que vous avez dit ?

— Je crois bien, oui.

— *Deux cent cinquante* », m'écriai-je bien fort.

Arnie eut l'air foudroyé, effrayé que le vieux s'en aille de nouveau, mais LeBay n'allait plus courir de risque : le poisson avait bien mordu.

« Oui, je crois que deux cent cinquante feront l'affaire. »

LeBay me regarda une nouvelle fois et je vis que les rapports étaient clairs entre nous ; il ne m'aimait pas, et je le lui rendais bien.

De plus en plus horrifié, je constatai qu'Arnie avait sorti son portefeuille. Le silence s'était abattu sur nous trois. LeBay regardait devant lui ; je détournai le regard. Un gosse frisait la mort sur une planche à roulettes ; un chien aboyait quelque part ; deux jeunes écolières passaient en ricanant, une pile de livres appuyée contre leur jeune poitrine. Il ne me restait qu'un espoir de sortir Arnie de ce borborygme. Le lendemain était le jour de paye de notre boulot d'été et si l'on pouvait attendre vingt-quatre heures, je pourrais peut-être arriver à faire retomber sa fièvre...

Lorsque je baissai de nouveau le regard, Arnie et LeBay contemplaient ensemble deux billets de cinq dollars et six d'un : tout ce qu'Arnie avait en poche.

« Et un chèque ? »

LeBay ne répondit rien, souriant sèchement à Arnie.

« Pas un chèque en bois ! précisa ce dernier.

— Je n'en doute pas, fils, mais il me faut du liquide. Tu comprends ? »

Je ne sais pas si Arnie avait compris, mais pour moi, c'était clair comme de l'eau de roche. Il serait très facile de faire opposition au chèque si cette vieille tire rendait l'âme entre ici et la maison d'Arnie.

« Mais vous pouvez vérifier auprès de ma banque ! dit Arnie d'un ton désespéré.

— Non, non, fit LeBay en se grattant l'aisselle au-dessus de son corset douteux. Il va être dix-sept heures trente ; la banque est déjà fermée depuis un bon moment.

— Des arrhes, alors », reprit Arnie en tendant les seize dollars. Il avait l'air affolé.

Vous aurez peut-être du mal à croire qu'un jeune homme presque arrivé à l'âge de voter ait pu se fourrer dans un merdier pareil en moins d'un quart d'heure. J'avais moi-même déjà du mal à y croire.

Seul Roland D. LeBay paraissait n'avoir aucun mal ; il faut croire que c'était parce qu'il avait déjà tout vu, à son âge. Mais ce ne fut que plus tard que j'en vins à penser que son étrange certitude venait d'autre part. En tout cas, si le lait de la bienveillance avait jamais coulé dans ses veines, il y avait longtemps qu'il s'était transformé en fromage.

« Il me faudrait au moins dix pour cent du total. »

Le poisson était sorti de l'eau ; il ne restait qu'à le mettre dans la nasse. « Si j'avais ces dix pour cent, je te la garderais vingt-quatre heures.

— Dennis, me demanda Arnie, peux-tu m'avancer neuf dollars jusqu'à demain ? »

J'en avais douze dans mon portefeuille, et aucun projet pour les utiliser.

« Viens par ici et examinons la chose », lui répondis-je.

Le front de LeBay se plissa, mais il comprit que ma contribution était essentielle, que cela lui plût ou non. Ses

cheveux blancs remuaient dans le vent ; il gardait possessivement une main sur le capot de sa Plymouth.

Nous marchâmes jusqu'à ma voiture, une Duster de 75, garée le long du trottoir. Je mis un bras autour des épaules d'Arnie. Cela me fit penser à un jour pluvieux d'automne où nous étions tous les deux dans sa chambre, lorsque nous avions six ans. Des dessins animés passaient sur une vieille télé noir et blanc et nous faisions des coloriations... Cette image me rendit triste et me fit aussi un peu peur. Il y a des jours où je me dis que six ans est l'âge optimum. C'est sans doute pour cela qu'il ne dure que sept secondes deux dixièmes !

« Tu les as, Dennis ? Je te les rends demain après-midi.

— Ouais, je les ai ! Mais qu'est-ce qui te prend, enfin, Arnie ? Ce vieux machin reçoit une pension d'invalidité totale, nom de Dieu ! Il n'a pas besoin de tout cet argent ! Tu n'es pas une œuvre de charité !

— Qu'est-ce que tu racontes ? Je ne comprends pas...

— Mais il est en train de t'entuber, et pour le plaisir ! Dans un garage, on ne lui donnerait même pas cinquante dollars pour les pièces détachées ! Sa voiture ne vaut rien. Pas un clou !

— Oh que si... ! »

Sans son problème de peau, mon ami Arnie aurait eu l'air d'un garçon tout à fait comme un autre. Mais Dieu donne à chacun au moins une chose de bien, je crois, et chez Arnie, c'était ses yeux. Derrière les lunettes qui les cachaient habituellement, ses pupilles étaient d'un gris joli et plein d'intelligence, la couleur des nuages par un jour d'automne très chargé. Ses yeux pouvaient devenir, d'une manière presque insupportable, perçants et curieux quand il s'intéressait à quelque chose. Mais pour l'instant, ils étaient distants et perdus au loin. « Elle vaut beaucoup, au contraire. »

Je commençais à comprendre qu'il s'agissait d'autre chose que du simple désir soudain d'avoir une voiture. Car Arnie n'avait jamais jusque-là exprimé le désir d'en posséder une, se contentant de profiter de la mienne et de me filer un peu de fric de temps en temps pour l'essence. Et ce n'était pas non plus comme s'il avait besoin d'une bagnole pour sortir. A ma connaissance, Arnie n'avait jamais de sa vie eu de rendez-vous

avec une fille. Non, c'était autre chose. C'était de l'amour, ou quelque chose y ressemblant...

« Au moins, qu'il la fasse démarrer devant toi, Arnie ! Et qu'il te montre le moteur. Il y a une flaque d'huile en dessous. Il y a des chances que le bloc soit foutu. Vraiment, il faudrait...

— Peux-tu m'avancer ces neuf dollars ? » Ses yeux étaient fixés sur moi.

« Au diable ! » me dis-je. Je sortis mon portefeuille et lui tendis les neuf dollars.

« Merci, Dennis.

— C'est ton enterrement, mon vieux ! »

Mais il n'entendait rien. Il ajouta les neuf dollars aux seize qu'il avait déjà, retourna auprès de LeBay qui se tenait à côté de sa voiture et lui tendit l'argent, que LeBay compta en se mouillant un doigt.

« Je ne te la garde que vingt-quatre heures, c'est bien compris ?

— Entendu, monsieur. Ça marche comme ça.

— Je fais un saut chez moi pour te rédiger un reçu. Quel est ton nom, déjà ?

— Cunningham. Arnold Cunningham. »

LeBay poussa un grognement et traversa sa pelouse rachitique. Sa porte claqua derrière lui.

« Ce type est bizarre, Arnie. Ce type est vraiment très tr... »

Arnie n'était déjà plus là. Il était assis au volant de la voiture, et l'expression de son visage n'était pas bien belle...

Je fis le tour de l'engin et trouvai le crochet ouvrant le capot. Je le soulevai, et il craqua avec un de ces bruits rouillés faisant penser à l'illustration sonore d'une maison hantée. Des morceaux de métal se détachèrent. La batterie était si vieille que les bornes disparaissaient sous une corrosion verte et qu'il était impossible de savoir où étaient le positif et le négatif. Je tirai le filtre à air : un puits de mine...

Je rabaissai le capot et revins vers Arnie, qui caressait de la main le tableau de bord, juste au-dessus de l'indicateur de vitesse. Le chiffre le plus élevé, absurde, était cent quatre-vingt-dix. Comme si une voiture pouvait monter jusque-là !

« Arnie, je crois que le bloc moteur est fendu. C'est sûr. Cette voiture est du vrai pain de mie, mon vieux. Si tu en veux une, on peut te trouver quelque chose de mieux pour deux cent cinquante dollars. Sérieux. Quelque chose de beaucoup mieux. »

La porte de la maison claqua. LeBay revenait. Je ne suis sans doute pas l'être humain le plus sensible du monde, mais quand les signaux que je reçois sont assez clairs, je les comprends tout de suite. Arnie voulait avoir cet engin, et je ne l'aurais jamais persuadé du contraire. Personne n'aurait pu y arriver.

LeBay lui tendit avec un geste gracieux le reçu sur lequel il avait écrit, d'une main tremblante de vieil homme : *Reçu d'Arnold Cunningham vingt-cinq dollars en dépôt sur ma Plymouth 1958, Christine*. En dessous, sa signature.

« C'est quoi, ça, Christine ? » lui demandai-je, ne sachant si j'avais mal lu ou s'il avait mal écrit quelque chose.

Ses lèvres se serrèrent et ses épaules se soulevèrent légèrement, comme s'il s'attendait à ce qu'on rît de lui... ou comme s'il me défiait de rire de lui.

« Christine est le nom que je lui donnais.

— Christine, répéta Arnie. J'aime bien. Et toi, Dennis ?

— Non. Tu devrais plutôt l'appeler *Emmerdes* ! »

Il eut l'air blessé, mais cela m'était égal. Je repartis vers ma voiture pour l'attendre, en regrettant de n'avoir pas pris un autre chemin pour rentrer à la maison ce jour-là !

2

La première dispute

*Réponds à tes voyous d'amis
Que t'as pas le temps d'aller faire une virée
(Blablabla)
Ne me réponds pas !*

The Coasters

Chez Arnie, j'entrai avec lui pour manger un morceau de gâteau et avaler un verre de lait avant de rentrer. C'est une décision que je regrettai bien vite.

Arnie s'était tenu très tranquille pendant que nous roulions. J'avais essayé de le tirer de sa torpeur, mais rien à faire. Je lui avais demandé ce qu'il allait faire de la voiture. « La réparer », m'avait-il répondu, l'air absent. Puis il était retombé dans le silence.

Certes, il savait se servir des outils. Il avait une bonne oreille et il repérait ce qui n'allait pas. Ses doigts étaient sensibles et rapides en manipulant le matériel. Ce n'était qu'en présence d'autrui, surtout des filles, qu'il devenait gauche et nerveux, faisait craquer ses jointures, fourrait ses paluches dans ses poches ou, pire encore, se touchait le visage, attirant ainsi l'attention dessus.

Oui, il pourrait réparer la bagnole, mais l'argent qu'il avait gagné cet été-là était destiné à ses études. Il n'avait jamais possédé de voiture, et je pense qu'il n'avait aucune idée de la soif sinistre que les vieilles voitures éprouvent pour l'argent. Elles le sucent comme un vampire suce le sang. Il pouvait économiser la main-d'œuvre en faisant tout lui-même, mais rien que les pièces détachées, cela allait l'achever avant qu'il ait retapé la moitié de sa voiture.

Je lui dis donc en route deux ou trois de ces choses, mais elles lui glissèrent dessus. Ses yeux étaient perdus dans ses rêves. J'aurais été incapable de dire à quoi il pensait.

Ses parents étaient chez eux. Regina Cunningham s'affairait sur un de ces puzzles à six mille morceaux qu'il faut reconstituer sans modèle et qui me rendraient marteau en moins d'un quart d'heure.

Michael, le père, écoutait de la musique. Arnie leur dit ce qu'il venait de faire, leur montra le reçu, et en moins de deux ses parents étaient en état de furie avancé...

Il faut comprendre que Michael et Regina étaient des vrais professeurs d'université. Leur truc, c'était de faire du bien. Et pour eux, faire du bien signifiait *protester*. Ils avaient protesté pour l'égalité raciale au début des années soixante, puis ils étaient passés à la question du Viêt-Nam, et quand cela avait été terminé, il y avait eu Nixon, les problèmes d'équilibre racial dans les écoles, les brutalités policières et les brutalités des parents ! Et puis surtout, il y avait le blabla. Ils se consacraient autant à la parlote qu'à la protestation. Réunions toute la nuit, séminaires, assemblées générales ou tables rondes : ils étaient toujours prêts. Ils avaient consacré du temps à Dieu sait combien de « sujets brûlants » : le viol, la drogue, les fugues, sans oublier bien entendu le bon vieux APPELEZ-NOUS, là où les gens appellent quand ils ont envie de sauter la rampe et qu'ils entendent une voix compréhensive leur dire : n'en faites rien, mon vieux ; vous êtes lié au sort du vaisseau spatial Terre... Passez vingt ou trente ans à enseigner dans une université, et vous serez prêt à faire marcher vos mâchoires de la même façon que les chiens de Pavlov étaient prêts à saliver au son de la cloche. Vous finirez même par croire que vous aimez cela.

Regina (ils voulaient absolument que je les appelle par leur prénom) avait quarante-cinq ans et elle était encore belle, avec une espèce de froideur semi-aristocratique. Je veux dire qu'elle parvenait à avoir l'air aristocratique même en blue-jean, c'est-à-dire presque tout le temps. Elle enseignait les lettres, étant spécialisée dans les premiers poètes anglais.

Michael enseignait l'histoire. Il avait l'air aussi triste et mélancolique que la musique qu'il écoutait, bien que tristesse et mélancolie ne fussent pas dans son caractère. Parfois, il me faisait penser à ce que Ringo Starr, lors d'une conférence de presse, lorsque les Beatles étaient venus pour la première fois

en Amérique, aurait répondu à un journaliste qui lui avait demandé s'il était vraiment aussi triste qu'il en avait l'air. « Non, avait répondu Ringo avec son accent de Liverpool, c'est juste mon visage qui est comme ça. »

Michael, c'était exactement pareil. Sauf qu'en plus, ses épaisses lunettes lui donnaient l'air d'une caricature de professeur dans un dessin pas très gentil. Il perdait ses cheveux et il portait un petit bouc frisé.

« J'ai acheté une voiture, leur dit donc Arnie en se coupant un autre quartier de tarte.

— Tu as fait *quoi* ? » répliqua immédiatement sa mère depuis la pièce voisine. Elle se leva trop vite et ses cuisses heurtèrent le bord de la table de jeu sur laquelle elle faisait ses puzzles. Le bruit d'une pluie de morceaux de carton suivit ce choc. C'est à ce moment-là que je commençai à regretter de n'être pas rentré directement chez moi.

Michael Cunningham, qui farfouillait dans le réfrigérateur, se tourna pour regarder son fils, une pomme dans une main et une boîte de yaourt dans l'autre.

« Tu plaisantes, n'est-ce pas ? » dit-il et, absurdement, je remarquai pour la première fois que son bouc, qu'il portait depuis 1970 environ, était semé de poils gris. « Arnie, n'est-ce pas que tu plaisantes ? Dis-moi que ce n'est pas vrai. »

Regina fit son entrée, grande, semi-aristocratique, et déjà très énervée. Elle jeta un seul regard à son fils et *sut* qu'il ne plaisantait pas. « Tu ne peux pas acheter une voiture ! Qu'est-ce que tu racontes ? Tu n'as que dix-sept ans ! »

Arnie fit passer lentement son regard de son père, debout près du frigo, à sa mère, barrant la porte d'accès au salon. Son visage portait une expression obstinée et dure que je ne lui avais jamais vue jusque-là. Je me dis que s'il affichait plus souvent cette expression-là à l'école, il se ferait moins rudoyer.

« Tu te trompes, répondit-il à sa mère. Je l'ai achetée sans la moindre difficulté. Je n'ai pas les fonds pour l'entretenir, mais la payer comptant ne présente pas le moindre problème. Evidemment, pour avoir une plaque d'immatriculation à dix-sept ans, c'est une autre paire de manches. Pour ça, j'ai besoin de votre permission. »

Ils le regardèrent avec surprise, gêne et, finalement, laissèrent éclater leur colère. Car, en dépit de leurs idées libérales et de leur militantisme en faveur des agriculteurs exploités, des femmes battues, des mères célibataires et tout le tremblement, il y avait chez eux quelqu'un qui n'avait pas droit à la parole : leur fils.

« Je ne vois aucune raison de parler à ta mère sur ce ton, dit Michael en remettant son yaourt dans le réfrigérateur dont il ferma lentement la porte, mais en gardant sa Granny Smith à la main. Tu es trop jeune pour avoir une voiture.

— Dennis en a bien une, répliqua Arnie du tac au tac.

— Ouh là ! Mince, alors ! Comme le temps passe ! m'écriai-je. Il faut que je rentre. Je...

— Ce que les parents de Dennis font et ce que nous, nous faisons, sont deux choses absolument différentes, déclara Regina Cunningham d'une voix froide que je ne lui connaissais pas. Tu n'avais pas à faire ce que tu as fait sans nous consulter ton père et moi...

— Vous *consulter* ! » hurla soudain Arnie en renversant son verre de lait. Les veines de son cou étaient toutes gonflées.

Regina recula d'un pas, bouche bée. Je parie qu'elle n'avait jamais de sa vie vu son affreux petit canard de fils élever la voix devant elle. Michael aussi en resta comme deux ronds de flan. Ils commençaient à sentir ce que j'avais moi-même déjà éprouvé : pour d'inexplicables raisons ne regardant que lui, Arnie avait fini par découvrir quelque chose qu'il souhaitait vraiment avoir, et que Dieu ait pitié de celui qui se mettrait en travers de son chemin !

« Vous *consulter* ! Je vous ai consultés toutes les fois que j'ai remué le petit doigt ! Pour tout, ç'a été le grand conseil, et si c'était quelque chose que je ne devais pas faire, cela m'était interdit par deux voix contre une ! Mais cette fois-ci, fini le grand conseil ! J'ai acheté une voiture... et basta !

— Je voudrais bien voir ça ! » rétorqua Regina, les lèvres serrées. Curieusement (mais peut-être pas si curieusement que cela), elle n'avait plus l'air semiaristocratique, mais plutôt celui de la reine d'Angleterre. Quant au père, il était dans les choux, pour le moment. Il paraissait aussi déboussolé et malheureux

que je l'étais moi-même, et j'éprouvai de la pitié pour le bonhomme. On était en plein conflit, vieille garde contre jeune garde, et ça allait se passer comme toujours, avec de l'amertume pour le perdant. Regina semblait prête pour le combat, même si son mari ne l'était pas. Quant à moi, je ne voulais pas être mêlé à ça. Je me levai et me dirigeai vers la porte.

« Et toi, tu l'as laissé faire ça ? me demanda Regina en me dévisageant de toute sa hauteur, comme si nous n'avions pas entretenu les meilleurs rapports depuis des années. Dennis, tu me surprends... ! »

Ses paroles me blessèrent. J'avais toujours bien aimé la mère d'Arnie, mais cette fois j'étais fâché. En me contenant toutefois, je lui répondis : « Je ne lui ai rien laissé faire du tout ! Il voulait cette voiture, et il l'a achetée, un point c'est tout. » Dans d'autres circonstances, je leur aurais sans doute expliqué que leur fils n'avait fait que donner une caution, mais plus maintenant. A présent, j'étais moi aussi le dos au mur. « D'ailleurs, j'ai essayé de l'en dissuader.

— Eh bien, tu n'as pas dû essayer très fort », répliqua-t-elle du même ton que si elle m'avait en fait répondu : « Ne me raconte pas de conneries, Dennis ; je suis sûre que tu es aussi coupable que lui. » Elle avait les pommettes empourprées et ses yeux crachaient des flammes. Mais je tins bon.

« Eh bien, si vous disposiez de tous les faits, vous verriez qu'il n'y a pas de quoi monter sur ses grands chevaux. Il en a eu pour deux cent cinquante dollars, et...

— Quoi ? Deux cent cinquante dollars ! s'exclama Michael. Mais qu'est-ce qu'on peut avoir, pour deux cent cinquante dollars ? » L'état de gêne dans lequel il se trouvait jusque-là avait cessé dès qu'il avait entendu cette somme. Il regarda son fils avec une expression de mépris qui m'écœura passablement. Si j'ai un jour des enfants, j'aimerais éliminer cette expression-là de mon répertoire.

Je me répétais intérieurement de rester calme ; ce n'était pas mon affaire ni ma lutte ; ne nous emportons pas... Mais le morceau de gâteau que j'avais mangé me restait sur l'estomac comme un pavé et j'étais en sueur. Les Cunningham étaient ma seconde famille depuis que j'étais tout môme, et je ressentais

tous les déplaisants symptômes physiques d'une vraie querelle de famille.

« On peut apprendre beaucoup, en réparant une vieille voiture, dis-je en ayant tout à coup l'impression d'être une mauvaise imitation de LeBay. Et il va falloir beaucoup de travail sur cette voiture avant qu'elle puisse rouler normalement ! (Si c'est jamais possible, pensai-je.) Disons qu'on pourrait la considérer plutôt comme un... passe-temps...

— Je la considère comme de la folie », répliqua Regina.

Je n'en pouvais plus ; je voulais m'en aller. Si la tension n'avait pas été si grande, je pense que j'aurais pu trouver cela très drôle.

« Comme vous voudrez, marmonnai-je. Mais laissez-moi en dehors de cette histoire. Moi, je rentre à la maison.

— Parfait, fit Regina.

— Exactement, ajouta Arnie d'une voix plate et en se levant. Je me tire aussi. »

Regina eut un hoquet ; Michael battit des cils comme s'il avait reçu une claque.

« Quoi ? Mais comment... ? parvint à prononcer sa mère.

— Je ne vois pas ce qui vous met dans cet état, reprit Arnie d'une voix étrangement calme. En tout cas, je n'écouterai pas une minute de plus vos sottises. Vous avez voulu que j'aille à l'école : j'y suis. Vous avez voulu que j'entre au club d'échecs plutôt que dans l'orchestre de l'école : j'y suis aussi. J'ai réussi pendant dix-sept ans à ne pas vous faire honte devant les amis qui jouent au bridge avec vous ou à ne pas atterrir en prison... »

Ses parents le dévisageaient, les yeux écarquillés, comme si un des murs de la cuisine s'était soudain mis à parler. Arnie les regardait aussi, d'un étrange regard blanc qui ne me disait rien qui vaille.

« Mais je vous jure que ça, je vais l'avoir.

— Mais Arnie, l'assurance..., commença son père.

— Tais-toi ! » lui cria sa femme. Bien entendu, elle ne voulait pas qu'on aborde des problèmes aussi précis, car c'eût été le premier pas vers la démission.

Non, elle ne voulait qu'une chose : écraser la rébellion sous son talon, vite et bien. Il y a vraiment des moments où les

adultes vous dégoûtent d'une manière dont ils n'ont aucune idée. En voyant Regina parler ainsi à son mari, elle m'apparut vulgaire et terrorisée à la fois, et moi qui l'aimais bien... !

Cependant, je restais à la porte de la cuisine, voulant m'en aller mais fasciné de façon malsaine par ce qui se passait : la première grande dispute dans la famille Cunningham dont je fusse témoin, peut-être la première tout court. Et pour le coup, c'était une belle tempête ; au moins dix sur l'échelle de Richter.

« Dennis, tu ferais mieux de nous laisser laver ce linge sale en famille, me dit Regina.

— Bien sûr. Mais Regina... Michael... je vous assure que vous faites une montagne de quelque chose qui n'en vaut pas la peine. Cette voiture, si vous la voyiez... elle met probablement vingt minutes pour atteindre cinquante kilomètres-heure – en admettant même qu'elle puisse avancer !

— Dennis, sors ! »

Ce que je fis.

Tandis que je grimpais dans ma Duster, Arnie sortit de la maison, visiblement décidé à ficher le camp.

Ses parents le suivaient, aussi inquiets que vexés. Je les comprenais un peu. Le cyclone avait été aussi brusque que s'il avait fondu du ciel bleu de l'été.

En démarrant, je les vis qui continuaient à se disputer tous les trois dans l'allée menant à leur garage. (Michael avait une Porsche et Regina une Volvo.) Bien sûr, ils ont chacun leur bagnole, me dis-je, mauvais ; qu'est-ce que cela peut leur faire ? Et voilà : ils vont l'avoir à l'usure, LeBay se sera fait vingt-cinq dollars, et cette Plymouth 58 va attendre un millénaire avant qu'un autre client se présente... Ce n'était pas la première fois qu'ils faisaient à Arnie un coup pareil. Bien sûr, puisqu'il était battu d'avance ! Ses parents eux-mêmes le savaient bien. C'était un garçon intelligent, et derrière son apparence de timidité et de distance, il avait de l'humour, de la jugeote et... de la douceur ; oui, je crois que c'est le mot que je cherche.

De la douceur, certes, mais c'était un perdant. Ses parents le savaient aussi bien que les petits malins de l'école qui lui criaient après dans les couloirs ou qui lui passaient les doigts sur ses lunettes pour les encrasser. Ils savaient qu'il paumerait

et qu'ils auraient sa peau. Voilà ce que je pensais. Mais cette fois, je me trompais.

3

Lendemain de bataille

*Mon paternel m'a dit : « Fils,
Je vais me mettre à boire ;
Toi et ta Lincoln
Vous me conduisez au désespoir. »*

Charlie Ryan

Je m'arrêtai devant chez Arnie le lendemain matin à six heures trente et me garai le long du trottoir. Je ne voulais pas entrer chez lui, même si son père et sa mère étaient encore couchés. Il y avait eu trop de mauvaises vibrations dans leur cuisine la veille au soir pour que j'envisage tranquillement de prendre avec Arnie le petit déjeuner habituel avant d'aller au boulot.

Arnie mit cinq minutes à sortir, et je commençais à me demander s'il n'avait pas mis à exécution sa menace de décamper. Puis la porte s'ouvrit et il vint vers ma voiture, sa gamelle cognant contre sa jambe.

Il monta, claqua la portière et me lança : « Vous pouvez y aller, chauffeur », une de ses blagues habituelles quand il était de bon poil. Je démarrai, lui jetant des regards prudents, faillis dire quelque chose, puis décidai qu'il valait mieux le laisser parler le premier.

Longtemps, il resta silencieux. Nous parcourûmes presque tout le chemin en silence, écoutant seulement le programme de W.M.D.Y., la station locale de rock et de soûl music. Arnie marquait le tempo d'une main contre sa jambe, l'air absent.

Il finit par déclarer : « Navré que tu aies dû assister à ça, hier soir.

— Pas grave, Arnie...

— T'es-tu jamais dit que les parents ne sont que des enfants qui ont grandi trop vite, jusqu'au jour où leurs propres enfants les forcent à se rendre compte qu'ils sont des adultes ? »

Je fis non de la tête.

« Je vais te dire le fond de ma pensée, reprit-il. Je crois qu'une part de la fonction de parent consiste à tenter de tuer les gosses.

— Cela m'a l'air tout à fait juste, dis-je en feignant le sérieux. Mes parents n'arrêtent pas d'attenter à mes jours. Tiens, rien qu'hier soir, ma mère s'est glissée dans ma chambre avec un oreiller et a tenté de m'étouffer ! Ou la veille, Papa nous courait après, ma sœur et moi, avec un tournevis à la main...

— Je sais que cela a l'air un peu fou, comme ça, reprit Arnie, sérieux comme un pape. Mais il existe un tas de choses qui ont l'air dingue tant qu'on ne les a pas étudiées sérieusement : l'envie du pénis, le complexe d'Œdipe, le suaire de Turin...

— Tu te montes le bourrichon, vieux. Tu t'es engueulé avec tes parents, voilà tout !

— En tout cas, je crois que je dis vrai. Je ne dis pas qu'ils le font consciemment ; non, pas du tout. Et sais-tu pourquoi ?

— Je t'écoute.

— Eh bien, dès qu'on a un gosse, on sait à coup sûr qu'on va crever. En voyant un berceau, on voit sa propre tombe.

— Tu es gai dès le matin ! » répliquai-je. Nous éclatâmes tous les deux de rire.

« En tout cas, j'ai menacé mes parents d'entrer en P.P. pour ma dernière année au bahut. »

P.P., cela veut dire préparation professionnelle. Et quand on choisit P.P. en dernière année, on n'a plus le droit de postuler pour une faculté, l'année suivante. Or cela, pour Michael et Regina, c'était impensable... Il n'y avait pas à dire : Arnie avait joué son va-tout. Il était allé droit sur ce qui leur tenait le plus à cœur, et il l'avait fait avec une fermeté impitoyable qui me surprenait. Certes, je pense que s'il n'était pas allé jusque-là, sa mère lui aurait tenu tête, mais qu'Arnie eût vraiment été capable de le faire m'étonnait. Au point d'en avoir la trouille, même.

« Et comme ça... ils ont lâché ?

— Pas tout à fait, non. Je leur ai promis de trouver un garage et de ne rien faire pour avoir une plaque d'immatriculation tant qu'ils ne me donneraient pas leur accord.

— Et tu crois qu'ils te le donneront ? »

Il me lança un sourire à la fois confiant et dur, le sourire d'un conducteur de bulldozer qui abaisse les crocs de son engin vers une souche particulièrement difficile à arracher.

« Je l'aurai. Le jour où je serai prêt, je l'aurai. »

Et je l'ai cru.

4

Arnie se met la corde au cou

*Je me rappelle le jour
Où je l'ai choisie entre toutes,
Sous l'épaisse couche de rouille,
J'ai bien vu qu'elle était en or,
Un trésor...*

The Beach Boys

Nous aurions pu faire deux heures de travail supplémentaires, ce vendredi soir-là, mais nous refusâmes. Nous prîmes notre chèque à la caisse et allâmes droit sur la succursale de Libertyville de la Banque d'escompte de Pittsburgh. Je virai mon chèque sur mon compte d'épargne, réservant cinquante dollars pour mon compte courant (avoir un compte me faisait me sentir adulte de manière déplaisante, mais on s'y fait), et en retirai vingt en espèces. Arnie retira tout son salaire.

« Tiens, me dit-il en me tendant dix dollars.

— Non, garde-les, vieux. Tu vas avoir besoin de chaque centime, avec ton tacot.

— Si, prends ! Je suis quelqu'un qui rembourse ses dettes.

— Garde-les ! te dis-je.

— Non. Prends ! » Il tendait le billet, inexorablement.

Je le pris, mais je le forçai à accepter le dollar que je lui devais, puisque je lui en avais prêté neuf...

Pendant que nous nous dirigions vers chez LeBay, Arnie commença à se montrer très nerveux. Il avait mis la radio trop fort, et il tapait les rythmes à contretemps. On aurait dit un jeune papa qui attend pendant que sa femme accouche. Je compris qu'il redoutait que LeBay ait vendu la voiture par-derrière.

« Arnie, reste calme. Tu vas bientôt la retrouver !

— Je suis calme, je suis calme », me répondit-il en m'offrant un grand sourire forcé. Sa peau, ce jour-là, était pire que jamais, et je me demandai (ni pour la première ni pour la dernière fois) ce que cela pouvait représenter d'être Arnie Cunningham, coincé jour après jour, minute après minute, avec ce visage pustulent.

« Si t'es calme, arrête de suer de partout, alors ! On dirait que tu vas faire dans ta culotte !

— Je suis très calme. » Et il retapa à contretemps sur le tableau de bord, rien que pour me montrer combien il était calme...

« Mais qu'est-ce qu'elle a, cette voiture ? Qu'est-ce que tu lui trouves ? »

Il resta un long moment sans rien dire, observant le paysage, puis il éteignit la radio d'un coup sec.

« Je ne sais pas, au juste. C'est peut-être parce que, pour la première fois depuis mes onze ans et l'époque où j'ai commencé à avoir des boutons, j'ai vu quelque chose qui était encore plus laid que moi ! C'est ce que tu voulais m'entendre dire, non ? Est-ce que cela te permet de ranger le phénomène dans une petite catégorie bien définie ?

— Ho, Arnie ! Où vas-tu, dis ? C'est Dennis, ici, tu te rappelles ?

— Oui, oui. Et on est encore amis, non ?

— En tout cas, la dernière fois où j'ai vérifié, on l'était encore. Mais qu'est-ce que cela a à voir avec...

— Et donc, si on est amis, cela signifie que nous ne devons pas nous mentir l'un à l'autre, pas vrai ? Eh bien dans ce cas, je te dis que je sais que je suis laid, que je n'ai guère d'amis, et que... je rebute les gens, en quelque sorte. Je ne le fais pas exprès, mais c'est comme ça ! Tu me suis ? »

J'opinaï sans grand enthousiasme. Comme Arnie disait, nous étions amis, ce qui pour moi signifiait limiter la dose de connerie à un minimum.

« Les gens, toi par exemple, ne comprennent pas toujours ce que cela représente. Ça change toute la vision du monde d'être moche et la risée de tous. On a du mal à garder son sens de

l'humour. Ce n'est pas bon pour les nerfs. Et même, des fois, on a du mal à garder toute sa tête.

— Oui, je comprends bien, mais...

— Non, tu ne peux pas comprendre. Tu crois peut-être que tu comprends, mais ce n'est pas possible. Pas vraiment. Mais comme tu m'aimes bien, Dennis...

— Je t'adore, mon vieux ; tu le sais bien.

— C'est bien possible. Et cela me fait plaisir. Mais si c'est vrai, tu dois comprendre qu'il y a autre chose derrière tout ça ; quelque chose derrière les apparences et mon visage ridicule...

— Ton visage n'est pas ridicule, Arnie. Un peu bizarre, peut-être, mais pas ridicule.

— Va te faire foutre... ! Quoi qu'il en soit, cette voiture, c'est ça : quelque chose derrière, quelque chose d'autre. De mieux. Je le vois ; un point, c'est tout.

— Vraiment ?

— Oui, je t'assure, Dennis. »

Nous allions bientôt arriver chez LeBay. Soudain, une idée vraiment méchante me vint. Et si le père d'Arnie avait soudoyé un ami ou un de ses étudiants pour qu'il aille acheter en vitesse la bagnole et la rafle à son fils ? Un rien machiavélique, certes, mais Michael Cunningham pouvait avoir l'esprit tordu. Après tout, sa spécialité était l'histoire militaire...

« Quand j'ai vu cette voiture, j'ai ressenti une incroyable attirance vers elle... Je ne me l'explique même pas bien moi-même. Mais... (ses yeux gris se perdirent au loin pendant quelques instants)... mais j'ai compris que je pouvais l'améliorer.

— La retaper, veux-tu dire ?

— Ouais... enfin, non ; c'est trop impersonnel. On retape les voitures ordinaires ; on répare une table, une chaise ou la tondeuse à gazon ; des trucs comme ça. »

Sans doute vit-il mes sourcils se lever d'étonnement. Il poussa un rire, un petit rire défensif.

« Oui, je sais que cela a l'air bizarre de dire ça. Cela me déplaît, même, de dire une chose pareille. Mais t'es un vrai ami, Dennis, ce qui autorise un minimum de conneries, pas vrai ? Eh bien je suis persuadé que ce n'est pas une voiture comme les

autres. J'ignore pourquoi je pense cela... mais c'est ce que je pense. »

J'ouvris la bouche pour dire quelque chose que j'aurais pu regretter par la suite, du genre : n'exagérons rien, ou ne cédon pas à des conduites obsessionnelles, mais nous arrivâmes dans la rue de LeBay.

Arnie poussa un cri : la Plymouth avait disparu.

« Arnie, fis-je en me rangeant le long du trottoir, ne t'emporte pas. Garde tes esprits, je t'en prie ! »

Mais il ne m'écoutait pas. Sans doute ne m'entendait-il même pas. Il était blanc comme un linge, et ses boutons rougeâtres ressortaient. Il avait déjà ouvert la portière et allait bondir de la voiture en marche.

« Arnie...

— C'est un coup de mon père ! Ce vieux salaud, je sens que c'est lui ! »

Et déjà, il filait vers la maison de LeBay.

Je descendis à mon tour et le suivis rapidement en me disant qu'on n'en avait pas fini, avec cette histoire. J'avais du mal à croire qu'il venait de traiter son père de vieux salaud.

Arnie, le poing levé, allait tambouriner sur la porte, quand celle-ci s'ouvrit. Roland D. LeBay apparut. Il portait cette fois une chemise par-dessus son armature orthopédique. Il regarda le visage furieux d'Arnie avec un mélange de ruse et d'avarice.

« Salut, fiston !

— Où est-elle ? Nous nous étions mis d'accord ! Bon sang de bonsoir, nous avons un marché ! J'ai un reçu !

— Du calme... ! » fit LeBay et, me voyant au pied des marches du perron, mains enfoncées dans les poches, il me demanda : « Votre ami ne va pas bien, fils ?

— La voiture a disparu. Voilà ce qui ne va pas.

— Qui l'a achetée ? » hurla Arnie.

Je ne l'avais jamais vu dans un état pareil. S'il avait eu un flingue, je suis sûr qu'il l'aurait collé contre la tempe de LeBay. J'étais fasciné malgré moi. On aurait dit un lapin devenu soudain un redoutable carnassier. J'eus même un instant la pensée affreuse qu'il avait peut-être une tumeur au cerveau.

« Qui l'a achetée ? Mais personne, fils ! Tu as un droit sur elle. Je l'ai simplement rentrée dans le garage. Je lui ai mis le pneu de rechange et j'ai remplacé l'huile. » Puis, se rengorgeant, il nous fit un sourire magnanime jusqu'à l'absurde.

« Quel chic type vous faites ! » lançai-je.

Arnie l'observait, dubitatif, puis il tourna la tête vers la porte du garage.

« Et puis je ne voulais pas la laisser dehors une fois que quelqu'un avait avancé de l'argent dessus. J'ai déjà eu des ennuis avec des gens qui habitent la rue. Un soir, un gosse lui a lancé un caillou. C'est vrai, j'ai des voisins qui sortent tout droit de la B.M.

— C'est-à-dire ? fis-je.

— La Brigade des Merdeux, fils. »

Il balaya le quartier d'un regard sinistre de tireur d'élite, passant en revue les voitures des petits banlieusards économes qui étaient rentrés de leur boulot, les enfants jouant à chat ou sautant à la corde, les voisins assis devant leur maison et buvant un verre dans la première fraîcheur du soir.

« Ouais, j'aimerais savoir qui a jeté ce caillou... Pour sûr que j'aimerais bien le savoir... »

Arnie se racla la gorge. « Désolé d'avoir été un peu brusque.

— T'en fais pas ! J'aime voir un type défendre ce qui est à lui... enfin, presque à lui. Tu as l'argent, petit ?

— Je l'ai, oui.

— Eh bien, entrez tous les deux. Je signe un papier comme quoi elle est à toi, et on boit une bière pour célébrer ça.

— Non, merci, dis-je. Je resterai dehors, si ça ne vous fait rien.

— Comme tu veux, fils... », me répondit LeBay en me lançant un clin d'œil. Je n'ai toujours pas compris le sens de ce clin d'œil. Ils entrèrent, puis la porte se referma derrière eux en claquant. Le poisson n'avait plus qu'à être dépiauté...

Me sentant soudain déprimé, j'avançai jusqu'à la porte du garage. Elle s'ouvrit sans difficulté et exhala les mêmes odeurs que lorsque j'avais ouvert pour la première fois la portière de la Plymouth : huile, vieux sièges, et la chaleur accumulée d'un long été.

Le long d'un mur, des râteaux et quelques vieux outils de jardinage. De l'autre côté, un très vieux tuyau d'arrosage, une pompe à vélo, et un antique sac de golf rempli de crosses rouillées. Au milieu, l'avant tourné vers l'extérieur, Christine, qui paraissait faire un kilomètre de long. La toile d'araignée du verre fendu, sur le côté du pare-brise, transformait la lumière en un mercure mat. Il n'allait pas être facile de remplacer un pareil morceau.

Ni bon marché.

Oh, Arnie ! pensai-je. Dans quels draps te mets-tu... ?

Le pneu que LeBay avait changé était appuyé contre un mur. Je me mis à quatre pattes et inspectai le dessous de la voiture. Une tache d'huile fraîche se formait déjà sur le sol. Cette constatation ne fit rien pour soulager ma tristesse. Le moteur était bel et bien amoché.

Je fis le tour vers le côté du conducteur, et au moment où j'allais ouvrir la portière, j'aperçus une poubelle dans un coin du garage. Un gros bidon dépassait, et les lettres SAPH étaient visibles par-dessus le bord.

Je poussai un grognement. Oh, pour ça, il avait changé l'huile, oui ! Très généreux de sa part. Il avait vidé ce qui restait de la vieille et avait mis de cette huile SAPHIR, l'huile la moins chère du supermarché. Quel prince, ce Roland D. LeBay ! Un vrai amour !

J'ouvris la portière et me glissai derrière le volant.

Les odeurs qui flottaient dans le garage ne semblaient plus aussi lourdes, aussi chargées d'abandon et de défaite. Le volant était rouge et énorme ; un volant devant lequel on devait se sentir en confiance.

Je regardai de nouveau l'étonnant indicateur de vitesse, montant jusqu'à cent quatre-vingt-dix kilomètres-heure. Il y avait aussi une grosse radio avec beaucoup de chrome, et les ondes moyennes seulement, bien entendu. En 1958, la bande F.M. était encore *terra incognita*.

Je mis ma main sur le volant, et c'est alors qu'il se passa quelque chose...

Même aujourd'hui, après y avoir beaucoup réfléchi, je ne suis toujours pas sûr de ce qui s'est passé à ce moment-là. Une

vision ? Peut-être, mais si c'est le cas, ce ne fut rien d'extraordinaire. Simplement, pendant quelques instants, les sièges semblèrent être redevenus tout neufs ; ils n'étaient plus déchirés et ils sentaient bon le vinyle, ou le vrai cuir, même. Le volant n'était plus usé à certains endroits ; les chromes scintillaient joliment dans la lumière de ce soir d'été qui entraît par la porte du garage.

Allons faire un tour, mon grand, Christine semblait-elle murmurer dans le chaud silence estival du garage de LeBay. *Roulons ensemble...*

Et pendant ce bref instant, il sembla que *tout* était changé. Disparu, cet affreux lacis de fissures dans le pare-brise. La pelouse devant la maison de LeBay n'était plus jaune, rabougrie et envahie par les mauvaises herbes, mais épaisse, en bonne santé et d'un beau vert fraîchement tondu. Le trottoir, plus loin, était lui aussi tout neuf, sans la moindre fissure dans le ciment. Je vis (ou crus voir ou rêvai que je voyais) une Cadillac de 1957 rangée le long du trottoir, sans une trace d'usure, avec ses gros pneus bien blancs et ses chapeaux de roues brillant aussi intensément que des miroirs. Oui, une Cadillac longue comme un paquebot – et pourquoi pas, à une époque où l'essence coûtait à peine plus cher que l'eau du robinet ?

Allons faire un tour, mon grand... roulons ensemble.

Bien sûr ! Très volontiers ! J'allais sortir du garage et prendre la direction de la ville, de l'ancienne école qui tenait encore debout (elle ne devait brûler qu'en 1964), et si j'allumais la radio, j'entendrais les succès du moment : Chuck Berry chantant *Maybelline* ou les Everly Brothers dans *Wake Up Little Susie* ou encore Robin Luke poussant son *Susie Darling*. Et ensuite, je...

Et ensuite, je suis sorti aussi vite que je pouvais de cette voiture ! La portière émit un grincement sinistre, et, dans ma précipitation, je me cognai le coude contre le mur du garage. Je refermai la portière (j'aurais préféré ne pas même la toucher, en vérité) et examinai la Plymouth qui, à moins d'un miracle, allait appartenir à mon ami Arnie. Je frottai mon coude endolori ; mon cœur battait à tout rompre.

Mais plus rien. Pas de chrome flambant neuf, pas de sièges impeccables. A la place, autant de coups et de taches de rouille qu'on voulait, un phare qui manquait (je ne l'avais pas remarqué encore), l'antenne complètement de travers. Et toujours cette sale odeur de vieillesse. C'est alors que je décidai une bonne fois pour toutes que je n'aimerais jamais la voiture de mon ami Arnie.

Je sortis du garage tout en jetant des regards par-dessus mon épaule. Je ne sais pourquoi, mais je n'aimais pas du tout l'idée d'avoir cette voiture dans mon dos. Je sais que vous allez me prendre pour un fou, mais c'est ce que je ressentais. De fait, cette pauvre bagnole, avec sa calandre toute rouillée et cabossée, n'avait vraiment rien d'inquiétant ou même d'étrange ; ce n'était qu'une vieille Plymouth dont la dernière vignette datait de 1976...

Arnie et LeBay sortirent de la maison. Arnie tenait un bout de papier blanc à la main ; sa facture, sans doute. Quant aux mains de LeBay, elles étaient vides.

Il avait déjà fait disparaître l'argent.

« J'espère qu'elle te donnera bien du plaisir », dit LeBay, et pour je ne sais quelle raison, cela me fit penser à un très vieux maquereau vantant les qualités d'un jeune garçon qu'il prostitue. Je ressentis un profond dégoût pour lui, avec son psoriasis et son corset malpropre. « Mais je crois que ça viendra. Avec le temps. »

Ses yeux humides croisèrent les miens un instant, puis revinrent sur Arnie.

« Avec le temps, répéta-t-il.

— Oui, certainement, répondit Arnie d'un air absent, marchant vers le garage comme un somnambule.

— Les clés sont à l'intérieur, ajouta LeBay. Je te demande de la prendre maintenant. Tu comprends bien pourquoi, n'est-ce pas ?

— Mais va-t-elle démarrer ?

— Elle a bien démarré pour moi hier soir ! » répliqua LeBay mais en détournant le regard. Puis il ajouta du ton de quelqu'un qui s'en lave les mains : « De toute façon, ton copain doit avoir un câble dans son coffre, je suis sûr... »

En effet, j'avais un câble de remorquage dans mon coffre. Mais cela ne me plaisait pas que LeBay l'eût deviné. Cela ne me plaisait pas parce que... Je poussai un soupir. Parce que je ne voulais rien avoir à faire à l'avenir avec le vieux clou qu'Arnie s'était acheté, et que, malgré moi, j'allais être happé par cette histoire, je le sentais bien.

Arnie n'avait prêté aucune attention à cette conversation. Il entra dans le garage et s'installa dans la voiture. Le soleil avait baissé, et lorsqu'il s'assit, je vis un petit nuage de poussière se soulever de son siège.

Par réflexe, je frottai l'arrière de mon pantalon... Pendant quelques instants, il resta immobile au volant, le tenant mollement entre ses mains, et je sentis revenir la gêne que j'avais éprouvée. C'était un peu comme si la voiture venait de l'avalier. Je me dis : arrête tes histoires ; il n'y a absolument aucune raison de te comporter comme une lycéenne qui a la chair de poule pour un oui ou pour un non.

Arnie mit le contact, et le moteur se mit à haleter poussivement. Je me retournai vers LeBay pour lui lancer un regard furieux et accusateur, mais il examinait encore le ciel, comme pour voir s'il allait pleuvoir.

Elle n'allait pas démarrer ; j'en aurais mis ma main au feu. Avant ma Duster, j'avais eu deux autres vieilles bagnoles (mais pas de la classe de cette Christine, il va sans dire !), et je connaissais bien cette musique des petits matins froids d'hiver, cette toux lente et pénible du moteur à plat.

Rurr-rurr-rurr... rurr... rurr... rurr... rurr.

« Ne te casse pas la tête, Arnie. Elle ne va pas partir ! »

Il ne prit même pas la peine de lever la tête. Il coupa le contact, puis le remit. Le moteur reprit ses hoquets lents et pénibles.

Je m'approchai de LeBay. « C'aurait été trop vous demander de rouler juste assez pour recharger la batterie, pas vrai ? »

LeBay me regarda de ses yeux jaunâtres et humidifiés, ne dit rien, puis se remit à examiner le ciel et à chercher les signes de pluie.

« Ou peut-être qu'elle n'a même pas démarré, hier soir, et que vous avez appelé deux ou trois amis pour qu'ils viennent

vous aider à la rentrer dans le garage ? Si un vieux con comme vous a même des amis ! »

Il baissa les yeux vers moi. « Fils, t'as encore beaucoup à apprendre. Tu viens à peine de cesser de téter. Quand t'auras fait deux guerres comme moi...

— Je m'en tape, de vos guerres », lui lançai-je sèchement en lui tournant le dos et en me dirigeant vers la voiture dont Arnie tentait toujours de faire partir le moteur. C'était aussi vain que de vouloir avaler l'Atlantique avec une paille ou atteindre la planète Mars en ballon dirigeable.

Rurr... rurr... rurr.

Le dernier ohm n'allait pas tarder à quitter cette vieille batterie tout usée, et il ne resterait plus que le plus triste des sons que peut produire une automobile, celui qu'on entend surtout sur les départementales les jours d'averse et sur les autoroutes désertes : le petit claquement sec et stérile de la bobine, suivi d'une sorte de râle d'agonisant.

J'ouvris l'autre portière avant. « Je vais sortir mes câbles. »

Arnie me regarda. « Non, je crois qu'elle va démarrer pour moi. »

Mes lèvres s'étirèrent en un large sourire sceptique. « Ben, je vais toujours les sortir, au cas où.

— Fais comme tu veux », me répondit-il distraitement, puis d'une voix presque inaudible, il fit : « Allez, Christine ! Qu'est-ce que tu me racontes... ? »

Au même instant, cette voix retentit de nouveau dans ma tête, qui disait : *Allons faire un tour, mon grand... Roulons ensemble.* Je frissonnai.

Arnie remit le contact. Or, à la place du cliquetis mortel de la bobine, j'entendis l'amorce d'un démarrage. Le moteur tourna quelques secondes, puis s'éteignit. Arnie remit le contact. Le moteur redémarra et tourna mieux. Le pot d'échappement se mit à hurler de manière assourdissante dans l'espace réduit de ce garage, et je sautai de surprise. Arnie ne broncha pas. Il était avec sa Christine.

A ce moment-là, si cela avait été moi, j'aurais poussé deux ou trois jurons bien sentis, pour aider la machine à se mettre en route. La plupart des types feraient de même. Je suppose que

c'est un des trucs qu'on imite de son père. Les mères vous donnent en général des conseils pratiques bien terre à terre : coupe-toi les ongles de pied deux fois par mois, comme ça tu useras moins tes chaussettes ; ou bien : jette ce que tu viens de ramasser, on ne sait pas où cela a traîné ; ou encore : mange tes carottes, ça fait grandir. Mais du père, on retient les mots magiques, les talismans, les paroles chargées de pouvoir. Si ta bagnole ne démarre pas, lance-lui une injure, et surtout, parle-lui au féminin. *Vas-y, salope*, par exemple. Si on remontait de sept générations, on verrait probablement un de nos ancêtres en train d'injurier de la même façon sa mule qui s'est arrêtée juste au milieu du petit pont...

Mais Arnie, lui, n'injuria pas sa voiture. Il se contenta de murmurer entre ses dents : « Allez, poupée ! Qu'est-ce que tu me racontes ? »

Il tourna la clé de contact une nouvelle fois. Le moteur toussa à deux reprises, et finit enfin par partir pour de bon. Le bruit était horrible, comme si quatre des huit pistons étaient partis en vacances, mais enfin, le moulin tournait. J'en croyais à peine mes yeux, mais ce n'était pas le moment de faire la fine bouche. Le garage s'emplissait rapidement de fumée bleue de gaz d'échappement, et je sortis.

« Alors, elle marche, finalement ! me lança LeBay. Comme ça, tu n'auras pas à tirer sur ta précieuse batterie ! » ajouta-t-il en crachant. Je n'eus rien à lui répondre. Pour dire la vérité, je me sentais quelque peu gêné.

L'engin sortit lentement du garage, et il paraissait si long, absurdement long, qu'on avait envie de rire, ou de pleurer ; enfin, de faire quelque chose. Une telle longueur pour une voiture, c'était incroyable ! On aurait pu croire à une illusion d'optique. Et Arnie avait l'air tout petit derrière le volant.

Il descendit sa vitre et me fit signe d'approcher. Nous dûmes hausser la voix pour nous entendre car, autre particularité de cette Christine, elle avait une voix de stentor ! S'il restait quoi que ce fût du pot d'échappement, il allait falloir y fixer au plus vite un silencieux. Depuis qu'Arnie s'était assis au volant, j'avais rapidement calculé qu'il lui faudrait dépenser dans les six cents dollars en réparations, sans compter le pare-brise abîmé.

« Je vais la mettre chez Darnell ! me hurla Arnie. Dans le journal, il a passé une annonce disant qu'on peut y garer sa voiture pour vingt dollars la semaine !

— Arnie, vingt dollars rien que pour se garer, c'est trop cher ! »

Le garage de Darnell était un de ces endroits où l'on plume les jeunes gens ignorants. Il consistait en effet, mis à part le garage lui-même, en un terrain vague de deux hectares environ affublé du nom trompeusement ronflant de « Parc automobile Darnell ». J'y avais mis déjà les pieds une ou deux fois pour acheter un démarreur pour la Duster ou un carburateur pour la Mercury, ma première voiture. Will Darnell était un grand type massif et porcin qui buvait beaucoup et fumait de longs cigares infects, bien qu'il eût la réputation d'avoir les bronches en mauvais état. Il haïssait tous les jeunes de Libertyville possédant une voiture, ce qui ne l'empêchait pas de leur fournir des pièces de rechange et de les escroquer joyeusement...

« Je sais, me hurla Arnie par-dessus la pétarade du moteur. Mais ce n'est que pour une semaine ou deux, jusqu'à ce que je trouve moins cher. Je ne peux pas l'amener comme ça chez moi, Dennis ; mes parents auraient une attaque ! »

Certainement. J'ouvris la bouche pour ajouter quelque chose, le prier une dernière fois de ne pas pousser cette bêtise plus loin et d'éviter de perdre le contrôle de la situation ; mais je préfèrai me taire. L'affaire était faite ; de plus, je ne voulais pas m'égosiller à cause de cet échappement gueulard ou avaler davantage les saloperies qui en sortaient.

« Très bien. Je te suis. »

Arnie mit en première, la Plymouth sauta en avant de moins d'un mètre, puis cala. Arnie ralluma, appuya sur l'accélérateur, et en pétant tout son soûl, Christine descendit la rampe qui menait du garage de LeBay à la chaussée. Lorsque Arnie appuya sur le frein, une des deux ampoules arrière seulement s'alluma. J'enregistrai mentalement cinq dollars de plus sur le compte des dépenses qu'Arnie allait devoir faire...

Il tourna enfin le volant et se retrouva sur la rue. Les restes du pot d'échappement grattaient le bitume. Arnie accéléra et sa voiture rugit comme un lion énervé. Les gens se penchaient à

leurs fenêtres ou accouraient sur le pas de leur porte pour voir ce qui se passait. Avec toutes sortes de bruits des plus étranges, Christine avançait à vingt kilomètres-heure en envoyant d'épais nuages de fumée puante et graisseuse qui venaient souiller cette douce soirée d'août.

Au panneau d'arrêt obligatoire, une quarantaine de mètres plus loin, elle cala de nouveau. Un jeune type qui passait sur une moto lança à Arnie – et je perçus l'écho de sa voix impudente et tonitruante : « Elle est bonne pour le vide-ordures, mon pauvre vieux ! »

Par la vitre ouverte, je vis Arnie tendre le bras, poing serré et un doigt tendu, pour dire au motocycliste de se le fourrer quelque part. Encore une innovation ! Je n'avais jamais vu Arnie faire à quiconque un geste obscène.

Le démarreur poussa un terrible gémissement, le moteur toussa, cracha, mais finit par repartir. Le système d'échappement émit une telle série d'explosions qu'on aurait pu croire qu'un fou s'était mis à tirer à la mitrailleuse en pleine rue. Je poussai un soupir. Quelqu'un n'allait pas tarder à appeler la police pour signaler ce tapage indu ; on arrêterait Arnie pour conduite illégale d'un véhicule n'ayant pas le droit de circuler, et la situation chez lui n'en serait pas améliorée...

Puis il y eut une dernière explosion, énorme, qui roula entre les maisons de la rue comme celle d'un obus de mortier, et la Plymouth tourna enfin dans la première rue à gauche. Le soleil couchant vira du rouge à l'or pendant quelques instants, juste avant de disparaître. Arnie avait son coude appuyé sur la portière. Je me retournai une dernière fois vers LeBay, fou furieux et prêt à lui envoyer deux ou trois jurons en guise d'adieux, mais ce que je vis me coupa net toute envie de le faire : Roland D. LeBay pleurait.

5

Chez Darnell

*J'ai un tacot de 34 qui a de l'étoffe,
Il n'est plus dans sa première jeunesse,
C'est avec le vieux bois qu'on fait les meilleures pipes...*

Jan and Dean

Je ne mis pas longtemps à rattraper Arnie. Il s'était arrêté au bord d'un trottoir, et le coffre de sa Christine était ouvert. Un cric si vieux qu'il aurait pu servir à réparer un char romain était appuyé contre l'arrière de la voiture. Le pneu arrière droit était crevé...

Je me rangeai derrière Arnie, et je n'étais pas sitôt descendu de voiture qu'une jeune femme sortit de sa maison et se dirigea vers nous en passant au milieu d'une belle collection de petits objets de plastique qui jonchaient son jardin : deux flamants roses, quatre ou cinq petits canards derrière leur mère cane, des fleurs de plastique autour d'un puits, etc. La femme avait sérieusement besoin de faire un régime amaigrissant.

« Vous ne pouvez pas laisser cette vieille ordure là, dit-elle, la bouche bourrée de chewing-gum. Vous ne pouvez pas laisser cette ordure stationnée devant notre maison. J'espère que vous le savez.

— Madame, répondit Arnie, j'ai crevé ; c'est tout. Je repars dès que j'ai...

— Vous ne pouvez pas laisser ça là, répéta-t-elle comme un robot, montrant tout de suite ses moyens intellectuels limités. Mon mari va bientôt rentrer du travail et il ne veut pas de saletés devant la maison.

— Ce n'est pas une saleté ! répliqua Arnie d'un ton de voix qui la fit reculer d'un pas.

— Tâchez de ne pas prendre ce ton avec moi, jeune homme ! répliqua la grosse dondon. Mon mari se fâche pour moins que ça.

— Ecoutez... », reprit Arnie de la même voix plate et inquiétante que je lui avais entendu prendre quand ses parents avaient commencé à lui courir sur le haricot. Je le saisis par l'épaule avec force. Nous avons assez d'ennuis comme ça.

« Merci, madame, fis-je. Nous allons nous occuper de cela immédiatement. Nous allons faire si vite que vous vous demanderez bientôt si cette voiture n'était pas une hallucination.

— Vous avez intérêt, dit-elle en ajoutant, son pouce désignant ma propre voiture : quant à *votre* voiture, elle bouche ma sortie de garage. »

J'allai immédiatement déplacer ma Duster. Après m'avoir regardé faire, elle remonta vers sa maison, où un petit garçon et une petite fille observaient la scène depuis la porte d'entrée. Eux aussi appartenaient à la race porcine et s'empiffraient de chewing-gum.

« Qu'est-ce qu'il a le monsieur, avec sa tuture ? demanda le garçon. Qu'est-ce qu'il a, maman, dis ? Qu'est-ce qu'il a, le monsieur ?

— Ferme-la ! » répondit sa mère en poussant les deux gosses à l'intérieur.

Je revins vers Arnie. « Enfin, dis-je pour tenter maladroitement de détendre l'atmosphère, c'est pas parce qu'un pneu est crevé qu'on va se dégonfler, pas vrai, Arnie ? »

Il eut un sourire gêné. « J'ai un petit problème, Dennis... »

Son problème, je savais bien ce que c'était : il n'avait pas de pneu de rechange...

Arnie sortit une nouvelle fois son portefeuille (cela me fit de la peine de le voir faire ce geste) et regarda à l'intérieur. « Bon, eh bien il faut que j'achète un pneu !

— Oui, on va te trouver un pneu d'occasion...

— Non, non ; pas de pneu d'occasion ! Je ne veux pas commencer comme ça. »

Je ne dis rien. Je regardai ma Duster : elle avait deux pneus d'occasion, et ils étaient très bien.

« Combien coûte un Goodyear ou un Firestone neuf, d'après toi, Dennis ? »

Rapide calcul mental : Arnie pouvait se trouver quelque chose de bien pour trente-cinq dollars environ.

Arnie sortit deux billets de vingt dollars et me les tendit. « Si c'est plus, avec la T. V. A. et tout ça, je te rembourserai la différence. »

Je lui lançai un regard triste. « Arnie, combien te reste-t-il de ce que tu as gagné cette semaine ? »

Ses paupières se serrèrent et il détourna le regard.

« Assez », répondit-il.

Je voulus tenter encore une fois de le raisonner. Rappelez-vous que je n'avais que dix-sept ans, et que je croyais encore qu'on peut montrer aux gens où se trouve leur intérêt. « Il ne va rien te rester, Arnie. Sortir ton portefeuille va devenir un geste trop fréquent, mon vieux. Je t'en prie ; réfléchis encore ! »

Ses yeux se figèrent. Je n'avais jamais vu une telle expression sur son visage, et même si vous pensez que j'étais l'adolescent le plus naïf du pays, je dirai que je ne l'avais jamais vue sur aucun visage. Je ressentis un mélange de surprise et de désarroi, un peu comme si j'avais essayé d'avoir une conversation rationnelle avec un fou.

« Ne recommence pas avec ça, Dennis. »

Je levai les mains en l'air d'exaspération. « Très bien ! Très bien !

— Et pas la peine de te casser le cul pour ce pneu non plus, si tu ne veux pas, ajouta-t-il avec un air absolument stupide et buté sur sa figure. Je me débrouillerai. »

J'allais répliquer, et même avec mauvaise humeur, mais juste à ce moment-là, regardant à ma gauche, je vis les deux petits gosses de race porcine qui, les doigts barbouillés de chocolat, nous observaient gravement.

« T'en fais pas, vieux, répliquai-je à Arnie. Je vais te trouver ton pneu.

— Seulement si tu veux, Dennis. Je sais qu'il se fait tard.

— Ça ne fait rien.

— Monsieur ! lança le petit garçon en se léchant les doigts.

— Quoi ? fit Arnie.

— Ma maman, elle dit que votre voiture, elle est dégoûtante...

— Oui, pipi-caca, ajouta la petite sœur.
— Pipi-caca... tiens donc... ! C'est très bien trouvé, de sa part. Elle est très intelligente, ta maman. Est-elle philosophe ?
— Non, elle est capricorne, répliqua le garçonnet. Moi, je suis balance, et ma sœur, elle est...
— Je reviens aussi vite que possible, dis-je à Arnie.
— Prends ton temps, Dennis. Je ne vais boxer personne ! »
Je filai jusqu'à ma voiture. Tandis que je me mettais au volant, j'entendis la petite fille demander à Arnie : « Pourquoi que votre figure, elle est toute moche comme ça, m'sieur ? »

Trouver le pneu d'Arnie aurait dû être l'affaire de cinq minutes, mais les deux premières stations-service que je trouvais n'étaient que des libres-services où l'on ne vend même pas d'huile et où une quasi-demeurée se tient dans une cabine de verre incassable tout en mâchant un chewing-gum assez gros pour étouffer une mule. La troisième station-service soldait des pneus, et j'achetai pour la Plymouth d'Arnie (j'avais du mal à l'appeler Christine ou même à penser à cet engin comme à une personne, à *elle* plutôt qu'à *ça*) un pneu pour la somme de vingt-huit dollars cinquante, T. V. A. non comprise. Mais il n'y avait qu'un seul employé, et il lui était difficile de servir l'essence et de s'occuper des pneus en même temps. Ce qui fait que le tout dura quarante-cinq minutes. Je proposai au type de servir l'essence pendant qu'il s'occupait de la roue, mais il m'affirma que son patron le virerait s'il apprenait cela...

Lorsque j'arrivai enfin là où Arnie avait crevé, je constatai immédiatement que le mari de la grosse dondon était rentré du travail. Arnie et lui étaient en train de se bouffer la gueule, et d'une seconde à l'autre ils allaient en venir aux mains. Je fis halte en toute hâte et descendis de voiture, courant presque jusqu'à eux.

« J'en ai plein le dos de te causer ! beuglait Papa Cochon. J'te dis que j'veux que tu décampes, et sans tarder ! » Il avait un gros pif cassé couvert de veines éclatées, ses joues avaient la couleur de la brique, et de sa chemise de travail dépassait un cou dont les veines ressortaient.

« Pas question que je roule sur la jante, répondit Arnie. Je vous l'ai déjà dit. Vous ne le feriez pas si la voiture était à vous.

— C'est moi qui vais te faire rouler sur tes jantes, espèce de tarte ! répliqua l'autre comme pour montrer à ses enfants comment les grands résolvent leurs problèmes, dans le Monde des Grands. Tu vas enlever ta tire merdique de là en vitesse, mon petit bonhomme, et t'as intérêt à pas m'échauffer les oreilles !

— Allons, réglons ça tranquillement, fis-je. Donnez-nous plutôt cinq minutes, monsieur. »

Les yeux du type se tournèrent vers moi. « Il ne manquait plus que celui-là ! dit-il, l'air tout étonné de se coltiner tant d'emmerdeurs sur cette terre. Voulez-vous que je vous prenne tous les deux en même temps ? C'est ça ? Croyez-moi, ça ne sera pas difficile ! »

Je les connais, les types de ce genre. Dix ans de moins, et il eût été un de ceux qui trouvaient absolument désopilant de faire tomber les livres qu'Arnie tenait dans ses bras, dans un couloir de l'école, ou de le pousser tout habillé sous la douche après la classe de physique. Ces types-là ne changent jamais. Ils vieillissent simplement et finissent par ramasser un cancer des poumons pour avoir fumé trop de Lucky Strike, ou par caner d'une embolie à cinquante-trois balais.

« Personne ne va se battre ici, dis-je. Il a crevé, un point c'est tout. Ça ne vous est jamais arrivé ?

— Ralph, fais-le déguerpir ! »

La grosse dondon était ressortie sur le pas de sa porte. Sa voix était aiguë et énervée. Des voisins observaient le déroulement des choses, et je pensai avec lassitude que si quelqu'un n'avait pas déjà appelé les flics, ça ne tarderait pas.

« J'ai jamais crevé, et j'ai jamais flanqué un tas de ferraille devant chez quelqu'un pendant trois heures ! » répondit Ralph en gueulant. Ses lèvres étaient retroussées et je voyais de la bave luire sur ses dents.

« Ça fait moins d'une heure qu'on est ici, répliquai-je calmement.

— Garde tes réflexions pour toi, petit malin. Ça ne m'intéresse pas. Je ne suis pas comme vous, moi ; je bosse pour

gagner ma vie. Quand je rentre chez moi, je suis fatigué, et j'ai pas envie de discuter. Alors, vous allez me virer ça de là et sans attendre une minute de plus !

— J'ai un pneu de rechange dans mon coffre. Juste le temps de le mettre...

— Et si vous aviez un brin de bon caractère... », ajouta Arnie.

C'était la goutte qui fait déborder le vase. S'il y a une chose que notre cher Ralph n'allait pas laisser attaquer devant ses gosses, c'était sa personnalité, et il fit mine de frapper Arnie. Mais je parvins à attraper Ralph par le poignet et à l'empêcher de cogner, avec un bruit sec de peaux qui claquent l'une contre l'autre.

La petite fille se mit à chialer de tous ses poumons. Son frère en resta tellement coi que sa mâchoire inférieure semblait toucher sa poitrine. Arnie, que j'avais si souvent vu se défiler comme un animal traqué, n'avait même pas sourcillé. On aurait même dit qu'il voulait que ça pète.

Ralph virevolta vers moi, ses globes oculaires exorbités par la rage. « Très bien, petit merdeux. Je vais m'occuper de toi en premier. » Mais je tenais bien son poignet, et je lui dis, d'une voix basse : « Ecoutez, mon vieux. Le pneu est dans mon coffre. Vous nous donnez cinq minutes pour le changer et on débarrasse le plancher. Entendu ? » Puis je relâchai peu à peu ma prise sur son bras. Il jeta un coup d'œil à ses gosses et sembla se décider.

« D'accord, je vous laisse cinq minutes. » Puis il ajouta en regardant Arnie : « Et t'as de la chance que je ne te dénonce pas à la police ! Ton tacot n'a même pas le droit de circuler. »

J'attendais qu'Arnie ajoute une réflexion bien sentie qui ferait repartir la bagarre, mais il dit simplement : « Merci. Et désolé de m'être emporté. »

Ralph grogna et renfonça sa chemise dans son pantalon avec de petits coups secs. Il regarda de nouveau ses gosses et leur cria : « Rentrez à la maison, vous, d'abord ! Qu'est-ce que vous faites dehors ? Vous voulez que je vous file une torgnole ? »

Comme la tendresse règne dans cette famille ! me dis-je. Les gosses détalèrent.

« Cinq minutes », répéta la brute avec un regard sinistre. Et ce soir, pendant qu'il s'enfilerait quelques pintes avec les copains, il se vanterait de la manière dont il avait tenu bon devant la génération du sexe et de la drogue... « Parfaitement, les gars ! Je leur ai dit d'enlever leur putain de bagnole de devant chez moi. Et je ne vous dis que ça : ils ont filé comme si le bas de leur pantalon était en feu et qu'ils sentaient déjà les flammes leur lécher le cul ! » Et ensuite, il allumerait une Lucky. Ou une Camel...

Nous plaçâmes le cric d'Arnie sous sa voiture. Il n'avait pas commencé à tourner la manivelle que le cric cassait en deux avec un bruit de métal rouillé et un petit nuage de poussière. Arnie me regarda, à la fois humble et paniqué.

« T'en fais pas. On va se servir du mien.

— Je suis désolé de ce qui vient de se passer avec ce gros porc, me répondit Arnie à voix basse. C'est la dernière fois que je t'embringue dans une histoire pareille.

— T'en fais pas, et mettons vite le pneu neuf. »

Nous nous servîmes de mon cric pour soulever la Plymouth et retirer le pneu crevé. Pendant quelques secondes horribles, j'eus l'impression que c'était toute la carcasse qui allait céder dans un bruit sinistre de métal pourri. Après avoir mis le nouveau pneu, nous serrâmes rapidement les boulons et redescendîmes la voiture. Mon soulagement fut grand.

« Et voilà ! » fit Arnie en revissant le vieil enjoliveur.

Je regardai la Plymouth, et la sensation qui m'avait envahi dans le garage de LeBay s'empara de nouveau de moi. Sans doute était-ce parce qu'il y avait ce Firestone tout neuf. Je frissonnai, mais il me serait impossible d'exprimer le sentiment d'étrangeté que je ressentais. C'était comme si je regardais un serpent qui est sur le point de perdre sa vieille peau, et que déjà apparût le reflet de la nouvelle, luisante et gluante...

Le garage Darnell, dans Hampton Street, était un long hangar de plaques de tôle ondulée portant sur la devanture une pancarte sale qui annonçait : FAITES DES ÉCONOMIES ! APPORTEZ VOTRE SAVOIR ; NOUS VOUS FOURNISSONS LES OUTILS ! En dessous, une pancarte plus petite indiquait :

Locations, à la semaine, au mois ou à l'année. Derrière le garage s'étendait, sur cinq cents mètres environ, une série d'espaces délimités par des cloisons d'une hauteur d'un mètre cinquante, en tôle ondulée également.

A Libertyville, Will Darnell connaissait à peu près tous les gens importants. C'était le genre d'individu qu'on trouve derrière un certain nombre d'activités, magouillant tranquillement, dans n'importe quelle ville moyenne. J'avais entendu dire qu'il était mêlé au trafic de drogue qui tournait autour des deux écoles principales de la ville, et aussi qu'il avait des liens avec les gros bonnets de la pègre de Pittsburgh et de Philadelphie. Je n'y croyais pas vraiment, mais si on voulait acheter en douce des pétards et même des bombes miniatures pour les faire éclater le jour de la fête nationale, Will Darnell était là pour vous en vendre. Mon père m'avait également raconté que, douze ans plus tôt, il avait été inculpé dans une affaire de voitures volées ayant des ramifications jusqu'à New York et même plus loin. Mais on avait fini par retirer l'inculpation qui pesait sur lui. Il affirmait cependant que Will Darnell devait encore baigner dans des tas de trucs moches : enlèvements de camions, trafic de fausses antiquités, etc. *Mieux vaut ne pas trop t'approcher de cet endroit-là, Dennis*, m'avait-il dit un an plus tôt, peu après que j'eus fait l'acquisition de ma première bagnole et investi vingt dollars dans la location d'un coin chez Darnell pour tenter en vain de remplacer mon carburateur.

Mieux vaut ne pas trop s'approcher de cet endroit-là : et voilà que je débouchais devant au moment où les dernières traces du soleil couchant inscrivaient une lueur de haut fourneau sur l'horizon. Mes phares tombèrent sur un entassement de pièces détachées et un bric-à-brac qui accrut ma lassitude et mon découragement. Je me rendis compte que je n'avais pas appelé chez moi et que mes parents devaient commencer à se demander avec inquiétude où j'avais bien pu passer.

La porte du garage portait l'inscription : KLAXONNEZ POUR QU'ON VOUS OUVRE. Une faible lumière passait par une fenêtre très sale, voisine de l'entrée du garage, et ce

spectacle me donna presque envie de crier par la portière à Arnie de venir garer son engin chez moi pour la nuit. Je voyais déjà Will Darnell en compagnie de ses acolytes, faisant l'inventaire des postes de télévision ou des Cadillac volés. Comme Arnie ne klaxonnait pas, je compris que son klaxon aussi devait être en panne, et je fis marcher le mien.

Au bout d'un instant, la porte du garage s'ouvrit en grinçant. Will Darnell en personne apparut, sa bedaine surplombant son pantalon, et il fit un signe impatient à Arnie pour qu'il entre. J'effectuai un demi-tour pour être prêt à repartir, puis les rejoignis à l'intérieur...

Le garage était immense. On aurait dit une caverne ; il y régnait un silence terrible après le raffut de la journée. Le plafond était très haut, traversé de poutrelles nues faisant penser à des portiques. Et il y avait des pancartes partout : TOUS LES OUTILS DOIVENT ÊTRE EXAMINÉS AVANT QUE VOUS QUITTIEZ LES LIEUX, RÉSERVEZ D'AVANCE POUR LA FOSSE, MANUELS DE MÉCANIQUE : AU PREMIER SERVI, et encore JURONS ET BLASPHÈMES SONT INTERDITS... Il y en avait encore des dizaines ; où que le regard tombât, une pancarte vous sautait aux yeux. C'était à croire que Will Darnell n'était capable de s'exprimer qu'avec des pancartes !

« Box numéro vingt ! Box numéro vingt ! cria-t-il à l'intention d'Arnie d'une voix irritée et enrouée. Gare-toi en vitesse et coupe le moteur. Nous allons tous étouffer ! »

« Tous » devait désigner un groupe d'hommes assis à une table dans un coin et en train de jouer aux cartes. La table était couverte de jetons, de cartes et de canettes de bière, et les joueurs examinèrent le véhicule d'Arnie avec des expressions allant du dégoût à l'amusement.

Arnie vint se garer dans le box vingt et coupa le moteur. De la fumée bleue avait envahi l'immense caverne. Darnell se dirigea vers le nouveau venu ; il portait une chemise blanche en épaisse toile de voile et un pantalon kaki tirant sur le marron. Des bourrelets de graisse dépassaient de sa chemise et gonflaient la base de son cou. Cela ne l'empêchait cependant pas de se déplacer avec une grâce presque féminine, celle de

l'homme qui est trop gros depuis un bail et qui sait qu'il le restera encore longtemps. Arnie avait à peine eu le temps de descendre que, asthmatique ou pas, Darnell lui gueulait déjà après. Je suppose qu'on peut dire que c'était un homme qui ne se laissait pas abattre par ses infirmités. Et, comme tant de gens, Darnell se mit instantanément à détester Arnie.

« C'est la première et la dernière fois que tu entres ici sans pot d'échappement ! Si je t'y reprends, c'est la porte, vite fait. Compris ?

— Entendu. » Arnie avait maintenant l'air minuscule, à bout, lessivé. Toute l'énergie sauvage qui l'avait porté jusque-là semblait s'être envolée. Cela me fit de la peine de le voir dans un tel état. « Je... »

Mais Darnell ne le laissa pas poursuivre. « Pour la pose d'un pot d'échappement, c'est deux dollars cinquante l'heure et en réservant d'avance. Tant que j'y suis, je te dis autre chose (et veille que ça ne ressorte pas aussitôt par l'autre oreille, mon petit gars) : faut pas que les jeunes de votre genre viennent me faire chier. Il n'en est pas question. Ici, c'est pour les types qui bossent et qui ont besoin de leur bagnole pour nourrir leur famille, pas pour les étudiants friqués qui veulent simplement faire de l'épate au volant. Et j'interdis qu'on fume ici. Si tu veux en griller une, tu sors...

— Je ne f...

— Ferme-la ! »

Darnell se tenait à présent bien en face d'Arnie et, comme il était à la fois plus grand et plus gros que lui, mon pauvre ami n'existait pour ainsi dire plus.

Je sentis ma colère monter. Les adolescents forment une classe que tout le monde piétine. Au bout de quelques années, on a appris à jouer le numéro du bon esclave soumis devant des types comme Will Darnell qui haïssent les jeunes. « Oui, m'sieur ; bien, m'sieur. Oh, vous pensez... ! » Mais ce Darnell, il y allait fort.

Je saisis soudain son bras. « Monsieur ! »

Il se retourna vers moi. « Quoi ?

— Ces hommes, là-bas, ils sont en train de fumer. Pourquoi ne leur dites-vous pas d'éteindre leur cigarette ? »

Darnell les regarda, puis ramena son regard vers moi. Son visage était imperturbable. « Dis donc, p'tit gars, t'essaies de faire virer ton copain d'ici en quatrième vitesse, ou quoi ?

— Non, monsieur.

— Alors, boucle-la ! »

Puis il se retourna vers Arnie et, posant ses grosses paluches sur ses larges hanches bien rembourrées, reprit : « Je ne mets pas longtemps à voir si j'ai un connard en face de moi. Alors, t'es ici à l'essai, morveux. Tu me fais une blague, et peu importe le fric que t'as pu aligner, t'es viré, et avec perte et fracas. »

La fureur monta de mon estomac jusqu'à ma tête et j'eus un vertige. En moi-même, je suppliais Arnie de répondre à ce vieux merdeux d'aller se faire foutre. Mais dans ce cas-là, les copains de Darnell se mettraient de la partie et nous terminerions tous les deux cette soirée enchanteresse aux urgences de l'hôpital de Libertyville, couverts de points de suture... ce qui vaudrait presque la peine !

Arnie, implorais-je silencieusement, dis-lui d'aller se faire voir et tirons-nous d'ici ! Tiens-lui tête, Arnie ! Ne le laisse pas t'enfiler toutes ces conneries ! Cesse d'être un perdant, Arnie ! Si tu peux tenir tête à ta mère, tu peux bien aussi tenir tête à ce couillon. Allez, cette fois-ci, gagne au lieu de perdre !

Arnie resta un long moment silencieux, tête baissée, puis souffla « Oui m'sieur » d'une voix si basse que sa réponse était presque inaudible. On aurait dit qu'il étouffait.

« J'ai pas entendu ! »

Arnie releva la tête. Il était affreusement pâle et ses yeux étaient inondés de larmes. C'était trop pour moi. Cela me faisait mal. Je me détournai. Les joueurs de poker observaient ce qui se passait devant le box vingt.

« J'ai dit « Oui monsieur » », répéta Arnie d'une voix tremblante, comme s'il venait de signer une confession effroyable. Je regardai cette Plymouth 58 qui aurait dû être à la casse, et je la haïs un peu plus pour ce qu'elle faisait à Arnie.

« Bon, eh bien débarrassez le plancher, à présent, dit Darnell. On est fermé. »

Arnie s'éloigna en avançant comme un aveugle. Il serait tombé sur un tas de vieux pneus si je n'avais saisi son bras pour

le lui faire éviter. Darnell s'éloigna vers la table de jeu. Une fois arrivé là, il dit aux autres quelque chose de sa voix sifflante, et tous s'esclaffèrent.

« Ça va bien, Dennis », me dit Arnie comme si je lui avais demandé quelque chose. Ses dents étaient serrées et sa poitrine était soulevée par une respiration courte et haletante. « Ça va bien, lâche-moi. Je t'assure ; ça va. »

Je lâchai son bras. Nous allions sortir quand Darnell beugla : « Et n'amène pas tes voyous d'amis ici, ou c'est la porte ! »

Un des acolytes ajouta : « Et laisse la came à la maison ! »

Arnie se fit tout petit. Il avait beau être mon ami, je le détestais quand il se faisait tout petit comme ça.

Dehors, il faisait nuit et frais. La porte du garage se referma derrière nous avec un bruit métallique. Et voilà comment Christine entra chez Darnell. Glorieux, non ?

6

Cauchemars psychomoteurs

*J'ai ma bagnole et j'ai de l'essence
Je peux dire à tout le monde de s'le mettre où je pense...*

Glenn Frey

En arrivant à la maison, je trouvais Papa et ma sœur en train de s'enfiler des sandwiches. Je fus pris d'une faim de loup ; je n'avais rien mangé depuis midi.

« Où as-tu encore traîné, Boss ? » me demanda Elaine en levant à peine le regard du magazine genre *Mademoiselle âge tendre* qu'elle était en train de lire. Elle m'appelait Boss depuis l'année précédente, où j'avais découvert Bruce Springsteen et en étais devenu fana.

A quatorze ans, Elaine commençait à quitter les terres de l'enfance pour se transformer en la beauté américaine type qu'elle devait devenir : grande, cheveux sombres et yeux bleus. Mais en cette fin d'été 1978, elle appartenait encore au monde des jeunes animaux adolescents. Après une période languissante sur John Travolta à onze ans (que j'avais eu le malheur d'appeler un jour John Révoltant, ce qui m'avait valu d'avoir la joue salement griffée), elle était passée à de plus sinistres goûts : les groupes de « heavy metal » comme Deep Purple et Styx.

« J'ai aidé Arnie à mettre son engin à l'abri, répondis-je autant pour mon père que pour elle.

— Ce monstre gluant ! » soupira-t-elle en tournant la page.

J'eus soudain très envie de lui arracher son canard des mains, de le déchirer en deux et de lui jeter les morceaux à la face. Cette réaction me montra un peu plus à quel point la journée avait été dure. Car Elaine ne pensait pas vraiment cela d'Arnie ; elle cherchait simplement la moindre occasion de me taper sur le système.

« Et en a-t-il trouvé un ? » me demanda mon père, coupant court à une éventuelle dispute entre moi et ma sœur. Mon père est trésorier dans une petite entreprise. Il calcule aussi leurs impôts pour des gens, en plus de son travail. Autrefois, il s'occupait de toutes les finances de la plus grosse entreprise d'architectes de Pittsburgh, mais il a eu une crise cardiaque et a trouvé un poste plus reposant. C'est un homme bon.

« Ouais, il a trouvé quelque chose.

— Sa voiture te paraît-elle toujours aussi moche qu'au début ?

— Pire... ! Où est passée Maman ?

— Elle est à son cours... »

Nos yeux se croisèrent et nous faillîmes éclater de rire. Ma mère a quarante-trois ans et elle travaille pour un dentiste. Longtemps elle est restée sans travailler, mais quand Papa a eu sa crise cardiaque, elle a repris du service. Quatre ans plus tôt, elle avait un jour décrété qu'elle était poète et qu'elle méritait d'être connue. Elle s'était donc mise à écrire des poèmes sur les fleurs et des petits contes sur des messieurs délicieux qui atteignent l'automne de leur vie.

De temps à autre, elle était tentée par le réalisme et écrivait une nouvelle sur une jeune fille qui a envie d'avoir une petite aventure, mais qui décide en fin de compte qu'il vaut incomparablement mieux garder sa petite fleur pour le lit nuptial. Et cet été-là, elle suivait un cours d'écriture à Horlicks (là où enseignaient les parents d'Arnie), rassemblant le meilleur de son inspiration dans un livre intitulé *Esquisses sur l'Amour et la Beauté...*

Je mis donc ma main devant ma bouche et tentai de réprimer mes gloussements. Papa parut s'étouffer un instant avec le pain de son sandwich. Je ne sais ce qu'il pensait au juste, mais moi j'avais en tête un petit texte de Maman assez récent intitulé : « Jésus avait-il un chien ? » Après tout ce que j'avais subi ce jour-là, la mesure était comble...

J'allai chercher au-dessus de l'évier un verre pour boire du lait, et lorsque je revins vers la table de la cuisine, Papa avait repris le contrôle de lui-même. Cela m'aida à y parvenir aussi.

« Tu avais l'air abattu quand tu es rentré, reprit mon père. Ça va, avec Arnie ?

— Arnie vient de s'acheter un taxi de la Marne qui tombe en ruine, mais à part ça, il va très bien !

— Je sais ; il faut que les gens commettent eux-mêmes leurs erreurs pour comprendre...

— Eh bien alors, j'espère qu'il va comprendre en vitesse. Il a mis sa voiture chez Darnell pour vingt dollars la semaine. Ses parents ne veulent pas la voir devant chez eux.

— Vingt dollars rien que pour un coin où se garer ? Mais c'est du vol qualifié !

— Je sais bien », fis-je, remarquant toutefois que mon père ne proposait pas non plus qu'Arnie vienne mettre son engin chez nous...

Là-dessus, il me proposa de jouer aux cartes avec lui, et au bout de trois ou quatre parties, Maman rentra, la joue colorée et les yeux pétillants, ses bouquins serrés contre sa poitrine, l'air bien trop jeune pour être ma mère. Elle embrassa mon père, un vrai baiser qui me donna soudain envie d'être à dix lieues de là. Elle me posa ensuite les mêmes questions sur la voiture d'Arnie, qui était en train de devenir rapidement l'événement le plus important depuis la faillite de Sid, le frère de ma mère, qui avait ensuite dû emprunter auprès de Papa. Je répétais les mêmes réponses, puis montai me coucher. J'en avais plein les bottes, et je sentais que mon père et ma mère avaient une certaine petite affaire à régler ensemble... Mais ce n'est pas un sujet dont un fils aime discuter quand il s'agit de ses parents.

*La plainte d'un démarreur de voiture s'élevant dans le noir.
Silence.*

Le démarreur crie de nouveau.

Le moteur démarre, cale, repart.

Un moteur tourne dans le noir.

Puis des phares déchirent la nuit et me clouent comme un insecte sur une vitre.

Je suis à la porte du garage de Roland D. LeBay, et Christine est à l'intérieur. Une Christine toute neuve, sans le moindre coup ou la moindre trace de rouille. Le pare-brise

impeccable possède une bande bleue en haut. La radio crache le rythme enlevé de Date Hawkins chantant Susie-Q. Voix d'un autre âge, effrayante de vitalité.

Le moteur psalmodie ses paroles de pouvoir par le silencieux double du pot d'échappement. Et je sais que sous le capot, il y a un levier Hurst et des culasses Feully, et que l'huile vient d'être changée, une huile d'une belle couleur d'ambre propre, le sang de la vie automobile.

Les essuie-glaces se mettent soudain à fonctionner, et c'est bizarre, parce qu'il n'y a personne au volant.

La voiture est vide.

Viens, mon grand ; allons faire un tour. Roulons ensemble.

Je secoue la tête. Je ne veux pas entrer là-dedans.

Cela me fait peur. Je ne veux pas rouler avec elle. Et soudain le moteur se met à pousser des grognements, comme s'il était affamé, et à chaque grognement du moteur, Christine fait un petit bond en avant, comme un chien méchant que ne retient qu'une laisse trop fine... Et je veux bouger de là... mais mes pieds paraissent cloués au sol.

C'est ta dernière chance, mon grand.

Et avant que j'aie pu répondre quelque chose, ou trouver quoi répondre, le caoutchouc des pneus hurle, Christine bondit en avant, menaçante avec sa gueule ouverte emplie de crocs de chrome et ses phares aveuglants...

Mes propres cris m'avaient arraché du sommeil, dans l'obscurité morte de deux heures du matin. Le son de ma voix me faisait peur, et plus encore, le bruit des pieds nus se précipitant dans le couloir. Je me cramponnais à mes draps de toutes mes forces. Je les avais arrachés, et ils étaient en boule. Mon corps dégoulinait de sueur.

Dans sa chambre, ma sœur terrifiée cria : « Qu'est-ce que c'est ? »

La lumière inonda ma chambre, éclairant ma mère vêtue seulement d'un déshabillé bien plus court que ce qu'elle aurait laissé voir en temps normal, suivie de mon père, nouant la ceinture de sa robe de chambre au-dessus de son absence de pyjama.

« Qu'est-ce qu'il y a, mon lapin ? » me demanda-t-elle. Ses yeux étaient grands ouverts par la peur. Elle ne m'avait plus appelé « mon lapin » depuis que j'avais douze ou quatorze ans, peut-être moins.

« Dennis ? » fit Papa.

Puis Elaine apparut, frissonnant de froid.

« Retournez vous coucher, leur dis-je. C'était un rêve, c'est tout. Ce n'est rien.

— Ouah ! fit Elaine, paralysée par l'heure et l'incongruité de la scène. Ça devait être un sacré film d'épouvante ! Raconte, Dennis !

— J'ai rêvé que je t'épousais !

— Ne taquine pas ta sœur, Dennis, fit Maman. Qu'est-ce qu'il y avait ?

— Je ne me souviens pas. »

Je me rendis compte que mes poils pubiens dépassaient du drap. J'arrangeai les choses hâtivement, avec des pensées coupables de masturbation, d'éjaculations nocturnes et Dieu sait quoi encore. Ma tête était en compote. Pendant quelques instants, en me réveillant, je n'avais même plus été sûr d'être grand ou encore petit. Il n'y avait que cette terrifiante image de la voiture sur le point de bondir, capot vibrant sous l'action du moteur, crocs d'acier en avant...

Ta dernière chance, mon grand.

Ma mère posa sa main sur mon front pour voir si j'avais de la fièvre. Sa paume était fraîche et sèche.

« Je vais bien, Maman. C'est rien. Un cauchemar.

— Tu ne te souviens pas... ?

— Non, c'est fini, maintenant.

— Tu es sûr ? Hein, Dennis ? Mon lapin... »

Cette expression de nouveau, ramenant des souvenirs de genoux écorchés. Et le visage de Maman au-dessus de moi, comme quand j'avais ces maladies infantiles : oreillons, rougeole, un peu de scarlatine. Tout cela me donna envie de pleurer, absurdement. Alors que je la dépasse de vingt bons centimètres et pèse trente kilos de plus qu'elle... !

« Oui, oui. Ça va.

— Bien, fit-elle. Laisse la lumière allumée. Ça aide, des fois. »

Avec un regard sceptique adressé à mon père, elle quitta ma chambre. Il me vint l'idée étrange que ma mère n'avait peut-être jamais fait de cauchemar. Dans le cas contraire, aucun ne s'était frayé un chemin jusqu'à ses *Esquisses sur l'Amour et la Beauté...*

Mon père s'assit sur le bord de mon lit. « Tu ne te souviens vraiment pas de quoi il s'agissait ? »

Je fis non de la tête.

« Ça ne devait pas être bien beau, pour que tu hurles comme ça, Dennis. » Il me regardait d'un air grave, me demandant avec ses yeux s'il y avait quelque chose que je devrais lui confier.

Je faillis lui dire. Cette voiture ; c'était cette putain de voiture, cette vieille pute laide et rouillée. Je faillis lui dire, mais ça me restait dans la gorge, comme si le raconter, c'était trahir mon ami Arnie, ce pauvre vieil Arnie sur lequel un Dieu mauvais plaisant avait décidé de s'acharner.

« Soit », fit-il en m'embrassant la joue. Je sentis les poils de ses joues, ces petits poils piquants qui repoussent pendant la nuit ; je sentis son odeur et la force de son amour pour moi. Je le serrai bien fort, et il fit de même.

7 Premiers changements

*Si j'avais de l'argent, je vais te dire ce que je ferais
Je descendrais en ville et je m'achèterais
Une Mercury ou deux,
Je m'achèterais une Mercury
Et je n'arrêteraï plus de rouler.*

The Steve Miller Band

Je croyais qu'Arnie se pointerait chez moi le samedi suivant, comme d'habitude ; aussi restai-je à la maison, tondant la pelouse et lavant même les trois voitures de la famille. Ma mère regarda ce déploiement d'activité avec un certain étonnement et, pendant que tout le monde déjeunait de saucisses chaudes et de salade verte, elle fit remarquer que je devrais peut-être faire des cauchemars plus souvent, si tel était le résultat...

Je ne voulais pas appeler chez Arnie ; pas après ce dont j'avais été témoin. Mais l'après-midi avançant, je pris mon courage à deux mains et composai son numéro. Regina répondit, et bien qu'elle fit comme si de rien n'était, je sentis une distance nouvelle dans sa voix. J'en fus bien triste. Son fils unique avait été séduit par une vieille prostituée nommée Christine, ce dont le bon vieux Dennis devait à coup sûr être complice. C'était même peut-être lui qui avait tout manigancé... Regina me répondit que son fils n'était pas là mais au garage Darnell, depuis neuf heures du matin.

« Ah oui ? fis-je, formidablement maladroit. Je n'en savais rien. » Jamais on n'avait menti plus mal.

« Vraiment ? reprit Regina, ajoutant simplement : Au revoir, Dennis. »

Elle raccrocha immédiatement, et je restai un moment à regarder le téléphone dans ma main avant de raccrocher.

Papa était installé devant la télévision ; Maman était partie chez une de ses camarades de la classe d'écriture (je crois

qu'elles se lisaient l'une à l'autre leurs poèmes et s'exaltaient ensemble) ; Elaine était chez une de ses copines. Ce samedi après-midi me parut soudain affreusement vide. Je regardai une partie du match de base-ball entre Philadelphie et Atlanta avec Papa, puis au bout d'un moment, je me levai comme si j'allais sortir.

« Où vas-tu ? » me demanda mon père.

C'est vrai, ça : où allais-je, au juste ? Chez Darnell ? Pour regarder Arnie bricoler sa bagnole tout en tenant le crachoir ou pour écouter Darnell lui passer un savon de plus ? Voulais-je avaler encore une dose de souffrance ? Merde, alors ! Arnie est un grand garçon...

« Nulle part », répondis-je à mon père en me rasseyant pour regarder Philadelphie finir de mettre une raclée à Atlanta, et en ne pensant plus à Arnie Cunningham.

Enfin, presque plus...

Il se ramena le dimanche après-midi, pendant que je jouais au croquet avec Elaine sur le gazon, derrière la maison. Elaine m'accusait sans arrêt de tricher. Elle avait un de ses accès de mauvaise humeur, ce qui arrivait chaque fois qu'elle avait ses règles. Elaine était très fière des règles qu'elle avait depuis quatorze mois.

« Salut ! dit Arnie en apparaissant au coin de la maison. Mais que vois-je ? La créature du lagon noir en compagnie de la fiancée de Frankenstein !

— Allez, vieux, attrape un maillet et joins-toi à nous !

— Moi, je ne joue plus ! fit Elaine en jetant son maillet par terre. Il triche encore plus que toi, Dennis. Ah, les hommes ! »

Pendant qu'elle s'éloignait, Arnie s'exclama en feignant d'avoir une voix tremblante : « C'est la première fois qu'elle m'appelle un homme, Dennis ! » Et il tomba à genoux, prenant un air d'adoration exaltée. Il n'y avait pas à dire : il pouvait vraiment être drôle, quand il voulait ; c'est une des raisons pour lesquelles je l'aimais tant. Et c'était comme mon secret, vous comprenez ? Je pense que j'étais le seul à saisir son esprit. J'ai un jour entendu parler d'un millionnaire qui avait un

Rembrandt volé dans sa cave, où il pouvait être le seul à le voir. Eh bien, je comprends ce type. Arnie, pour moi, c'était pareil.

Nous jouâmes un peu ensemble, puis nous finîmes par nous asseoir sur les chaises de jardin.

« Je pensais que tu viendrais voir le match, hier. La partie a été super.

— J'étais chez Darnell. Mais j'ai entendu la retransmission à la radio... »

Je hochai la tête en le regardant. Il y avait ce jour-là en lui – mais peut-être était-ce simplement la lumière – quelque chose de différent. Certes, il avait l'air fatigué et des cernes se creusaient sous ses yeux, mais aussi, son teint paraissait s'être très légèrement amélioré.

« Tu as beaucoup travaillé sur ta voiture ?

— Non, pas beaucoup. J'ai changé l'huile. J'ai regardé le bloc moteur, qui n'est pas fendu, Dennis. C'est déjà une bonne chose. C'était simplement le robinet de vidange qui était mal fermé. J'ai eu de la chance de ne pas griller un piston, vendredi soir.

— Mais comment as-tu fait pour regarder sous ta voiture ? Je croyais qu'il fallait réserver, pour la fosse. »

Il détourna les yeux. « Sans problème », répondit-il. Mais sa voix était fausse. « J'ai fait deux trois courses pour M. Darnell... »

J'ouvris la bouche pour lui demander quelles courses, puis je décidai que je préférerais ne rien savoir. Je ne voulais pas être mêlé à la vie d'Arnie avec sa Christine, ce qui incluait comment il se débrouillait au garage Darnell. Et puis, il y avait autre chose. L'envie de laisser tomber. Un peu comme quand un copain tombe amoureux et épouse une petite garce qui aime bien qu'on la chouchoute. Dans neuf cas sur dix, vous n'aimez pas la femme de votre copain et elle vous le rend bien, si bien que vous tournez la page en sachant que c'est fini pour cette amitié-là.

« Allons au ciné ! déclara soudain Arnie, nerveux.

— Qu'est-ce qui passe ?

— Oh, un truc de kung-fu, du genre *Les Poings du danger* ou *Les Mains qui tuent*. A moins que ce ne soit *Les Couilles qui*

écrabouillent... Ça te dit ? En revenant, on racontera les moments les plus affreux à Ellie pour la faire vomir. »

Et nous allâmes au cinéma... Le lendemain, nous reprîmes notre boulot d'été ; j'oubliai mon cauchemar, et je me rendis compte peu à peu que je voyais Arnie moins souvent qu'avant. Je vous dis : c'est comme quand vous perdez peu à peu contact avec un pote qui s'est marié...

8

Buddy Repperton

*Ce double pot d'échappement
Fait pleurer mon moteur constamment,
Oh, ma nana a une dégaine de Cadillac...*

Moon Martin

La dernière semaine où nous travaillions, avant la rentrée des classes, j'allai chercher Arnie un matin chez lui, comme d'habitude. Il avait un coquart énorme à un œil et une vilaine balafre sur le front.

« Qu'est-ce qui t'est arrivé ? »

— Je ne veux pas en parler, Dennis. Il a déjà fallu que je m'explique là-dessus avec mes parents. J'ai cru que j'allais ne plus avoir de voix... »

Je n'insistai pas, et Arnie garda un silence maussade, aussi bien pendant que nous allions au boulot qu'en en revenant, le soir. Et je n'aurais rien su s'il n'y avait eu *Gino*...

Gino est une pizzeria dans la rue principale de Libertyville, tenue par un Italien merveilleux qui porte un nom irlandais ! Le juke-box est un vieux Wurlitzer qui doit dater de 1950, et tous les disques sont hyperpréhistoriques... Nous y entrâmes ce soir-là, après le boulot, et commandâmes nos pizzas tout en regardant les cuisiniers malaxer la pâte et la lancer en l'air, ou en les écoutant échanger des blagues avec un fort accent italien. « Zé t'ai vu hier soir au bal, Giovanni. Ma qui était questa morue toute décharnée avec qui tu étais ? »

— Ma c'était ta sœur, voyons... ! »

« Connais-tu Buddy Repperton ? » me demanda soudain Arnie, me tirant de ma rêverie. Nos pizzas étaient arrivées.

« Buddy qui ? »

— Repperton. »

Le nom me disait vaguement quelque chose. C'était un type qui cherchait tout le temps la bagarre ; je m'étais vaguement frotté à lui un soir, lors d'un bal à l'école.

« C'est à lui que je dois ça, dit Arnie en touchant son œil au beurre noir qui virait au jaune citron.

— C'est Repperton qui t'a amoché ?

— Ouais. »

Buddy Repperton s'était ramené au garage avec une Camaro qui avait fait plusieurs tonneaux. Le moteur avait tenu le coup, mais la carrosserie avait vraiment dégusté. Il était arrivé une semaine environ après qu'Arnie y avait garé Christine...

Pendant deux ou trois jours, Repperton n'avait pas semblé remarquer Arnie, qui était trop content de se faire oublier. Repperton était très copain avec Darnell, et il n'avait apparemment aucun mal à obtenir les outils qu'on n'avait généralement qu'en les demandant à l'avance.

Puis Repperton avait commencé à chercher Arnie. Revenant de la machine à Coca ou des toilettes, il renversait comme par hasard une boîte de boulons dont Arnie était en train de se servir. Ou si Arnie avait une tasse de café sur son étagère, Repperton s'arrangeait pour la faire tomber d'un coup de coude, en s'exclamant : « Oh, pardon ! Je suis absooolument désolé... ! »

Après ces premières salves, qu'il avait supportées avec le stoïcisme du gars qui a tout subi et tout enduré, Arnie avait espéré que les choses en resteraient là ou que Repperton trouverait une autre tête de Turc. Mais ils avaient fini par en venir aux mains.

Ce samedi après-midi-là, Arnie était en train de graisser sa voiture, surtout parce qu'il n'avait pas l'argent pour entreprendre les mille réparations qui demandaient à être faites, quand Repperton, passant devant le box vingt, fit comme si le vérin qu'il portait lui glissait des mains, démolissant un des phares de Christine. Les poings serrés, Arnie avait bondi sur l'autre, frappant à l'aveuglette. Dans un livre ou un film, Arnie aurait envoyé Repperton au tapis et l'arbitre aurait compté jusqu'à dix. Mais au lieu d'allonger son adversaire, Arnie parvint

uniquement à frapper la main de Repperton qui tenait un verre de Coca, lui renversant tout le liquide sur le visage et la chemise.

« Très bien, connard ! répliqua Repperton, presque amusé. Tu vas morfler ! » Et il fonça sur Arnie avec son vérin.

Des types qui assistaient à la scène s'approchèrent ; l'un d'eux dit à Repperton de lâcher le vérin et de se battre en homme. Repperton lâcha l'outil et fonça.

« Darnell ne s'est pas interposé ? demandai-je à Arnie.

— Il n'était pas là, Dennis ! Il a disparu un quart d'heure ou une demi-heure avant. On aurait dit qu'il savait que ça allait se passer. »

Repperton avait amoché Arnie en quelques secondes. L'œil, le front, « plus quelques coups encore », précisa Arnie.

« Où ? »

Il vérifia si personne ne nous regardait puis souleva son maillot de corps. J'en eus le souffle coupé.

Il avait des coups de toutes les couleurs, jaunes, rouges, violets, marron, sur toute la poitrine et le ventre.

« T'es sûr de ne pas avoir une côte cassée, Arnie ?

— Oui. J'ai eu de la chance. »

Arnie n'ajouta rien ce soir-là, mais un type que je connais et qui se trouvait au garage me raconta le reste en détail quelque temps après. D'après lui, Arnie aurait pu se faire encore plus amocher, mais il avait répondu aux coups de Buddy avec beaucoup plus de force et de fureur que Buddy ne s'y attendait.

Arnie l'avait fait reculer sur la moitié de la longueur du garage, le touchant au nez (plus par chance que par habileté), et lui avait même collé un coup sur la gorge, si fort que Repperton s'était mis à tousser violemment et avait cessé la bagarre. Juste à ce moment-là Darnell avait réapparu comme par miracle, leur hurlant d'arrêter ça. « C'est drôle, tout de même, que Darnell ait fait sa réapparition juste au moment où Repperton commençait vraiment à perdre... », ajouta le type que je connaissais.

9

LeBay trépassé

*J'ai pas de bagnole et ça me fend le cœur,
Mais je me console en me disant que j'ai déjà un chauffeur...*

Lennon et McCartney

Le premier soir où *Grease* est passé à Libertyville, j'ai emmené ma petite amie le voir. J'ai trouvé le film idiot. Elle a adoré. Comme je m'ennuyais à regarder danser et chanter ces faux teenagers, je m'excusai auprès d'elle et sortis de la salle pour attendre la fin du film dans le hall d'entrée du cinéma. J'achetai le journal pour passer le temps. Et tandis que je feuilletais les pages, mon regard tomba sur ce titre : DÉCÈS D'UN ANCIEN COMBATTANT DE LIBERTYVILLE, SOIXANTE ET ONZE ANS. En dessous, une photo de Roland D. LeBay en uniforme, avec vingt ans de moins et le regard beaucoup plus vif que les fois où Arnie et moi l'avions rencontré. L'article nécrologique était très bref... LeBay était mort tout d'un coup samedi après-midi. Il laissait un frère et une sœur, et serait enterré mardi à quatorze heures...

Tout d'un coup.

Samedi après-midi.

Tout d'un coup.

C'est drôle, des fois, comme les choses sont : LeBay était mort juste le jour où Buddy Repperton, pour provoquer Arnie, lui avait cassé son phare... Aussitôt, je vis mentalement l'image de Buddy Repperton balançant le vérin sur le phare et, *exactement au même instant*, les yeux de LeBay éclatant avec de grandes giclées de sang...

Arrête ces conneries, Dennis, me sermonnai-je. Arrête, hein !

Puis, tout au fond de mon esprit, tout près du noyau central, une voix murmura : *Allez, viens, mon grand ! Roulons ensemble...*

La fille qui tenait le kiosque à journaux et à bonbons fit éclater son chewing-gum et me dit : « Vous allez manquer la fin. C'est ce qu'il y a de meilleur.

— Ah, merci... »

Je fis mine de rentrer dans la salle, mais me dirigeai en fait vers les toilettes pour aller boire un peu d'eau. Ma gorge était absolument sèche. Mais avant que j'eusse fini de me désaltérer, les portes s'ouvrirent et le public sortit. Au-dessus des têtes, je vis le générique défiler sur l'écran. Puis Rose-Anne, ma copine, apparut, me cherchant.

« Dennis, mon chou, où étais-tu ? Tu as raté la fin, et c'est...

— C'est ce qu'il y a de meilleur, je sais. Désolé, mais j'ai eu un besoin pressant.

— Je te la raconterai si nous allons faire un tour, dit-elle en pressant mon bras contre son sein rebondi. Enfin, si ça te dit...

— J'adorerais... », répondis-je. Mais au lieu de goûter d'avance le bonheur que sa généreuse poitrine me promettait, je m'aperçus que j'avais la tête tout à fait à autre chose.

Ce soir-là, je fis de nouveau un rêve. Mais cette fois, Christine était vieille. Plus que vieille, même ; ce n'était qu'une affreuse carcasse, une image qu'on s'attendrait plutôt à trouver dans un jeu de tarots à la place du pendu, la voiture de la Mort... Aussi vieille que les pyramides d'Egypte. Le moteur rugissait, toussait, crachait une fumée bleue et malpropre.

De plus, la voiture n'était pas vide. Roland D. LeBay sommeillait au volant. Ses yeux étaient ouverts, mais ils étaient immobiles et vides. Chaque fois que le moteur s'emballait et que la carcasse rongée par la rouille de Christine tressautait, il gigotait comme un pantin désarticulé. La peau de son crâne tombait en lambeaux et sa tête remuait en tous sens comme celle d'une poupée.

C'est alors que les pneus poussèrent leur cri terrible. La Plymouth bondit vers moi et, au même moment, la rouille qui la recouvrait fondit, laissant apparaître les chromes brillant sauvagement, les pneus tellement neufs que les rainures semblaient aussi profondes que le Grand Canyon. Elle poussa un hurlement vers moi, ses phares lançant d'aveuglants cercles

blancs pleins de haine, et dans un geste aussi stupide qu'inutile, je mis mes deux mains devant mon visage pour me protéger, pensant : *Mon Dieu, cette fureur perpétuelle...*

Je me réveillai. Je n'avais pas crié. Cette nuit-là, le cri resta au fond de ma gorge. Mais il s'en fallut de peu... Je me redressai dans mon lit ; la lune éclairait un bout de mes draps de sa lumière froide. Je pensai : « est mort tout d'un coup... » Je mis bien du temps pour me rendormir.

10

L'enterrement

*De ses arêtes Eldorado à ses jupes de piston
On dirait un bout de Paradis sur quatre roues ;
Quand je mourrai, mon pote, jette mon corps au fond
De ma Cadillac pour aller me mettre dans le trou.*

Bruce Springsteen

Arnie et moi nous tenions sur une petite hauteur, n'osant ni ne voulant nous joindre aux quelques personnes qui assistaient au service funèbre. Il y avait là moins de dix personnes en tout, dont la moitié étaient des vieux soldats en uniforme, des uniformes vieillis et soigneusement entretenus. On sentait presque la naphthaline. Le cercueil était posé sur des rouleaux de bois au-dessus de la fosse. Un drapeau recouvrait la boîte. Les paroles du prêtre montaient jusqu'à nous, dans l'air chaud de cette fin d'août : l'Homme est comme l'herbe qui pousse et qu'on coupe ensuite ; l'Homme est comme une fleur qui éclôt au printemps et fane à la fin de l'été, et patati et patata.

Finalement, le drapeau fut replié et un homme dans les soixante ans jeta une poignée de terre sur le cercueil. Ce devait être le frère. La ressemblance n'était pas extraordinaire, mais quand même. Un des vieux soldats lui remit le drapeau plié, puis le petit groupe commença à se disperser. Je me tournai vers Arnie, mais il s'était éloigné pour se mettre sous un arbre. Il avait des larmes sur les joues. Je me dis que si Roland D. LeBay avait su qu'Arnie Cunningham serait le seul à verser une larme à son enterrement, il lui aurait peut-être fait payer sa voiture cinquante dollars de moins. Même comme ça, Arnie l'eût encore payée cent cinquante de trop !

Je m'approchai ; il s'essuya les joues et me dit : « O.K., ça va. Allons-y. » Je croyais qu'il voulait dire : nous rentrons, mais en fait, il se dirigea vers le frère en deuil. Je le suivis sans protester.

Le frère parlait tranquillement à deux des anciens combattants, le drapeau plié sous le bras. Le costume qu'il portait montrait qu'il ne roulait pas sur l'or.

« Excusez-moi, monsieur, dit Arnie en s'approchant, mais vous êtes le frère du défunt, n'est-ce pas ?

— En effet. »

Arnie tendit la main. « Je m'appelle Arnie Cunningham. Je connaissais un peu votre frère. Je lui ai acheté une voiture il y a peu de temps. »

La main du frère, qui s'était automatiquement tendue quand Arnie avait présenté la sienne, hésita soudain. Je crus pendant un instant que l'homme allait même la retirer, mais il se contenta de serrer brièvement la main d'Arnie, puis de la lâcher.

« Je sais. Rollie m'avait écrit dans sa dernière lettre qu'il l'avait vendue. »

Il était difficile d'imaginer que LeBay, avec son crâne malade et son corset pestilentiel, avait pour surnom Rollie ! Mais son frère avait prononcé ce surnom sans tendresse dans la voix, ce que confirmèrent ses paroles suivantes.

« Mon frère n'écrivait pas souvent, monsieur Cunningham, et en plus, il avait tendance à trouver du plaisir dans la méchanceté. Je préférerais que ce n'ait pas été le cas ; malheureusement, je n'y peux rien. Dans sa lettre, Rollie parlait de vous comme d'un « connard » qu'il avait, pour reprendre ses mots, « baisé royalement »... »

Je restai bouche bée. Je tournai le visage vers Arnie, m'attendant à une explosion de rage, mais il n'avait pas bronché. Il se contenta de se racler la gorge et dit : « C'est à propos du garage que je m'adresse à vous. Voyez-vous, je travaille actuellement sur cette voiture pour essayer de la remettre en état. Mes parents n'en veulent pas à la maison, et je me demandais si...

— Non, fit LeBay.

— ... vous ne pourriez pas me louer le garage.

— Non, non, non. Il n'en est pas question.

— Je paierais vingt dollars la semaine. Vingt-cinq, si vous voulez. »

Je serrai les mâchoires. On aurait dit un type qui est en train de s'enfoncer dans des sables mouvants et à qui on essaie de redonner courage en lui filant à bouffer du gâteau à l'arsenic...

« Non. Impossible.

— Rien que le garage, monsieur LeBay !

— Ce n'est pas possible. J'ai déjà pris contact avec plusieurs agences de Libertyville, et les visites commencent sous peu.

— Je comprends, mais d'ici là...

— Ça n'irait pas s'il y avait quelqu'un à la maison. » Il se pencha vers Arnie. « Comprenez-moi bien, monsieur Cunningham. Je ne suis pas quelqu'un qui en a après les jeunes, en général. Si c'était le cas, je serais depuis longtemps à l'asile car cela fait presque quarante ans que j'enseigne dans un lycée de l'Ohio. Vous me semblez de plus être un adolescent très intelligent et très bien. Mais je ne suis ici que pour une seule chose : vendre la maison, partager ce qu'on pourra en tirer avec ma sœur qui vit à Denver, et ne plus jamais en entendre parler, ni de mon frère. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Je vois, monsieur... Est-ce que ça changerait quelque chose si je vous proposais d'entretenir aussi la maison, de couper le gazon, de repeindre, de faire les petites réparations ? Je sais me servir de mes mains...

— C'est vrai, fis-je ; il est très habile dans tout ça. »

Je pensai que ça ne ferait pas de mal qu'Arnie se souvienne un jour que je l'avais soutenu, même si en réalité je n'étais pas de son côté.

« Désolé, mais j'ai déjà engagé quelqu'un pour surveiller la maison et faire le plus gros. » C'était plausible, certes, mais je sus soudain, sans hésitation, que c'était un mensonge, et je crois qu'Arnie l'avait également compris.

« Entendu, dit-il. Et désolé pour votre frère. C'était un homme qui... qui semblait avoir du caractère.

— Du caractère ? » LeBay eut un sourire cynique. « Il avait un sale caractère de chien, oui ! » Et là-dessus, il s'en alla.

Mais lorsqu'il eut fait quelques pas, il s'arrêta et se tourna vers nous. Le visage d'Arnie, croyant qu'il avait changé d'avis, s'illumina. LeBay resta un moment immobile, regardant l'herbe du sol, dans la position d'un homme qui réfléchit intensément.

Puis il revint vers nous et, s'adressant à Arnie : « Je vous conseille une chose : laissez donc tomber cette voiture. Vendez-la. Si personne n'en veut, vendez les pièces détachées. Et si personne ne veut des pièces détachées, jetez-la à la casse. Faites-le rapidement et complètement. Comme si vous vous débarrassiez d'une mauvaise habitude. Vous n'en serez que plus heureux. »

Il regarda Arnie, attendant une réponse, mais Arnie ne dit rien. Il se contenta de soutenir le regard de l'homme, avec dans les yeux cette couleur terne qu'ils avaient quand Arnie avait décidé quelque chose et ne voulait rien entendre. LeBay comprit parfaitement ce regard et hocha la tête. L'air malheureux et même un peu malade, il ajouta simplement : « Bonne journée, messieurs. »

Pendant que nous marchions vers la sortie du cimetière, silencieux tous les deux, une idée me vint. Dieu sait comment les choses auraient tourné si je n'avais pas suivi mon impulsion.

« Ecoute, Arnie. Il faut que je pisse. Tu m'attends une minute ?

— D'accord », fit-il en relevant à peine la tête et en continuant de marcher lentement, les mains dans les poches et les yeux vers le sol.

Je partis en direction des toilettes, mais dès que je fus hors de la vue d'Arnie, je coupai à travers les tombes et courus vers le parc de stationnement. George LeBay s'installait au volant d'une petite voiture qu'il avait louée chez Hertz.

« Monsieur LeBay ! Monsieur LeBay ! Excusez-moi de vous déranger encore, mais...

— Vous ne me dérangez pas du tout. Mais je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit à votre ami. Je ne peux pas le laisser mettre sa voiture dans le garage.

— Mais c'est très bien ! »

Il releva les sourcils.

« Cette voiture, je ne l'aime pas du tout, vous savez ? »

Il continua de me regarder sans rien dire.

« Je ne crois pas que ce soit bon pour lui. Je ne sais pas si c'est une question de...

— De jalousie ? Vous voulez parler du temps qu'il passe maintenant avec sa voiture et qu'il passait autrefois avec vous ?

— Enfin, oui ; bien sûr. C'est mon plus vieux copain, c'est vrai. Mais... mais il n'y a pas que ça.

— Non ?

— Non... » Je regardai aux alentours pour voir si Arnie ne faisait pas son apparition, puis je finis par lâcher le morceau. « Pourquoi lui avez-vous conseillé de se débarrasser de cette voiture ? De la mettre à la casse ? Pourquoi avez-vous dit que c'était comme une mauvaise habitude ? »

Il ne répondit rien, et j'eus peur qu'il n'eût rien à répondre. Pas à moi, en tout cas. Puis très doucement, d'une voix presque imperceptible, il me demanda : « Mon jeune ami, êtes-vous sûr que c'est quelque chose qui vous concerne ?

— Je ne sais pas, mais... je tiens à Arnie, vous savez. Je ne veux pas qu'il lui arrive du mal. Et cette bagnole lui a déjà attiré des ennuis. Je ne voudrais pas que ça s'aggrave.

— Eh bien alors, venez me voir à mon motel ce soir. Rainbow Motel. C'est dans Western Avenue. Vous trouverez ? Et préparez-vous au pire, mon petit vieux... »

11

Le roman familial

*Apprendre à jouer du saxo
Jouer comme je sens,
Boire du whisky à gogo
Et mourir au volant...*

Steely Dan

LeBay était assis devant le pavillon 14, un verre à la main. « Voulez-vous quelque chose à boire ? A la réception, il y a un distributeur de boissons non alcoolisées.

— Non, merci, fis-je en m’asseyant sur une chaise longue.

— Eh bien, je vais vous raconter ce que je peux, dit-il d’une voix douce et retenue. J’ai onze ans de moins que Rollie, et j’apprends encore à ne plus être jeune... »

Je remuai, mal à l’aise, et ne dis rien.

« Nous étions quatre. Rollie était l’aîné, moi le benjamin. Notre frère Drew a péri en France en 44. Drew et Rollie étaient tous les deux militaires de carrière. Nous avons grandi ici, à Libertyville. Seulement en ce temps-là, Libertyville était beaucoup plus petit qu’aujourd’hui, voyez-vous ? C’était presque un village. On naissait du bon ou du mauvais côté. Chez les riches ou chez les pauvres. Nous, nous étions parmi ces derniers... Et s’il y a une chose dont je me souviens à propos de Rollie, à cette époque, c’est qu’il était tout le temps en colère. Il était en colère de devoir aller en classe avec des vêtements minables ; il était en colère d’avoir un père ivrogne qui était incapable de garder une place ; il était en colère parce que notre mère ne pouvait empêcher notre père de boire. Et il était en colère après les trois enfants plus jeunes que lui, Drew, Marcia et moi, qui rendaient la pauvreté insupportable. »

LeBay tendit le bras et remonta la manche de sa chemise. Une très vieille cicatrice courait de l’intérieur du coude jusqu’au poignet, où elle s’estompait.

« Ça, c'est un cadeau de Rollie ! Il m'a fait ça quand j'avais trois ans et lui quatorze. Je jouais avec quelques morceaux de bois peint qui étaient censés représenter des voitures et des camions, juste devant la maison. Il est sorti pour aller à l'école. Je suppose que j'étais sur son chemin, car il m'a poussé. Mais une fois arrivé sur le trottoir, il est revenu, m'a soulevé et m'a jeté loin ! J'ai atterri sur un des piquets de la clôture qui entourait le carré de mauvaises herbes et de tournesols que ma mère tenait absolument à appeler « le jardin ». J'ai tellement saigné que toute la famille a pleuré de peur. Toute la famille sauf Rollie qui gueulait : « Tu tâcheras de ne plus te trouver en travers de mon chemin, sale petit morveux. Tu m'entends ? Tâche de ne plus jamais te trouver en travers de mon chemin ! » »

George LeBay rabaissa sa manche en me regardant, comme s'il tirait le rideau sur un passé quasiment insupportable, puis avala une gorgée de son Seven-Up.

« Sa fureur perpétuelle est ce dont je me souviens le mieux, reprit doucement LeBay. A l'école, il cognait si l'on se moquait de ses vêtements ou de sa coupe de cheveux. Il battait même ceux qu'il soupçonnait de se moquer de lui. Je ne sais pas combien de fois il fut renvoyé. Puis il finit par laisser tomber l'école et par entrer dans l'armée.

« Les années vingt, c'était pas le bon moment pour être dans l'armée. Aucune promotion, aucune possibilité d'actions brillantes. Aucune noblesse. Il allait d'une base à l'autre, d'abord dans le Sud, ensuite dans le Sud-Ouest. On recevait une lettre tous les trois mois. Il était encore en colère. En colère après ceux qu'il appelait les merdeux. Tout était de la faute des merdeux. Les merdeux ne lui donnaient pas la promotion qu'il méritait ; les merdeux avaient supprimé une permission ; les merdeux auraient été incapables de trouver leur propre trou de balle à deux mains et avec une torche électrique. Et deux fois au moins, les merdeux le flanquèrent au mitard.

« Mais l'armée le gardait parce que c'était un excellent mécanicien. Il entretenait les vieux véhicules décrépits qui étaient tout ce dont elle disposait. Mais ce don était une

nouvelle source de colère. Une colère qui ne cessa que le jour où il acheta cette voiture...

— Que voulez-vous dire ?

— Rollie réparait les camions, les voitures des officiers, les véhicules de ravitaillement, les bulldozers : enfin bref, tous les engins de l'armée lui passaient entre les mains. Mais pendant toutes ces années, il n'eut jamais une voiture à lui. C'était Libertyville qui recommençait, là encore. Ce n'est qu'après la guerre qu'il put s'offrir une vieille Chevrolet rouillée qui se traînait. Et ce n'est pas ça qui put effacer sa frustration. Ni la vieille Hudson Hornet qu'il acheta l'année de son mariage...

— Son mariage ?

— Ah, il ne vous a pas parlé de ça, je parie ! De l'armée et de la guerre et de la confrontation permanente avec les merdeux, il aurait pu vous parler pendant des heures, tant que vous ne vous seriez pas endormi (tout en fouillant votre poche pour voir si votre porte-monnaie était bien plein). Mais sur Veronica et Rita, rien.

— Qui est-ce ?

— Veronica était sa femme. Ils se marièrent en 1951, peu avant qu'il aille en Corée. Il aurait pu rester en métropole, vous savez : il était marié, sa femme était enceinte, et lui-même avait déjà un certain âge. Mais il a choisi de partir... Je n'ai rencontré Veronica que deux fois. Elle était de Virginie, et pas très maligne. Rollie pouvait la dominer, ce qui semblait correspondre à ce qu'il souhaitait. Mais je crois qu'elle l'aimait, du moins jusqu'à cette sale affaire avec Rita. Quant à Rollie, je ne crois pas qu'il ait vraiment épousé une femme, mais plutôt... un mur des lamentations toujours prêt à l'écouter. Et dès qu'il eut Veronica, il ne nous écrivit plus. Il avait trouvé une oreille où déverser son amertume, et nous cessâmes de lui servir à quelque chose. En tout cas, pendant les deux ans qu'il passa en Corée, je ne reçus qu'une lettre, et Marcia deux, je crois. Je suppose qu'il écrivait à sa femme... Quant à la naissance de leur fille, début 52, ce fut seulement l'occasion pour lui de se plaindre d'avoir une bouche de plus à nourrir et du sale coup que les merdeux avaient dû lui jouer...

« Mon frère revint de Corée en 1953 et vit sa fille pour la première fois. Il paraît qu'il l'inspecta pendant une minute ou deux, puis la rendit à sa femme et alla bricoler sa vieille Chevrolet jusqu'au soir... Je vous ennuie, Dennis ?

— Non, répondis-je sans mentir.

— Pendant toutes ces années, Rollie ne voulait qu'une seule et unique chose : une voiture flambant neuve. Pas une Cadillac ou une Lincoln ; cela lui aurait fait rejoindre la classe des officiers et autres merdeux. Non, il voulait une Plymouth, ou peut-être une Ford ou une Dodge. Dans ses lettres, Veronica racontait qu'ils passaient la plupart de leurs dimanches à se rendre d'un concessionnaire à l'autre. Elle restait avec leur fille dans la voiture et lisait des petits livres d'histoires à Rita, pendant que Rollie faisait le tour des parcs à autos, parlant sans arrêt de compression et de cylindrée et de culasses et de rapports d'engrenages... Des fois, quand je pense à cette petite fille poussant sur le siège arrière d'une vieille bagnole, avec pour toute musique le claquement des fanions à l'entrée des garages, je ne sais plus si j'ai envie de rire ou de pleurer. »

Je pensai à Arnie. « Voulez-vous dire que votre frère était obsédé ?

— Oui, cela m'a l'air d'un cas d'obsession caractérisé... Rollie donnait à sa femme de l'argent pour qu'elle le mette de côté. En plus de son incapacité à monter jamais plus haut que le grade de sergent-chef, mon frère avait un petit problème avec la boisson. Je ne dis pas qu'il était alcoolique, mais, une fois tous les six ou huit mois, il faisait la bombe. Et il claquait tout ce qu'il avait... Veronica était censée y mettre un terme. C'est une des raisons pour lesquelles il l'épousa. Quand il commençait une de ses foires, Rollie venait lui demander de l'argent. Un jour, il lui mit un couteau sous la gorge. Mais Veronica ne lui donnait pas un centime, et en 1955, elle devait avoir mis huit cents dollars de côté. « Pense à la voiture, chéri..., lui disait-elle. Tu ne vas jamais avoir cette belle voiture neuve, si tu dépenses tout ton argent en alcool ! »

— Elle devait l'aimer, fis-je.

— Bah, peut-être... Quoi qu'il en soit, il ne fit jamais de mal à sa femme ni à sa fille. On fait tout un plat, aujourd'hui, des

problèmes de drogue dans les écoles, et je ne suis pas contre parce que je pense que c'est vraiment obscène de voir des gosses de quinze ou seize ans camés jusqu'aux yeux. Mais l'alcool reste la drogue la plus dangereuse. Et, en plus, légale. Bref, quand mon frère quitta l'armée en 1957, Veronica avait un peu plus de douze cents dollars, à quoi s'ajouta une jolie pension d'invalidité pour mon frère, à cause de son dos abîmé. De l'argent, il en avait enfin...

« Mais avant d'acheter la maison que vous avez vue, il y a eu la voiture, bien entendu. La voiture, ça passait avant tout le reste. Les visites aux concessionnaires furent frénétiques, et il se décida enfin pour cette Christine. Pour le coup, j'eus droit à une longue lettre ! Avec chiffres et données à l'appui. Je ne me rappelle rien, mais je suis sûr que votre ami pourrait vous réciter tout ça comme les versets de la Bible... Ce dont je me souviens, c'est qu'il disait que le prix de vente était juste un peu moins de trois mille dollars, et qu'il avait réussi à les « filouter » et à descendre à deux mille cent. Il passa commande, versa dix pour cent, et quand elle arriva, paya le reste en espèces, en billets de dix et vingt dollars. L'année suivante, Rita, qui avait alors six ans, mourait par étouffement. »

Je fis un bond sur mon siège. La voix de George LeBay, douce comme celle du bon professeur qu'il était sans doute, avait quelque chose qui vous berçait, et, comme j'étais fatigué, j'avais failli m'endormir. Mais ces mots me réveillèrent comme si l'on m'avait jeté de l'eau froide sur la figure.

« Oui, vous avez bien entendu, dit-il en réponse à mon regard surpris et interrogateur. Ils étaient partis rouler, un dimanche. « Rouler » avait remplacé les expéditions chez les concessionnaires. Il y avait des sacs à ordures devant et derrière. La petite fille n'avait pas le droit de laisser tomber quoi que ce soit. Elle ne devait pas salir. Et elle connaissait bien la leçon... Rollie tenait les cendriers propres. Toujours. Il fumait beaucoup, mais il secouait ses cendres et jetait ses mégots par la fenêtre quand il avait fini de fumer. Si un passager utilisait un cendrier, il le nettoyait méticuleusement après. Il lavait sa voiture deux fois par semaine et la faisait réviser deux fois l'an.

Pour le reste, il faisait tout lui-même, dans un garage où il louait une place. »

Je me demandai si c'était chez Darnell...

« Ce dimanche-là, ils s'étaient arrêtés au bord d'une route pour manger quelque chose. Il n'y avait pas de McDonald, à l'époque ; seulement des stands à frites, des choses comme ça. Ce qui arriva est... assez banal... »

Il resta un moment silencieux, se demandant ce qu'il devait exactement me raconter, ou peut-être comment séparer ce qu'il savait de ce qu'il supposait.

« Rita s'étouffa avec un morceau de viande. Ils étaient repartis après avoir acheté de quoi manger, quand la petite se mit à hoqueter et à se tenir la gorge. Rollie s'arrêta immédiatement, la sortit de la voiture et lui tapa dans le dos pour essayer de faire ressortir le morceau. Bien sûr, aujourd'hui, il existe une méthode pour ces cas-là, la méthode Heimlich, qui marche généralement très bien. Mais à l'époque... Ma nièce mourut donc ainsi, au bord de la route. J'imagine que c'est une mort répugnante et terrifiante... Oh ! il tenta de la sauver ; je n'en doute pas. Et je veux croire que c'est par malchance qu'elle mourut ainsi. Il tenta certainement tout. Il la tint la tête en bas ; il lui frappa l'estomac pour la faire vomir, et il lui eût certainement fait une trachéotomie de fortune avec son couteau de poche s'il avait su comment s'y prendre. Mais il ne put rien faire, et elle mourut... La famille vint à l'enterrement. Ce fut la dernière fois que nous nous vîmes tous. Je me rappelle que je m'étais dit : Il aura certainement revendu la voiture. Mais pensez-vous ! Ils sont arrivés devant l'église méthodiste de Libertyville, et elle était impeccable, polie, reluisante... repoussante. Vous me comprenez, Dennis ? *Repoussante*.

— Je vous comprends parfaitement, monsieur. »

LeBay opina lentement. « Veronica était assise à côté de Rollie, comme un mannequin de cire. Ce que cette femme avait jamais eu en elle, quoi que ce fût, l'avait quittée définitivement. Rollie avait eu sa voiture ; Veronica avait eu sa fille. Et elle en mourut.

— Lui avez-vous parlé de revendre sa voiture ?

— Et comment ! Marcia était avec moi ; c'était juste après la cérémonie. Le frère de Veronica, qui était venu de Virginie, était parti ramener sa sœur chez elle. Elle était dans un état d'hébétude profonde... Marcia et moi, on a pris Rollie à part. Ce fut *cela*, la vraie réunion de famille. Je lui demandai s'il avait l'intention de revendre sa voiture. Elle était stationnée juste derrière le corbillard qui venait d'amener sa fille au cimetière... Nous étions à une quinzaine de mètres du véhicule, et pourtant je ressentais le besoin le plus étrange... le plus *urgent*... de m'en éloigner davantage, comme si elle pouvait nous entendre.

— Et que lui avez-vous dit ?

— Je lui ai demandé s'il allait revendre cette voiture. Mais cette expression dure et entêtée qu'il avait déjà enfant revint sur son visage. C'était son expression quand il m'avait jeté sur la clôture, ou quand il traitait mon père de vieille barrique. Il me répondit : « Je serais idiot de la revendre maintenant, George ! Elle n'a qu'un an et à peine dix-huit mille kilomètres. Il ne faut jamais revendre une voiture avant qu'elle ait trois ans ; sinon, on y perd. » Je lui dis : « Si ce n'est qu'une question d'argent pour toi, Rollie, quelqu'un a dû te mettre une pierre à la place du cœur. Tu veux que ta femme voie cette voiture chaque jour le restant de sa vie ? Qu'elle monte dedans ? Réfléchis un peu, bon sang ! » Mais il n'y eut rien à faire. Ce n'est qu'en tournant le regard vers sa voiture que son expression de sale tête de mule s'adoucit un peu. Je me demande s'il avait jamais regardé sa propre fille avec plus de tendresse. Mais je ne crois pas qu'il en avait en lui. »

George LeBay s'interrompt un moment, puis reprit : « Marcia lui répéta la même chose. Elle avait toujours eu peur de son frère, mais ce jour-là, sa peur avait fondu sous sa colère. Rappelez-vous qu'elle recevait des lettres de Veronica, et qu'elle savait combien celle-ci aimait sa petite fille. Elle dit à Rollie que quand quelqu'un meurt, on brûle son matelas, on donne ses vêtements à l'Armée du Salut ; bref, on tourne la page afin que ceux qui restent continuent à vivre normalement. Marcia lui expliqua que Veronica ne pourrait plus jamais rien faire tant que cette voiture serait dans le garage. Rollie lui demanda d'un ton sarcastique si elle voulait qu'il arrose sa voiture d'essence et

jette une allumette. Ma sœur lui répondit que ce serait une excellente idée et fondit en larmes. Finalement, je la pris par le bras et nous nous en allâmes. Il était inutile de parler à Rollie. Un point, c'est tout. Marcia repartit à Denver en autocar Greyhound et, à ma connaissance, elle n'eut plus jamais aucun contact avec son frère. Elle ne vint pas à l'enterrement de Veronica, qui mourut six mois plus tard, en janvier 59.

— Rien à voir avec la voiture, je suppose...

— Tout à voir, au contraire..., répliqua-t-il doucement. Après la mort de Rita, Veronica sombra dans la dépression. Pour ne plus jamais en ressortir. Elle avait quelques amis qui tentèrent de l'aider, mais elle ne récupéra jamais. Jamais... Sinon, tout allait bien. Pour la première fois de sa vie, mon frère avait de l'argent. Il touchait sa retraite de militaire, sa pension d'invalidité, et il avait retrouvé un boulot de gardien de nuit dans une fabrique de pneus. Ils payaient les traites sur leur maison en deux versements par mois et, bien sûr, il n'y avait plus les frais de l'entretien d'une petite fille. Mais Veronica ne retrouva jamais la lumière ou le désir de guérir. Elle se suicida de la manière la plus résolue, d'après ce que j'ai pu savoir. Elle s'enferma un jour dans le garage, et si elle ne conduisait pas, elle savait comment allumer le moteur. C'est tout ce qu'elle avait besoin de savoir... »

Les lèvres sèches et la gorge serrée, j'entendis ma voix dire tout doucement : « Je crois que je vais boire le soda que vous m'avez proposé.

— Seriez-vous assez bon pour m'en rapporter un aussi ? Ces boissons m'empêchent de dormir, mais ce soir, je crois que je ne dormirai pas beaucoup. »

Moi non plus, pensai-je. Pendant que j'allais chercher les sodas, je me dis : Peut-être que cette bagnole est maudite. Oui, c'est peut-être ça. On dirait une vraie histoire de fantômes... Mais non ; c'est ridicule ! Les voitures ne sont pas plus maudites que les gens. Il n'y a que dans les films d'horreur qu'on voit ça, le samedi soir. Mais c'est très, très éloigné de la vie de tous les jours...

Je lui tendis sa boîte de soda et écoutai la fin de l'histoire, qui peut se résumer ainsi : Roland D. LeBay avait gardé sa

fameuse Plymouth 1958. Puis, en 1965, il avait quitté son petit boulot de gardien de nuit et, à peu près à la même époque, avait cessé de garder Christine à l'état neuf, la laissant mourir lentement comme une montre qui s'arrête, pour ne plus jamais être remontée.

« Vous voulez dire que la voiture est restée plantée là, dehors, depuis 1965 ? Pendant treize ans ?

— Non ; il l'avait rentrée au garage. Ses voisins n'auraient jamais toléré qu'une voiture pourrisse lentement devant la maison de son propriétaire. A la campagne, peut-être, mais pas dans une banlieue américaine !

— Mais elle était sortie, lorsque nous...

— Je sais. Il l'avait sortie sur sa pelouse avec une petite pancarte A VENDRE. Vers le mois de mai dernier. Il avait dû finir par s'en lasser... J'ignore la façon dont mon frère a pu vivre les dernières années de sa vie, ni ce qu'il pouvait bien penser. Mais ce dont je suis sûr, Dennis, c'est que quand il a décidé, en 65 ou plus tard, qu'il était temps de laisser tomber sa bagnole, il l'a laissée de côté, et c'est tout. Pareil quand il a décidé qu'il était temps de la vendre. »

Il resta un instant silencieux.

« Eh bien, je crois que je vous ai tout raconté... Je tiens à répéter que je pense vraiment que votre ami serait plus heureux s'il se débarrassait de cette voiture. Je l'ai bien regardé, vous savez, et il ne m'a pas fait l'impression d'un jeune homme si heureux que ça. Est-ce que je me trompe ? »

Je réfléchis attentivement à la question. Le bonheur n'était pas le fort d'Arnie et ne l'avait jamais été. Mais jusqu'à la rencontre avec cette Plymouth, il avait au moins établi une sorte de pacte avec la vie.

« Non, vous ne vous trompez pas.

— Eh bien, je ne crois pas que la voiture de mon frère lui apportera le bonheur. Au contraire, même... Je ne marche pas dans les histoires de fantômes. Mais je crois que les émotions et les événements possèdent une certaine... résonance qui se prolonge. Il est même possible que les émotions se propagent dans certaines circonstances inhabituelles... un peu comme le lait prend l'odeur d'un autre aliment au goût plus fort, dans un

réfrigérateur. Mais ce n'est peut-être qu'une idée ridicule. Il se peut que je souhaite tout simplement que la voiture dans laquelle ma nièce a trouvé la mort et avec laquelle ma belle-sœur s'est suicidée soit transformée en un simple cube de métal... »

12

La fin de la soirée

*Comme je passais sur la colline
Qui vois-je dans son coupé ? Maybelline.
Cadillac dévalant vers la vallée
Mais pour dépasser ma Ford V8, faut s'accrocher...*

Chuck Berry

Ma mère et Elaine étaient déjà couchées, mais Papa regardait le dernier journal télévisé.

« Où étais-tu passé, Dennis ?

— Au bowling... » Le mensonge me vint naturellement. Je ne voulais rien raconter de tout cela à mon père.

« Arnie a téléphoné, fit-il. Il m'a demandé de te dire de le rappeler si tu rentrais avant onze heures et demie. »

Je jetai un coup d'œil sur ma montre. Onze heures vingt. Mais n'en avais-je pas assez d'Arnie et de ses problèmes ?

« Alors ?

— Alors quoi ?

— Vas-tu l'appeler ?

— Bof, oui, je crois », répondis-je en soupirant.

J'allai à la cuisine, me préparai en vitesse un sandwich au poulet froid, me versai un verre de punch hawaïen (dégueulasse, mais j'adore), et composai le numéro d'Arnie. Il décrocha immédiatement ; il semblait heureux et excité comme un pou.

« Dennis ! Où étais-tu passé ?

— Bowling...

— Ecoute, c'est incroyable, Dennis ! Je suis allé chez Darnell aujourd'hui et — c'est fantastique ! il a viré Repperton ! Repperton, c'est fini, et moi je peux rester... ! »

Je posai mon sandwich. Soudain, je n'avais plus du tout faim.

« Arnie, crois-tu que ce soit une si bonne chose ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? Tu ne trouves pas que c'est une bonne nouvelle ? »

Je pensais : Darnell va peut-être trouver amusant de faire d'Arnie son petit toutou. Ça pourrait aussi amuser ses clients et ses partenaires au poker. Arnie, va me chercher du café ; Arnie, va nous chercher des beignets ; Arnie, change donc les rouleaux de papier dans les chiottes... Tout le monde rira bien. Arnie deviendra le bouffon de Hampton Street... Oui, je pensais tout cela, mais je n'en dis rien. Arnie n'avait qu'à décider lui-même si c'était du lard ou du cochon. De toute façon, ça ne pouvait pas durer éternellement ; Arnie n'était pas assez bête pour ça. Vilain, oui, mais pas stupide.

« Le départ de Repperton est certainement une bonne nouvelle, repris-je. Mais je croyais que Darnell, c'était juste provisoire. Parce que vingt dollars la semaine, sans compter les suppléments pour les gros outils, la fosse, etc., c'est un peu fort de café, non ?

— Ben, c'est pour ça que je trouvais que louer le garage de LeBay était une bonne idée ! Même à vingt-cinq dollars la semaine, c'aurait été mieux pour moi.

— Je sais bien... Et que dirais-tu de passer une petite annonce dans le journal ?

— Oui, mais laisse-moi finir... Quand je suis allé chez Darnell, cet après-midi, il m'a pris à part et m'a expliqué qu'il était navré pour ce que Repperton m'avait fait subir. Et il a ajouté qu'il m'avait mal jugé.

— Ah oui ? Il t'a dit ça ? » Je le croyais, mais cela ne me disait rien qui vaille.

« Oui, et il m'a demandé si j'aimerais travailler pour lui à temps partiel. De dix à vingt heures par semaine pendant l'année scolaire. Rangement, lubrification des ponts, tout ça, quoi... Et il me laisse mon box pour dix dollars la semaine, outils et le reste à moitié prix. Super, non ? »

C'est trop beau pour être vrai, me dis-je.

« Fais quand même gaffe, Arnie...

— A quoi ?

— Mon père dit que c'est un escroc.

— Je n'ai rien vu qui permette de le penser. C'est des racontars, Dennis. C'est une grande gueule, mais ça ne va pas plus loin.

— Sois sur tes gardes, c'est tout... » Je changeai le récepteur d'oreille et avalai un peu de punch.

« Garde les yeux ouverts et file en vitesse si ça commence à sentir mauvais.

— Tu as quelque chose de particulier en tête ? »

Je pensai aux rumeurs concernant la drogue, aux histoires de voitures volées.

« Non. Mais je ne lui fais pas confiance ; c'est tout.

— Je ne sais pas... mais en tout cas, c'est un fameux coup de bol pour moi, si ça marche. Christine est... vraiment dans un sale état. J'ai pu réparer deux ou trois trucs, mais pour chaque chose, on dirait qu'il y en a quatre fois plus à faire. Et pour certaines, je ne sais même pas comment m'y prendre. Mais j'apprendrai... Il faut redresser le parallélisme... elle a besoin de sabots de freins neufs... de nouveaux segments de pistons... et ainsi de suite. Et ce n'est pas avec ma boîte d'apprenti mécanicien que je vais faire tout ça. Tu me suis, Dennis ? »

On aurait dit qu'il implorait mon approbation.

« Bien sûr, bien sûr..., fis-je.

— Bon, dit-il, soulagé.

— Simplement, fais gaffe. Et cela vaut encore plus pour l'école. Méfie-toi de Buddy Repperton.

— Oui, je pense bien !

— Arnie...

— Oui, quoi ? »

J'avais envie de lui demander si Darnell avait mentionné que Christine avait déjà été chez lui, s'il avait dit qu'il la reconnaissait. Et je voulais lui raconter ce qui était arrivé à Mme LeBay et à la petite Rita. Mais j'en fus incapable. Il devinerait instantanément d'où je tenais ces renseignements et, susceptible comme il était au sujet de sa satanée caisse, il croirait que j'avais manigancé quelque chose dans son dos – ce qui était en partie vrai. Cela causerait sans doute la fin de notre amitié. Or, si j'en avais par-dessus la tête de Christine, je tenais

encore à Arnie. Donc, ne rien dire, ne rien demander, ne plus faire de sermon...

« Oh ! rien, Arnie. Je voulais te féliciter d'avoir trouvé une écurie pour ta vieille rosse. »

Je finis mon sandwich et mon verre de punch, rinçai mon assiette et mon verre, puis revins dans le salon, prêt à monter prendre une douche et me coucher. J'étais sur les genoux.

Pendant que je parlais à Arnie, j'avais entendu mon père éteindre la télévision et je supposais qu'il était monté. Mais il était là, assis dans son fauteuil, la chemise ouverte sur sa poitrine.

« Je n'ai pas pu ne pas entendre une partie de votre conversation.

— Ah oui ? fis-je, prudent.

— Arnie a-t-il flanqué son pied dans un seau rempli d'une substance... brune et chaude, Dennis ?

— Je... je n'en suis pas sûr, vraiment. Disons que je hume certaines exhalaisons...

— Tu veux en parler ?

— Pas maintenant, Papa, si ça ne te fait rien.

— Entendu. Mais si, comme tu l'as dit à Arnie, ça commence à sentir mauvais, tu me promets de me tenir au courant ?

— Promis. »

Je me dirigeai vers l'escalier et j'allais monter, quand mon père m'arrêta en déclarant : « J'ai tenu les livres de comptes de Will Darnell et j'ai calculé ses impôts pendant près de quinze ans, tu sais ? »

Je me retournai, très surpris.

« Vraiment ? Je n'en savais rien ! »

Mon père sourit, un sourire que je ne lui avais jamais vu, et que ma mère elle-même n'avait dû voir que rarement. D'abord, on aurait pu croire que c'était un sourire un peu endormi mais, en regardant mieux, on s'apercevait que c'était en fait un rictus dur, cynique.

« Dennis, es-tu capable de garder un secret ?

— Oui, je crois.

— Il ne faut pas que tu le croies seulement.

— Non, j'en suis sûr.

— C'est mieux. Eh bien j'ai travaillé pour lui jusqu'en 1975, date à laquelle il s'est mis à utiliser les services de Bill Upshaw, un type de Monroeville. »

Mon père m'examina attentivement.

« Je ne dis pas que Bill Upshaw est un filou, mais ses scrupules sont certainement assez minces pour qu'on puisse lire à travers... L'an dernier, il s'est offert une baraque de trois cent mille dollars... »

Papa désigna d'un geste notre propre maison et laissa retomber son bras sur ses genoux. Il a acheté cette maison avec Maman un an avant ma naissance pour soixante-deux mille dollars. Elle en vaut peut-être cent cinquante mille, à présent. Ce n'est que l'année dernière qu'ils ont reçu le petit papier de la banque indiquant qu'ils avaient fini de payer. A cette occasion, nous avons fait une fête dans le jardin ; Papa a allumé le barbecue, a planté le papier rose sur une brochette, et toute la famille a pu le tenir au-dessus des braises, chacun son tour, jusqu'à ce qu'il ait disparu.

« Rien à voir avec ça, pas vrai, Dennis ?

— Oh, ça me va très bien, fis-je en venant m'asseoir à côté de lui.

— Quoi qu'il en soit, Darnell et moi ne nous sommes pas séparés en mauvais termes, même si je ne tenais pas spécialement à conserver son estime. Je pense que c'est un scélérat. »

J'opinaï de la tête, car l'expression me plaisait. Elle traduisait exactement ce que j'en pensais.

« Mais il ne faut pas confondre une relation personnelle et une relation professionnelle. On l'apprend très vite, dans le métier ; sinon, mieux vaut faire du porte-à-porte. Notre relation professionnelle était bonne... tant qu'elle a duré.

— Où veux-tu en venir ?

— Des sommes en espèces ne cessaient de rentrer dans sa caisse. De grosses sommes, d'origine douteuse. Darnell me demanda d'investir dans deux entreprises, une de chauffage solaire et une d'étiquetage... A mon avis, c'était des « couvertures », les couvertures les plus grossières qui soient.

Mais je suivis ses instructions. Jusqu'au jour où je lui ai dit que je voulais qu'on mette toutes les cartes sur la table. Je lui ai expliqué que, professionnellement, il courait de gros risques si les inspecteurs des impôts fourraient leur nez dans ses comptes, et que j'en saurais bientôt trop pour pouvoir continuer à le suivre.

— Quelle fut sa réaction ?

— Il s'est mis à « danser », comme on dit dans ma profession. Ça commence quand le type vous demande si vous êtes content de votre boulot, si vous trouvez que vous gagnez assez ; des choses comme ça... Si l'on répond qu'on est content de son travail mais qu'un peu plus d'argent mettrait du beurre dans les épinards, le type vous encourage à parler de vos frais divers : maison, voiture, éducation des enfants, de votre femme qui aime les beaux vêtements qui sont un petit peu au-dessus de vos moyens... Tu me suis ?

— Il cherche les points faibles...

— Oui, ou les points sensibles. Mais cette « danse » est aussi raffinée que le menuet. On y trouve toutes sortes de pas, de pauses et d'enchaînements. Après que le type a trouvé quel est le genre de charge financière dont vous aimeriez être soulagé, il vous demande ce qui vous ferait plaisir. Une Cadillac, par exemple, une maison de campagne, ou bien un bateau. »

Je sursautai en entendant ces mots. Je savais que mon père avait toujours voulu posséder un bateau. Deux ou trois fois, l'été, nous étions allés sur les bords des lacs de la région, et il s'était informé du prix des plus petits yachts. J'avais vu une sorte de regret dans ses yeux ; maintenant, je comprenais mieux pourquoi. C'était bien au-dessus de ses moyens. Si sa vie avait pris un tour différent, s'il n'avait pas eu des gosses à faire grandir, peut-être...

« Et tu as repoussé ses avances ? »

Mon père haussa les épaules. « Bah, je lui avais fait très tôt comprendre que je n'entrerais pas dans la danse. Cela signifiait de plus en plus de liens personnels avec lui, et je t'ai déjà dit ce que je pensais de lui. Les types comme lui sont tous bornés en matière de chiffres. C'est pourquoi il y en a tant qui plongent. Ils sont persuadés qu'on peut dissimuler des revenus illégaux. Ils le

croient dur comme fer ! » Papa eut un petit rire. « Ils s'imaginent qu'on peut laver de l'argent comme on lave du linge sale, alors que tout ce qu'on peut faire, c'est jongler avec jusqu'au jour où on lâche quelque chose qui s'écrase par terre et vous éclabousse des pieds à la tête...

— Et c'est pour ça que tu as refusé ?

— Ce sont deux des trois raisons, Dennis. » Papa me regarda droit dans les yeux et ajouta : « La troisième, mon petit gars, c'est que je ne suis pas un truand. »

Il y eut à ce moment-là un instant de communication électrique à l'état pur entre lui et moi. Aujourd'hui encore, quatre ans après, j'ai la chair de poule en y repensant... Ce n'est pas qu'il me traitait d'égal à égal pour la première fois de ma vie, ce soir-là. Ni qu'il me laissait entrevoir le jeune aventurier qui n'était pas tout à fait mort en lui, caché derrière l'homme sérieux qui fait des pieds et des mains pour s'en tirer dans ce monde dur et sale. Non, je crois que c'était le fait de le percevoir comme une réalité, un être qui existait bien avant que je vienne moi-même au monde, un bonhomme qui avait bouffé sa portion de caca. A ce moment-là, je crois que j'aurais pu l'imaginer faisant l'amour avec ma mère, tous les deux suant et pouffant pour y arriver, sans pour autant rougir de honte.

Là-dessus, Papa baissa son regard, fit un petit sourire défensif et dit, avec sa voix à la Nixon qu'il imitait si bien : « Vous méritez de savoir, mes braves amis, si votre père est un truand ou pas. Eh bien, je n'en suis pas un ! J'aurais pu prendre le fric, mais... (*toux*)... c'aurait été *mal* ! »

J'éclatai de rire, un rire qui me permettait de relâcher la tension accumulée.

« Chut, tu vas réveiller ta mère et elle va nous enguirlander d'être encore debout à cette heure !

— Oui, c'est vrai. Désolé... Mais alors, tu sais dans quoi il trempe, ce Darnell... ?

— Quand je travaillais pour lui, je ne savais rien. Et je ne voulais rien savoir, parce que cela aurait signifié : en être. Mais j'avais ma petite idée, et j'avais entendu raconter certaines choses... Les voitures volées, j' imagine. Mais pas en les faisant transiter par Hampton Street, évidemment ! Darnell n'est pas

complètement idiot, et seuls les idiots déposent leurs crottes là où ils mangent... Je suppose qu'il doit trafiquer aussi d'autres choses.

— Des armes ? Des trucs comme ça ?

— Oh, pas si romantique, non ! Si je devais deviner, je dirais : des cigarettes. Des cigarettes et de l'alcool, les deux classiques. Un peu de contrebande de feux d'artifice. Et peut-être une cargaison de fours à micro-ondes ou de télévisions couleur de temps à autre, quand le risque n'est pas trop grand. Juste de quoi bricoler gentiment tout le long de l'année... »

Mon père me regarda d'un air sérieux.

« Il a bien mené sa barque, Dennis, mais ça fait longtemps aussi que la chance est avec lui. Oh, bien sûr, dans une petite ville comme celle-ci, il n'a peut-être pas eu besoin de tant de chance que ça, et il pourrait continuer jusqu'à la fin de ses jours. Mais les inspecteurs des finances sont des bêtes de proie d'un autre calibre. Le jour où ils lui tomberont dessus, ce sera comme s'il recevait sur la tête la Grande Muraille de Chine.

— As-tu... entendu des choses ?

— Rien du tout. Et je ne risque guère. Mais j'aime bien Arnie Cunningham, et je sais que cette histoire de voiture te tracasse.

— C'est vrai. Il ne... il y a quelque chose de malsain là-dedans, Papa. Ce n'est que la voiture, la voiture, la voiture.

— Je sais. Les gens qui ont été beaucoup privés ont souvent cette tendance. Des fois, c'est une voiture ; des fois, c'est une fille ; des fois, c'est leur carrière, ou bien un instrument de musique, ou encore une obsession avec une célébrité quelconque... Je veux dire qu'il arrive à de braves gens de s'aveugler complètement, et ce n'est pas toujours de leur faute. Il est probable que Darnell ne se souciera pas particulièrement de ton Arnie, qui ne sera qu'un des types qui bricolent sous leur voiture. Mais si Darnell tente de se servir de lui, il faudra que tu sois ses yeux, Dennis, pour qu'il n'entre pas dans la danse...

— Bien. Entendu. Mais je ne pourrai peut-être pas faire grand-chose.

— Hélas, je suis payé pour le savoir... On monte se coucher ?

— D'accord. »

13

Christine et Darnell

*J'ai entendu parler d'un couple
vivant aux Etats-Unis ;
Ils avaient échangé leur bébé
contre une Chevrolet ;
Parlons de l'avenir, à présent,
Nous avons balayé le passé...*

Elvis Costello

Entre ses journées de travail et le temps passé avec Christine, le soir, Arnie voyait de moins en moins ses parents, avec qui les rapports étaient devenus tendus. La maison Cunningham, toujours tellement agréable et paisible autrefois, était à présent un camp retranché. Pourtant, lorsque Michael et Regina lancèrent l'idée d'un week-end de quatre jours dans leur maison au bord du lac avant la rentrée des classes, Arnie accepta tout en sachant qu'il aurait préféré consacrer les quatre jours à bosser sur Christine. Il me disait de plus en plus souvent qu'il allait « leur montrer » ; il allait faire de Christine un vrai bijou... Il avait déjà prévu de la repeindre en rouge vif et ivoire, comme elle était autrefois, quand la carrosserie serait refaite.

Il n'en suivit pas moins ses parents pour ce week-end, décidé à faire le bon garçon pendant quatre jours, et même à passer un agréable moment avec eux. Ou à faire semblant... Je me rendis chez les Cunningham la veille de leur départ, le soir, et j'eus la joie de constater que père et mère m'avaient absous de toute faute dans l'affaire de la voiture (qu'ils n'avaient d'ailleurs toujours pas vue). Ils admettaient que leur fils fût seul dans son étrange obsession. Cela me convenait parfaitement.

Regina rangeait les bagages. J'aidai Arnie et son père à ficeler solidement leur canoë sur le toit de leur voiture. Lorsque ce fut terminé, Michael suggéra à son fils, avec l'air d'un puissant roi qui confère un honneur incroyable à deux de ses

sujets préférés, d'aller chercher quelques bières pour tout le monde. Arnie, affectant l'expression et le ton d'une gratitude éberluée, répliqua que c'était super. En se tournant vers la maison pour aller les chercher, il me fit un clin d'œil discret.

Michael s'appuya contre l'automobile et alluma une cigarette.

« Crois-tu qu'il va finir par se fatiguer de son dada, Dennis ?

— Je n'en sais rien.

— Veux-tu me rendre un service ?

— Certainement », répondis-je en montrant quand même une certaine prudence. J'étais persuadé qu'il allait me demander de jouer les « Monsieur bons offices ».

En réalité, il me dit : « Si tu as l'occasion, pourrais-tu passer chez Darnell pendant ces quatre jours pour voir comment ça avance ? Cela m'intéresse.

— Tiens donc ! Mais pourquoi ? » Je me rendis immédiatement compte que ma réaction était passablement déplacée, mais c'était trop tard.

« Parce que je veux qu'il réussisse, répondit-il tout simplement. Certes, Regina reste contre. S'il a une voiture, ça veut dire qu'il grandit. Et s'il grandit... cela signifie tout un tas de choses désagréables pour elle... Mais moi, je ne suis pas contre à ce point. Non, on ne peut pas dire que je sois à fond contre. Je ne le suis plus, en tout cas. Oh, bien sûr, ce fut un choc... Mais maintenant... » Michael haussa les épaules, jeta sa cigarette et l'écrasa. « Il est engagé à fond là-dedans. Une question de respect de lui-même est en jeu. J'aimerais au moins qu'il arrive à la faire remarquer correctement. Je n'ai pas entièrement oublié ce que c'est qu'être jeune ! Je sais qu'une voiture est importante pour un garçon de l'âge d'Arnie. Regina ne peut pas le comprendre aussi bien que moi. C'est une femme ; on est toujours venu la chercher, et elle n'a jamais été confrontée à la nécessité d'*aller* chercher une fille. »

C'était donc ça ! Il voyait en Christine un moyen et non une fin en soi... Que penserait-il si je lui faisais comprendre que pour son fils, le seul but était de rendre à sa Fury sa perfection originelle, rien de plus ? Cette révélation faciliterait-elle les choses, ou les compliquerait-elle ?

Nous entendîmes Arnie qui revenait.

« Tu iras jeter un coup d'œil, alors ? »

— Ma foi, si vous me le demandez, c'est entendu.

— Merci. »

Arnie apparut avec les bières. « Merci pour quoi ? » demanda-t-il à son père d'une voix légère, mais en nous regardant tour à tour avec méfiance. Je remarquai une fois encore que l'état de sa peau avait l'air de s'améliorer, et que son visage semblait s'être affermi. Pour la première fois, les deux termes *Arnie* et *petite amie* ne paraissaient plus s'exclure l'un l'autre. Je me dis même que son visage était presque beau. Pas la beauté du maître-nageur au menton carré qui règne sur toute la plage, non, mais une beauté intéressante, profonde.

« Merci du coup de main pour installer le canoë, répondit Michael avec un calme absolu.

— Ah, bien. »

Nous bûmes nos bières ; je rentrai à la maison. Le lendemain, le joyeux trio partait à la campagne, officiellement pour retrouver l'unité familiale perdue au cours de l'été.

La veille de leur retour, je descendis chez Darnell, autant pour satisfaire ma propre curiosité que celle de Michael Cunningham. J'y vis entre autres une espèce de pouilleux portant un blouson de cuir très usé, les yeux injectés de sang, qui était en train d'enlever ou de remettre le collecteur d'échappement d'une vieille BSA. On voyait sur le dos de son blouson un crâne coiffé d'un béret vert et cette charmante devise : TUONS-LES TOUS ET DIEU FERA SON TRI.

Je cherchai Darnell : il n'était pas là. Personne ne faisant attention à moi, je me dirigeai vers le box vingt où était Christine. Mais en m'en approchant, je sentis de nouveau l'étrange impression monter en moi. Il n'y avait aucun motif pour cela, mais j'étais incapable d'écarter cette sensation. Et, sans même y réfléchir, je fis un pas de côté, pour ne pas être exactement en face d'elle...

Ma première impression fut que le teint d'Arnie s'améliorait conjointement avec celui de Christine. Ma seconde fut qu'Arnie,

lui d'habitude si méthodique, améliorerait l'état de sa voiture en procédant d'une manière bien désordonnée...

L'antenne tordue avait été remplacée par une neuve qui brillait sous la lumière des tubes fluorescents. La moitié de la calandre avait été remplacée, l'autre était encore toute piquée par la rouille. Mais il y avait autre chose...

Je longuai la voiture du côté droit pour regarder l'arrière. Bon, ce doit être de l'autre côté, c'est tout, me dis-je. Mais de l'autre côté, rien non plus.

Je m'appuyai contre le mur, sourcils froncés, tentant de me souvenir. J'aurais juré que la première fois où j'avais vu la voiture sur la pelouse de LeBay, il y avait un joli gnon près de l'arrière, d'un côté ou de l'autre... Je me dis que j'avais dû rêver, puis je me repris en secouant la tête : mais non... Ce n'était pas parce qu'il n'y était plus maintenant qu'il n'avait jamais existé. Arnie avait dû le faire disparaître d'une manière ou d'une autre. Sauf que...

Sauf qu'il n'y avait aucun *signe* qu'il ait fait quelque chose ! Aucun signe de mastic ou de nouvelle couche de peinture ; rien. Rien que le métal sale de la vieille carrosserie de Christine...

Je restai immobile au milieu du vacarme des outils, me sentant très seul et soudain très effrayé. Ça ne tournait pas rond, cette histoire. Il y avait quelque chose de dingue. Arnie avait changé l'antenne alors que le pot d'échappement était bouffé jusqu'à la moelle ; il avait remplacé une moitié de calandre mais pas l'autre ; il avait dit qu'il fallait régler le parallélisme mais il avait remplacé le siège arrière, laissant le siège avant dans l'état pitoyable où il était quand il avait acheté la voiture... ! Ah, je n'aimais pas du tout cela ! C'était dingue, et ça ne ressemblait pas à Arnie...

Brusquement, il me parut extrêmement important de regarder sous le capot. Je revins vers l'avant (je n'aimais pas me tenir devant cette voiture ; non, vraiment pas) et cherchai le crochet pour ouvrir le capot. Introuvable. Je me dis qu'il devait être commandé de l'intérieur. J'allais donc faire le tour par-devant, quand je vis quelque chose d'autre qui – ah, mes aïeux ! – me fit blêmir de peur. Pour le pet à l'arrière, je pouvais admettre que je m'étais trompé, d'accord. Je *savais* que je ne

me trompais pas, mais enfin... Mais ça, c'était absolument différent : le réseau de fentes du pare-brise avait *rétréci*. Je le jure : il avait rétréci !

Je revins en pensée au jour où j'avais examiné la voiture pendant qu'Arnie était entré chez LeBay pour conclure l'affaire. Toute la partie gauche du parebrise était alors une toile d'araignée partant d'un point central, sans doute le point d'impact du caillou jeté sur la voiture. A présent, cette toile d'araignée paraissait moins grande et moins complexe ; on voyait l'intérieur de la voiture à travers, alors qu'avant c'était impossible.

Je ris, d'un rire de malade. Les deux types qui travaillaient dans un des boxes voisins relevèrent la tête, curieux, et l'un dit quelque chose à l'autre. Un rire de malade, oui, mais cela valait peut-être mieux que pas de rire du tout. Pas de doute : ça *devait* être une illusion d'optique, rien de plus...

Mais je voulais toujours regarder sous le capot, cela dit. Encore plus qu'avant.

Je passai du côté du volant : la portière était verrouillée. Les quatre portières l'étaient, d'ailleurs. Normal : Arnie n'aurait pas pu ne pas prendre la précaution de boucler sa voiture dans cet endroit où n'importe qui pouvait y fourrer son nez. Repperton avait peut-être fichu le camp, mais l'animal du genre *Debilus moyennus* n'était pas rare. Entendu, sauf que quand j'étais arrivé au garage, quelques minutes plus tôt, les quatre boutons de fermeture des portières n'étaient pas baissés !

Alors quoi ? Allais-je croire à présent que la voiture, devinant que je voulais entrer dedans pour tirer le bouton commandant l'ouverture du capot et ne voulant pas que je le fasse, avait verrouillé elle-même ses portières... ? Non, c'était trop drôle ! Je ris de nouveau. C'est à ce moment-là qu'une main s'abattit lourdement sur mon épaule.

Je me retournai : c'était Darnell. Un mégot de cigare repoussant lui pendait aux lèvres et il portait des petites lunettes semi-sphériques derrière lesquelles ses yeux m'inspectaient froidement.

« Qu'est-ce que tu fabriques là, gamin ? Cette voiture n'est pas à toi.

— Je sais, elle appartient à un ami. J'étais avec lui, le jour où il l'a amenée ici. Vous vous souvenez peut-être de moi...

— Je m'en fous complètement, même si t'as amené cette bagnole ici en la faisant avancer sur une planche à roulettes ! Cette voiture ne t'appartient pas. Alors, déguerpis, et en vitesse. Ouste ! »

J'aurais déguerpi avec le plus grand plaisir, mais il y avait quelque chose qui m'intriguait de plus en plus, au point d'être comme une démangeaison qu'on a besoin de gratter tout le temps. Sois ses yeux, avait dit mon père. Le problème était que je n'arrivais pas à croire ce que je voyais !

« Je m'appelle Dennis Guilder, dis-je soudain à Darnell. Mon père tenait autrefois vos comptes, n'est-ce pas ? »

Il me regarda longtemps avec une absence totale d'expression dans ses petits yeux de cochon, et j'aurais parié qu'il allait me répondre qu'il se fichait complètement de savoir qui était mon père, que je ferais mieux de laisser travailler tranquillement ces hommes qui réparent leur voiture pour pouvoir continuer à faire manger leur famille, et patati et patata. Mais il sourit, un sourire qui n'atteignit pas ses yeux, et fit : « Tu es le fils de Kenny Guilder ? »

— Ouais. »

Il tapota le capot de la voiture d'Arnie d'une main pâle et grasse où je remarquai deux bagues, dont une m'avait l'air de porter un vrai diamant. « Alors, tu ne dois pas être vraiment un mauvais garçon, si t'es bien le fils de Kenny... Viens dans mon bureau ; on va causer deux minutes. » Il pivota et avança sans regarder si je le suivais. Le contraire ne devait pas lui sembler possible. Après un moment d'hésitation, je le suivis, en effet. Ma curiosité l'emporta, dirons-nous.

Darnell s'assit sur un siège pivotant en bois. Le coussin poussa sous son poids un soupir las et résigné. Il gratta une allumette sur un petit jockey noir de céramique et ralluma son vieux bout de cigare, puis toussa longuement et fortement, sa grosse poitrine montant et descendant au rythme de la quinte.

« Un Pepsi ? me proposa-t-il enfin.

— Non, merci, fis-je en m'asseyant en face de lui.

— Alors, comment va ton père, Dennis ? Son palpitant tient le coup ?

— Ça va, oui. Quand je lui ai raconté qu'Arnie avait mis sa voiture ici, il s'est rappelé de vous immédiatement et m'a dit que Bill Upshaw s'occupait de votre comptabilité, à présent.

— Oui, il est bien. Il est très bien. Mais pas aussi bien que ton père ; ça, c'est sûr... Dis donc, c'est ton pote Arnie qui t'a envoyé pour voir si Repperton était bel et bien parti ?

— Non. Pas du tout.

— Eh bien, dis-lui que oui, continua Darnell comme si je n'avais rien dit. Ce crétin ! Quand ils ramènent leur caisse ici, je leur dis toujours : tu files droit ou tu fous le camp. Il a cru, sous prétexte qu'il travaillait un petit peu pour moi, qu'il allait pouvoir tout se permettre. Le petit salaud ! »

Darnell fut pris d'une nouvelle quinte de toux, qui mit longtemps avant de cesser. Je commençais à faire de la claustro.

« Arnie, lui, est un brave petit gars. Il a vraiment pigé ce qu'il fallait faire... »

Faire quoi ? eus-je envie de demander. Mais je me tus. Darnell me le dit, de toute façon.

« Il balaie, il enlève toutes les merdes laissées dans les boxes à la fin de la journée, il fait l'inventaire des outils avec l'aide de Jimmy Sykes. Faut faire attention avec les outils, ici ; les gens ont tendance à emporter ceci ou cela juste au moment où vous avez le dos tourné ! » Il rit, rire qui se transforma en toux. « Il a également commencé à dépiauter les vieilles carcasses, derrière. Il sait se servir de ses mains. Mais alors, il n'a aucun goût en matière de voitures ! Ça fait des années que je n'ai pas vu une tire aussi affreuse que sa Plymouth !

— Bah, je crois que c'est surtout un passe-temps, pour lui.

— C'est bien mon avis. Du moment qu'il ne fait pas le malin sur les routes avec, comme ce saligaud de Repperton. Et ce n'est pas demain la veille...

— Non, je ne crois pas. Elle est vraiment dans un sale état.

— Mais qu'est-ce qu'il fout, avec cette voiture ? Tu peux me le dire, Dennis ? Qu'est-ce qu'il a dans la tête ? Je m'occupe de bagnoles depuis que je suis né, et je n'ai *jamais* vu personne s'y

prendre comme lui pour retaper une voiture. C'est une blague ou un jeu ?

— Je ne vous suis pas, dis-je, tout en sachant parfaitement ce qu'il voulait dire.

— Je vais être plus clair... Il commence par l'amener et s'occupe d'abord de ce qu'il peut se permettre. Normal, non ? L'argent ne lui tombe pas du ciel. Sinon, il ne serait pas ici ! Donc, il change l'huile, il change le filtre, il graisse, il lubrifie, il met deux Firestone neufs à l'avant pour aller avec les deux de l'arrière. Bien. »

(Deux pneus neufs à l'arrière ? Tiens, quand donc avait-il remplacé le deuxième pneu arrière... ?)

« Puis un jour, je m'aperçois qu'il a remplacé les essuie-glaces ! Bon, ça passe encore, même si sa voiture n'est pas près de voir le temps qu'il fait dehors, qu'il pleuve ou que le soleil brille... Ensuite, c'est une nouvelle antenne. Mais pourquoi ? Pour écouter la radio pendant qu'il travaille et mettre ses batteries à plat ? Et maintenant, il a changé le siège arrière et une moitié de calandre ! Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Je l'ignore... Il ne vous a pas acheté les pièces qu'il a remplacées ?

— Mais pas du tout ! Je ne sais même pas où il peut bien les dénicher ! Cette calandre, par exemple, elle n'a pas un poil de rouille ! Il a dû la commander quelque part. Chez Chrysler, dans le New Jersey, ou un truc comme ça. Mais où est l'autre moitié ? Il la planque dans son caleçon ? Je n'ai même jamais entendu *parler* d'une calandre en deux parties !

— Eh bien, je vous le jure : je n'en ai aucune idée. »

Il écrasa son cigare. « Mais ne viens pas me dire que ça ne t'intrigue pas aussi ! J'ai bien vu la façon dont tu reluquais sa voiture... »

Je haussai les épaules. « Arnie n'en parle guère, vous savez...

— Je te crois. Il tient sa langue, ce petit saligaud ! Mais il a du cran. Repperton s'est trompé de client, le jour où il s'en est pris à Arnie. Et si ce dernier travaille bien cet automne, il se peut que je lui trouve un boulot fixe cet hiver. Jimmy Sykes est bien, mais il n'a pas grand-chose dans le crâne. Penses-tu qu'Arnie travaille vraiment bien, Dennis ?

— Oh oui !

— Je m'occupe de pas mal de choses en même temps, tu vois. Je loue des remorques aux types qui ont besoin de transporter leur stock-car à Philadelphie ; je vais ramasser les dépouilles après les courses ; j'ai toujours besoin d'un coup de main. Un coup de main sérieux et sûr... »

J'eus soudain la déplaisante impression qu'on m'invitait, à mon tour, à « danser ». Je me levai en toute hâte, renversant presque ma chaise. « Bon, il faut que j'y aille, maintenant. Et... monsieur Darnell... je vous serais très reconnaissant de ne pas dire à Arnie que je suis venu. Il est... assez susceptible, en ce qui concerne sa voiture. Pour vous dire la vérité, c'est son père qui m'a demandé de venir voir comment il progressait.

— Il s'est rudement fait sonner les cloches chez lui, pas vrai ? Ses vieux lui en ont fait bouffer, hein ?

— Ma foi, vous savez ce que c'est...

— Ben bien sûr ! »

Il se leva lui aussi et me fila une claque dans le dos qui faillit me faire tomber. Souffle court et quintes de toux ou pas, il était costaud !

« Ça ne me viendrait pas à l'idée de le lui dire. »

Il me raccompagna jusqu'à la porte, sa main toujours posée sur mon épaule, ce qui me rendait nerveux et me dégoûtait.

« Je vais te confier encore une chose qui me tracasse, reprit-il. Je dois bien voir cent mille bagnoles par an, ici. Enfin, pas tellement, mais tu me comprends. J'ai l'œil. Mais je jurerais que j'ai déjà vu celle d'Arnie quelque part. Quand ce n'était pas encore une telle ruine. Où l'a-t-il trouvée ?

— Il l'a achetée à un nommé Roland LeBay, répondis-je en repensant immédiatement au frère du défunt qui m'avait dit que LeBay entretenait lui-même sa voiture dans un garage. Il est mort récemment. »

Darnell se figea sur place. « LeBay ? *Rollie* LeBay ?

— Exactement.

— Un militaire en retraite ?

— C'est ça.

— Bon Dieu, mais bien sûr ! Il est venu ici travailler régulièrement pendant six ou huit ans. Et puis il a disparu.

C'était il y a longtemps. Comme vieil emmerdeur, celui-là, il se plaçait là ! Il ne supportait personne ! Si on lui avait versé de l'eau bouillante dans la gueule, il aurait pissé des glaçons... » Darnell me serra l'épaule plus fort. « Dis donc, est-ce que ton ami Cunningham sait que la femme de LeBay s'est suicidée avec cette voiture ?

— Comment ? » dis-je, feignant la surprise. Si je disais à Darnell que je l'avais appris par le frère de LeBay, il pourrait le répéter à Arnie. Darnell me raconta donc toute l'histoire que je connaissais déjà, celle de la petite fille, puis de la mère.

« Je suis prêt à parier qu'Arnie en ignore tout. Lui raconterez-vous ?

— Et toi ?

— Non. Je ne vois pas de raisons de le faire.

— Eh bien, moi non plus... Ce vieux salaud de LeBay ! J'espère qu'il crapahute jusqu'à la fin des temps, là où il est. Une-deux, une-deux !... Eh bien, salut, fiston. Dis bonjour à ton père pour moi.

— Je n'y manquerai pas.

— Et conseille à Cunningham d'avoir Repperton à l'œil. J'ai dans l'idée qu'il est du genre rancunier...

— Je suis bien de votre avis », répondis-je avant de sortir du garage.

Après cette visite, l'école reprit, et il ne se passa rien pendant une quinzaine de jours. Arnie ne découvrit pas que j'étais allé au garage et je m'en réjouis. Je ne crois pas qu'il l'eût bien pris. Mais Darnell tint parole et se tut, probablement pour des raisons qui le regardaient. J'appelai Michael un après-midi, après les cours, sachant que son fils était au garage. Je lui dis qu'Arnie avait un peu bricolé son engin, mais que ce n'était pas demain la veille qu'il pourrait rouler avec. J'ajoutai que mon impression était qu'Arnie faisait joujou. Son père accueillit cette nouvelle avec un mélange de surprise et de soulagement, et on n'en reparla plus... pendant quelque temps.

Leigh entre en scène, exit Repperton

*Je peux dire sans me vanter
Que j'ai la bagnole la plus rapide de toute la ville,
Les gens n'essaient même pas de s'accrocher ;
Si je lui collais des ailes, mon pote,
Elle s'envolerait ;
C'est un vrai démon, ce petit coupé...*

The Beach Boys

Le mardi après le match de notre équipe contre les Philadelphia City Dragons, il y eut du nouveau. Cela nous met donc au 26 septembre.

C'était juste après la classe d'histoire, la dernière heure du matin, qu'Arnie avait surnommée la classe de borborygmes parce que tout le monde avait faim et que les estomacs faisaient un tas de bruits intéressants. En sortant, une fille vint vers Arnie et lui demanda le sujet d'un devoir d'anglais à faire pour la semaine suivante. Arnie se mit à feuilleter son cahier pour lui trouver le sujet et, pendant ce temps, la fille l'observa d'un air sérieux avec ses yeux bleu foncé. Elle avait des cheveux d'un blond lui aussi assez foncé, la couleur du miel frais qui sort des ruches. Ils étaient retenus par un large ruban bleu qui allait avec la couleur de ses yeux. Je me sentis tout retourné rien qu'à la regarder. Pendant qu'elle copiait le sujet, Arnie l'observa à son tour.

Ce n'était pas la première fois que je voyais Leigh Cabot. Elle était arrivée du Massachusetts trois semaines auparavant, et on m'avait dit que son père travaillait chez 3M, la fabrique de ruban adhésif. Ce n'était pas non plus la première fois que je la remarquais, car Leigh Cabot était, pour être franc, tout simplement *belle*. J'ai remarqué que, dans les romans, les écrivains inventent toujours un petit défaut ici ou là chez les femmes ou les jeunes filles qu'ils créent, peut-être parce qu'ils

croient que la vraie beauté est un stéréotype ou bien qu'un petit défaut rendra le personnage plus réel. Mais Leigh Cabot était tout simplement belle. Sa peau était claire et parfaite, rehaussée d'une touche de couleur naturelle. Elle faisait environ un mètre soixante-douze, ce qui est grand pour une fille mais pas trop ; elle avait des seins fermes et accrochés haut, une taille fine autour de laquelle on aurait presque pu refermer les deux mains (en tout cas, on avait drôlement envie d'essayer), de belles hanches et des jambes impeccables. Un beau visage, donc, accompagné d'une silhouette harmonieuse et attirante, sans le moindre défaut. Barbant à dessiner, je suppose, car trop parfait, mais pas barbant à contempler, je vous assure. Deux ou trois garçons avaient tenté leur chance avec elle, mais elle les avait éconduits aimablement. On supposait qu'elle avait laissé son cœur à un gars du Massachusetts mais que, tôt ou tard, elle céderait.

Je remarquai aussi pour la troisième fois que la peau d'Arnie s'était arrangée à une vitesse incroyable. Les pustules avaient disparu, laissant des sortes de petites cicatrices sur ses joues, mais si un homme possède un visage viril, ces marques ne sont pas graves. Au contraire, elles peuvent lui donner du caractère.

Pendant que Leigh et Arnie s'observaient en catimini, j'observai moi-même Arnie, me demandant quand et comment exactement ce miracle s'était produit. Le soleil qui passait par les fenêtres de la salle de classe soulignait avec netteté le visage de mon ami. Il avait l'air... plus vieux. Comme s'il avait vaincu son acné non seulement par des lavages réguliers et l'application de je ne sais quelle pommade, mais en faisant avancer le temps de trois ans. Il avait les cheveux coupés différemment ; ils étaient moins longs, et il avait rasé les pattes qu'il avait sur les joues depuis qu'il avait eu assez de poils, ce qui remontait à un an et demi.

Je repensai au jour où nous étions allés voir ensemble un film de kung-fu : c'était alors que j'avais noté pour la première fois sa guérison. Si ça ne tenait qu'à ça... Adolescents du monde entier, réjouissez-vous ! Pour résoudre une bonne fois votre douloureux problème d'acné, il vous suffit d'acheter une vieille bagnole et...

Acheter une vieille bagnole et quoi ? Elle vous changera la tête, votre façon de penser, et changera ainsi votre métabolisme ? Libérera votre vrai moi ?

« Merci, Arnie », dit Leigh de sa voix douce et claire. Elle referma son cahier.

« O.K. », fit Arnie.

Leurs yeux se croisèrent ; ils se regardaient en face, à présent, et même moi, je sentis la décharge passer entre eux.

« A tout à l'heure, en classe de calcul », ajouta-t-elle en s'éloignant, ses hanches ondulant sous sa jupe de tricot vert, ses cheveux caressant son dos...

Tout le monde se sépara pour l'heure du déjeuner ; je partis chercher le mien en pensant à Leigh Cabot et à la façon dont serait accueillie sa liaison avec Arnie. Le monde du lycée est extrêmement conservateur ! Les filles suivent la mode jusqu'au plus petit bouton, les garçons font de même, tout le monde fume un joint ou renifle une ligne, mais tout ça, c'est le vernis, c'est l'extérieur, la défense derrière laquelle on se réfugie pour s'interroger sur ce qui nous arrive au juste. C'est comme une glace qu'on utilise pour renvoyer dans l'œil des professeurs et des parents les rayons du soleil, en espérant que le reflet les gênera assez pour ne pas qu'ils nous embrouillent encore plus qu'on ne l'est. Mais au fond, la plupart des lycéens sont aussi branchés qu'une tablée de dignitaires du R.P.R. Les filles possèdent peut-être tous les albums de Black Sabbath, mais si le chef du groupe leur filait un rancart, elles en auraient une hémorragie rien qu'à l'idée...

Quoi qu'il en soit, sans les boutons et l'acné, Arnie avait l'air très bien. Plus que très bien, même. Mais aucune des filles qui l'avaient connu l'année précédente, quand il avait encore la gueule de Frankenstein, n'aurait voulu sortir avec lui, même maintenant. Car elles ne le voyaient pas comme il était vraiment. Pour Leigh, c'était différent. Arrivée récemment à Libertyville, elle n'avait aucune idée de la figure qu'Arnie avait eue pendant trois ans au bahut ; elle n'avait pas de préjugés.

Avec mon sac de sandwiches, je sortis donc et me dirigeai vers les ateliers. C'est un bâtiment en tôle ondulée ressemblant

au garage Darnell, mais beaucoup plus propre, bien sûr. Il abrite la menuiserie, la salle de mécanique automobile et celle des arts graphiques. Derrière, il y a une zone où l'on a le droit de fumer, puis, cinquante mètres plus loin, le terrain de football. J'aperçus un groupe d'élèves, vingt ou trente, qui faisaient cercle entre la zone et le terrain. En général, cela signifie qu'il y a une bagarre, ou simplement que deux types qui ne sont pas enrégés au point de se cogner se filent des tapes sur l'épaule et se bousculent un peu pour défendre leur petit machisme.

Je jetai un coup d'œil en direction du cercle, distraitement. J'avais envie de manger mon déjeuner tout en réfléchissant à Arnie et Leigh. S'il se préparait vraiment quelque chose entre eux, Arnie serait peut-être moins obsédé avec sa Christine. Une chose de sûre, en tout cas : Leigh Cabot n'avait pas un poil de rouille sur sa carrosserie...

C'est alors que j'entendis une fille pousser un cri et que quelqu'un d'autre lança : « Hé là, mon pote. Jette ça ! » Ça sentait très mauvais. Je me dirigeai vers le groupe.

Me frayant un chemin entre les rangs des spectateurs, j'aperçus Arnie au milieu du cercle, les mains tendues en avant, à hauteur de poitrine. Il avait l'air effrayé et pâle, mais pas vraiment paniqué. A quelques pas de lui, par terre, son sac de déjeuner, écrabouillé. L'empreinte d'une semelle se dessinait dessus. En face de lui, en blue-jean et T-shirt blanc collant qui dessinait ses muscles, se tenait Buddy Repperton. Il tenait un couteau à cran d'arrêt dans la main droite et le balançait lentement devant son visage comme un magicien accomplissant des passes mystérieuses. Il était grand et large d'épaules. Ses cheveux longs et noirs étaient peignés en queue de cheval. Son visage aux traits lourds exprimait la stupidité et la mesquinerie. Il arborait un très léger sourire. Mais ce qui me fit le plus peur était qu'il n'avait pas simplement l'air stupide et mesquin, mais aussi l'air fou.

« Je t'avais bien dit que je te retrouverais, mon pote », disait-il tout doucement en orientant le couteau vers Arnie, qui reculait légèrement à chaque fois. Le cran d'arrêt avait un manche d'ivoire pourvu d'un petit bouton chromé qui faisait

sortir la lame, laquelle mesurait vingt bons centimètres. Ce n'était pas un couteau du tout, mais une putain de baïonnette !

« Vas-y, Buddy ; fais-lui une boutonnière ! » lança d'un ton joyeux Don Vandenberg, un de ses complices. Ma bouche se dessécha complètement.

Je regardai autour de moi. Mon voisin, un nouveau que je ne connaissais pas, regardait, hypnotisé. « Hé ! fis-je en lui donnant un coup de coude pour le sortir de son hypnose ; va chercher M. Casey. Il est en train de déjeuner dans l'atelier de menuiserie. Va le chercher tout de suite. »

Repperton me jeta un coup d'œil, puis revint sur Arnie. « Alors, Cunningham, t'avances ?

— Jette ton couteau et tu me verras venir, merdeux ! » répondit Arnie d'une voix parfaitement calme. Merdeux, tiens ! Ce mot me rappelait quelqu'un.

Le mot ne plut guère à Repperton, qui s'empourpra et s'approcha d'Arnie. Celui-ci pivota. Je me dis qu'il allait arriver quelque chose dans peu de temps, un de ces gestes qui nécessitent des points de suture et qui laissent une balafre.

« Va chercher immédiatement Casey », répétais-je au nouveau qui finit par se décider. Mais il me semblait que tout serait déjà fini quand il arriverait... à moins que je parvienne à retarder les événements.

« Lâche ce couteau, Repperton !

— Tiens, tiens, tiens ! Mais c'est le petit copain à Face-de-con ! Tu veux essayer de me faire jeter mon couteau ?

— Tu as un couteau et lui pas. Dans mon dictionnaire, ça te classe parmi les rats de dernière catégorie. »

Il s'empourpra un peu plus. Sa concentration était brisée. Il regarda Arnie, puis moi ; Arnie me lança un regard de pure gratitude. Il en profita aussi pour se rapprocher légèrement de Repperton.

« Lâche ton cran ! » cria quelqu'un à Repperton. Quelqu'un d'autre reprit la même phrase, et bientôt tout le groupe se mit à scander : « Lâche ton cran ! Lâche ton cran ! Lâche ton cran ! »

Repperton n'aimait pas du tout ça. Etre le centre d'intérêt ne lui déplaisait pas, mais pas de cette façon-là. Ses yeux sautèrent nerveusement d'Arnie à moi, puis de moi aux autres témoins de

la scène. Une mèche de cheveux descendit sur son front ; il la repoussa. Lorsqu'il me regarda de nouveau, je fis un geste pour lui faire croire que j'allais lui sauter dessus. Le couteau fut dirigé vers moi, et Arnie en profita pour agir, bien plus vite que je ne m'y serais attendu. Il porta de la main droite un coup de karaté maladroit mais assez efficace qui heurta violemment le poignet de Repperton, faisant tomber le couteau par terre. Celui-ci résonna sur le goudron semé de mégots écrasés. Repperton se pencha pour ramasser sa lame. Mais avec une précision parfaite, Arnie lui écrasa la main au moment où elle touchait l'asphalte. Il porta tout son poids sur son pied ; Repperton hurla.

Vandenberg entra alors en action. Il se jeta sur Arnie et le fit tomber par terre. Sans même réfléchir, j'entrai à mon tour dans la bagarre et envoyai à Vandenberg un coup de pied terrible dans le cul. Vandenberg, un grand type maigre qui devait avoir dans les dix-neuf ou vingt ans, se mit à brailler et à sautiller sur place en se tenant le fond. C'est alors qu'un bras m'entoura la gorge et qu'une main serra ce que j'ai entre les deux jambes... Je compris ce qu'on allait me faire, mais il était trop tard pour m'y opposer. La main serra aussi fort que possible mes testicules, ce qui produisit une douleur quasiment insupportable dans mon ventre et dans mes jambes. Lorsque le bras relâcha son étreinte autour de mon cou, je ne pus que m'écrouler par terre, ramassé en boule.

« Alors, ça t'a plu, ça, gros con ? » me demanda un type lourdaud aux dents pourries qui portait des lunettes à fine monture métallique, tout à fait déplacées sur sa tronche d'abruti. C'était Moochie Welch, un autre copain de Buddy, Mais soudain le cercle des spectateurs s'ouvrit et j'entendis une voix d'adulte crier : « Laissez-moi passer ! Dispersez-vous, vous autres ! Allez, du balai ! » C'était enfin M. Casey.

Buddy Repperton eut le temps de ramasser son cran d'arrêt, de faire rentrer la lame et de fourrer le tout dans la poche arrière de son jean. Sa main était sanguinolente et allait enfler. Le misérable salaud, j'espérais qu'elle gonflerait assez pour ressembler aux gants de Donald Duck !

Moochie Welch s'écarta de moi en jetant un regard vers M. Casey et me lança : « On se retrouvera, connard ! » Don Vandenberg dansait moins la gigue, mais il se tenait encore la partie de sa personne qui avait souffert, et des larmes de douleur lui coulaient sur le visage. Arnie passa un bras autour de moi et m'aida à me relever. Sa chemise était toute sale à l'endroit où il était tombé quand Vandenberg s'était jeté sur lui.

« Ça va, Dennis ? Qu'est-ce qu'il t'a fait ? »

— Il m'a un peu serré les couilles. Mais ça va aller. »

M. Casey se fraya un chemin à travers l'assistance et évalua la situation. M. Casey est de taille moyenne, d'âge moyen et il perd ses cheveux. Il porte des lunettes à épaisse monture de corne et des chemises blanches toutes simples, sans cravate. Ce n'est pas un balèze, mais on le respecte. Personne ne lui jouerait de tour de cochon, parce qu'il n'a pas peur des gosses, comme tant d'autres professeurs. Les jeunes le sentent bien ; Buddy, Don et Moochie, comme les autres, et cela se voyait dans leur façon de baisser les yeux et de racler leurs souliers par terre.

« Disparaissez ! » lança M. Casey aux quelques élèves qui restaient encore. Moochie Welch tenta de s'esquiver. « Pas toi, Moochie ! lui dit M. Casey.

— Oh, mais j'ai rien fait, moi, m'sieur !

— Moi non plus ! fit Vandenberg. Comment se fait-il que vous vous en preniez toujours à nous ? »

M. Casey s'approcha de moi. Arnie me soutenait toujours d'un bras. « Ça va, Dennis ? »

Je commençais à peine à reprendre mes esprits. J'aurais encore été dans les pommes si je n'avais pas eu le temps de freiner la main de Welch avec une de mes cuisses. Je lui fis oui de la tête.

M. Casey revint vers les trois coupables. « C'est du joli ! Trois contre deux ! »

Buddy leva la tête, jeta à Casey un regard mauvais et abaissa les yeux. « C'est eux qui ont commencé.

— Ce n'est pas vrai..., dit Arnie.

— Ferme-la, eh, du con ! » s'exclama Buddy. Il allait ajouter quelque chose, mais M. Casey l'avait déjà attrapé et plaqué contre le mur de l'atelier. Il se mit à le cogner régulièrement, et

chaque fois que le dos de Repperton heurtait le mur, la tôle ondulée tremblait. Il secouait Repperton comme une poupée de chiffon. Mince, il devait avoir des muscles sous sa chemise !

« Tu vas la fermer, oui ? Tu vas la fermer, ou bien tu vas surveiller ton langage ! »

Casey lâcha Repperton. Son T-shirt était sorti de son pantalon, laissant voir la peau blanchâtre de son ventre. Puis il revint vers Arnie. « Alors ?

— Je passais devant le coin des fumeurs pour aller m’asseoir sur un banc et manger mon déjeuner. Repperton fumait là avec ses amis. Il s’est dirigé vers moi, il a fait tomber mon sac et il l’a écrasé par terre avec son pied... C’est comme ça que tout a commencé. »

En temps normal, je ne suis pas du genre cafteur, mais Repperton avait décidé qu’il fallait plus qu’une bonne correction pour se venger du fait que Darnell l’avait vidé de son garage. Il aurait pu éventrer Arnie, le tuer.

« Monsieur Casey... », fis-je.

Il se tourna vers moi. Derrière son dos, les yeux verts de Buddy Repperton me lancèrent un regard sinistre, un avertissement. *Tais-toi ; ceci ne regarde que nous*. Un an avant, je ne sais quel orgueil m’aurait fait me taire, mais plus maintenant.

« Oui, Dennis.

— Repperton en a après Arnie depuis l’été dernier. Il a sur lui un couteau, et il avait tout l’air de vouloir le lui planter dedans.

— Sale petit menteur ! cria Repperton d’un air tragique. J’ai pas de couteau ! »

Casey le regarda en silence. Vandenberg et Welch avaient l’air extrêmement mal à l’aise. Ils avaient peur. Leur punition pour la bagarre allait passer de la simple retenue et du renvoi temporaire, dont ils avaient tâté, au renvoi peut-être définitif. Je n’avais qu’un mot à dire. Je réfléchissais. Je faillis me taire. Mais tout au fond de moi, là où les choses sont vraies, je ne *pensais* pas simplement que Repperton avait eu l’intention de blesser Arnie ; je le *savais*. J’ajoutai : « C’est un cran d’arrêt. »

Les yeux de Repperton ne se contentèrent pas de me foudroyer ; ils me promirent l’enfer et tout le tremblement, avec

un long séjour à l'hôpital. « C'est des conneries, monsieur Casey. Il ment. Je le jure devant Dieu. »

M. Casey se taisait toujours. Il tourna lentement les yeux vers Arnie. « Cunningham, Repperton t'a-t-il menacé d'un couteau ? »

Arnie resta un moment silencieux, puis répondit d'une voix si basse qu'on aurait dit un soupir : « Oui. »

Casey se tourna vers Welch et Vandenberg. « Il avait un couteau ? » Ils regardaient leurs pieds et se taisaient. C'était une réponse assez éloquente.

« Vide tes poches, Buddy.

— Vous pouvez toujours courir ! répondit Buddy d'une voix aiguë. J'ai rien !

— Si tu crois que je n'ai pas le droit de te fouiller, tu te trompes. Et si tu t'imagines que je n'en aurais pas la force si je le voulais, tu te trompes encore. Mais...

— Ouais, c'est ça ; essaie un peu, espèce de minable ! Et je te fais passer à travers ce mur ! »

Mon estomac était noué. Je n'avais jamais assisté à une scène pareille. Mais M. Casey avançait inexorablement. « Je n'essaierai rien du tout. Tu vas vider tes poches.

— Vous pouvez toujours vous tâter. » Buddy était appuyé contre le mur de l'atelier et la bosse que formait le couteau dans sa poche arrière ne se voyait pas. Ses yeux lançaient des éclairs, comme ceux d'un animal pris au piège.

Casey jeta un regard à Moochie et à Vandenberg. « Vous deux, montez dans mon bureau et n'en bougez plus jusqu'à mon retour. C'est bien compris ? Vous avez déjà assez d'ennuis comme ça. »

Ils s'éloignèrent côte à côte, lentement, comme pour se protéger l'un l'autre. Moochie jeta un regard derrière lui. Dans le bâtiment principal, la sonnerie retentit. Les élèves rentrèrent dans les classes. Nous avions sauté notre déjeuner, mais tant pis : je n'avais plus du tout faim.

M. Casey se tourna vers Buddy. « Tu te trouves sur une propriété privée, en ce moment, Buddy, et tu devrais remercier Dieu, car si tu as un couteau, tu es coupable d'attaque à main armée. C'est un délit pour lequel on va en prison.

— Prouvez-le ! Prouvez-le ! » cria Buddy. Ses joues étaient enflammées ; il haletait.

« Si tu ne vides pas tes poches immédiatement, je signe ton renvoi, puis j'appelle la police. Lorsque tu mettras le pied dehors, ils seront là pour te cueillir. Tu vois ta situation ? Nous réglons généralement nos propres affaires, dans cet établissement. Mais si tu refuses de vider tes poches, tu iras dans les pattes de la police. C'est clair ? Bien sûr, si tu n'as pas de couteau, il n'y a pas de problème. Mais si tu en as un et qu'ils le trouvent sur toi... »

Il y eut un long silence. Nous nous tenions tous les quatre comme les personnages d'un tableau. Je pensais que Repperton ne ferait rien, qu'il se ferait renvoyer et qu'il essaierait de planquer son couteau discrètement avant de quitter l'école. Mais il dut se rendre compte que les flics fouilleraient l'école et retrouveraient probablement l'arme, car il la sortit de sa poche arrière et la jeta par terre. Elle atterrit sur le cran d'arrêt ; la lame jaillit avec un coup sec et scintilla affreusement dans le soleil de l'après-midi. Vingt centimètres d'acier inoxydable.

Arnie la regarda et passa le dos de sa main sur sa bouche.

« Monte dans mon bureau, Buddy, lui dit calmement M. Casey, et attends-y mon retour.

— Je vous emmerde, avec votre bureau ! » hurla Buddy d'une voix aiguë, fou de colère. Ses cheveux étaient descendus sur son front et il les remonta de la main. « Je me tire de cette sale porcherie !

— Bon, très bien », répliqua Casey aussi calmement que si Buddy lui offrait une tasse de café. Dès cet instant, il était évident que c'en était fini de Buddy au lycée de Libertyville. Ses parents recevraient la feuille bleue leur signifiant sèchement le renvoi de leur fils ; la feuille expliquerait les motifs de son renvoi et les informerait de leurs droits et des recours légaux.

Buddy nous regarda, moi et Arnie, et sourit. « Je vous aurai. Je vous réglerai votre compte. Vous regretterez d'être nés ! » Il donna un coup de pied dans le couteau et s'en alla, les gros talons cloutés de ses bottes de motard raclant le sol.

M. Casey nous regarda. Son visage était triste et fatigué. « Voulez-vous être dispensés de cours pour la fin de la journée

et rentrer chez vous plus tôt ? Je vous fais un papier tout de suite... »

Je regardai Arnie, qui frottait sa chemise sale. Il fit non de la tête. J'ajoutai : « Non, merci. Ça ira.

— Bien. Alors, je vous fais un simple billet d'excuse. »

Nous montâmes dans son bureau et il nous écrivit un mot pour le cours suivant, celui de physique. Lorsque nous entrâmes dans la salle, toutes les têtes se levèrent et il y eut quelques murmures...

Le soir, à la fin des cours, le tableau d'affichage portait un papier avec les trois noms, Repperton, Vandenberg et Welch, suivis chacun du R fatidique. Je cherchai Arnie avant de quitter l'école, pensant que nous rentrerions ensemble et parlerions des événements de la journée, mais je me trompais. Il avait déjà filé retrouver sa Christine chez Darnell.

15

Christine reprend la route

*J'ai une Ford Mustang de 1966 rouge cerise,
Avec ses 380 chevaux, elle a de la reprise ;
Elle a trop de puissance pour les petites routes,
Dès qu'elle apparaît, elle sème la déroute.*

Chuck Berry

Je ne pus parler à Arnie qu'après le match du samedi suivant. Ce jour-là, Christine devait faire sa première sortie...

L'équipe de l'école jouait à Hidden Hills, à vingt-cinq kilomètres de chez nous. Lorsque nous jouions à l'extérieur, nous nous rendions au match dans un autocar appartenant à l'école et qui transportait l'équipe. Généralement, un second car suivait, avec les supporters de l'équipe, puis venait une caravane de voitures remplies de jeunes de Libertyville, couvertes de badges encourageant l'équipe. Ce jour-là, je ne me rendis absolument pas compte qu'une des voitures de la caravane était... Christine.

Ce n'est qu'en descendant du car, dans le parc de stationnement du lycée de Hidden Hills, que je l'aperçus. L'orchestre de l'équipe adverse était déjà installé dans le stade, et le boum-boum de la grosse caisse nous parvenait clairement, amplifié par le ciel bas et nuageux de ce début d'automne. C'était vraiment le premier samedi où il fit un vrai temps de foot, couvert et frais.

La vue de Christine stationnée au milieu des autres voitures fut une grosse surprise. Mais quand je vis Arnie descendre d'un côté et Leigh Cabot de l'autre, je fus carrément abasourdi et, en vérité, très jaloux. Leigh portait des bas de laine marron collants et un pull blanc à mailles larges. Ses cheveux blonds ondulaient magnifiquement sur ses épaules.

« Arnie ! Salut, vieux !

— Salut, Dennis », répondit-il timidement.

Je me rendais bien compte qu'un certain nombre de garçons et de filles qui étaient venus tombaient eux aussi des nues en voyant cela. Comment ? Face-de-pizza avec la fille du Massachusetts !

« Comment vas-tu ? demandai-je à Arnie.

— Bien. Tu connais Leigh Cabot ?

— Bien sûr ! Bonjour, Leigh.

— Bonjour, Dennis. Vous allez gagner, aujourd'hui ? »

Je baissai la voix et répondis avec un accent vulgaire : « Le match est truqué d'avance. Vous pouvez parier vos gentilles miches dessus... »

Arnie rougit légèrement, mais Leigh gloussa en mettant sa main devant sa bouche. Elle me plaisait déjà tant... Elle aurait pu être une petite garce ou alors une crétine profonde (il me semble qu'un grand nombre de filles vraiment jolies le sont), mais elle n'était ni l'une ni l'autre.

« Et comment se porte le véhicule ? repris-je en m'avancant vers la voiture.

— Pas mal, pas mal... » Arnie me suivit en essayant de ne pas montrer un sourire trop fier.

La Plymouth n'avait plus l'air d'être dégringolée d'un toboggan. L'autre moitié de la calandre avait été remplacée, et le pare-brise était impeccable.

« Tu as changé le pare-brise ? »

Arnie hocha la tête.

« Et le capot ? »

Le capot, rouge comme celui d'une voiture de pompiers, éclatant, contrastait avec les ailes de la voiture, encore toutes rouillées. Arnie toucha la voiture d'une main possessive, caressante.

« Oui, j'ai mis moi-même ce capot neuf.

— Tu avais dit que tu en ferais un bijou, et je commence à te croire », dis-je en passant du côté du conducteur. Le sol de la voiture et le revêtement des portières étaient encore en piteux état, mais le siège avant avait été remplacé, comme le siège arrière.

« Ce sera une belle voiture », dit Leigh. Mais dans sa voix, je sentis immédiatement quelque chose de sec qui me fit lui jeter

un regard discret. Ce regard suffit : elle n'aimait pas Christine non plus.

« Bref, elle est en état de rouler, repris-je.

— Enfin... pas tout à fait, répondit Arnie d'un air gêné.

— Que veux-tu dire ?

— Le klaxon ne fonctionne pas, et il arrive que les feux arrière ne s'allument pas quand je freine. Il y a un court-circuit quelque part, et je n'ai pas encore réussi à le localiser. »

Je regardai la vignette toute neuve collée sur le pare-brise. Arnie suivit mon regard. « C'est Will qui m'a filé la vignette. Il sait bien qu'elle est à quatre-vingt-dix pour cent au point.

— Mais n'est-ce pas dangereux ? » demanda Leigh en s'adressant aussi bien à Arnie qu'à moi. Son front s'était légèrement plissé. Peut-être avait-elle senti cette froideur entre Arnie et moi.

« Non, je ne crois pas, répondis-je. De toute façon, quand on roule avec Arnie, c'est comme si on roulait avec Dieu en personne ! »

Cette réflexion fit retomber l'espèce de tension qui s'était soudain créée. Nous nous regardâmes tous les trois ; Arnie et moi éclatâmes de rire, puis Leigh. En la regardant, je sentis de nouveau une pointe de jalousie. Je n'enviais rien à Arnie, mais Leigh était un sacré morceau. Dix-sept ans, presque dix-huit, superbe, parfaite, saine, vivante et curieuse de tout. Ma petite amie Rose-Anne avait du coffre, mais à côté de Leigh, on aurait dit une marmotte en pleine hibernation. Est-ce à ce moment-là que je commençai à la désirer ? A désirer la petite amie de mon meilleur copain ? Ma foi, je crois que oui... Mais je vous jure que je n'aurais jamais remué le petit doigt si les choses s'étaient passées autrement. Malheureusement, elles ne pouvaient pas se passer autrement. Du moins est-ce ce que je me plais à imaginer.

Pendant ce temps, l'équipe avait disparu dans les vestiaires, et notre entraîneur ressortit pour me crier : « Pourrions-nous avoir l'honneur de votre présence, monsieur Guilder ? Je sais que c'est beaucoup vous demander, mais si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous arriver en vitesse dans ce vestiaire et vous mettre en tenue ? »

Je filai vers les vestiaires pendant qu'Arnie et Leigh, bras dessus bras dessous, allaient s'asseoir sur les gradins. Mais avant d'entrer dans le vestiaire, je fis demi-tour et revins en courant vers Christine. J'examinai la plaque d'immatriculation qui tenait par un bout de fil de fer ; elle portait l'inscription : Garage Darnell, Libertyville, Pennsylvanie. Tiens, tiens, tiens ! Darnell lui avait donc passé une plaque alors que la voiture n'avait pas encore tout à fait le droit de circuler. D'ailleurs, ce n'était plus « Darnell » mais « Will », à présent. Très intéressant... Très intéressant, mais peu encourageant... Arnie était-il assez naïf pour croire que les Will Darnell rendent service par pure bonté d'âme ?

Bien que l'équipe adverse fût censée être plus forte que la nôtre, nous eûmes la surprise de les écraser. A dire vrai, ce fut l'un des deux seuls matchs que nous gagnâmes de toute la saison. Et je devais quitter l'équipe avant la fin de la saison...

Je fus remplacé dans la seconde mi-temps et revins au vestiaire. Je pris une douche, me rhabillai, puis me retrouvai dehors au moment où retentissait la cloche annonçant les deux dernières minutes de jeu.

Le parc de stationnement était plein de voitures, mais il n'y avait âme qui vive. Les cris d'encouragement pour l'équipe de Hidden Hills, la poussant à faire l'impossible dans les dernières secondes, parvenaient jusqu'à moi et semblaient aussi dénués d'importance qu'ils devaient l'être en fait. Je marchai jusqu'à Christine.

Je la touchai. J'essayai de la caresser comme Arnie l'avait fait, de l'aimer par amour pour Arnie, tout comme Leigh. S'il y avait quelqu'un qui devait y arriver, c'était bien moi ! Leigh ne le connaissait que depuis un mois, alors que je le connaissais depuis toujours...

Je fis glisser ma main sur la surface rouillée des ailes, pensant à George LeBay, à Veronica et à Rita ; la main qui était censée caresser se referma et je donnai un coup de poing sur le flanc de Christine, si fort que j'eus mal à la main et que je ris en me demandant ce qui me prenait soudain. J'entendis le bruit de copeaux de rouille tomber sous la voiture. Je voulus alors ouvrir

la portière avant. Elle était fermée. Je passai ma langue sur mes lèvres et me rendis compte que j'avais peur. C'était à croire que cette voiture ne m'aimait pas non plus et me soupçonnait de vouloir m'interposer entre elle et Arnie, et que si je ne voulais pas être juste devant elle, c'était parce que... Mon cauchemar me revint. Le moteur allait rugir ; la voiture ferait des petits bonds en avant puis, dans le crissement des pneus, se jetterait sur moi...

Je me secouai. Il était temps que je renonce à toutes ces conneries et que je reprenne le contrôle de mon imagination. Ce n'était qu'une voiture, pas un être vivant nommé Christine. Une Plymouth Fury de 1958 sortie d'une chaîne de fabrication de Détroit en même temps que quatre cent mille autres.

Ces réflexions me calmèrent. Du moins provisoirement. Et pour me montrer que je n'avais pas peur de cette voiture, je m'agenouillai et regardai dessous. C'était retapé de façon encore plus dingue que dessus. Il y avait trois amortisseurs neufs, mais le quatrième était une ruine noirâtre et répugnante qui semblait dater de Mathusalem. Le tuyau de sortie des gaz d'échappement était si neuf qu'il brillait encore de tous ses feux, mais le reste du système d'évacuation des gaz était en si mauvais état qu'il semblait aussi vieux que la voiture. Cela me fit penser à la mort de Veronica. Ces gaz tuent. Ils...

« Dennis, qu'est-ce que tu fiches là ? »

Je devais vraiment me sentir très mal, car je me relevai en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le cœur battant si fort que j'avais l'impression de l'avoir dans la gorge. Arnie me regardait, d'un air froid et en colère.

« J'examinais ton char préhistorique, répondis-je en feignant un air détaché. Où est Leigh ? »

— Aux toilettes, répondit-il en me regardant de ses yeux gris. Dennis, tu es mon meilleur ami, le seul. Tu m'as sans doute épargné un séjour à l'hôpital, le jour où Repperton a sorti son couteau, et je ne l'oublierai jamais. Mais ne fais pas des choses dans mon dos, Dennis. Jamais. »

Des cris parvenaient du terrain. Il ne restait que trente secondes à jouer.

« Arnie, je n'ai aucune idée de ce que tu racontes... »

— Je crois au contraire que tu comprends ce que je dis, répliqua-t-il d'un ton qui ne me laissait aucun doute sur sa colère. Toi et mes parents, vous n'arrêtez pas de m'espionner « pour mon bien », comme on dit. Pas vrai ? Ils t'ont envoyé chez Darnell pour fourrer ton nez dans ce que je faisais...

— Mais voyons, Arnie, attends...

— Tu croyais que j'en saurais rien ? J'ai rien dit sur le coup parce que nous sommes amis, mais il me semble, Dennis, qu'il y a une limite à ne pas dépasser. Pourquoi te mêler de ce qui concerne ma voiture et mes affaires ?

— Pour commencer, je voudrais te dire que c'est pas *tes* parents, mais ton père. C'est lui qui m'a demandé si je voulais aller voir comment tu t'en sortais avec ta voiture. Je n'ai pas refusé car j'étais curieux de le savoir. Ton père a toujours été bien avec moi. Que devais-je faire ?

— Tu aurais dû refuser.

— Tu piges pas, Arnie. Ton père est de ton côté. Ta mère, elle espère encore que tu te planteras en beauté, c'est du moins ce que j'ai cru comprendre, mais Michael désire vraiment que tu réussisses. Il me l'a dit.

— C'est ce qu'il t'a fait croire... Mais tout ce qui l'intéresse vraiment, c'est d'être sûr que je piétine ! C'est ça qu'ils souhaitent, l'un comme l'autre. Ils ne veulent pas que je grandisse parce que ça veut dire qu'ils vieillissent.

— T'es trop dur avec eux, Arnie.

— C'est ce que tu crois. Comme tu viens d'une famille à peu près normale, tu te laisses attendrir. Mais figure-toi qu'ils m'ont offert de m'acheter une voiture neuve si je finissais le lycée avec des bonnes notes. Tout ce que j'avais à faire, c'était de laisser tomber Christine, d'avoir vingt partout, et de promettre d'entrer à Horlicks, où ils m'auraient encore à l'œil pendant quatre ans... ! »

Je ne sus que lui répondre. Le coup était bas, certes.

« Alors, Dennis, ne te mêle pas de ça. Nous nous en porterons mieux tous les deux.

— Je n'ai rien dit à ton père, de toute façon. Simplement que tu travaillais dessus et que ça avançait. Il a eu l'air soulagé.

— Pardi !

— Je n’imaginais pas que t’avais tellement avancé. Mais tout n’est pas encore réglé. Le système d’échappement est bousillé. J’espère que tu roules les vitres ouvertes, parce qu’avec ces gaz...

— Ne me dis pas comment conduire ma voiture ! J’en sais plus sur elle que t’en sauras jamais !

— T’as sans doute raison, répondis-je en contrôlant ma voix. En revanche, je crois que tu ne t’y connais pas tellement en êtres humains. Will Darnell t’a filé une vignette et une plaque et si tu te fais contrôler, il aura des ennuis. Je me demande pour quelle raison il a fait ça, Arnie... »

Pour la première fois, Arnie parut sur ses gardes. « Je te l’ai dit. Il sait que j’ai presque fini.

— Ne joue pas l’idiot, Arnie. Ce type n’aiderait même pas sa propre grand-mère à traverser la rue. S’il fait quelque chose, c’est qu’il y a autre chose à la clé.

— Dennis, vas-tu enfin cesser de t’occuper de ça ?

— Mon vieux, je me fous complètement que t’aies une bagnole ou pas ! Mais je ne voudrais pas qu’à cause d’elle, tu te retrouves dans la merde. Sincèrement. »

Il me regarda, ne sachant plus que penser.

« Enfin, quoi ? On s’engueule parce que j’ai regardé ton tuyau d’échappement ? »

Le match venait de finir. Une bruine s’était mise à tomber, et il faisait plus froid. Nous nous tournâmes vers le stade et vîmes Leigh arriver vers nous, portant son fanion et celui d’Arnie. Elle nous fit signe ; nous lui répondîmes de la même manière.

« Dennis, je me débrouille très bien tout seul, ajouta encore Arnie.

— D’accord. Je l’espère. »

J’eus soudain très envie de lui demander jusqu’où il était engagé vis-à-vis de Darnell, mais c’était une question que je ne pouvais pas poser. Elle amènerait une discussion encore plus amère ; nous prononcerions des mots peut-être définitifs.

« Je le peux », répéta-t-il en touchant sa voiture. Et son regard s’adoucit un peu.

J’éprouvai à la fois soulagement et tristesse. Soulagement, parce que nous avions évité une brouille irréparable ; tristesse, parce que je me rendais compte que ce n’était pas qu’une seule

pièce de notre amitié qui se fermait, mais toute une aile du bâtiment ! Il venait de rejeter ce que je pouvais avoir à dire d'une manière catégorique, et il avait précisé les règles de notre amitié : fais comme je dis, et tout ira bien. Ce qui, soit dit en passant, était exactement l'attitude de ses parents.

Leigh arriva près de nous, les cheveux mouillés par la pluie. Elle avait les joues colorées, et ses yeux pétillaient de bonne santé et de joie saine. D'elle se dégageait une sexualité naïve et neuve qui me donna le vertige. Mais son attention était dirigée vers Arnie...

« Comment cela s'est-il terminé ? lui demanda-t-il.

— Vingt-sept à dix-huit. Nous les avons écrasés. Où étiez-vous passés tous les deux ?

— Oh, on parlait bagnoles », fis-je. Arnie me décocha un regard amusé. Au moins, il n'avait pas perdu son humour, s'il avait perdu son bon sens ! Et je me dis qu'il y avait quelque espoir... Il était en train de tomber amoureux d'elle à la vitesse grand V.

Leigh lui sourit, et je savais, rien qu'en regardant Arnie, que lorsqu'elle lui souriait de cette manière, Christine était reléguée au fin fond de son esprit et redevenait simple véhicule. C'était tout ce que je souhaitais.

16

Confidences

*Seigneur, payez-moi une Mercedes.
Tous mes amis conduisent des Porche,
De quoi ai-je l'air ?*

Janis Joplin

Je vis beaucoup Arnie et Leigh dans les couloirs de l'école pendant les deux premières semaines d'octobre. Ils se mirent à se tenir par la main, puis par l'épaule. En un mot, ça y était ! Je les vis beaucoup, et j'entendis aussi beaucoup parler d'eux. Ils étaient le sujet brûlant des conversations de l'école. Les filles voulaient savoir ce qu'elle pouvait bien lui *trouver* ; les garçons, toujours plus prosaïques et pratiques, se demandaient seulement si cet avorton s'était faufilé dans la culotte de sa petite amie.

Un lundi, à la mi-octobre, Arnie et moi déjeunions ensemble sur les bancs du terrain de foot. Cela faisait longtemps que ce n'était pas arrivé, et je me rendis compte combien Arnie me manquait désormais. Il y avait le foot, j'étais délégué de classe, et ma nouvelle petite amie, je l'espérais, consentirait sans doute à déboutonner mon pantalon avant la fin de l'année scolaire, mais quand même, Arnie me manquait. D'abord, il y avait eu Christine ; maintenant, Leigh et Christine. Enfin, j'espérais que c'était dans cet ordre...

« Où est Leigh, aujourd'hui ? »

— Elle est restée chez elle. Elle a ses règles, et ça lui fait mal. »

Intérieurement, je fis un bond. Si elle lui parlait de ses petits problèmes féminins, ils avaient dû faire sacrement ami-ami...

« Comment t'y es-tu pris pour l'amener au match, le jour où nous avons battu Hidden Hills ? »

Il rit. « Le seul match où je vais depuis des années... Nous vous avons porté chance ! »

— Tu l’as simplement appelée et tu lui as demandé si elle voulait venir ?

— J’ai bien failli ne rien faire du tout ! C’était le premier rendez-vous de ma vie. Je n’ai pas dormi plus de deux heures, la nuit d’avant. Après, une fois qu’elle a accepté, je redoutais de me rendre ridicule, ou bien que Buddy Repperton se ramène et me saute dessus.

— Tu ne m’as pas fait l’impression d’être à court. »

Il me regarda, heureux. « C’est vrai ? Eh bien, tant mieux. Mais j’avais une de ces trouilles ! On s’était parlé dans les couloirs, tu sais, et elle était même entrée au club d’échecs. Elle n’est pas très bonne, mais je lui apprends... » Je pense bien, vieux salaud ! me dis-je. Mais je me tus. Je voulais entendre toute l’histoire. Draguer Leigh Cabot, quel coup ! « ... Alors, au bout d’un moment, je me suis dit qu’elle s’intéressait peut-être à *moi* ! J’ai probablement mis plus longtemps pour piger que d’autres types ; des types comme toi, Dennis.

— Je sais, je sais, mec, fis-je en jouant les blasés. Je suis une véritable machine sexuelle, comme chantait James Brown.

— Non, non, non, répondit Arnie d’un ton sérieux. Mais tu connais les filles. Tu les comprends. Moi, j’en ai toujours eu si peur. Je ne savais pas quoi leur dire. Je ne sais toujours pas, d’ailleurs. Mais Leigh est différente... Donc, j’avais peur de lui demander si elle voulait sortir avec moi. Un jour, au labo de chimie, j’entends deux types parler d’elle. L’un dit à l’autre qu’il a proposé à Leigh de sortir et qu’elle a refusé, mais qu’elle a dit non... gentiment. Comme si elle reconsidérerait la question s’il lui demandait de nouveau un peu plus tard... Alors, j’ai imaginé Leigh sortant avec ce type et je me suis sentis absolument jaloux. C’est ridicule, non ? Après tout, elle lui avait dit non. Et puis, ce qui m’a décidé aussi, c’est que le type n’avait pas l’air vexé ou honteux ou... rejeté. Un truc comme ça, tu vois ? Il avait simplement tenté sa chance et n’avait pas réussi. Rien de plus. J’ai donc décidé que j’en étais capable aussi. N’empêche, quand je l’ai appelée, j’étais en nage. Mon vieux, tu n’as pas idée. L’enfer ! Je l’imaginais me riant au nez et s’écriant : « Moi, sortir avec toi, espèce de nabot ? Mais tu rêves debout ! Je n’en suis pas encore réduite à ça ! »

— En effet, je me demande pourquoi elle ne t'a pas répondu ça !

— Espèce de vieux pourri ! dit Arnie en me donnant un coup de coude dans les côtes. Bref, je l'appelle et, mon vieux, je suis resté muet ! J'essayais d'articuler quelque chose, mais rien à faire. Elle dit : « Mais qui est à l'appareil ? », comme si on lui jouait un tour. Et moi, je me disais : Mais c'est ridicule ! Si je peux lui parler dans les couloirs de l'école, je peux aussi lui parler au téléphone ! Elle ne va pas me fusiller parce que je lui demande un rancart ! Alors, je lui ai dit : « Bonjour-ici-Arnie-Cunningham », et j'ai commencé à déblatérer sans même savoir où je voulais l'emmener, et je me disais : bientôt, je ne vais plus rien avoir à lui dire, elle va raccrocher et ce sera foutu. Alors, je lui ai dit le premier truc qui me passait par la tête, si elle voulait venir avec moi à un match le samedi suivant ? Et elle a répondu qu'elle adorerait, du tac au tac, comme si elle n'attendait que ça, que je le lui propose...

— C'était probablement le cas.

— Ouais, ça se peut..., fit Arnie, stupéfait par cette idée. Mais je lui ai proposé le match pour m'en sortir.

— C'est gentil pour moi, ça ! Voilà ce que je récolte, à me défoncer tous les samedis après-midi !

— Non ! Tu sais bien ce que je veux dire ! Après le coup de téléphone, j'ai eu une idée horrible et je t'ai appelé. Tu te souviens ? »

Tout à coup, cela me revint. Arnie m'avait demandé si le match avait lieu chez nous ou dehors et il avait semblé catastrophé d'apprendre que c'était à Hidden Hills.

« J'avais un rendez-vous avec la plus belle fille du bahut, mais le match était à l'extérieur et ma voiture était bloquée dans un garage...

— Vous auriez pu prendre le car.

— Je sais, mais j'ai cru que toutes les places étaient réservées... Alors je suis allé trouver Will. Je savais que Christine était en état de rouler, même si elle n'en avait pas encore le droit. J'étais malade. Eh ben, il a été super. Il m'a dit qu'il comprenait l'importance que cela avait pour moi, et que

si... » Arnie s'interrompt et réfléchit. « Et voilà toute l'histoire », finit-il platement.

Et que si...

Mais ce n'était pas mes affaires.

Sois ses yeux, avait dit mon père...

Mais je ne voulus rien savoir. Nous revînmes vers les classes ; il n'y avait personne, à part trois types et deux filles qui finissaient en toute hâte un joint...

« As-tu revu Buddy Repperton ? demandai-je à Arnie.

— Non. Et toi ? »

Oui, je l'avais aperçu une fois, à la station-service que tenait le père de Don Vandenberg, un misérable garage sur une route de campagne qui était au bord de la faillite depuis l'embargo arabe sur le pétrole de 73. Buddy ne m'avait pas vu ; je n'avais fait que passer.

« Quel merdeux ! » dit Arnie avec un mépris qui ne lui ressemblait pas.

Ce mot, encore une fois. Surmontant mes hésitations, je demandai à Arnie où il l'avait appris. Il me regarda pensivement.

« Tu te rappelles le jour où j'ai acheté la voiture ? Je suis rentré chez LeBay pendant que tu attendais dehors... On s'est assis et il m'a offert une bière. J'ai préféré accepter. Je ne voulais pas l'offenser et passer à côté de l'occasion. Alors, on a bu une bière et il s'est lancé dans un interminable monologue comme quoi tous les merdeux étaient après lui. C'était son mot, Dennis ; les *merdeux*. Les merdeux le forçaient à vendre sa voiture. Tout était de leur faute. Les merdeux voulaient l'obliger à passer un test de code de la route tous les deux ans et un examen des yeux tous les ans. Les merdeux de sa rue ne l'aimaient pas, et quelqu'un avait jeté une pierre sur son pare-brise... Je comprends tout cela, Dennis, mais ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a laissé sa voiture se détériorer à ce point... Finalement, à la fin de la conversation, tandis qu'il comptait l'argent que je lui avais remis, il grogna entre ses dents : « Cette voiture de merde ! Je veux être damné si je comprends pourquoi tu la veux, mon gars. Tu tires la mauvaise carte ! » Je lui ai répliqué que je pensais pouvoir en faire

quelque chose de bien. Il a alors ajouté : « Si les merdeux te laissent faire... » »

La nuit suivante, je fis un nouveau rêve avec Christine. Arnie était au volant, cette fois, le cadavre en décomposition de Roland D. LeBay paraissant sommeiller à côté de lui, tandis que la voiture bondissait hors du garage en hurlant, et ses phares sauvages me happaient dans leur lumière. Je me réveillai avec mon oreiller serré contre ma bouche, étouffant mes cris.

17 L'accident

*Touche-moi ça, touche-moi ça,
Mon pote, tu ne t'en remettras pas.*

The Beach Boys

Je ne devais plus reparler à Arnie avant un bon moment. Car le samedi suivant, alors que nous jouions contre l'équipe de Ridge Rock, perdant sur la marque spectaculaire de quarante-six à trois (mais je n'étais plus là à la fin du match), je fus coincé par trois membres de l'équipe adverse sur leur ligne de défense. Il y eut un instant de douleur atroce, comme un grand éclair blanc au cœur d'une explosion nucléaire, puis le noir complet.

Je restais longtemps dans cette obscurité, bien que je ne m'en rendis pas compte. Je fus dans le coma pendant une cinquantaine d'heures, et lorsque je me réveillai, le lundi 23 octobre en fin d'après-midi, ce fut pour me retrouver à l'hôpital de Libertyville. Papa et Maman étaient à mon chevet. Ellie aussi, le visage pâle et tiré. Elle avait de gros cernes sous les yeux, ce qui me toucha terriblement. Elle avait pleuré pour moi, malgré tous les bonbons et les friandises que je lui avais chipés, en dépit de la fois où, alors qu'elle avait douze ans et qu'elle avait passé une semaine à se regarder de profil dans une glace, vêtue de son maillot de corps le plus serré pour voir si ses petits seins pointaient enfin, je lui avais donné pour plaisanter une boîte d'épinards en conserve, provoquant une crise de larmes chez elle et presque deux semaines de bouderie de la part de Maman...

Arnie et Leigh vinrent me voir. Le soir même, ma tante et mon oncle d'Albany arrivèrent, et les jours suivants, ce fut un véritable défilé de parents éloignés et d'amis. Toute l'équipe de foot vint, y compris notre entraîneur qui avait l'air d'avoir pris un coup de vieux. Ce fut lui qui me dit que je ne rejouerais jamais. Je ne sais pas à quoi il s'attendait, d'après la figure qu'il

prit pour m'apprendre la nouvelle. Il avait peut-être cru que j'éclaterais en sanglots ou que je piquerais une crise de nerfs. En vérité, cela ne me fit pas grand-chose. J'étais trop content de me retrouver en vie et de savoir que je remarcherais normalement. Car je l'avais échappé belle. J'avais les deux jambes cassées, dont une en deux endroits ; mon bras droit s'était plié dans mon dos et j'avais une vilaine fracture des os de l'avant-bras, une fracture du crâne, et ce que le médecin qui s'occupait de moi appelait « un accident des vertèbres inférieures », ce qui semblait signifier que j'étais passé à deux doigts de la paralysie définitive.

Je reçus de nombreuses visites, des fleurs et des cartes. Tout cela avait un côté terriblement agréable, mais je dus supporter aussi bien des souffrances et des nuits blanches. J'avais un bras et une jambe maintenus en l'air par des poulies – je me grattais sans arrêt sous le plâtre –, et un moulage provisoire autour du bas des reins.

J'avais énormément de temps devant moi... Je lisais les journaux, je posais des questions à mes visiteurs et, à mesure que mes soupçons se formaient et devenaient de plus en plus terrifiants, il m'arriva parfois de me demander si je n'étais pas en train de perdre l'esprit. Je restai à l'hôpital jusqu'à Noël, mais lorsque je regagnai enfin la maison familiale, ces soupçons étaient précis et définitifs. Il ne m'était pratiquement plus possible de refuser l'évidence monstrueuse qui s'était imposée à moi, et je savais que je ne perdais pas la tête. D'une certaine façon, c'eût été mieux. Mais en vérité, lorsque je sortis de l'hôpital, ce fut avec la peur de ce que j'avais compris. J'ajouterai qu'à ce moment-là, j'étais aussi amoureux de la copine de mon meilleur ami.

Trop de temps pour réfléchir...

Trop de temps pour me traiter de tous les noms. Trop de temps pour regarder le plafond en souhaitant n'avoir jamais connu Arnie Cunningham, ni Leigh Cabot... ni Christine.

II.

Arnie

Âge tendre et chansons d'amour

18

Nouvelle dispute

*Le marchand m'a dit : « Echangez votre vieille voiture
Contre une neuve qui file à toute allure ;
Dites-moi quelle marque et signez-moi ce papier,
D'ici une heure, elle vous sera livrée. »*

Chuck Berry

La Plymouth 1958 d'Arnie Cunningham reçut l'autorisation de rouler dans l'après-midi du 1^{er} novembre. Ce processus, qui avait commencé le jour où, avec l'aide de son ami Dennis Guilder, il avait remplacé un premier pneu crevé, se termina par le paiement des sommes dues pour obtenir cette autorisation : huit dollars cinquante d'impôts indirects, deux dollars de taxe municipale lui permettant de stationner gratuitement dans le centre ville, et quinze dollars de taxe d'immatriculation, avec une plaque portant le numéro HY-6241-J, Etat de Pennsylvanie. Après s'être acquitté de ces sommes, Arnie Cunningham revint chez Darnell dans une voiture que celui-ci lui avait prêtée pour l'occasion, puis se mit au volant de Christine et se rendit chez lui. Son père et sa mère rentrèrent ensemble de Horlicks une heure après environ, et la bagarre commença immédiatement.

« Vous l'avez vue ? leur demanda Arnie. J'ai le droit de rouler depuis cet après-midi. »

Arnie était fier, et à juste titre. Christine venait d'être lavée et polie, et elle brillait dans le soleil de cette fin de journée automnale. Toute trace de rouille n'en avait pas encore disparu, mais il n'y avait aucune comparaison avec l'état dans lequel elle était le jour où Arnie l'avait achetée. Les ailes aussi bien que les capots avant et arrière étaient flambant neufs ; l'intérieur était impeccable. Verre et chrome scintillaient de tous leurs feux.

« Bien entendu, que nous l'avons vue ! rétorqua sèchement Regina en mélangeant furieusement le cocktail qu'elle venait de se préparer. Et nous avons même failli rentrer dedans. Tu vas me retirer ça de là en vitesse. Je ne veux pas que tu stationnes devant chez nous. On va croire que nous vendons des voitures d'occasion !

— Maman... », prononça un Arnie blessé et défait. Il regarda son père, mais Michael était parti se préparer, lui aussi, une boisson forte, sentant peut-être qu'il allait en avoir besoin.

Regina était plus pâle que d'habitude, et son rouge à joues ressortait presque comme celui d'un clown. Elle avala d'un trait la moitié de son gin-tonic, grimaçant comme quand on prend un mauvais médicament. « Ramène cet engin d'où il vient. Je n'en veux pas et il ne restera pas ici. Un point, c'est tout !

— Le ramener ? répliqua Arnie en colère. Fameuse idée ! Un garage qui me coûte vingt dollars par semaine !

— Ça te coûte beaucoup plus que ça, dit Regina en sifflant le fond de son verre. J'ai jeté un coup d'œil à ton carnet de chèques l'autre jour et...

— Tu as fait *quoi* ? » s'écria Arnie, les yeux écarquillés.

Regina rougit légèrement mais ne baissa pas son regard. Michael était revenu et se tenait dans le cadre de la porte, les regardant d'un air malheureux.

« Oui, je voulais savoir combien tu avais déjà dépensé pour cette satanée bagnole. Qu'y a-t-il là de surprenant ? Tu dois entrer à la faculté l'an prochain et, à ma connaissance, les études sont payantes, dans ce pays.

— Mais comment est-ce possible ? Tu as fouillé ma chambre jusqu'à ce que tu trouves mon carnet de chèques ? Tu en as peut-être profité pour voir s'il n'y avait pas de la drogue, aussi ! Ou des journaux de cul ! Ou même des taches de sperme sur les draps ! »

Regina resta bouche bée. Elle s'était sans doute attendu à ce que son fils fût blessé et en colère, mais pas à cette explosion de rage tous azimuts.

« Arnie ! aboya Michael.

— Quoi ? Je croyais que c'était mes affaires ! Combien de temps avez-vous passé à me parler de mes responsabilités ? »

Regina reprit : « Je suis déçue de ta réaction, Arnold. Très déçue et blessée. Tu te conduis comme...

— Ne viens pas me dire comment me conduire ! Je me casse le cul pendant plus de deux mois et demi à travailler sur cette voiture pour qu'elle puisse rouler, et le jour où je la ramène chez moi, la première chose que vous trouvez à me dire, c'est : enlève ça de là ! Comment dois-je réagir ? En sautant de joie ?

— Tu n'as aucune raison d'employer ce ton avec ta mère. » Malgré tout, Michael essayait d'être conciliant. « Ni de parler comme tu le fais. »

Regina tendit son verre. « Prépare-moi un autre verre. Il y a une bouteille de gin neuve dans l'armoire. » Puis, se retournant vers son fils, elle poursuivit : « En juillet, tu avais pratiquement quatre mille dollars sur ton compte...

— Je vois que tu contrôles ça depuis longtemps, hein ? » dit Arnie qui, soudain dégoûté, s'assit en contemplant sa mère d'un air incrédule. « Dans ces conditions, pourquoi n'as-tu pas gardé mon argent sur un compte à toi ?

— Parce que, jusque récemment, tu semblais te rendre compte de ce à quoi cet argent était destiné. Mais depuis deux mois, il n'est plus question que de voiture-voiture-voiture, et dernièrement de nana-nana-nana. A croire que tu as perdu la tête deux fois de suite.

— Merci. Ça fait toujours plaisir de savoir ce que votre mère pense vraiment de vous !

— En juillet, donc, tu avais presque quatre mille dollars. Mais pour tes *études*, Arnie. Pour tes *études* ! A présent, il t'en reste juste deux mille huit cents. Tu peux toujours me reprocher de t'espionner, et j'admets que ce n'est pas très agréable, mais reconnais que tu as dépensé douze cents dollars en deux mois. C'est peut-être pour ça que je n'ai pas envie de voir cette voiture ici. Tu devrais le comprendre. J'ai l'impression de voir devant mes yeux...

— Ecoute...

— ... les billets filer.

— Puis-je te dire deux ou trois choses ?

— Non, je ne crois pas, Arnie. Franchement, je ne crois pas. »

Michael était revenu avec le verre de gin. Il y ajouta du tonic et le lui tendit. Regina but avec la même grimace pendant qu'Arnie la regardait pensivement. « Et dire que tu enseignes à la faculté ! Tu enseignes dans une faculté et voilà ton attitude ! « J'ai parlé ; vous pouvez vous taire. » Formidable ! Je plains tes étudiants...

— Fais attention, Arnie ! rétorqua sa mère en dirigeant un doigt vers lui. Fais bien attention !

— Est-ce que tu veux bien m'écouter une minute, oui ou non ?

— Parle. Mais ça ne changera rien. »

Michael se racla la gorge. « Regina, je crois qu'Arnie a raison. Ce n'est pas très constructif, comme atti... »

Elle se retourna féroce vers lui. « Pas un mot, toi ! »

Michael se rétracta.

« Pour commencer, reprit Arnie, si tu as bien examiné mon compte, tu auras noté que j'ai eu une grosse dépense début septembre, lorsque j'ai dû acheter un avant tout neuf pour Christine.

— Tu en parles comme s'il y avait de quoi être fier !

— Je le suis. J'ai installé ça tout seul, sans l'aide de personne, et j'ai fait du bon boulot. Personne ne remarquerait la différence. Mais la question n'est pas là... Si mon compte a alors accusé son niveau le plus bas, deux mille deux cents dollars, il a remonté de six cents à partir de ce moment-là. Et ça, parce que Will Darnell a trouvé que je travaillais bien et a commencé à me donner du boulot. Si je peux y ajouter six cents dollars tous les deux mois (et même davantage s'il m'envoie chercher à Albany les voitures qu'il rachète), j'aurai quatre mille six cents dollars à la fin de l'année scolaire. Et si je travaille au garage tout l'été, j'entrerai en fac avec pratiquement sept mille dollars. Et tout ça, grâce à la voiture que tu détestes tant.

— Cela te fera une belle jambe, si tu ne peux pas aller dans une bonne faculté », répliqua Regina en changeant de terrain traîtreusement, comme elle l'avait fait lors de tant de réunions lorsque quelqu'un avait le front de mettre en doute ses opinions... ce qui n'arrivait pas souvent. « Car tes notes ont baissé.

— Pour une malheureuse fois ce trimestre où je n'ai pas eu la moyenne en maths !

— Ce n'est que le commencement ! Tes notes vont continuer de baisser ! Et c'est à cause de cette voiture qui t'obsède ! Une petite amie, passe encore. Mais cette voiture, c'est une folie ! Même Dennis dit que... »

Arnie bondit si près d'elle qu'elle recula et flancha un instant.

« Laisse Dennis en dehors de cette histoire ! Régions ça entre nous !

— Entendu, répondit-elle en changeant une nouvelle fois de terrain. Il n'en reste pas moins que tes notes vont chuter. Je le sais, ton père le sait, et cette mauvaise note en mathématiques est une indication. »

Arnie sourit, ce qui mit sa mère sur ses gardes.

« Très bien ! Je te propose ceci : je garde la voiture jusqu'aux moyennes trimestrielles, et si j'ai une seule note en dessous de la moyenne, je la vends à Darnell. Il la rachètera immédiatement ; il sait qu'il peut en tirer mille dollars, dans son état actuel. Son prix ne va plus cesser de monter, maintenant... » Arnie réfléchit et reprit : « J'irai même plus loin. Si je ne suis pas dans les premiers, je la vends aussi à Darnell. Qu'en dis-tu ?

— Je dis non », répondit immédiatement Regina en décochant à Michael un regard qui signifiait : ne te mêle pas de ça. Michael, qui avait ouvert la bouche, la referma aussitôt.

« Et pourquoi ? demanda Arnie avec une fausse douceur.

— Parce que c'est une ruse, et tu sais bien que c'en est une ! hurla Regina maintenant totalement hors d'elle. Et d'ailleurs, j'en ai assez de cette discussion et de ton insolence ! Quand je pense que j'ai changé tes langes sales ! Je t'ai dit d'enlever cette voiture de là ; je ne veux pas l'avoir sous les yeux ; voilà tout ! Point à la ligne !

— Qu'en penses-tu, Papa ? »

Michael rouvrit la bouche.

« Il pense comme moi, dit Regina.

— Je peux bien dire n'importe quoi, pas vrai ?

— Arnie, je considère que cela suffit comme... »

Elle avait commencé à pivoter sur elle-même, mais Arnie la saisit par le bras, juste au-dessus du coude. « En effet, quand tu as décidé quelque chose, tu ne vois plus, tu n'entends plus, tu ne penses même plus !

— Arnie, arrête ! » cria Michael.

Arnie et sa mère se dévisageaient comme des chiens de faïence.

« Je vais te dire, moi, pourquoi tu ne veux pas voir cette voiture. Ce n'est pas à cause de l'argent, parce que cette voiture m'a valu un boulot que je fais bien et qui va me rapporter. Tu le sais. Ce n'est pas non plus à cause de mes notes. Elles ne sont pas plus mauvaises qu'avant. Tu le sais aussi. Non, c'est parce que tu ne supportes pas de ne pas me mener à la baguette, tout comme tu mènes tes cours à la baguette, comme tu le mènes *lui* (Arnie désigna du pouce Michael qui parvint à avoir l'air en colère, coupable et malheureux en même temps) et comme tu m'as toujours mené. » Le visage d'Arnie était tout rouge, à présent ; ses poings étaient serrés. « Tout ce libéralisme de merde sur la façon dont la famille décide les choses ensemble, en discute ensemble, les fait ensemble. Mais la vérité, c'est que c'est *toi* qui as toujours décidé de tout : quelles chaussures je devais porter, quels vêtements je devais mettre, avec qui je pouvais jouer ou pas, où nous allions en vacances, quand changer de voiture et quelle nouvelle voiture choisir. Or voici quelque chose où tu n'as rien à dire, et ça, tu ne le supportes pas ! »

Elle le gifla. Le claquement sec fit penser à un coup de pistolet. Dehors, la nuit tombait et des voitures passaient, indistinctes, phares mis en code. Christine, trônant devant le garage des Cunningham tout comme elle avait autrefois trôné devant celui de Roland D. LeBay (sauf qu'elle paraissait considérablement plus belle aujourd'hui), semblait distante et très au-dessus de cette vilaine et indigne mêlée en famille. Brusquement, comme sous un choc, Regina Cunningham se mit à pleurer. C'était un véritable événement, pareil à une averse de pluie dans le désert, qu'Arnie avait vu peu souvent depuis qu'il était né, et dont il n'avait jamais été la cause. Les larmes de sa mère étaient effrayantes, raconta-t-il ensuite à Dennis,

simplement parce qu'elles étaient. De plus, ces larmes l'avaient vieillie de façon terrifiante, comme si elle était passée de quarante-cinq à soixante ans en quelques secondes. Les yeux inondés de larmes, elle chercha à tâtons son verre au-dessus de la cheminée, mais le heurta avec la main et le fit tomber par terre où il se brisa en mille morceaux. Une sorte de silence incrédule tomba sur eux, un étonnement qu'on en fût venu là. Pourtant, à travers la faiblesse de sa voix envahie par les sanglots, elle parvint à articuler encore : « Je n'en veux pas, ni dans notre garage ni devant la maison, Arnold. »

Arnie répondit avec froideur : « Pour rien au monde je ne voudrais qu'elle y soit. » Il se dirigea vers la porte de la maison, se retourna vers ses parents et, les regardant tous les deux, ajouta : « Et merci de votre compréhension, l'un comme l'autre. » Puis il sortit.

19

Arnie et Michael

*Depuis que tu m'as quitté
Je garde mes lunettes de soleil sur le nez
Mais je sais que je pourrai m'en tirer
Tant que ma Cadillac noire continuera de briller.*

Moon Martin

Michael rattrapa son fils dans l'allée. Il lui posa une main sur l'épaule, mais Arnie se dégagea tout en continuant de chercher les clés de Christine.

« Arnie, je t'en prie. »

Arnie fit volte-face. Le fiasco de cette soirée allait être total et définitif s'il frappait son père. Mais il se détendit un peu et s'appuya contre sa voiture, la touchant de la main gauche, la caressant, semblant en tirer une force.

« Que veux-tu ? »

Michael ouvrit la bouche, hésitant sur la manière de s'y prendre. Une expression d'impuissance se répandit sur son visage (c'eût été drôle si cela n'avait pas été si triste) ; il eut l'air soudain vieux et usé. « Arnie... Arnie, je suis désolé. Vraiment...

— Ouais ! J'ai pu le constater, à voir comment tu prenais ma défense !

— Je t'en prie. C'est dur, pour moi. Plus dur que tu ne le crois. »

Quelque chose, dans la voix de son père, intrigua Arnie. Dans ses yeux, il lut du désespoir et du chagrin.

« Je ne prétends pas avoir voulu prendre ta défense. Je comprends le point de vue de ta mère aussi, tu sais ? J'ai bien vu comment tu l'as tараudée, décidé à imposer ton propre point de vue à n'importe quel prix... »

Arnie poussa un rire amer. « En d'autres termes, exactement comme elle.

— Ta mère passe par une période que connaissent toutes les femmes de son âge. C'est très dur pour elle. »

Arnie cligna les yeux, incertain de ce dont son père lui parlait. Qu'est-ce que cela avait à voir avec le sujet de la querelle ?

« C... comment ?

— Le retour d'âge. Elle a peur ; elle boit trop ; il lui arrive d'avoir mal. Pas beaucoup, rassure-toi, mais tout ça la bouleverse complètement. Tu es son seul enfant, et dans l'état où elle est actuellement, elle ne veut qu'une chose : que tout aille bien pour toi, à n'importe quel prix.

— Tu parles ! Elle veut tout diriger ; ce n'est pas nouveau. Elle a *toujours* voulu tout diriger.

— Tu lui en voulais à mort, ce soir, et elle le savait. Moi aussi.

— C'est elle qui a commencé.

— Non, c'est toi en amenant ici cette voiture. Tu savais ce qu'elle en pense. Et elle a raison sur un autre point : tu as changé. Cela a commencé le jour où tu es rentré avec Dennis et où tu nous as annoncé que tu avais acheté une voiture. Tu crois que c'est facile, pour des parents, de constater que leur fils possède des traits de caractère dont ils ignoraient totalement l'existence ?

— Voyons, Papa, tu ne crois pas que tu pousses un... ?

— Nous ne te voyons plus ! Ou bien tu travailles à ta voiture, ou bien tu es avec Leigh...

— Je croirais entendre Regina !

— Tu te trompes, là-dessus ! Tout comme elle. Elle est comme elle est, et tu lui ressembles, mais moi, je suis comme le commandant d'un bataillon de Casques bleus qui vont se faire écrabouiller. »

Arnie se tassa un peu ; sa main se reposa sur la voiture et recommença à la caresser, à la caresser...

« D'accord. Je comprends. Mais je ne sais pas comment tu acceptes d'être manœuvré comme ça. »

Michael eut un petit sourire triste et humilié. « Des fois, les choses se transforment en habitudes. Et il y a peut-être des compensations que tu ne peux comprendre et que je ne peux expliquer. Et puis... eh bien, je l'aime, tu sais. »

Arnie haussa les épaules. « Oui... et alors ?

— Tu m’emmènes faire un tour ? »

Arnie fut stupéfait, puis cela lui fit plaisir. « Bien sûr ! Grimpe. Tu as une destination particulière ?

— L’aéroport. »

Arnie leva les sourcils. « L’aéroport ? Mais pourquoi ?

— Je t’expliquerai en route.

— Et Regina ?

— Ta mère est couchée », répondit doucement Michael, et Arnie eut la bonne grâce de rougir légèrement.

Arnie conduisait bien. Les phares tout neufs de Christine creusaient dans le soir un tunnel net et profond. Il y avait peu de circulation. Le moteur tournait avec un doux bruit ; le tableau de bord luisait d’un vert mystérieux. Arnie alluma la radio.

« Cet engin marche au quart de tour ! fit un Michael Cunningham vraiment surpris.

— Merci », dit Arnie, heureux.

Michael renifla. « Même l’odeur a l’air neuve.

— Beaucoup de choses le sont. Les housses des sièges m’ont coûté quatre-vingts dollars. Une partie des dépenses qui font râler Regina. Je suis allé à la bibliothèque, j’ai pris des tas de bouquins, et j’ai essayé de copier aussi bien que possible. Mais ce n’est pas toujours aussi simple qu’on croirait.

— Et pourquoi ?

— Eh bien, la Plymouth Fury 1958 n’a jamais été considérée comme un modèle classique, si bien que peu de gens ont écrit des choses dessus, même dans les publications spécialisées comme *American Car*, *American Classics* ou *Cars of the 1950s*. La Pontiac de 58, elle, est un classique, ainsi que la Thunderbird de la même année, celle qui a des espèces d’oreilles de lapin sur les côtés. Et...

— Je ne me doutais pas que tu en savais autant sur les vieilles automobiles, Arnie ! Depuis quand t’y intéresses-tu ? »

Arnie haussa vaguement les épaules. « Bah... De toute façon, LeBay avait personnalisé le modèle produit par Detroit. Plymouth n’avait pas sorti la Fury en rouge et blanc. Or j’ai

essayé de restaurer la voiture telle que LeBay l'avait voulue. J'ai donc pas mal tâtonné. »

Michael se pencha en avant pour examiner le tableau de bord.

« Que regardes-tu ?

— Ma parole ! Je n'ai jamais vu ça !

— Quoi ? Ah, tu parles de l'enregistreur de kilomètres... ?

— Il marche à l'envers, n'est-ce pas ? »

C'était vrai, il marchait à l'envers, et ce soir du 1^{er} novembre, on pouvait lire 127.915 kilomètres. Sous le regard de Michael, le chiffre des centaines de mètres passa de 5 à 4 à 3 à 2 à 1 à 0, puis à 127.914.

Michael rit. « Voilà une chose que tu n'as pas réparée, fiston ! »

Arnie sourit, mais du bout des lèvres. « Oui, c'est vrai. Will dit que les câbles ont dû s'emmêler quelque part. Je m'abstiendrai d'y toucher. Moi, je trouve ça plutôt amusant.

— Est-ce juste ?

— Que veux-tu dire ?

— Eh bien, entre deux points donnés, est-ce que ça retire la distance exacte qui devrait en fait s'ajouter ?

— Oh, je vois ce que tu veux dire... Non, ce n'est pas juste. Ça recule de deux ou trois kilomètres pour un kilomètre réel. Des fois plus. Tôt ou tard, le câble se rompra, et lorsque je le remplacerai, tout redeviendra normal... Mais au fait, pourquoi allons-nous à l'aéroport ?

— Arnie, je vais t'offrir un ticket de trente jours sur le parc de stationnement de l'aéroport. Cinq dollars. Un peu moins cher que chez Darnell, non ? Et tu pourras la prendre et la laisser quand tu voudras. L'aéroport est desservi par des bus réguliers.

— Par exemple ! Voilà l'idée la plus démente que j'aie entendue depuis longtemps ! Alors, il va falloir que je fasse les trente kilomètres du centre-ville à l'aéroport chaque fois que je vais avoir besoin de ma voiture ? Mais c'est un gag des Marx Brothers ! Non, tu plaisantes ! »

Il allait ajouter quelque chose, quand une main l'attrapa fermement par le cou.

« Tu vas tâcher de m'écouter. Je suis ton père ; tu dois m'écouter. Ta mère a raison, Arnie. Tu es devenu déraisonnable, depuis deux ou trois mois. Plus que déraisonnable, même. Tu es devenu étrange.

— Lâche-moi ! » dit Arnie en tentant de se libérer le cou.

Michael ne lâcha pas, mais serra moins fort. « Je vais mettre les points sur les i. C'est vrai, l'aéroport est au diable. Mais cela coûte exactement la même somme en bus pour y aller que pour se rendre chez Darnell. C'est vrai, il y a des parkings plus proches, mais il y a davantage de vols de bagnoles et d'actes de vandalisme en ville. En comparaison, l'aéroport est bien plus sûr.

— Aucun stationnement public n'est sûr...

— Ensuite, l'aéroport coûte moins qu'un garage en ville et *beaucoup* moins que Darnell.

— La question n'est pas là, et tu le sais.

— Sans doute. Mais tu passes aussi à côté d'autre chose, Arnie. Tu passes à côté de la *vraie* question.

— Et serait-ce trop te demander quelle est la vraie question ?

— Je vais te le dire. » Michael se tut un instant, regardant son fils avec franchise, puis reprit d'une voix basse et monocorde : « En plus de ton bon sens, tu sembles avoir totalement perdu ton pouvoir de réflexion. Tu vas sur tes dix-huit ans et c'est ta dernière année de lycée. Je pense que tu as déjà décidé de ne pas aller à Horlicks. J'ai vu les prospectus des autres facultés que tu as rapportés à la maison...

— En effet. Pas question d'aller à Horlicks après tout ce qui vient de se passer ! Tu n'as pas idée combien il me tarde de m'éloigner d'ici. Ou peut-être t'en doutes-tu...

— Oui, je m'en doute. Et cela vaut peut-être mieux que cette lutte continuelle entre elle et toi. Tout ce que je te demande, c'est de ne pas le lui dire encore. Attends le moment où il faudra remplir la demande d'inscription. »

Arnie fit une moue ne promettant rien de précis.

« Tu iras à la fac en voiture, bien entendu...

— Bien entendu.

— Sauf si la fac que tu choisis ne permet pas aux étudiants de circuler en voiture sur son campus... »

Arnie se tourna vers son père, tout surpris par cette possibilité à laquelle il n'avait jamais songé.

« Je n'irai pas dans une fac qui m'interdit d'avoir ma bagnole !

— Tu vois ! Tu vois ! Ta mère a raison : tu es prêt à fonder ton choix d'une université uniquement sur ses règles concernant la circulation des automobiles sur son campus ! C'est complètement irrationnel ! Cette voiture t'obsède.

— Tu ne peux pas comprendre... »

Michael serra les lèvres un instant, puis reprit : « Aller à l'aéroport en bus est un peu embêtant, je te l'accorde, mais pas tant que ça. D'un autre côté, ça t'obligera à ne t'en servir que quand tu en auras absolument besoin, ce qui te fera faire des économies d'essence. Et ta mère, elle, aura sa petite victoire et ne sera pas obligée d'avoir sous le nez une voiture qu'elle ne veut pas voir. Ce n'est pas l'argent que tu dépenses qui la chagrine ; nous le savons toi et moi. C'est que pour la première fois tu t'éloignes d'elle... de nous. Je crois qu'elle... bah, je ne sais pas... »

Il se tut ; Arnie le regarda, pensif.

« Emmène donc ta voiture à la faculté que tu veux. Même s'il est interdit de rouler sur le campus, on peut toujours se débrouiller...

— Comme en stationnant à l'aéroport... ?

— Exactement. Quand tu rentreras à la maison, les fins de semaine, Regina sera si heureuse de te voir qu'elle ne parlera plus de ta voiture. Bon sang ! Elle t'aidera même, probablement, à la laver et à la bichonner rien que pour t'avoir près d'elle. Et on aura enfin de nouveau la paix dans la famille... Tu es assuré, au fait ? »

Arnie éclata de rire. « Tu rigoles ou quoi ? Si t'es pas assuré en cas d'accident, les flics ne te ratent pas. Sinon, même si l'autre voiture tombe du ciel et s'écrase sur la tienne, t'es responsable. C'est ainsi que les merdeux tiennent les jeunes à l'écart des routes. »

Michael eut envie de dire à son fils qu'un pourcentage élevé d'accidents mortels étaient dus aux jeunes au volant (Regina avait lu une statistique dans le journal du dimanche et la lui

avait rapportée sur un ton apocalyptique), mais il préféra se taire pour le moment.

Ils passèrent sous un panneau lumineux indiquant SERRER À GAUCHE POUR L'AÉROPORT. Arnie mit son clignotant et changea de voie. Michael sembla se détendre légèrement.

« Pour les dégâts, il faut avoir vingt et un ans, reprit Arnie. Il n'y a pas à dire : les compagnies d'assurances sont riches comme Crésus, mais elles ne vous couvrent qu'une fois que les choses sont à leur avantage. Et encore, une fois là, il faut pouvoir dépenser une fortune. Les cotisations ne baissent qu'après vingt-trois ans ou si on est marié. Ils ont tout prévu, ces merdeux ! Ils vous ont jusqu'au trognon. Si on me demande quel est le boulot le plus ignoble, je réponds toujours celui d'agent d'assurances.

— Tu as drôlement étudié la question...

— Je me suis renseigné auprès de cinq compagnies différentes. Contrairement à ce que dit Maman, je n'ai aucune envie de jeter mon argent par les fenêtres. »

Ils étaient arrivés. A l'entrée du parc de stationnement, se trouvait une cabine de verre : un employé fumait en regardant un téléviseur portable. Arnie soupira. « Tu as peut-être raison. C'est sans doute la meilleure solution.

— Mais bien entendu ! » fit Michael, soulagé. Arnie avait perdu cette dureté qu'il avait eue dans les yeux ; il ressemblait de nouveau au garçon qu'il avait toujours été.

Arnie se rangea à côté de la cabine et l'employé, un jeune type portant un maillot noir et orange, les couleurs de Libertyville, ouvrit son guichet et leur lança : « Je peux vous aider ?

— Un ticket de trente jours, s'il vous plaît », dit Arnie en prenant son portefeuille.

Michael l'arrêta. « C'est moi qui paie. »

Arnie repoussa sa main doucement mais fermement et sortit son portefeuille. « Non, c'est ma voiture ; c'est moi.

— C'était simplement pour...

— Je sais. Mais je parle sérieusement. »

Michael soupira. « Je n'en doute pas ! Toi et ta mère ! Tout ira bien si tu fais comme je l'entends... »

Les lèvres d'Arnie se serrèrent, puis il sourit. « Ben oui... c'est comme ça ! »

Ils échangèrent un regard complice et éclatèrent de rire.

A cet instant même, Christine cala.

« Que se passe-t-il ? demanda Michael en levant les sourcils.

— Mais je ne sais pas ! C'est la première fois qu'elle me fait ça. »

Il remit le contact ; le moteur repartit immédiatement.

« Ce n'est rien, je suppose, fit Michael.

— Je vérifierai le ralenti cette semaine », marmonna Arnie. Il donna toute la vapeur et écouta attentivement. En le regardant, Michael eut alors l'impression qu'Arnie ne ressemblait plus du tout à son fils. On aurait dit un homme bien plus âgé et bien plus dur. Une bouffée de peur, brève mais extrêmement désagréable, emplît la poitrine de Michael.

« Alors, c'est pour aujourd'hui ou pour demain ? » demanda l'employé du parking. Celui-ci disait vaguement quelque chose à Arnie, mais il n'y fit pas plus attention.

« Ah oui, pardon, répondit-il en tendant le billet de cinq dollars.

— Votre place est tout au fond, ajouta l'employé. N'oubliez pas de racheter un autre ticket cinq jours avant la fin du mois si vous voulez garder la même place.

— Entendu. »

Arnie alla ranger sa voiture à sa place, l'avant tourné vers l'extérieur ; ils sortirent et, après avoir verrouillé les portes, revinrent à pied vers la sortie du parc de stationnement. « Eh bien, voyons combien de temps le bus met pour revenir en ville. »

Michael s'était fait une opinion sur Christine pendant le trajet. Il était impressionné par le boulot que son fils avait abattu, mais il n'aimait pas la voiture. Il la détestait même intensément. Il savait qu'il était ridicule d'éprouver un tel sentiment pour un objet inanimé, mais il ne l'éprouvait pas moins, comme un gros morceau qui vous reste en travers de la gorge.

La raison de cette hostilité ? C'était difficile à dire. La voiture était à l'origine de leur sale querelle, bien sûr, mais il y avait

autre chose. Michael n'avait pas aimé l'*apparence* d'Arnie quand il était au volant ; cette espèce d'arrogance... Et puis, il y avait l'odeur... On ne la remarquait pas, au premier abord. Pas l'odeur des sièges neufs, non, ça, c'était plutôt agréable. Mais une odeur sous-jacente, acre, presque secrète. Une odeur de vieux. Voyons ! se dit Michael, cette bagnole est une antiquité ; pourquoi devrait-elle sentir le neuf ? Arnie avait beau avoir accompli un travail superbe, la Fury avait vingt ans. Cette odeur venait peut-être de l'ancien revêtement du coffre ou du rembourrage des sièges, sous les housses nouvelles. Une odeur de vieillesse.

Mais cette odeur imperceptible et vaguement écœurante tracassait Michael. Elle semblait venir puis repartir, comme les vagues ; parfois très caractéristique, parfois à peine détectable. Une odeur venant de nulle part. Au pire, on aurait pu dire qu'elle évoquait l'odeur du cadavre d'un petit animal qui pourrit : un chat, une marmotte ou un écureuil qui se serait glissé dans un coin minuscule pour y mourir.

20

Sandy

*Je file sur les routes,
On ne peut pas me rattraper,
Je file sur les routes,
On ne peut pas s'accrocher,
Viens donc faire la course
Et je te collerai de la boue dans le nez !*

Bo Diddley

L'employé du parking, ce soir-là, et tous les soirs de dix-huit à vingt-deux heures, en fait, était un nommé Sandy Galton, le seul membre de la bande de Buddy Repperton qui n'avait pas assisté à la bagarre près du terrain de foot, le jour où Repperton avait été renvoyé de l'école. Arnie ne reconnut pas Galton, mais Galton avait reconnu Arnie...

Buddy Repperton, une fois vidé de l'école, ne souhaitant nullement s'engager dans la procédure de demande de réadmission, s'était mis à travailler à la station-service du père de Don Vandenberg. Dès les semaines suivantes, il pratiquait un certain nombre de mauvais coups assez classiques, du genre rabioter la monnaie des clients qui ont l'air trop pressés pour la compter attentivement, refiler des pneus d'occasion à la place de pneus neufs, ce qui permet d'empocher la différence allant de quinze à soixante dollars, la même combine avec les pièces détachées, la vente de vignettes aux petits jeunes qui n'y ont pas droit et qui feraient n'importe quoi pour continuer à rouler dans leur caisse et à jouer les dangers publics.

La station-service était ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre, et Buddy faisait la nuit, de vingt et une heures à cinq heures du matin. Vers les onze heures, Moochie Welch et Sandy Galton se ramenaient dans la vieille Mustang tout abîmée de ce dernier, Richie Trelawney passait parfois avec sa Firebird,

ainsi que Don, bien sûr. Vers minuit, n'importe quel soir de la semaine, il pouvait y avoir là sept ou huit types, assis dans le bureau à boire de la bière dans des tasses sales, à fumer un joint, à péter, à raconter des histoires cochonnes et à lancer des bobards sur le nombre de nanas qu'ils s'étaient farcies. Il leur arrivait aussi de donner à Buddy un coup de main s'il y avait une voiture à bricoler.

C'est durant une de ces veillées tardives, début novembre, que Sandy avait mentionné qu'Arnie Cunningham stationnait sa bagnole au mois, à l'aéroport...

Buddy, dont le comportement habituel consistait en une sorte de retrait maussade, avait enlevé ses pieds de la table et, posant la bouteille de gnôle qu'il était en train de biberonner avec un bruit sec, s'était exclamé : « Qu'est-ce que tu racontes ? Cunningham ? Face-de-con soi-même... ? »

— Ouais, c'est ça, avait répondu Sandy, surpris et un peu mal à l'aise.

— T'es sûr ? Le gars qui m'a fait vider de l'école ? »

Sandy regarda autour de lui, de plus en plus inquiet. « Ben, ouais, quoi ! Pourquoi ? »

— Et il a un ticket d'un mois ?

— Comme je te le dis. Peut-être que ses vieux ne voulaient pas de sa bagnole chez... »

Sandy n'en dit pas plus. Buddy Repperton s'était mis à sourire... Et il n'était pas bien joli, ce sourire. Non pas tellement parce qu'il laissait apparaître une denture déjà passablement pourrie, mais parce qu'il évoquait une machine effrayante qui s'éveille en grinçant et que plus rien ne va arrêter. Buddy regarda successivement Sandy, Don, Moochie et Richie Trelawney. Ceux-ci le regardèrent, curieux et légèrement effrayés. Alors Buddy se pencha vers eux et, posant ses coudes sur ses genoux, leur dit :

« Ecoutez, les gars... »

21

Arnie et Leigh

*Ma petite amie était au volant
Je lui ai volé un baiser en passant,
Ma curiosité l'a emporté
Pendant que la radio marchait
Et que nous roulions sans but précis.*

Chuck Berry

La radio de la voiture marchait et une chanteuse chantait *Runaround Sue* de sa voix la plus douce, mais ils n'écoutaient ni l'un ni l'autre. Il avait remonté sa main sous le T-shirt qu'elle portait et avait enfin trouvé la glorieuse douceur de ses seins, ses mamelons durcis par l'excitation. Elle respirait à petits coups et, pour la première fois, sa main se trouvait là où il le désirait tant, où il en avait tant besoin, entre ses deux jambes, une main inexpérimentée mais désireuse d'apprendre... Il l'embrassait et sa bouche était ouverte ; il sentait sa langue et le frais parfum de son haleine, comme celui d'une forêt sous la pluie. Il sentait qu'elle s'exaltait, s'ouvrait de plus en plus. Elle n'était que passion, pure et rayonnante. Puis, entre ses bras, soudain... plus rien. Arnie, abasourdi, se rendit seulement compte que l'autre portière s'ouvrait, se refermait avec un claquement sec, et que la petite lampe intérieure s'allumait puis s'éteignait.

Il resta un moment figé, incertain de ce qui venait de se passer. Son corps était un véritable méli-mélo ; émotions et réactions physiques se mélangeaient en tous sens ; c'était à la fois merveilleux et éprouvant. Son pénis était dur comme de l'acier, ses testicules lui faisaient mal, il sentait l'adrénaline foncer dans toutes les directions en même temps. Il serra le poing et s'en frappa violemment la cuisse. Puis il ouvrit sa portière, sortit et courut après elle.

C'était le 4 novembre, et la pluie avait été remplacée par de la neige fondue. Il la rattrapa et, la prenant par le bras, la ramena doucement vers la voiture. Elle se laissa faire. Il la fit remonter dans la voiture et crut un moment que son visage était mouillé par ce qui tombait du ciel. Il comprit que c'était en fait des larmes.

« Que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? »

Elle secoua la tête et pleura davantage.

« Est-ce que j'ai... est-ce que je t'ai forcée à faire quelque chose que tu ne voulais pas ? »

Elle secoua de nouveau la tête, mais il ne fut pas sûr du sens de sa réponse. Il la serra contre lui, inquiet et maladroit.

« Je n'ai jamais fait ça avec aucun garçon, dit-elle contre son épaule. C'est la première fois que je touche... enfin, tu comprends. Mais je l'ai fait parce que je voulais bien. C'est tout.

— Ben alors ?

— Ici... je ne peux pas, dit-elle avec difficulté.

— Tu veux dire en plein air ?

— Non, dans cette voiture, lui cria-t-elle tout à coup. Je ne peux pas faire l'amour avec toi dans cette voiture !

— Quoi ? Mais de quoi parles-tu ? Pourquoi pas ? » Arnie la regardait bouche bée, stupéfait.

« Parce que... parce que... je ne sais pas ! » Elle essaya d'ajouter quelque chose, puis éclata de nouveau en larmes. Arnie la tint contre lui jusqu'à ce qu'elle se calme.

« Je ne sais pas qui tu préfères, parvint-elle enfin à articuler.

— Mais... mais, Leigh, ça n'a pas de sens !

— Non ? Avec qui passes-tu le plus de temps, alors ? Moi ou elle ?

— Tu veux parler de Christine ? » Il regarda autour de lui avec ce sourire qu'elle pouvait trouver, selon les cas, adorable ou terrifiant ; parfois l'un et l'autre en même temps.

« Oui, je parle de Christine. » Elle regarda ses propres mains, inertes sur ses genoux. « Oh, je suppose que c'est idiot...

— Je croyais que les filles étaient jalouses des autres filles, mais pas d'une voiture ! »

Leigh eut un rire bref. « C'est vrai. Mais justement, les voitures sont des filles. Tu ne le savais pas ?

— Allons, voyons !

— Eh bien, pourquoi ne l'appelles-tu pas Christophe, par exemple ? » Leigh frappa fortement du plat de la main le siège sur lequel elle était assise. Arnie sursauta. « Tu vois ? Tu n'aimes pas que je frappe ta petite amie ! » dit Leigh avec une méchanceté soudaine et inattendue. Puis elle vit qu'il était blessé et ajouta : « Excuse-moi, Arnie. Je suis désolée.

— Vraiment ? fit Arnie d'un ton plat. On dirait que personne n'aime ma voiture, ni Papa, ni Maman, ni toi, ni même Dennis. Je me suis cassé le cul dessus, mais tout ça, c'est zéro !

— Ce n'est pas zéro pour moi, Arnie, dit Leigh avec douceur. Je sais quel travail ça représente...

— Ouais... ? » répliqua-t-il, maussade. La passion, l'emportement amoureux s'étaient envolés. « Bon, il vaut mieux que je te ramène chez toi. Je n'ai pas de pneus pour la neige. Je serais joli si tes parents nous retrouvaient coincés ici ! »

Elle sourit. « Ils n'ont aucune idée de nos balades. »

Un peu de bonne humeur lui revint et il lui dit avec un clin d'œil : « Que tu crois ! »

A plusieurs reprises, pendant le trajet du retour, elle eut envie d'ouvrir les lèvres et de s'expliquer. Mais elle les refermait, craignant de se faire mal comprendre, et ne sachant pas très bien elle-même ce qu'elle ressentait au juste. Elle se sentait toute bizarre, irritée, mal à l'aise ; frustrée, probablement. Il y avait une douleur sourde dans ses seins. Elle ne savait pas si elle avait vraiment eu l'intention d'aller « jusqu'au bout » avec lui, comme on dit pudiquement, mais, à partir d'un certain moment, tout avait été de travers.

Elle n'était pas jalouse de Christine, à proprement parler. Et en même temps, si. Arnie n'avait pas été franc. Elle avait une idée assez précise du temps qu'il consacrait à sa bagnole. Mais après tout, il était un habile mécanicien...

Les voitures sont des filles, avait-elle dit aussi. La phrase lui était sortie de la bouche. Certes, ce n'était pas tout le temps vrai. Elle ne pensait pas à la berline familiale comme à une personne d'un sexe particulier ! Mais...

Mais la vérité, bien plus démente, était que Leigh avait l'impression que Christine les *surveillait*. Qu'elle était jalouse, qu'elle désapprouvait leur liaison, qu'elle était pleine de rancœur. Car Leigh n'avait pas, quand elle montait dedans, l'impression qu'elle roulait dans Christine, mais que Christine l'avalait. Et embrasser Arnie dans la voiture devenait une perversion pire que le voyeurisme ou l'exhibitionnisme ; c'était comme vouloir faire l'amour à l'intérieur du corps de sa rivale...

Et elle haïssait Christine, en plus. Elle la haïssait et la craignait. Elle redoutait de passer devant le capot ou de se tenir trop près de l'arrière, comme si le frein à main allait soudain se desserrer tout seul. Elle n'avait jamais de telles pensées avec la voiture de ses parents... !

En réalité, elle eût préféré ne rien avoir à faire avec cette voiture ; n'aller nulle part avec. Arnie semblait changer, quand il était dedans, se transformer en un être qu'elle ne connaissait pas. Elle aimait qu'il lui touchât les seins, les cuisses, et ses mains amenaient un goût métallique dans sa bouche, une sensation délicieuse de vie et d'harmonie. Mais dans la voiture, ce n'était pas la même chose. Arnie y semblait passionné avec moins d'honnêteté, avec plus de concupiscence.

Elle ouvrit la bouche alors qu'ils arrivaient dans sa rue pour lui expliquer tout cela, mais, une nouvelle fois, elle resta sans voix. Car que lui expliquer, en fait ? Ce n'était que des soupçons vagues... Car il y avait l'odeur, aussi – mais elle ne pouvait pas le lui dire ; cela lui ferait trop de peine. Une odeur de pourriture que ne chassait pas celle des sièges neufs et de tous les produits d'entretien. Cette odeur imperceptible mais terriblement désagréable, presque à en vomir...

Il l'embrassa et lui souhaita bonne nuit devant sa porte. Il eût aimé l'embrasser vraiment, mais les parents de Leigh observaient sans doute la scène par la fenêtre, et il l'embrassa sur les joues, comme si c'était sa cousine.

« Je suis désolée. J'ai été idiote.

— Mais non, répondit Arnie en pensant le contraire.

— C'est simplement que... (elle trouva un curieux mélange entre vérité et mensonge)... dans une voiture, ça ne me paraît

pas bien. Dans n'importe quelle voiture. J'ai vraiment envie que nous soyons ensemble, mais pas au bout d'une rue en impasse plongée dans le noir. Tu me comprends ?

— Oui, répondit-il, soudain plus du tout en colère, heureux de la croire. Je te comprends parfaitement. »

Elle se serra contre lui, bras autour de son cou. Son manteau était ouvert ; il sentit l'affolante forme de ses doux seins. « Je t'aime », dit-elle pour la première fois. Puis elle se glissa chez elle, le laissant tout penaud sur le pas de la porte, et étouffant de chaleur malgré la pluie glaciale. Il revint vers sa voiture, un sourire béat sur les lèvres, claquant les doigts de joie. Son cœur était sur cette terrible montagne russe, la meilleure, celle sur laquelle on ne vous laisse monter qu'une seule fois. Mais quand il arriva à côté de Christine, qu'il avait laissée tourner, celle-ci avait calé.

« Bah, se dit-il ; de l'eau a dû passer sous le capot, rien de plus. » Ce ne pouvait pas être les bougies ; il venait juste d'en mettre des neuves l'avant-veille.

Huit Champion toutes neuves et...

Avec qui passes-tu le plus de temps ? Moi ou elle ?

Bien sûr, il passait plus de temps avec les voitures en général, puisqu'il travaillait à temps partiel chez Will. Mais de là à conclure que...

Tu lui as menti, pas vrai ?

Non ! Non, je ne crois pas qu'on puisse dire que je lui ai vraiment menti...

Ah non ? Que dirais-tu, alors ?

Si, pour la première fois depuis qu'il l'avait emmenée au match de Hidden Hills, il lui avait dit un gros mensonge. La vérité était qu'il passait plus de temps avec Christine qu'avec Leigh, et qu'il ne supportait pas l'idée que Christine reste au parc de stationnement de l'aéroport, sous la pluie et le vent, bientôt la neige... Oui, il lui avait menti. Et c'était... c'était...

« Mal », prononça-t-il d'une voix haute et déformée, le mot allant se perdre dans le bruit mouillé et mystérieux de la pluie tombant sur le sol. Il se tenait sur le trottoir, contemplant sa voiture, ce vestige merveilleusement restauré de l'époque de Buddy Holly, de Khrouchtchev et de Laïka, la petite chienne de

l'espace, et soudain il la haït. Elle lui avait fait quelque chose. Il ne savait pas au juste quoi, mais quelque chose. Il ouvrit la portière, s'installa derrière le volant, tira la portière. Il ferma les yeux. Aussitôt, la paix se répandit en lui ; chaque chose reprit sa place. Il avait menti à Leigh, c'est vrai, mais c'était un petit mensonge. Un mensonge presque sans importance. Non : un mensonge totalement sans importance. Sans rouvrir les paupières, il tendit la main et toucha le rectangle de cuir auquel étaient attachées les clefs de la voiture ; un vieux morceau de cuir usé portant les initiales R.D.L. Arnie n'avait pas cru bon d'acheter un nouveau porte-clés ou un morceau de cuir portant ses propres initiales. Mais il y avait un détail tout à fait étrange à propos de ce bout de cuir, n'est-ce pas ? Oui, un détail vraiment très étrange... Lorsque Arnie avait compté l'argent sur la table de la cuisine de LeBay et que celui-ci lui avait glissé les clés sur la toile cirée à carreaux rouges et blancs, le rectangle de cuir était tout noir et les initiales avaient presque disparu à force de frotter la poche du vieil homme. Aujourd'hui, ces initiales étaient redevenues parfaitement lisibles. Elles avaient réapparu... Mais, comme le mensonge à Leigh, c'était vraiment sans importance. Assis dans le corps métallique de Christine, il savait sans doute possible que c'était ainsi. Oui, il le *savait*. Pas important du tout, tout ça...

Il mit le contact. Le moteur toussa ; rien à faire. De l'eau a dû passer ; c'est sûr.

« S'il te plaît, murmura-t-il. Il n'y a rien de changé, je t'assure. »

Le moteur toussa encore, recala. Le starter s'avérait inutile. Les grosses gouttes froides s'écrasaient contre la vitre. Mais ici, dedans, rien à craindre. On est au sec. Si seulement ce moteur voulait démarrer...

« Allez, murmura Arnie. Allez, Christine. Allez, ma douce... » Le moteur partit. Les aiguilles remontèrent ; le chauffage se remit à souffler de l'air bien chaud autour de ses jambes ; le froid du dehors n'existait plus. Il y avait des choses que Leigh ne pouvait pas comprendre. Depuis combien de temps était-elle à Libertyville ? Elle n'était pas là quand on lui criait : « Hé ! Face-de-pizza ! » Et elle n'avait pas connu le désir de parler à

quelqu'un, d'aller vers quelqu'un, et de ne pas pouvoir. L'impuissance. Ne se rendait-elle même pas compte que, sans Christine, il n'aurait jamais eu le courage de lui téléphoner, même si elle s'était baladée partout avec la phrase JE VEUX SORTIR AVEC ARNIE CUNNINGHAM tatouée sur son front ? Elle ne pouvait pas comprendre qu'il se sentait parfois bien plus vieux que son âge, comme s'il avait cinquante berges ! Pas un jeune adolescent, non, mais un ancien combattant, terriblement blessé, revenu d'une guerre jamais déclarée...

Il caressa le volant. Les yeux verts de chat du tableau de bord lumineux le regardaient de manière réconfortante. « O.K. », fit-il. Presque un soupir. Il mit la première, alluma la radio. Dee Dee Sharp chantait le *Mashed Potato*... Il démarra en direction de l'aéroport, où il attraperait le bus revenant dans le centre, le bus de onze heures... Et c'est ce qu'Arnie fit, certes. Sauf qu'il prit le bus de minuit, et que ce ne fut qu'une fois dans son lit, tandis qu'il repensait aux chauds baisers de Leigh, qu'il se rendit compte qu'après avoir quitté la maison des Cabot et avant d'arriver à l'aéroport, il s'était écoulé une heure... Où avait-il été ? Il se revoyait démarrant devant la maison de Leigh, puis... Puis il avait roulé. Oui, c'est ça. Rien de grave. Il avait roulé... Christine semblait trouver le bon chemin comme par magie, avec autant de sûreté que si elle était sur des rails, pendant que la radio passait une suite ininterrompue de vieux succès dont le titre consistait uniquement en un prénom de fille : Peggy Sue, Carol, Barbara-Ann, Susie Darling... Et la voix du présentateur ressemblait étonnamment à celle d'Alan Freed présentant le vieux succès de Screamin' Jay Hawkins : « Je t'ai jeté un soooooort... car tu es à moi-aaaaaa... » Enfin, il y avait eu l'aéroport, et ce qui passait à la radio s'était transformé en une bouillie sonore indistincte ; il l'avait éteinte. En sortant de la voiture, Arnie avait ressenti une espèce de soulagement incompréhensible.

A présent, il était dans son lit, fatigué mais incapable de dormir. La neige fondue s'était transformée en gros flocons.

Il y avait quelque chose d'anormal.

Il se passait quelque chose, quelque chose d'inconnu. Il ne pouvait pas se mentir à lui-même et prétendre qu'il ne s'en

rendait pas compte. Sa voiture... Christine... Plusieurs personnes lui avaient dit quel beau travail il avait accompli. Il l'avait amenée à l'école et les copains de l'atelier de mécanique avaient été drôlement admiratifs. Ils se mettaient en dessous pour examiner le nouveau système d'échappement, les nouveaux amortisseurs, le travail de carrosserie. Ils s'enfonçaient jusqu'à la ceinture dans le moteur pour regarder les courroies et le radiateur qui, miraculeusement, était comme neuf, sans la couche verdâtre qui s'accumule au fil des ans à cause de l'antigel ; ils vérifiaient le générateur et les pistons bien serrés et brillants dans leur valve. Même le filtre à air était neuf... Oui, il était devenu une sorte de héros pour ses camarades de l'atelier, et il avait accepté commentaires et compliments avec la fausse modestie qui sied au vainqueur. Pourtant, même à ce moment-là, il n'avait pas été dupe. *Car il ne se rappelait absolument pas ce qu'il avait fait et ce qu'il n'avait pas fait avec Christine.*

Le temps passé à travailler sur elle chez Darnell n'était plus qu'une masse floue, à présent, tout comme le trajet ce soir entre la maison de Leigh et l'aéroport. Il se rappelait avoir commencé à réparer la carrosserie à l'arrière, mais pas la fin de la réparation. Il se rappelait qu'il repeignait le capot ; il collait de la bande adhésive sur les côtés et mettait le masque de protection pour peindre au pistolet. Oui, mais quand au juste avait-il changé les ressorts des freins ? Impossible de s'en souvenir. Non plus que de l'endroit où il les avait eus. Tout ce dont il se souvenait avec certitude, c'était qu'il avait passé à son volant de très longs moments, hébété de bonheur, dans le même état que lorsque Leigh lui avait soufflé « Je t'aime » juste avant de rentrer chez elle. De longs moments dans le garage Darnell, longtemps après que les autres types étaient rentrés chez eux dîner. De longs moments, avec la radio qui passait des vieux succès...

Mais le pire, c'était peut-être le pare-brise...

S'il était sûr d'une chose, c'était qu'il n'avait pas racheté de pare-brise neuf. Son compte bancaire serait drôlement plus entamé que ça s'il s'en était payé un. Et il aurait une facture, n'est-ce pas ? Il avait même cherché dans un dossier qu'il avait

chez lui et sur lequel il avait écrit : VOITURE. Mais il n'avait rien trouvé, et la vérité est qu'il avait cherché à contrecœur.

Dennis avait dit quelque chose, comme quoi la toile d'araignée paraissait moins large, moins profonde. Et puis le jour de Hidden Hills, elle avait... eh bien elle avait disparu. Le pare-brise était impeccable, net.

Mais *quand* était-ce arrivé ? *Comment* était-ce arrivé ?

Il ne le savait pas.

Il finit par s'endormir et faire de mauvais rêves, tordant les draps dans ses mains tandis que les nuages s'éloignaient et laissaient place à l'éclat froid des étoiles d'automne.

22

Buddy à l'aéroport

On les a fait taire, puis on les a remis à leur place.

Bruce Springsteen

Un soir, une dizaine de jours plus tard, une Camaro bleue dont l'arrière avait pris un tel coup que l'avant semblait racler le sol se présenta à l'entrée du parc de stationnement de l'aéroport.

Sandy Galton, nerveux, se pencha et aperçut au volant un Buddy Repperton souriant et radieux, mais avec une barbe d'une semaine et les yeux d'un éclat dément dû davantage à la cocaïne qu'aux joyeux préparatifs des fêtes de fin d'année. Bref, Buddy ressemblait à une version dépravée de Clint Eastwood.

« Ça baigne, Sandy ? »

Accompagnant Buddy, Vandenberg, Welch et Trelawney étaient aussi dans la voiture, et entre le gramme de cocaïne qu'ils s'étaient farci en début de soirée et les six bouteilles de Texas Driver, ce mélange de jus de fruits et d'alcool, qu'ils avaient descendues depuis, ils se sentaient au poil, fin prêts à faire passer un sale moment à la Plymouth de Cunningham.

« Eh, dites, les gars ! Si vous vous faites choper, je perds mon boulot », leur dit Sandy nerveusement. Il était le seul à n'avoir rien avalé et il regrettait d'avoir dit que Cunningham garait là son tas de boue. Il n'avait d'ailleurs pas songé que cela pourrait le conduire en prison. Il regarda aux alentours pour voir s'il n'y avait personne, mais aucun avion ne devait atterrir avant plus d'une heure et l'aire de stationnement était aussi déserte qu'un cratère lunaire. Il s'était mis à faire très froid et un vent aussi coupant qu'une lame de rasoir neuve gémissait sur un ton lugubre entre les rangées de voitures. « En tout cas, ajouta Sandy, si vous vous faites prendre, moi, je dirai que j'étais parti aux chiottes.

— Mon Dieu, quel enfant ! fit Buddy d'un air désolé. J'aurais jamais cru que t'étais un tel gosse, Sandy. Je te jure ! »

Sandy rougit. « Je m'en fiche. Faites attention, tout de même.

— T'en fais pas, mon pote », répondit Buddy avec sincérité. Il avait mis de côté une septième bouteille de Texas Driver et de quoi se faire une jolie petite ligne, et il tendit le tout à Sandy. « Tiens, vieux. Eclate-toi. »

Sandy sourit malgré lui. « D'accord. » Et il ajouta, pour bien montrer qu'il n'était quand même pas un rabat-joie : « Et faites du bon boulot ! »

Le sourire de Buddy se durcit, devint métallique. Ses yeux cessèrent de briller et s'emplirent d'une froideur effrayante. « Oh, compte sur nous. Compte sur nous... »

La Camaro pénétra dans le parking. Pendant un petit moment, Sandy put suivre sa progression grâce aux feux de position arrière, puis Buddy éteignit tout. Le bruit du moteur, porté par le vent, s'entendit encore un peu, puis plus rien. Sandy versa la ration de cocaïne sur le comptoir, à côté de sa télévision portable, puis la renifla à l'aide d'un billet d'un dollar finement roulé. Et, là-dessus, il passa à la boisson. Il savait que si on le découvrait à son poste en état d'ivresse, il serait mis à la porte, mais cela lui importait peu. Etre beurré valait mieux qu'être à cran et surveiller sans cesse l'apparition d'une des deux voitures de surveillance de l'aéroport. C'est alors que, à travers le vent qui soufflait dans sa direction, il entendit ce qui se passait – et il entendait beaucoup trop...

Du verre qui se brise.

Des rires étouffés.

Un coup métallique et fort.

Encore du verre qui se casse.

Un silence...

Des voix. Impossible de distinguer les paroles, déformées par la bise.

Et soudain, une véritable fusillade de coups. Sandy grimaça en entendant cela. Encore du verre qu'on casse, et le bruit d'un morceau de métal qui tombe par terre. Il aurait bien voulu que Buddy lui file plus de cocaïne ! La coke remonte, et un petit

remontant était ce dont il avait vraiment besoin, ce soir. Ce qui se passait au fond du parking, ce ne devait pas être bien joli.

Puis une voix plus forte, qui commande avec autorité. Buddy, sans doute. « Fais-le là ! »

Des protestations.

Buddy : « J'en ai rien à foutre. Je t'ai dit là, sur le tableau de bord ! »

Trempe de sueur en dépit du froid perçant, Sandy referma brusquement le guichet de sa cabine et alluma sa télévision. Il but la bouteille de jus de fruits alcoolisé à grandes gorgées, grimaça en avalant, et commença à se sentir un petit peu mieux. Si bien que, lorsqu'une des voitures de surveillance de l'aéroport passa, il sourcilla à peine. Le flic fit un signe de la main à Sandy, qui lui rendit le salut, imperturbable.

Une quinzaine de minutes après le passage de la voiture de surveillance, la Camaro réapparut à la sortie du parking. Buddy était au volant, très détendu, une bouteille presque vide coincée entre ses jambes. Il souriait toujours et Sandy remarqua avec gêne combien ses yeux injectés de sang avaient un regard bizarre. Ce n'était pas que l'alcool, et ce n'était pas que la came. Il n'y avait pas à dire : Buddy Repperton n'était pas un rigolo ; Cunningham l'apprendrait bientôt à ses dépens.

« Mission accomplie, mon bon monsieur, lui lança Buddy.

— Bravo ! » fit Sandy avec un sourire forcé. Il n'aimait vraiment pas cette sale histoire. Il se foutait pas mal de Cunningham et, sans être vraiment sensible, il n'avait aucun mal à deviner ce que Cunningham éprouverait en découvrant ce qu'on avait fait à sa Plymouth rouge et blanche. Et peut-être que Sandy, après un coup pareil, fréquenterait un peu moins la station-service Vandenberg. Peut-être bien qu'il avait envie de les laisser tomber, tous autant qu'ils étaient. C'était trop gros. Et peut-être qu'il allait reprendre quelques cours du soir, aussi. Pour cela, il faudrait qu'il abandonne son travail, mais le calcul n'était peut-être pas si mauvais...

Buddy le regardait toujours avec ce sourire dur et dingue, et il lui dit : « Si les flics s'en aperçoivent, tu ne sais rien, tu n'as rien vu. Comme t'as dit tout à l'heure, t'étais parti chier un coup.

— Entendu, Buddy.

- On portait nos mitaines. On n'a laissé aucune empreinte.
- Très bien.
- T'en fais pas, Sandy.
- O.K. D'accord. »

La Camaro disparut. Très troublé, Sandy s'enfonça sur sa chaise et regarda la télévision. Peu de temps avant que le vol de Cleveland de vingt-deux heures dix arrive, il versa dehors le fond de la bouteille. Il n'en voulait plus.

23

Le martyre de Christine

*Transfusion, transfusion,
Oh, je ne foncerai plus jamais,
Vite, passez-moi du sang frais.*

« Nervous » Norvus

Le jour suivant, Arnie et Leigh prirent ensemble le bus pour l'aéroport après les cours pour aller chercher Christine. Ils avaient l'intention de se rendre à Pittsburgh pour faire des achats de Noël avant la grande ruée, et ils se réjouissaient de les faire ensemble ; cela leur semblait terriblement adulte, comme acte...

Arnie était d'excellente humeur et, dans le bus, il fit des petites plaisanteries sur les autres passagers, faisant rire Leigh en dépit de ses règles, qui étaient en général déprimantes et presque toujours douloureuses. La grosse bonne femme qui portait des chaussures de travail d'homme était une nonne en fuite... Le gosse qui portait le chapeau de cow-boy faisait en fait la retape... et ainsi de suite. Elle se mit à inventer aussi des personnalités fantaisistes, mais elle montrait moins de dons que lui pour ça. C'était étonnant ; Arnie était sorti de sa coquille, il s'était épanoui. Il n'y avait pas d'autre mot. Leigh ressentait l'agréable satisfaction du prospecteur qui a deviné à certains signes la présence de l'or et qui se réjouit d'avoir vu juste. Elle l'aimait, et elle avait fait le bon choix. Ils descendirent du bus au dernier arrêt et s'engagèrent main dans la main dans le parc de stationnement.

« C'est pas si terrible », dit-elle. C'était la première fois qu'elle l'accompagnait en bus de l'école à l'aéroport. « Vingt-cinq minutes pour venir.

— Ouais, ça peut aller. Et surtout, c'est ce qui préserve la paix chez moi. Quand ma mère a vu Christine, le premier soir, elle a complètement perdu la boule ! »

Leigh sourit. Le vent remuait ses cheveux dans son dos. Il faisait moins froid que la veille au soir, mais ça pinçait encore un peu. Sans froid, ça ne ressemble pas vraiment à Noël ! Elle se sentait heureuse de tout, heureuse d'être en vie. Et amoureuse. C'est alors que, tournant le visage vers Arnie pour lui dire quelque chose, elle vit son visage. Arnie avait la bouche ouverte ; ses yeux semblèrent grossir au point d'éclater et il se figea sur place. Ses lèvres commencèrent à se tordre et sa main à serrer la main de Leigh au point de la faire hurler de douleur.

« Arnie ! »

Puis sa bouche se referma en une hideuse grimace de surprise et de terreur. Leigh se dit : « Ce n'est pas possible ; il est en train d'avoir une crise cardiaque, une attaque quelconque... »

« Arnie, qu'est-ce qui ne va pas ? »

Il dit un seul mot : « Christine », puis la lâcha et se mit à courir. Il glissa, heurta de la jambe une Cadillac, trébucha, faillit tomber, puis se redressa et poursuivit sa course. Leigh comprit enfin que cela avait à voir avec la voiture. Toujours cette maudite voiture ! Elle se sentait envahie d'une colère totale et désespérée, se demandant pour la première fois s'il serait jamais *possible* d'aimer Arnie. Mais sa colère fut balayée dès l'instant où elle regarda devant elle et vit...

Arnie courut vers ce qui restait de sa voiture, mains tendues, avant de s'arrêter brusquement dans le geste classique qu'on voit au cinéma, quand une victime va se faire écraser. Il demeura un instant dans cette position, comme s'il voulait arrêter le monde de tourner, puis baissa les bras. Sa pomme d'Adam frémit deux fois, comme s'il tentait de ravalier quelque chose, un cri ou un gémissement, puis sa gorge sembla se nouer complètement, chaque muscle, chaque tendon, chaque veine se dessinant en un relief parfait. La gorge d'un homme qui essaie de soulever un piano.

Leigh marcha lentement jusqu'à lui. Sa main lui faisait horriblement mal et, demain, elle serait gonflée, pratiquement inutilisable. Mais pour l'instant, elle n'y pensait pas. Tout son cœur allait vers Arnie ; elle sentait sa douleur et la partageait ;

du moins le croyait-elle. Ce n'est que plus tard qu'elle se rendit compte combien Arnie l'avait mise de côté, ce jour-là, combien il avait choisi de souffrir seul et de cacher sa haine.

Le pare-brise avait reçu deux coups. Le verre était répandu sur les sièges, coupés en de nombreux endroits. La moitié du pare-chocs avant avait été arrachée. Trois des quatre vitres des portières avaient été brisées. Les flancs de la voiture étaient couverts de trous situés à peu près à la hauteur de la ceinture. On aurait dit qu'un outil métallique pointu avait été utilisé pour cela. La portière avant du côté du passager était ouverte, et Leigh vit des poignées de rembourrage des sièges dispersées dans toute la voiture. Le tableau de bord était cassé et l'aiguille de l'indicateur de vitesse gisait par terre.

Arnie fit lentement le tour de sa voiture, enregistrant tous les dégâts. Leigh lui adressa deux fois la parole ; il ne répondit pas. Son teint blême fit place à des bouffées de rougeur qui lui empourprèrent les joues. Il ramassa quelque chose par terre ; Leigh vit que c'était le couvercle du Delco. Arnie l'examina un moment, comme s'il observait un spécimen zoologique exotique, puis le jeta. Le verre cassé crissait sous les semelles. Leigh adressa encore une fois la parole à Arnie. Toujours pas de réponse et, à présent, en plus d'une terrible pitié pour lui, elle avait peur. Elle devait confier par la suite à Dennis Guilder qu'elle avait cru qu'Arnie avait perdu la raison.

Celui-ci donna un coup de pied dans un morceau de métal chromé qui traînait par terre, au milieu des bouts de verre des feux de position arrière, eux aussi défoncés.

« Arnie... »

Il venait de s'immobiliser et regardait par le trou dans la vitre de la portière, côté conducteur. Un son bas et affreux sortit peu à peu de sa poitrine, un son animal. Leigh regarda par-dessus son épaule, et ce qu'elle vit lui donna envie de rire, de pleurer et de s'évanouir en même temps. Le tableau de bord était couvert de... Elle n'avait rien remarqué, au début, dans ce chaos total. Mais, l'envie de vomir lui montant dans la gorge, elle se demanda qui pouvait être assez vil pour faire une telle chose, pour...

« Ah, les sales merdeux ! s'écria Arnie d'une voix qui n'était pas sa voix habituelle, mais une voix plus aiguë et cassée par la rage. Bande de merdeux, je vous aurai ! J'aurai votre peau même si je dois y rester ! Je vous ferai payer cette saloperie ! »

Leigh se mit à vomir en se retenant à l'aveuglette à la voiture voisine, et pendant une seconde épouvantable, elle s'aperçut qu'elle souhaitait n'avoir jamais rencontré Arnie Cunningham.

24

Arnie et Regina

*Veux-tu faire un tour
Dans ma Buick 59 ?
Dis, veux-tu faire un tour
Dans ma Buick 59 ?
J'ai deux carburateurs
Et un compresseur en plus.*

The Medallions

Cette nuit-là il rentra chez lui à minuit moins le quart. Les vêtements qu'il avait mis en pensant à Pittsburgh étaient maculés de taches de graisse. Ses mains étaient noires, la gauche étant agrémentée d'une coupure en tire-bouchon mais peu profonde. Son visage exprimait l'hébétude et l'ahurissement ; ses yeux étaient profondément cernés.

Sa mère était assise et faisait des patiences. Elle avait attendu qu'il rentre, tout en le redoutant en même temps. Leigh avait appelé et lui avait raconté ce qui était arrivé. Cette fille (qui avait paru à Regina comme il faut, mais peut-être pas assez bien pour son cher fils) avait l'air d'avoir pleuré. Puis Regina avait attendu qu'il rentre, pour lui dire ce qu'elle avait à lui dire. Il était là ; elle lui dit donc : « Arnie, je suis désolée. »

Il eût été préférable que Mike soit là. Mais il se trouvait à Kansas City pour un congrès sur le commerce et les débuts de la libre entreprise au Moyen Age. Il ne reviendrait pas avant dimanche, à moins que cet événement ne le fît rentrer plus tôt que prévu. Cela se pouvait. Elle se rendit compte, non sans un certain regret, qu'elle commençait seulement à évaluer tout le sérieux de la situation.

« Désolée..., répéta Arnie d'un ton plat et neutre.

— Oui, je... enfin, c'est-à-dire, nous... » Elle ne put continuer. Il y avait quelque chose de terrible dans l'expression figée de son fils. Ses yeux étaient absolument vides. Regina était

uniquement capable de le regarder en hochant la tête et en sentant les larmes lui monter dans le nez et la gorge. Elle détestait pleurer. Femme de tête, elle était l'une des deux filles d'une famille catholique, avec un père ouvrier dans la construction, une mère épuisée par le travail et sept frères. Résolue à faire des études malgré son père qui pensait que la seule chose que les filles apprennent à l'école est comment perdre leur virginité et leur foi, elle avait pleuré plus que de raison dans sa jeunesse.

« Tu veux que je te dise ? » lui demanda Arnie.

Elle secoua la tête, préférant se taire pour ne pas laisser passer le flot de larmes qu'elle sentait sous ses paupières.

« Tu me fais rire ! Et je rirais vraiment si je n'étais pas tellement fatigué que je tiens à peine debout ! Car je te vois bien avec les types qui ont fait ça, en train de balancer des coups de marteau dans la carrosserie. Tu es sans doute encore plus heureuse qu'eux !

— Arnie, tu es injuste !

— Au contraire ! C'est toi qui as voulu que je la mette ailleurs, donnant ainsi à Michael l'idée de l'aéroport. A qui la faute, à ton avis ? A qui ? Tu crois que ce serait arrivé si la voiture avait été ici ? »

Il avança sur elle, poings serrés, et elle dut se retenir pour ne pas tomber à la renverse. « Arnie, ne pouvons-nous pas en parler ? Comme deux êtres humains raisonnables ?

— L'un d'eux a chié sur mon tableau de bord ! Ça te paraît raisonnable, ça ? »

Regina croyait sincèrement contenir ses larmes. Mais ce détail, cette stupidité incroyable, les ramena, et elle pleura. Elle pleura de chagrin pour ce que son fils avait dû voir. Tête baissée, elle pleura de stupéfaction, de chagrin et de peur.

« Arnie, nous reparlerons demain matin de ce qu'il faut faire, dit-elle en tentant de ravalier ses larmes. Oui, demain matin.

— Il faudra que tu te lèves rudement tôt, dans ce cas-là ! Car je monte dormir quatre heures, puis je repars au garage.

— Mais pourquoi ? »

Il poussa un rire de dément et agita les bras comme s'il voulait s'envoler. « Tu me demandes pourquoi ? Mais j'ai une

sacrée masse de boulot qui m'attend ! Plus de boulot que tu ne peux l'imaginer !

— Mais enfin, tu as l'école, demain ! Je... je t'interdis de... Arnie, je t'interdis absolument de...

— J'irai à l'école, ne t'en fais pas ! J'emporterai des vêtements propres dans un sac ; je prendrai une douche ; comme ça, je n'arriverai pas sale en classe. Puis à la sortie, je retournerai immédiatement chez Darnell. Je vais avoir du boulot, mais je peux m'en sortir... Je sais que je le peux... Evidemment, mes économies vont en prendre un coup. Et je vais devoir travailler encore plus pour Will.

— Mais ton travail... tes études...

— Ah, ça... Elles vont en souffrir, c'est sûr. Je ne peux te mentir, là-dessus. Je ne peux plus te promettre d'avoir la moyenne partout... Mais je m'en sortirai.

— Mais non, Arnie ! Il faut que tu penses à ton entrée en faculté. »

Il appuya ses deux mains sur la table et se pencha lentement vers elle. Regina pensa : « Un inconnu... mon fils est un inconnu pour moi. Est-ce vraiment de ma faute ? Simplement parce que je souhaitais le meilleur pour lui ? Est-ce possible ? Mon Dieu, par pitié, faites que ce soit un cauchemar dont je vais me réveiller en larmes tant il semble vrai... ! »

« A l'heure qu'il est, lui dit-il doucement en soutenant son regard, les seules choses qui m'intéressent sont Christine, Leigh, et le fait que Will Darnell continue de m'avoir à la bonne pour que je puisse réparer ma voiture et la rendre de nouveau impeccable. La fac, je m'en balance complètement. Et je vais même te dire que je plaque séance tenante le lycée, si tu ne me lâches pas les baskets !

— Tu ne peux pas, Arnie ; tu ne peux pas ! Il se peut que je mérite ta... ta cruauté, mais je me battrai de toutes mes forces contre cet esprit d'autodestruction qui s'est emparé de toi. Alors, ne viens pas me parler de quitter le lycée !

— Oh, rien ne m'en empêchera ! Ne t'imaginer pas que tu m'en empêcheras. J'aurai dix-huit ans en février, et je serai libre de le faire à ce moment-là, si tu ne me fiches pas la paix. Tu me suis ?

— Allez, va te coucher ! Va te coucher, car tu me brises le cœur.

— Vraiment ? » Arnie eut un rire choquant. « Ça fait mal, pas vrai ? Oh, je le sais ! »

Et Arnie monta se coucher ; ses souliers heurtaient pesamment chaque marche, bruit qui rappela terriblement son enfance à Regina, quand elle pensait : « L'ogre monte se coucher. »

Elle se remit à pleurer, puis se leva péniblement et sortit par la porte de derrière pour contempler une lune que grossissaient ses larmes. Tout était bouleversé, et cela s'était passé comme un ouragan. Son fils la haïssait ; elle l'avait bien vu dans son visage. Ce n'était pas une petite crise, une vexation temporaire ou un accès de l'adolescence. Il la haïssait, et ce n'était pas du tout ce qui était censé se passer avec son bon garçon.

Ses sanglots se calmèrent, et le froid commença à la transpercer à travers ses mules et son peignoir. Elle rentra, puis monta à son tour. Indécise, elle resta une bonne minute devant la porte de la chambre de son fils avant d'y entrer. Il s'était écroulé sur son lit et n'avait même pas pris la peine de se déshabiller entièrement. Il paraissait davantage inconscient qu'endormi, et son visage avait un air affreusement vieux. Un bref instant, le peu de lumière qui venait du couloir le fit ressembler à un homme dont la chevelure s'éclaircit et qui n'a plus de dents. Un cri d'horreur monta dans la gorge de Regina, qui écrasa sa main contre sa bouche et s'approcha du lit. Mais ce n'était qu'un tour que lui avait joué le peu de lumière, et son propre état de trouble et de fatigue. C'était bien Arnie.

Elle regarda son réveil : il était réglé sur quatre heures trente du matin. Elle eut envie d'appuyer sur le bouton de la sonnerie pour qu'Arnie ne se réveille pas si tôt ; elle tendit même la main pour le faire, mais finalement se retint. Au lieu de cela, elle alla dans sa chambre, s'assit à côté du téléphone et se mit à réfléchir. Si elle appelait Mike en pleine nuit, qu'irait-il penser ? Qu'un événement catastrophique s'était produit ? Elle eut un petit rire. Mais c'était le cas !

Regina composa le numéro de l'auberge *Ramada* de Kansas City où son mari était descendu, dédaignant le fait que, pour la

première fois depuis qu'elle avait quitté la triste maison de son enfance pour aller à la faculté, vingt-sept ans plus tôt, elle appelait quelqu'un à l'aide.

25

La visite de Leigh

*Je ne veux pas créer de panique
Mais je voudrais acheter le Bus Magique.
Peu importe combien il coûte,
Je veux l'amener à ma petite loute.
Je le veux, je le veux, je le veux...
(Tu ne l'auras pas...)*

The Who

Elle raconta presque toute l'histoire, assise sur l'une des deux chaises de la chambre d'hôpital, genoux serrés et chevilles jointes, pimpante dans son pull de laine multicolore et sa jupe de velours côtelé marron. Ce n'est qu'en arrivant à la fin qu'elle se mit à pleurer et, ne trouvant pas de mouchoir, Dennis Guilder lui tendit la boîte de mouchoirs en papier qui se trouvait sur sa table de chevet.

« Ne t'en fais pas, Leigh...

— Je ne p... p... peux pas ! Il me voit à peine. Et à l'école, il semble tout le temps tellement crevé... Et tu viens de me dire qu'il n'était plus passé te voir... »

Dennis hocha la tête. Bien que Leigh, trop prise par ses propres problèmes, ne s'en rendît probablement pas très bien compte, il se sentait impuissant et de plus en plus effrayé par Arnie. D'après les comptes rendus qui lui étaient parvenus ces derniers jours, Dennis redoutait qu'Arnie ne fût au bord d'une dépression nerveuse. Dennis n'avait jamais eu tant envie de pouvoir sortir. Bien sûr, il pouvait appeler M. Vickers, le conseiller pédagogique de l'école, pour lui demander s'il pouvait faire quelque chose. Il pouvait aussi appeler Arnie. Sauf qu'à présent, selon Leigh, Arnie était tout le temps à l'école, chez Darnell ou en train de dormir. Son père était rentré en catastrophe d'un congrès et il y avait encore eu de la bagarre chez les Cunningham. Bien qu'Arnie ne l'eût pas dit clairement

à Leigh, celle-ci pensait qu'il avait vraiment été à deux doigts de ficher le camp de chez lui. Enfin, Dennis ne voulait pas appeler Arnie chez Darnell.

« Que puis-je faire ? demanda Leigh. Que ferais-tu, à ma place ?

— J'attendrais. Je ne vois pas ce que tu peux faire d'autre.

— Mais c'est le plus difficile, répondit-elle d'une voix si faible qu'elle était pratiquement inaudible, tout en réduisant son mouchoir de papier en miettes. Mes parents voudraient que je cesse de le voir, que je le plaque. Ils craignent que... Repperton et sa bande ne tentent encore autre chose.

— Tu es donc convaincue que c'était un coup de Buddy et de ses potes, alors ?

— Oui. Tout le monde le pense. M. Cunningham a prévenu la police, bien qu'Arnie lui ait demandé de ne pas le faire. La police a interrogé Repperton et l'un de ses copains, un nommé Moochie... Tu vois qui je veux dire ?

— Oui.

— Ainsi que le type qui travaille de nuit au parking de l'aéroport. Il s'appelle...

— Sandy Galton.

— C'est ça. On pense qu'il était dans le coup, qu'il les a laissés faire.

— Il les fréquente, c'est vrai. Mais il n'est pas tout à fait aussi dégénéré que les autres... En tout cas, Leigh, tu es drôlement au courant !

— Mme Cunningham m'a parlé, et ensuite son mari. Ils sont...

— Bouleversés ?

— Oh, plus que ça ! On dirait qu'ils ont tous les deux été écrasés. Quelque chose comme ça. Pour elle, je n'ai pas de pitié, parce que je crois que ce qui l'intéresse, c'est de tout diriger. Mais M. Cunningham est vraiment à plaindre... Je suis allée voir Mme Cunningham hier après-midi. Son mari était à la fac. Mais elle, elle a pris une semaine de congé. Elle m'a confié qu'elle avait été incapable de reprendre ses cours.

— Dans quel état est-elle ?

— Affreux. Elle a pris dix ans.

— Et Michael ?

— Il a pris un coup de vieux aussi, mais on dirait qu'il s'est endurci. Il est rentré juste au moment où sa femme finissait de me raconter tout ça. Ils m'ont proposé de rester dîner (Arnie mange chez Darnell), mais je leur ai dit que je devais vraiment rentrer. M. Cunningham m'a donc ramenée à la maison en voiture, et j'ai eu sa version.

— Les deux versions diffèrent-elles ?

— Pas vraiment, non, mais... c'est M. Cunningham qui est allé trouver la police, par exemple. Arnie ne voulait pas, et sa mère n'avait pu s'y résoudre.

— Et... Arnie essaie vraiment de remettre en état son vieux tacot ?

— Oui... mais ce n'est pas tout ! Il est enfoncé jusqu'au cou avec ce Darnell. Je le sais. Hier, en classe, il m'a confié qu'il allait remplacer entièrement l'avant de sa voiture, aujourd'hui même. Je lui ai demandé si ça n'allait pas lui coûter un maximum ; il m'a répondu de ne pas me faire du souci, parce qu'il avait crédit ouvert... Et cela, parce qu'avec un certain Jimmy Sykes, il allait faire certaines courses pour Will vendredi et samedi prochains. C'est ce qu'il a dit, en tout cas. Et... et je ne crois pas que les « courses » qu'il fait pour ce salopard de Darnell soient très nettes !

— Qu'a-t-il dit à la police au sujet de Christine ?

— Il leur a simplement raconté comment il avait retrouvé sa voiture dans l'état où elle était. Ils lui ont demandé s'il avait une idée sur l'identité des coupables ; Arnie leur a répondu que non. Ils lui ont demandé s'il était vrai qu'il s'était battu avec Buddy Repperton. Arnie a répondu que Repperton avait fait tomber par terre son casse-croûte et l'avait écrasé avec le pied, puis que M. Casey était arrivé et avait mis fin à la bagarre. Ils lui ont enfin demandé si Repperton ne lui avait pas promis de se venger ; Arnie a répondu qu'il l'avait peut-être fait, mais que ça ne voulait rien dire. »

Dennis resta silencieux, regardant par la fenêtre le ciel triste de l'hiver, réfléchissant. Cela ne lui disait rien qui vaille. Si Leigh rapportait avec exactitude l'interrogatoire d'Arnie, celui-ci n'avait sans doute pas répondu de mensonges, mais avait omis

les détails pour donner de la bagarre près du terrain de foot l'allure d'un petit échange sans gravité. Et Dennis trouvait cela extrêmement inquiétant.

« As-tu une idée de ce qu'Arnie fricote avec ce Darnell ?

— Non », répondit Dennis qui avait pourtant sa petite idée. Il repensa à son père lui disant : « J'ai entendu raconter certaines choses... voitures volées... cigarettes et alcool... un peu de contrebande... ça fait longtemps que la chance est avec lui, Dennis... »

Dennis regardait le visage de Leigh, très pâle, son maquillage détruit par les larmes. Elle s'accrochait, c'était visible.

« Bon, dit-elle en se levant. Je... je ne cherche pas à ce que les choses soient exactement pareilles qu'avant ; je sais que ce n'est pas possible, Dennis. Mais je l'aime toujours, et... j'aimerais que tu le lui dises.

— D'accord. Entendu. »

Ils étaient tous deux gênés, et ils restèrent très longtemps sans rien dire. Dennis pensait que c'était le moment où, dans les chansons, l'ami du mari entre en scène. Et une part de lui-même, la part la plus vile, ne serait pas du tout contre... Oh non ! Il était plus que jamais attiré par elle. Peut-être n'avait-il jamais été attiré à ce point par une fille. Qu'Arnie s'occupe tant qu'il voulait de sa bagnole et de ses petits trafics ! Ça leur laissait le temps d'apprendre à se connaître mieux. On a besoin d'une petite consolation, parfois... On sait bien comment ça se passe... Et Dennis sentait qu'à ce moment précis, il pourrait y arriver. Elle était vulnérable, en dépit de sa déclaration d'amour pour Arnie. Peut-être apprenait-elle à s'endurcir, mais c'est une école à laquelle personne ne va de gaieté de cœur. Il pouvait peut-être lui dire quelques mots, des mots justes, comme : « Viens t'asseoir au bord du lit. » Et elle viendrait... Ils parleraient encore un moment, de choses plus agréables, pour changer ; il l'embrasserait peut-être. Sa bouche était pleine, sensuelle, faite pour embrasser et être embrassée. Un baiser pour se consoler. Un autre par amitié. Et un troisième pour être complet. Oui, un instinct qui ne l'avait jamais trompé lui soufflait que c'était à portée de main...

« Quand sors-tu de l'hôpital ? finit-elle par dire.

— Il paraît que j'en ai jusqu'à janvier. Mais je vais leur jouer un bon tour. Je serai chez moi pour Noël. Je me décarcasse un max dans la chambre des tortures.

— La chambre des tortures ?

— La salle de rééducation. Mon dos se rétablit bien. Les autres os ne chôment pas non plus. Bien sûr, je vais avoir des béquilles pendant un moment, après ma sortie, et, si j'ai de la chance, je marcherai avec une canne pour la fin de l'année scolaire. Mon médecin me dit que je boîterai peut-être deux ans. Il se peut que je boite toujours...

— Oh, je suis tellement désolée, Dennis ! Il fallait que ça arrive à un garçon aussi gentil que toi ! Mais c'est aussi de l'égoïsme de ma part, car je me demande parfois si toutes ces horreurs se seraient produites si tu avais été là.

— Dis tout de suite que c'est de ma faute. »

Leigh ne sourit pas à cette phrase que Dennis avait voulue faussement en colère. « Tu sais, Dennis, je me pose quelquefois des questions sur sa santé mentale. Et ça, je ne l'ai dit ni à ses parents ni aux miens. Mais je crois que sa mère... peut-être... »

Dennis opina.

« Mais c'est vrai, quoi ; c'est complètement fou, cette histoire ! Sais-tu que ses parents lui ont offert de lui acheter une voiture d'occasion, mais en bon état, s'il se débarrassait de Christine, et qu'il a refusé ? M. Cunningham m'a même raconté, quand il m'a ramenée chez moi, qu'il avait proposé de vendre des actions pour acheter à Arnie une voiture neuve ! Arnie a répondu qu'il n'y avait pas de raison qu'on lui fasse un cadeau pareil. Son père lui a dit qu'il comprenait parfaitement, et qu'Arnie pourrait le rembourser peu à peu, avec intérêts, même... Dennis, tu vois ce que je veux dire ?

— Bien sûr ! Il veut Christine, et pas une autre.

— Mais je trouve ça complètement obsessionnel, non ? Il s'est fixé sur un objet et n'en démord plus. C'est bien ça, une obsession, n'est-ce pas ? Cela me fait peur, et parfois, je suis pleine de haine. Mais ce n'est pas de lui que j'ai peur. Ce n'est pas lui que je hais. C'est cette saloperie de bagnole. Cette sale putain de Christine ! Tu sais ce que je voudrais ? Je voudrais que quelqu'un embarque par erreur sa chère Christine et la

flanque à la casse. Une grue la balancerait dans l'appareil qui réduit les bagnoles en petits cubes de métal d'un mètre de large, et tout serait terminé... Je sais que je vais te paraître horrible, Dennis, mais j'aurais voulu que ces voyous cassent tout.

— Je comprends ce que tu ressens.

— Vraiment ?

— Oui, je crois, Leigh. »

Ils se regardèrent.

26

La visite d'Arnie

*Deux ou trois heures se sont passées
L'altitude n'a cessé de baisser ;
Le niveau d'essence diminuait,
Il fallait rentrer avant d'être à sec.
Mais tu ne me rattraperas pas,
Non, ma petite, tu ne me rattraperas pas,
Car si tu t'approches trop
Je file comme la brise.*

Chuck Berry

Dennis s'était laissé aller à une petite sieste en début d'après-midi, ce qui ne lui arrivait pas souvent. Son père, sa mère et sa sœur étaient passés le voir le matin et, pour la première fois, il avait senti chez Ellie une impatience. Son grand blessé de frère commençait à ne plus être si intéressant. On n'avait pas découvert dans ses os une forme rarissime et terrible de cancer ; il n'allait pas rester paralysé jusqu'à la fin de ses jours ; bref, rien n'en faisait une vedette. Après le déjeuner, vers deux heures, le sommeil l'avait gagné ; il s'était mis à rêver, s'endormant profondément, si bien que, lorsqu'il s'était réveillé, il était presque cinq heures de l'après-midi. Arnie Cunningham était assis sur la chaise de plastique dur, comme sa petite amie le jour d'avant.

Dennis ne fut pas surpris de le voir là, mais crut que c'était un nouveau rêve et, voyant un sac en papier marron sur ses genoux, pensa dans les brumes du sommeil : il va pouvoir déjeuner, finalement ; peut-être que Repperton ne le lui a pas écrasé complètement. Puis Dennis se rendit compte que ce n'était pas un rêve et se redressa en s'écriant : « Mais bon sang, c'est vraiment toi !

— Bien sûr ! Qu'attendais-tu ? King Kong ou Godzilla ?

— Non, j'ai cru que je dormais encore. » Il se frotta les yeux. « Je suis vraiment content de te voir », ajouta Dennis qui, un moment, se sentit dangereusement près de pleurer, comprenant ainsi que ce séjour à l'hôpital commençait vraiment à le déprimer. Cela renforça sa détermination à rentrer chez lui avant Noël. Passer Noël dans cet hôpital ? Ah, non ! Il préférerait se suicider.

« Ben ouais, me voilà ! Ecoute, je t'ai apporté quelque chose.

— Qu'est-ce que c'est ? fit Dennis en indiquant le sac, qui avait la taille d'un sac de Prisunic.

— J'ai fait un petit raid dans le réfrigérateur, pendant l'absence de mes parents, qui sont chez des amis. » Tout en parlant, Arnie sortit quatre sandwiches grossièrement enveloppés dans du papier.

« C'est ce que tu préfères : de la viande froide avec de la mayonnaise dans du pain de mie. »

Dennis rayonna. Le pain de mie était un des secrets qu'il partageait avec Arnie depuis l'enfance. Leur mère prenait chacune très au sérieux la question du pain, Regina donnant dans le pain complet, tandis que la mère de Dennis préférait le pumpernickel. Les deux garçons mangeaient ce qu'on leur donnait, mais, en secret, c'est le pain de mie qu'ils préféraient et, plus d'une fois, réunissant leurs économies, ils s'étaient acheté un pain de mie et de la moutarde française et, en cachette, s'étaient enfilé des sandwiches de pain de mie à la moutarde tout en lisant des bandes dessinées. Arnie partagea bientôt la joie de Dennis à l'évocation de ces souvenirs – et ce devait être le meilleur moment de sa visite...

Ensuite, Arnie sortit du sac six canettes de bière, en ouvrit deux ; ils se portèrent mutuellement un toast et burent. Arnie sortit encore deux paquets de son sac et découvrit deux belles parts de tarte aux pommes.

« Non, vieux, je peux plus, dit Dennis. Je vais éclater.

— Mange, lui ordonna Arnie.

— Je peux vraiment plus », répéta Dennis en achevant son morceau de tarte en quatre coups de fourchette impitoyables. Puis il éructa et termina sa deuxième bière. « Je vais te maudire demain matin, dit-il à Arnie. Parce qu'avec tout ce que je viens

d'avaler, je vais sans doute devoir rester une heure à chier, et ça me fait mal au dos. »

Ils rirent, puis restèrent un long moment silencieux, digérant. Finalement, Dennis dit : « Leigh est passée me voir hier. Elle m'a raconté ce qui est arrivé à Christine. Je suis navré, vieux. C'est un très sale coup.

— Ouais, ça a été dur. J'ai vraiment eu le moral à plat.

— N'importe qui l'aurait eu », fit Dennis en se rendant compte qu'il était aussitôt devenu méfiant et qu'il ne pouvait s'en empêcher. La partie amicale de la visite d'Arnie était déjà finie ; cette amitié avait été là pendant quelques minutes, réchauffant et emplissant cette chambre, mais elle s'était maintenant envolée comme un éphémère. Et Dennis aurait juré que les yeux d'Arnie aussi s'étaient remplis de méfiance.

« J'ai pas été chic avec ma mère. Avec Leigh non plus, je crois. Ça a été un tel choc de voir tout ce travail... tout ce travail réduit à néant.

— Vas-tu pouvoir réparer quelque chose ? »

Arnie redevint heureux d'un seul coup. « Pouvoir réparer ? Comment donc ! Tu n'en reviendrais pas, Dennis, si tu avais vu l'état dans lequel je l'ai retrouvée à l'aéroport. Ils faisaient des bagnoles solides, en ce temps-là ! C'est pas comme maintenant, où ce qui ressemble à du métal est en réalité du plastique qui brille. Cette voiture, mon vieux, c'est un vrai tank ! Les parties en verre ont le plus souffert. Et les pneus, évidemment. Ils les ont bousillés.

— Rien au moteur ?

— Ils l'ont même pas touché », répondit hâtivement Arnie, disant son premier mensonge. Leigh avait raconté à Dennis qu'un morceau du Delco traînait par terre, et Dennis se demandait ce qu'ils avaient bien pu faire d'autre comme dégâts. Le radiateur ? Si l'on s'était servi d'une barre de fer pour faire des trous dans les ailes de la voiture, on pouvait s'en être servi aussi pour bousiller le radiateur, les bougies, le régulateur de tension ou le carburateur.

Arnie, pourquoi me mens-tu ?

« Comment t'y prends-tu, alors ?

— En dépensant de l'argent, que veux-tu ? » répondit Arnie avec un rire presque vrai. Dennis y aurait cru, s'il n'avait vu le vrai Arnie quelques minutes plus tôt, quand ils dévoraient leurs sandwiches ensemble. « Pneus neufs, verre neuf, reprit Arnie. Encore un peu de boulot sur la carrosserie, et elle sera comme neuve. »

Comme neuve... Sauf que Leigh avait dit qu'ils n'avaient retrouvé qu'un tas de ferraille ressemblant à une auto tamponneuse qui a fait une fête foraine de trop. *Pourquoi mens-tu ?*

L'expression méfiante qu'Arnie avait eue en attendant de voir si son ami mordait à son mensonge fit place à un sourire désabusé et, haussant les épaules, il ajouta : « Bah, j'ai eu de la chance ! Quand je pense à toutes les saloperies qu'ils auraient pu me faire : du sucre dans le réservoir, du caramel dans le carburateur... Ils n'ont pas été malins ! J'ai vraiment eu de la chance.

— Tu parles de Repperton et de sa bande ? »

Arnie soupira et fit : « Ouais. Qui d'autre cela pourrait-il être ?

— Pourtant, tu ne l'as pas signalé à la police...

— Mon père s'en est chargé !

— Oui, c'est ce que Leigh m'a dit.

— Que t'a-t-elle dit d'autre ?

— Oh ! rien, mon vieux ! Et je n'ai rien demandé non plus. C'est tes affaires, Arnie. On a fait la paix là-dessus, pas vrai ?

— Oui, oui, dit Arnie en poussant un petit rire et en se passant la main sur le visage. Je n'ai toujours pas complètement accusé le coup. Putain ! Je crois que je ne m'en remettrai jamais, Dennis ! Je me sentais si heureux ce jour-là, en arrivant à l'aéroport avec Leigh, et quand j'ai vu...

— Mais ne risquent-ils pas de recommencer, si tu la retapes encore une fois ? »

Le visage d'Arnie se figea froidement. « Ils ne risquent pas, non...

— Que veux-tu dire ?

— Que Christine sera à la maison, désormais ; voilà ce que je veux dire. Que croyais-tu que je voulais dire ?

— Rien, non... Mais, je ne sais pas, Arnie, tu parais vraiment très sûr que Buddy n'y reviendra pas...

— J'espère simplement qu'il s'en tiendra là. Nous l'avons fait vider de l'école, il a démoli Christine avec ses copains : on est quittes.

— Enfin, s'il voit les choses ainsi !

— Je crois que ce sera le cas... Les flics les ont interrogés, lui, Moochie Welch et Richie Trelawney. Ils leur ont flanqué une sacrée frousse. Et Sandy Galton a failli tout raconter, je crois. Ce sale mioche ! »

Pendant un instant, une expression de tristesse désespérée était passée sur le visage d'Arnie. Plus que de la tristesse, même. Il avait l'air harcelé et hanté. Le visage de quelqu'un, pensa par la suite Dennis (mais il est tellement facile de voir les choses plus tard, bien trop tard), qui se débat dans une situation tellement compliquée et accablante qu'il ne sait même plus ce qu'il fait. Puis cette expression, comme les autres, disparut.

« En plus, je me suis fait mal au dos. Tu vois, tu n'es pas le seul à souffrir de là ! Tiens, regarde ! »

Arnie se leva et tira sa chemise de son pantalon... Certes, cela ne ressemblait pas à ce que portait feu LeBay. C'était une bande Lycra d'une trentaine de centimètres de large, propre et neuve, contrairement à LeBay. Mais un corset est un corset, se dit Dennis. Et cela ressemblait trop à LeBay pour que cela ne lui inspirât pas des craintes.

« Je me suis fait mal en ramenant Christine chez Will. Je ne me rappelle pas exactement comment ; c'est dire si j'étais dans tous mes états. Au début, je n'ai pas eu trop mal, mais ensuite, ça n'a fait qu'empirer. Le docteur Mascia m'a prescrit... Dennis, tu ne te sens pas bien ? »

Avec ce qui lui parut un effort fantastique, Dennis dissimula son malaise. Il arrangea les traits de son visage selon ce qui lui sembla pouvoir passer pour de l'intérêt et parvint à dire d'une voix égale : « Bah, ça passera. » Mais en même temps, il faisait glisser ses bras sous les draps : à la vue de cette bande, évoquant tellement l'appareil orthopédique de LeBay, il avait la chair de poule.

« Bon, il faut que je me tire en vitesse, reprit Arnie. J'espère que tu n'as pas cru que je pourrais passer toute la soirée dans un endroit aussi glauque que celui-ci !

— Tu es très demandé, je sais ! Non mais, sérieusement, je te remercie. Tu as apporté un peu de joie à un jour pénible. »

Pendant un bref instant, Dennis eut l'impression étrange qu'Arnie allait éclater en larmes. Mais il dissimula son émotion derrière les bonnes vieilles plaisanteries. « Et rappelle-toi bien une chose, Dennis : tu ne manques à personne. Absolument personne !

— Va te faire voir, eh, taré ! »

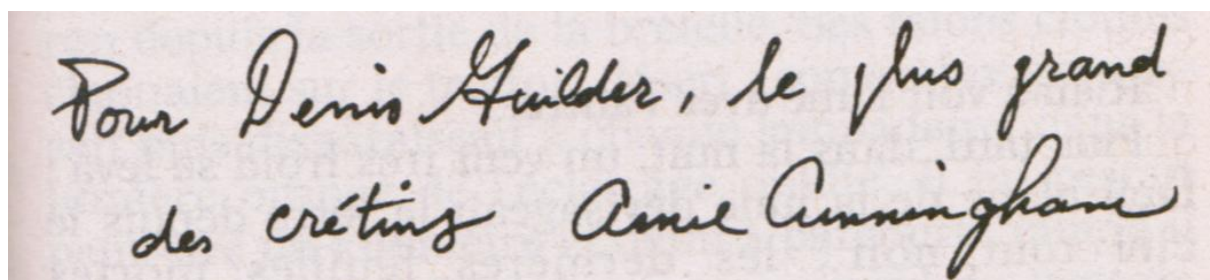
Arnie lui fit un bras d'honneur ; les saluts officiels avaient été échangés ; Arnie pouvait s'en aller. Il ramassa son sac en papier, mit dedans les bouteilles de bière vides. Soudain, Dennis eut une inspiration. Il montra le plâtre qui lui entourait la jambe gauche et dit : « Tu me mets une signature, Arnie ?

— Mais j'ai déjà signé, non ?

— C'est vrai, mais la signature s'est effacée.

— Bon, si tu as de quoi écrire... »

Dennis prit un stylo dans le tiroir de sa table de chevet, et Arnie, se penchant au-dessus du plâtre, chercha un endroit libre entre les innombrables signatures et inscriptions où il écrivit :



Pour Denis Gilder, le plus grand
des crétiens Arnie Cunningham

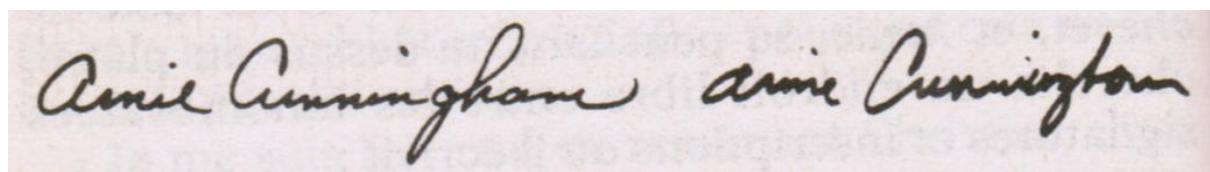
Il donna une petite tape au plâtre, rendit le stylo à Dennis et, après un dernier salut, s'en alla.

Ce soir-là, Dennis passa un long moment à examiner les deux signatures. Car Arnie avait effectivement déjà signé une fois, mais lorsque Dennis avait encore les deux jambes dans le plâtre... La première fois, il avait signé sur la droite ; aujourd'hui, il avait signé à gauche.

Dennis avait appelé une infirmière après le départ d'Arnie, et usant de tout son charme, l'avait convaincue de lui passer son plâtre de la jambe droite et de l'aider à le mettre contre sa jambe gauche, afin de pouvoir étudier les deux signatures côte à côte. Puis, d'une voix si sèche et si brisée qu'il eut de la peine à la reconnaître, Dennis avait demandé à l'infirmière : « Avez-vous l'impression qu'elles soient pareilles ? »

— Non, avait répondu la jeune femme. J'ai déjà entendu parler de fausses signatures sur des chèques, mais pas sur des plâtres ! Est-ce une plaisanterie ?

— Oui, c'est ça, répondit Dennis en sentant un froid glacial lui monter du ventre à la poitrine. C'est une plaisanterie... » Il regarda encore les deux signatures ; il les regarda bien et sentit ce froid gagner tout son corps ; il sentit sa température baisser, son cou se raidir et ses poils se dresser.



Rien à voir l'une avec l'autre.

Plus tard, dans la nuit, un vent très froid se leva ; l'œil blanc de la lune dévisageait la terre depuis le ciel tout noir ; les dernières feuilles mortes d'automne furent arrachées des arbres et roulèrent dans les caniveaux.

Mais leur bruit était celui d'os qui claquent les uns contre les autres.

27

Moochie Welch

*La nuit était noire, et au bout de la rue
Un fourgon à glace est apparu,
La porte s'ouvrit,
Quelqu'un poussa un cri ;
Vous auriez dû voir ça.*

Bo Diddley

Le dernier jour de novembre était un jeudi et, ce soir-là, Jackson Browne se produisait au Civic Center de Pittsburgh devant une salle comble. Moochie Welch était allé au concert avec Richie Trelawney et Nickey Bilingham, mais la foule les sépara avant même que le concert commence. Il avait passé une excellente soirée, et revenir chez lui en stop avait été une rigolade grâce à toutes les voitures qui repartaient de Pittsburgh après le concert. Celui-ci s'était terminé à vingt-trois heures quarante ; à une heure et quart il était de retour à Libertyville.

La dernière personne qui l'avait pris en stop l'avait déposé au pied d'une bretelle sortant de l'autoroute, et Moochie avait décidé d'aller de là à pied jusqu'à la station-service Vandenberg, où il retrouverait Buddy. Buddy ayant une voiture, il pourrait ramener Moochie chez lui, qui vivait au fin fond d'une banlieue archiperdue. En plus, Buddy aurait peut-être un coup à boire.

Moochie avait parcouru quatre cents mètres environ depuis la sortie de la bretelle. Ses talons cloutés claquaient sur le trottoir désert ; son ombre grossissait puis disparaissait à chaque lampadaire, dans la lumière orange de l'éclairage public. Il lui restait peut-être un kilomètre et demi à parcourir, quand il vit la voiture arrêtée plus loin, au bord du trottoir. Les gaz d'échappement montaient, épais, dans l'air parfaitement

immobile de cette nuit glaciale ; la calandre, chrome impeccable rehaussé par des petits points orange, le regardait comme un rictus sur un visage d'idiot. Moochie reconnut la voiture. C'était une Plymouth bicolore, et sous les réverbères, ces deux couleurs semblaient ivoire et sang séché. C'était bien Christine.

Moochie s'arrêta et un étonnement assez bête l'emplit. Ce n'était pas de la peur, pas encore. Ce ne pouvait pas être Christine ; c'était impossible. Ils avaient fait au moins douze trous dans le radiateur de la bagnole à Face-de-con ; ils avaient vidé presque toute une bouteille de Texas Driver dans son carburateur et Buddy avait versé un sac de deux kilos de sucre dans le réservoir d'essence, Moochie faisant un entonnoir avec ses mains. Et ça n'avait été que le commencement. Buddy avait eu des idées géniales pour détruire la bagnole de Face-de-con ; cela les avait à la fois émerveillés et gênés. L'un dans l'autre, la voiture était restée dans un tel état qu'elle ne pouvait pas remarcher avant six mois. Donc, ça ne pouvait pas être Christine. C'était une autre Fury 58.

Sauf que c'était Christine ; il le savait.

Moochie resta immobile sur le trottoir désert, ses oreilles engourdies par le froid dépassant de ses cheveux longs, son haleine montant dans l'air comme un plumet. La voiture lui faisait juste face, son moteur tournant doucement. Il était impossible de voir qui était au volant (si tant est qu'il y eût quelqu'un), car l'automobile se trouvait juste en dessous d'un réverbère dont la lumière orange et puissante se reflétait sur la surface lisse du pare-brise. Moochie commença à avoir peur.

Il passa la langue sur ses lèvres sèches et regarda autour de lui. A sa gauche, l'autoroute, six voies vides à cette heure de la nuit, comme le lit d'une rivière à sec. A sa droite, le magasin d'un photographe, les lettres KODAK s'étalant à travers la vitrine. Il regarda encore la voiture, hésitant.

Il ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais rien ne sortit. Il tenta encore une fois et produisit une sorte de coassement : « Hé, Cunningham ! »

La voiture ne broncha pas. Elle semblait réfléchir. Les gaz d'échappement continuaient de monter dans l'air froid et le moteur de tourner comme une mécanique de précision.

« C'est toi, Cunningham ? »

Il avança d'un pas. Son talon racla le ciment. Son cœur cognait comme une enclume. Il regarda de nouveau autour de lui ; une voiture allait quand même bien passer ! Une autoroute aussi importante ne pouvait pas être totalement déserte même à une heure vingt-cinq du matin ! Mais il n'y avait aucun passage, rien que la lumière orange des réverbères.

Moochie se racla la gorge. « Tu n'es pas en colère à ce point, quand même ? »

Les phares de Christine s'allumèrent soudain, l'épinglant dans leur lumière blanche et crue. La Fury bondit sur lui, s'arrachant littéralement du sol en laissant du caoutchouc noir sur le trottoir tant le démarrage avait été brusque. Le bond de la voiture avait été tel que l'arrière avait paru toucher le sol, comme un chien ou un loup qui se tasse sur ses pattes arrière pour s'élancer. Les roues qui se trouvaient contre le trottoir montèrent dessus et la voiture partit vers Moochie dans cette position, penchée de côté. Le fond de la voiture gratta la bordure du trottoir dans un hurlement et une gerbe d'étincelles.

Moochie poussa un cri et tenta de s'écarter. Christine lui toucha du bout du pare-chocs la jambe gauche, en arrachant un morceau. Une humidité chaude se répandit le long de sa jambe et descendit dans sa chaussure. La chaleur de son propre sang lui fit penser confusément que la nuit était bien froide.

Moochie alla heurter de la hanche la porte du photographe, cognant le montant et manquant de peu de passer à travers la partie vitrée centrale. Quelques centimètres de plus, et il passait carrément à travers, s'étalant parmi les Nikon et les Polaroid.

Haletant, Moochie se retourna. Christine reculait, et en raclant la bordure du trottoir, poussait le même cri horrible et inhumain. Christine reculait pour reprendre son élan, et lorsqu'elle passa devant Moochie, il vit. Il vit qu'il n'y avait personne au volant !

La panique monta en lui. Moochie prit ses jambes à son cou et fonça vers l'autoroute. De l'autre côté de celle-ci, il y avait une petite ruelle entre deux magasins. Trop étroite pour la voiture. S'il pouvait arriver jusque-là... Ses semelles cloutées tambourinaient sur le sol ; son ombre courait après lui.

Christine repartit droit vers Moochie, traversant les voies de l'autoroute à angle droit. Moochie hurlait, mais il ne pouvait s'entendre hurler car la voiture hurlait elle-même plus fort que lui, comme une meurtrière folle de colère, et ce cri emplissait tout. Son ombre ne lui courait plus après, mais avançait Moochie et s'allongeait. Dans la vitrine d'un des deux magasins, une teinturerie, il vit deux gros yeux qui grossissaient. Au dernier moment, Moochie tenta de partir à gauche, mais Christine obliqua du même côté que lui, comme si elle lisait ses pensées d'homme aux abois. La Plymouth le frappa bien dans le dos tout en accélérant toujours, lui cassant net la colonne vertébrale et le projetant à une douzaine de mètres de là, contre le mur de briques de l'autre magasin, un petit supermarché. Encore une fois, Moochie manqua de peu la devanture de verre. La force du choc fut telle que le corps rebondit contre le mur et retomba par terre, laissant une grosse tache de sang sur les briques, comme une tache d'encre monstrueuse. Une photo devait en paraître le lendemain en première page du *Keystone* de Libertyville.

Christine s'arrêta dans un hurlement de pneus, dérapa légèrement. Moochie, étendu par terre, tentait de se relever. Mais rien à faire. Rien ne fonctionnait plus. Une lumière blanche et aveuglante tomba de nouveau sur lui. « Non », souffla-t-il par une bouche emplie de dents cassées. « N... » La voiture fut sur lui en un grognement. Toute la monnaie qu'il avait dans ses poches vola. Moochie fut roulé en un sens, puis dans l'autre, tandis que Christine lui roulait dessus, puis lui repassait dessus en reculant. Elle s'arrêta ensuite, comme pour réfléchir.

C'est alors qu'elle fonça encore une fois sur lui. Elle le heurta, recula, bondit de nouveau sur lui en criant, recula, bondit encore ; les phares brillaient affreusement, le pot d'échappement lâchait une épaisse fumée bleue ; cette chose étendue sur le sol ne ressemblait plus à un être humain mais à un paquet informe de chiffons.

Après avoir reculé une dernière fois, Christine décrivit un demi-tour sur elle-même et, accélérant, fonça sur l'autoroute, réveillant enfin le voisinage. Les gens du quartier ouvrirent

leurs fenêtres pour voir ce qu'était tout ce boucan, si c'était un accident.

Un des phares de Christine était cassé. L'autre clignotait comme s'il allait flancher. La calandre était rentrée vers l'intérieur, selon la forme et la dimension du torse de Moochie, parfait masque mortuaire inversé. Du sang recouvrait le capot et commençait à s'allonger en petites rigoles à mesure que Christine prenait de la vitesse. Le pot d'échappement, en partie démoli, faisait un bruit curieux.

A l'intérieur, sur le tableau de bord, le compteur continuait à reculer, comme si Christine remontait le temps, disparaissant non seulement du lieu du meurtre, mais s'effaçant de ce meurtre même.

Et de fait, le bruit du pot d'échappement diminua et disparut bientôt. Les rigoles de sang sur le capot se mirent à reculer jusqu'à leur point de départ malgré la force du vent, comme quand on passe un film en marche arrière. Le phare qui clignotait se remit à briller normalement, et, à peine deux cents mètres plus loin, l'autre phare se ralluma soudain. Avec un bruit ressemblant à celui que ferait un petit garçon qui casse avec son talon la fine couche de glace qui recouvre une flaque d'eau gelée, le verre du phare se reconstitua tout seul. Devant la voiture, un bruit métallique se fit entendre, ressemblant au bruit que fait une boîte de bière quand on l'écrase dans sa main : c'était la calandre de Christine qui reprenait sa forme normale...

Christine arriva dans Hampton Street avant même que ceux qu'avait réveillés le hurlement de ses pneus ne découvrent les restes de Moochie. Les rigoles de sang sur le capot étaient arrivées à leur point de départ et avaient disparu ; les rayures sur les ailes aussi, et lorsque la voiture approcha lentement de la porte du garage, avec sa pancarte KLAXONNEZ POUR QU'ON VOUS OUVRE, il y eut un dernier petit bruit métallique, celui du coin avant gauche, là où Christine avait frappé le premier coup sur la jambe de Moochie, qui reprenait sa forme normale. Christine était comme neuve.

Elle s'arrêta devant la porte du garage plongé dans le silence et l'obscurité. Le système d'ouverture automatique de la porte se mit en marche ; la porte s'ouvrit, obéissante, déclenchant le

système d'allumage automatique des lumières à l'intérieur du garage. Les phares de Christine s'éteignirent ; elle avança et glissa sans bruit jusqu'au box vingt. Derrière elle, la porte du garage, réglée pour rester ouverte trente secondes, s'abaissa ; les lumières s'éteignirent, et le garage fut replongé dans l'obscurité.

A l'intérieur de Christine, la clé de contact tourna et le moteur se tut. Le bout de cuir portant les initiales R.D.L. se balança un moment, de moins en moins, puis s'immobilisa.

Christine reposait dans le noir, et le seul bruit qu'on pouvait entendre dans le garage de Darnell était le claquement irrégulier du moteur qui refroidit.

28

Le lendemain

*J'ai une Chevrolet de 69 équipée d'un 396,
De têtes Feully et d'un Hurst au plancher ;
Elle m'attend ce soir, stationnée
Devant le magasin « 7-11 »...*

Bruce Springsteen

Arnie Cunningham n'alla pas à l'école le lendemain. Il dit qu'il avait l'impression de couvrir une grippe. Mais le soir, il affirma à ses parents qu'il se sentait assez bien pour aller chez Darnell travailler un peu sur Christine.

Regina protesta, quoiqu'elle n'osât pas dire ce qu'elle pensait vraiment, à savoir qu'Arnie avait une mine de déterré. Son visage ne portait plus la moindre trace d'acné et de boutons, mais au change il avait gagné un teint de farine et des cernes énormes, comme s'il ne dormait plus. De plus, il boitait. Regina se demanda si son fils ne prenait pas de drogue, ou bien si son dos n'était pas plus abîmé que ce qu'il avait bien voulu dire et si Arnie ne s'était pas mis à avaler des pilules quelconques pour continuer à bosser sur sa satanée bagnole. Mais elle rejeta cette pensée. Son fils était peut-être complètement obsédé par cette voiture, mais il n'était pas idiot.

« Tu ne rentreras pas trop tard ? lui demanda-t-elle.

— Non, répondit-il.

— Arnie, je préférerais vraiment que tu restes ici. Tu as réellement une sale mine.

— Ça ira. Il faut que ça aille ! Je dois livrer des pièces détachées à Jamesburg demain pour Will.

— Pas si tu es malade ! Il y a presque deux cents kilomètres de route.

— T'en fais pas. » Il l'embrassa sur la joue.

Il ouvrait la porte de la cuisine lorsque Regina lui demanda :
« Connaisais-tu le garçon qui a été tué la nuit dernière ? »

Il se retourna pour la regarder, le visage inexpressif. « Quoi ?

— Le journal dit qu'il allait au lycée de Libertyville.

— Oh, tu parles de l'accident de cette nuit ?

— C'est ça.

— J'ai été dans la même classe que lui quand nous étions plus jeunes, je crois. Mais je ne le connaissais pas vraiment.

— Ah bon... C'est bien... Parce que le journal dit qu'il y avait des traces de drogue dans son corps. Tu ne prendrais jamais de drogues, toi, n'est-ce pas ? »

Arnie lui sourit gentiment. Elle avait un visage blême et attentif. « Non, maman.

— Et si ton dos se mettait à te faire mal, je veux dire à te faire vraiment mal, tu irais voir le Dr Mascia, n'est-ce pas ? Tu n'achèterais rien à... à un revendeur de drogues, n'est-ce pas ?

— Non, maman », répéta Arnie avant de sortir.

Dehors, Arnie fit un bref salut de la main à son père qui travaillait dans le jardin. Il ne désirait pas lui parler. Mais Michael lui dit de venir, et Arnie s'approcha à contrecœur ; il ne voulait pas rater le bus.

Son père lui aussi avait pris un sacré coup de vieux dans les tempêtes provoquées par Christine, bien que d'autres éléments eussent incontestablement joué un rôle. A la fin de l'été, il avait présenté sa candidature au poste de président de la section d'histoire à Horlicks et s'était fait proprement jeter. Puis, lors de sa visite annuelle chez le médecin en octobre, le docteur avait signalé un commencement de phlébite, cette maladie de vieillesse. Tout cela faisait qu'en ce début d'hiver, Michael Cunningham paraissait plus lugubre que jamais.

« Ecoute, Papa. Il faut que je me dépêche si je veux attraper le... »

Michael releva la tête. Il était en train de mettre en tas des feuilles mortes et gelées. Le soleil de la fin d'après-midi vint éclairer son visage de tons rougeâtres comme du sang. Arnie recula involontairement. Son père avait une expression hagarde.

« Arnold, où étais-tu la nuit dernière ?

— Comment ? » Arnie en resta bouche bée, puis la referma peu à peu. « Mais ici, voyons ! Tu le sais.

— Toute la nuit ?

— Bien entendu ! Je me suis couché à dix heures. J'étais vanné. Mais pourquoi ?

— Parce que la police m'a appelé aujourd'hui. A propos de ce garçon qui s'est fait écraser la nuit dernière...

— Moochie Welch », dit Arnie. Si ce dernier avait été frappé par la mine de son père, celui-ci était tout autant choqué de voir celle de son fils. Aux yeux de Michael, les orbites d'Arnie évoquaient les deux trous vides d'un crâne.

« Il s'appelait Welch, en effet.

— On pouvait s'attendre à ce que la police appelle, je suppose. Maman sait-elle qu'il était sans doute un de ceux qui ont démoli Christine ?

— Je ne lui ai rien dit, en tout cas.

— Moi non plus. Et je préférerais qu'elle n'en sache rien.

— Elle finira peut-être par le comprendre toute seule. D'ailleurs, c'est presque sûr. Ta mère est une femme extrêmement intelligente, au cas où tu ne l'aurais pas remarqué. Mais elle n'apprendra rien par moi. »

Arnie hocha la tête, puis eut un sourire sans humour. « « Où étais-tu la nuit dernière » : j'apprécie ta confiance, Papa ! »

Michael rougit mais ne baissa pas les yeux. « Si tu avais pu observer ton comportement depuis deux ou trois mois, tu comprendrais pourquoi je te demande ça.

— Qu'est-ce que ça veut encore dire ?

— Tu le sais bien. Ce n'est même plus la peine d'en discuter. Nous ne faisons que répéter la même chose. Ta vie craque de partout et tu viens me demander de quoi je parle ! »

Arnie rit. Cela produisit un bruit dur et méprisant. Michael parut reculer en l'entendant. « Maman me demande à l'instant si je prends des drogues. Tu veux peut-être vérifier ça aussi ! (Arnie fit mine de remonter ses manches.) Tu veux chercher les traces de seringue ?

— Je n'ai pas besoin de te demander si tu prends de la drogue, parce que tu n'en prends qu'une seule, et je ne la connais que trop bien : cette saloperie de voiture. »

Arnie fit mine de s'en aller, ne voulant pas en entendre davantage, mais Michael le retint.

« Enlève ta main de mon bras ! »

Michael retira sa main. « Je voulais simplement te prévenir. Je ne pense pas que tu puisses tuer quelqu'un, pas plus que tu ne pourrais marcher sur les eaux, mais la police va t'interroger, Arnie, et il arrive qu'on soit surpris, si la police vous tombe dessus d'un seul coup. Et pour elle, la surprise peut équivaloir à la culpabilité.

— Tout ça parce qu'un ivrogne a renversé ce sale merdeux de Welch ?

— D'après le peu que j'ai pu arracher à ce Junkins qui m'a appelé, ça ne s'est pas passé comme ça. Celui qui a tué le jeune Welch ne s'est pas contenté de le renverser, mais l'a écrasé, lui a roulé dessus, et y est revenu, et...

— Arrête ! » s'écria Arnie. Il avait soudain l'air malade et effrayé, et Michael ressentit ce que Dennis avait lui-même connu lors de la visite d'Arnie à l'hôpital : l'impression que, derrière cette fatigue et cette tristesse, le vrai Arnie était proche et qu'on pouvait presque l'atteindre.

« Ce fut... incroyablement brutal. C'est ce que Junkins m'a dit. Tu vois, ça ne ressemble pas du tout à un accident...

— Un meurtre ? dit un Arnie abasourdi. Non, jamais je ne...

— Comment ? demanda vivement Michael en attrapant la veste de son fils. Qu'as-tu dit ? »

Arnie regarda son père. Son visage était de nouveau un masque. « Jamais je n'aurais imaginé une chose pareille. Voilà ce que je voulais dire.

— Bref, je voulais te prévenir. Ils vont chercher quelqu'un qui a un mobile, aussi mince soit-il. Ils savent ce qui est arrivé à ta voiture, et que le jeune Welch était dans le coup, ou du moins que tu penses qu'il y était. Junkins voudra peut-être te parler.

— Je n'ai rien à cacher.

— Non, bien sûr... Tu vas manquer ton bus.

— Oui. Faut que je file. » Mais Arnie restait planté là, regardant son père.

Michael repensa soudain au neuvième anniversaire d'Arnie. Il avait emmené son fils au zoo, ils avaient déjeuné dehors, puis ils avaient conclu la journée en faisant un dix-huit trous au golf miniature. Regina n'avait pu les accompagner ; elle était au lit

avec une bronchite. Le père et le fils avaient passé un jour merveilleux. Pour Michael, cela restait le meilleur des anniversaires de son fils, celui qui symbolisait sa vie douce et paisible de petit garçon américain. Le zoo, la promenade, le golf, puis ils étaient rentrés ; il ne s'était pas passé grand-chose, sauf que cela avait été un jour superbe...

Michael s'humecta les lèvres et reprit : « Tu ne crois pas que tu devrais la revendre, Arnie ? Une fois entièrement restaurée, revends-la donc. Tu en tireras un sacré paquet. Deux, ou peut-être trois mille dollars.

— Non, Papa, répondit Arnie avec douceur, comme s'il parlait à un enfant. Ce n'est pas possible. Maintenant, je ne peux plus. J'ai trop mis dedans. Beaucoup trop. » Puis il partit, rejoignit les autres ombres qui passaient sur le trottoir, et, dans l'obscurité, le bruit de ses pas s'estompa bientôt. *Trop mis dedans ? Vraiment ? Et quoi au juste, Arnie ? Qu'as-tu mis en elle de si important ?*

Regina s'était couchée tôt. Elle se couchait de plus en plus tôt, ces temps derniers. Michael la rejoignit et, s'allongeant sur le lit jumeau, lui demanda d'un air indifférent : « Comment as-tu dormi, la nuit dernière ?

— Très bien », répondit-elle d'un air innocent. Michael savait qu'elle mentait.

« Je suis monté vers onze heures et Arnie paraissait agité dans son sommeil, dit Michael d'une voix tout à fait calme, bien qu'il se sentît de plus en plus mal.

— Je suis montée à une heure, répliqua Regina, s'empressant d'ajouter : Simplement pour aller aux toilettes... J'ai jeté un coup d'œil dans sa chambre. On a du mal à se débarrasser des vieilles habitudes, pas vrai ? » Elle eut un petit rire de regret.

« Oui, je sais.

— En tout cas, Arnie dormait à poings fermés. J'aimerais tout de même qu'il s'habitue à mettre un pyjama l'hiver.

— Il était en slip ?

— Oui. »

Michael se détendit, soulagé et passablement honteux. Mais il valait mieux être sûr. Arnie était donc là à une heure du matin. Regina ne pouvait pas se tromper, car leur radio-réveil

avait une montre digitale aux gros chiffres bleus, bien lisibles. Arnie était là à une heure, et le petit Welch avait été écrasé à cinq kilomètres de là, vingt-cinq minutes plus tard. Il lui était donc rigoureusement impossible de se lever, de s'habiller, de sortir sans que sa mère l'entende (elle ne s'était sans doute pas rendormie tout de suite), de se rendre chez Darnell, de prendre Christine et d'arriver là où Welch avait été tué. Physiquement impossible.

Il n'y avait pas cru un instant, de toute façon... Michael Cunningham sourit et s'endormit. Mais, dans l'autre lit, Regina ne souriait pas. Elle veillait et attendait le bruit de la porte qui lui dirait que son fils était rentré. Quand elle aurait entendu cette porte s'ouvrir et se refermer, ses pas monter les escaliers, elle pourrait s'endormir. Peut-être.

29 Junkins

Eh, poupée, ralentis un peu et monte avec moi...

Quoi ?

La fermer et m'occuper de mes pieds ?

Mais mon pied, c'est toi, bébé !

Et un saaaacré pied !

Et le pied, ça me plaît !

Quelle voiture est-ce là ?

Une Cadillac 48

Avec ailes Thunderbird,

Et crois-moi, elle va vite,

Blinde, Joséphine, blinde...

Elias McDaniel

Junkins se pointa chez Darnell à vingt heures quarante-cinq. Arnie venait de finir ce qu'il avait à faire ce soir-là sur Christine : remplacer l'antenne que la bande à Repperton avait cassée.

Depuis un quart d'heure, Arnie, assis au volant, écoutait sur W.D.I.L. l'émission « La cavalcade des vieux succès ». Il avait simplement voulu ouvrir la radio pour vérifier que la nouvelle antenne était correctement branchée et qu'il n'y avait pas de parasites. Mais il était tombé sur la station et s'était mis à écouter, ses yeux gris perdus au-delà du pare-brise, tandis que Bobby Fuller chantait *I Fought the Law*, Frankie Lymon and the Teenagers *Why Do Fools Fall in Love ?*, Eddie Cochran *C'mon, Everybody*, Buddy Holly *Rave On*, etc. Il n'y avait jamais de publicité pendant « La cavalcade des vieux succès », et pas de présentateur. Rien que les sons, les sons que vous aimez... Ils ne sont plus au hit-parade, mais ils sont encore dans votre cœur... L'antenne était bien, ouais. Du beau travail. C'était comme Will disait : il avait des doigts de fée. Suffit de regarder Christine ; elle le prouve. C'était qu'un tas de ferraille sur la pelouse de

LeBay : je l'ai ressuscitée. Ensuite, c'était de nouveau qu'un tas de ferraille dans le parking de l'aéroport : je l'ai encore ressuscitée. J'ai...

Il avait quoi, au fait ?

Remplacé l'antenne ; exact. Fait disparaître quelques bosses ; cela, il s'en souvenait. Mais il n'avait remplacé aucune partie en verre (même si ces parties étaient effectivement remplacées). Il n'avait jamais commandé de sièges neufs (même s'ils étaient effectivement neufs). Et il n'avait soulevé le capot qu'une seule fois, avant de le laisser retomber, horrifié par le carnage auquel ils s'étaient livrés sur le moulin de Christine. Pourtant, à présent, le radiateur était en parfait état. Le bloc moteur était impeccable. Les pistons, du vrai billard... Seulement, il y avait les rêves...

Il avait rêvé de LeBay au volant de Christine, LeBay en uniforme souillé et maculé de taches gris-bleu, la terre du cimetière. La chair de LeBay tombait ; des os blancs et luisants sortaient par endroits. Là où les yeux de LeBay se trouvaient autrefois : deux trous noirs. Pourtant, il y avait quelque chose qui remuait là-dedans. Oh oui ! quelque chose... Puis les phares de Christine s'étaient allumés, clouant quelqu'un dans leur lumière, comme un coléoptère planté par une épingle sur un carré de carton blanc. Quelqu'un de connu.

Moochie Welch ?

Peut-être. Mais tandis que Christine fonçait comme une fusée, hurlant de tous ses pneus, Arnie avait l'impression que le visage de la victime fondait comme une bougie, devenait celui de Repperton, de Sandy Galton, de Will Darnell. Mais la victime avait fait un bond de côté ; LeBay avait mis en marche arrière, manipulant le levier avec des doigts noirs de pourriture, dont un portait une alliance qui brimbalait comme un cerceau autour d'une branche ; puis LeBay était reparti en avant, fonçant sur la silhouette qui courait. Et pendant que Christine se jetait de nouveau sur cette victime, celle-ci avait tourné la tête pour lancer derrière elle un regard de terreur, et Arnie avait vu le visage de sa mère... le visage de Dennis Guilder... le visage de Leigh ! Ses yeux immenses apparaissaient sous la masse de cheveux blonds qui volaient en tous sens... Et enfin, son propre

visage, sa bouche tordue formant les mots *Non ! Non ! Non !* Par-dessus tout cela, la voix triomphante de LeBay hurlait : *Fonce, sale merdeuse ! Ça te plaît, hein ?* Puis il y avait eu le choc, puissant et mortel, la chair qui s'écrase, une paire de lunettes qui saute en l'air, un corps qui roule, et Arnie s'était réveillé en sursaut dans sa chambre, recroquevillé sur lui-même, tremblant de tous ses membres, accroché à son oreiller. Il était deux heures moins le quart du matin, et il avait ressenti un soulagement énorme et affreux, le soulagement d'être encore en vie. Il était en vie ; LeBay était mort ; Christine était en sécurité : les trois seules choses au monde qui lui importaient.

Quant au reste, il ne voulait pas le savoir. Comment s'était-il fait mal au dos ? Il racontait à tout le monde qu'un jour, une des vieilles carcasses qu'il ramassait pour Will s'était mise à rouler toute seule et qu'il l'avait arrêtée, se faisant joliment mal. Mais ce n'était pas comme ça qu'il s'était fait mal au dos. Non...

Ce qui comptait, c'était que Will lui fasse confiance, à présent. Pour Will, il passait en douce des cigarettes dans l'Etat de New York et, à deux reprises, il avait transporté des paquets plats enveloppés dans du papier marron jusqu'à Wheeling, en Virginie, où un jeune type les avait échangés contre un paquet emballé de la même façon, un peu plus gros. Arnie avait pensé que c'était peut-être de la cocaïne, mais il préférait ne pas savoir. Pendant ces petits voyages, il utilisait la voiture personnelle de Will, une Imperial 1966 noire comme la nuit. Elle était extrêmement silencieuse et le coffre avait un double fond. Si l'on ne dépassait pas les limites de vitesse, c'était une vraie partie de plaisir. Et pourquoi pas, après tout ? Ce qui comptait, c'était qu'il eût les clés du garage.

Il y avait des jours où il aurait préféré ne pas avoir Christine. Où il pensait qu'il ferait mieux de la mettre à la casse. Cela ne risquait pas de se produire ! Simplement, parfois, il avait l'impression que, s'il s'en débarrassait, il serait... plus heureux.

Il y eut soudain plein de parasites à la radio.

« Du calme, du calme ! » murmura Arnie en passant doucement sa main sur le tableau de bord... C'était vrai ; cette voiture lui faisait parfois peur. Et son père n'avait pas tout à fait tort : elle avait changé sa vie en partie. Mais la mettre à la

casse ? Jamais ! Plutôt se flinguer... Les parasites disparurent. Les Marvelettes chantaient *Please Mr. Postman*. Et une voix résonna dans son oreille. « Arnold Cunningham ? »

Arnie sursauta et éteignit la radio d'un coup sec. Il tourna la tête : un homme petit et vêtu avec une certaine coquetterie se penchait par la portière. Il avait des yeux marron foncé et son teint était coloré. Le froid du dehors, pensa Arnie.

« Oui ? »

— Rudolph Junkins. Police judiciaire. » Il tendit la main par la vitre ouverte.

Arnie le regarda un instant. Son père avait donc dit vrai. Il arbora son sourire le plus séduisant, serra brièvement la main et dit : « Tirez pas. Je jette mes flingues par terre ! »

Junkins rendit son sourire à Arnie, mais ce n'était qu'une façade, et Arnie remarqua que le flic explorait aussitôt la voiture d'un œil très rapide et exercé, ne laissant rien passer. Arnie n'aimait pas ça du tout.

« Bon sang ! D'après ce qu'on m'avait dit, je m'attendais à trouver une voiture drôlement plus amochée que ça... »

Arnie descendit de voiture en haussant les épaules. « Ils n'ont pas fait des dégâts aussi graves que ce qu'on aurait pu croire, à voir l'état dans lequel ils avaient laissé la voiture. » Ce petit bonhomme devait être fort intelligent. Arnie posa la main sur le toit de Christine et se sentit instantanément mieux. Ce type ne lui faisait pas peur, intelligent ou pas. Après tout, il n'avait aucune raison de s'en faire. « Rien d'irréparable... »

— Ah bon ? Je croyais qu'ils avaient fait des trous dans la carrosserie avec un instrument contondant..., dit Junkins en examinant soigneusement les ailes de Christine. Je ne vois pas la moindre trace de réparation. Tu dois être un génie, Arnie ! Avec tous les gnons que ma femme fiche à notre voiture, je devrais peut-être t'engager immédiatement ! » Le policier eut un sourire désarmant, mais ses yeux exploraient la voiture, pour sauter l'instant d'après vers Arnie, puis revenir au véhicule. Arnie aimait de moins en moins cela...

« Je me débrouille, mais je ne suis pas le bon Dieu ! » répliqua-t-il. Je vous assure qu'on voit des traces si l'on regarde attentivement. Tenez, là... et là... Mais j'ai eu la chance de

retrouver des bouts de Plymouth dans diverses décharges. J'ai remplacé entièrement cette portière arrière. On voit que la peinture est légèrement différente.

— Non, je ne vois rien du tout ! Au microscope, peut-être, mais à l'œil nu, ça m'a l'air exactement pareil... En tout cas, c'est vraiment du beau boulot. (Junkins fit par-devant le tour de la voiture.) Du beau boulot, Arnie. Il faut te féliciter.

— Merci. » Arnie vit bien comment, tout en jouant l'admirateur sincère, Junkins faisait marcher ses petits yeux marron pour repérer d'éventuelles égratignures suspectes, de la peinture écaillée, peut-être une petite tache de sang ou quelques cheveux collés. Bref, des traces de Moochie Welch. C'était exactement ce que ce merdeux était en train de faire. Arnie reprit : « Que puis-je faire au juste pour vous, inspecteur Junkins ? »

Junkins rit. « C'est trop solennel, ça ! Disons Rudy, d'accord ?

— Entendu. Que puis-je faire pour vous, Rudy ?

— Tu sais, c'est drôle, tout de même... », dit Junkins en s'accroupissant pour examiner les phares de la voiture. Il tapota sur l'un d'eux puis, d'un air apparemment absent, fit passer un doigt le long de la partie métallique qui tenait le phare. Il se releva. « Nous recevons des rapports pour les affaires de ce genre, sur des voitures complètement déglinguées...

— Oh, mais ils ne l'ont pas vraiment déglinguée, vous savez ! (Arnie commençait à avoir l'impression de marcher sur un fil. Il toucha de nouveau Christine et se sentit mieux. Sa masse, sa réalité, le réconfortèrent une fois de plus.) Ils ont bien essayé mais ils s'y sont pris comme des manches.

— D'accord, reprit Junkins en riant. Mais quand l'affaire m'a été indiquée, j'ai dit tout de suite : où sont les photos ? Or pas de photos !

— Non, en effet. Vous savez qu'à mon âge, je n'ai pas droit à une assurance complète. Si cela avait été le cas, j'aurais pris toutes les photos que vous voulez. Mais puisque ça ne devait servir à rien, pourquoi en prendre ? Pas pour les garder dans mon album !

— Non, bien sûr. » Junkins tournait lentement autour de la voiture, cherchant le moindre coup, la moindre éraflure qui indiquerait une culpabilité. « Mais sais-tu ce que j'ai aussi trouvé drôle ? C'est que tu n'as même pas signalé le coup ! Voilà qui m'échappe, Arnie ; je te le dis franchement. Un bonhomme se décarcasse pour restaurer une bagnole au point qu'elle vaut deux mille ou peut-être même cinq mille dollars, et quand des types la lui réduisent en miettes...

— Je vous ai dit que...

— D'accord, d'accord ! Seulement abîmée. Quoi qu'il en soit, ta petite amie a déclaré qu'un des agresseurs avait... enfin... défectué sur le tableau de bord. J'aurais cru que cet acte te rendrait fou furieux, que tu aurais signalé une chose pareille.

— La merde, ça s'essuie.

— Ce qui veut dire... ?

— Eh bien, tout simplement qu'on tire la chasse et qu'elle disparaît.

— Tout comme Moochie Welch a « disparu » ?

— J'ignore tout de cette affaire.

— Vraiment ?

— Oui.

— Parce que le malheureux a été tellement écrabouillé par la voiture qu'il ne restait plus qu'un tas de viande qu'il a fallu ramasser à la pelle...

— Sans blague ? » Arnie commençait à sentir une drôle de sensation dans l'estomac.

« Bien entendu ! N'est-ce pas ce qu'on fait avec la merde ? La ramasser avec une pelle ?

— *Je n'ai rien à voir avec ça !* » cria Arnie. Un type qui travaillait sur sa voiture à l'autre bout du garage releva la tête. Arnie reprit plus bas : « Désolé. Mais j'aimerais que vous me laissiez tranquille. Vous savez que je n'ai rien à voir avec cette histoire. Vous venez d'inspecter Christine sous toutes les coutures. Si elle avait heurté Welch un si grand nombre de fois et si fort, elle aurait des marques. Notre prof de mécanique auto, il y a deux ans, disait que les deux seules manières de vraiment bousiller l'avant d'une bagnole, c'est de rentrer dans

un daim ou dans un être humain. C'était une plaisanterie, mais pas complètement. Vous voyez ce que je veux dire ?

— En effet. Ta voiture a l'air tout à fait normale, petit. Mais pas toi, en revanche. T'as l'air d'un insomniaque. T'as même l'air au trente-sixième dessous, si tu veux bien me passer l'expression... Tu veux que je te dise, Arnie ?

— Quoi ?

— Je pense que tu mens plus vite qu'un cheval ne galope. (Junkins tapota le capot de Christine.) Ou je devrais dire, plus vite qu'une Plymouth. »

Arnie le regarda et se tut.

« Je ne pense pas que tu mentes sur le meurtre de Welch. Mais je crois que tu mens sur les dégâts que ta voiture a subis. Ta copine a dit qu'ils en avaient fait une vraie bouillie, et elle était rudement plus convaincante que toi. Elle pleurait en racontant tout ça. Selon elle, il y avait du verre cassé partout... Au fait, Arnie, où as-tu trouvé le verre que tu as remplacé ?

— Chez McConnell, à Pittsburgh, répondit Arnie du tac au tac.

— Tu as la facture ?

— Non, je l'ai jetée.

— Mais ils se souviendront de toi. Une commande aussi grosse...

— Possible. Mais je ne compterais pas trop dessus, à votre place. C'est le plus gros fournisseur de pièces de verre pour automobiles entre New York et Chicago. Ça fait beaucoup de monde.

— En tout cas, eux auront conservé une facture.

— J'ai payé en liquide.

— Ton nom figurera bien quelque part...

— Pas du tout, répondit Arnie, glacial. C'était au nom de Darnell. Grâce au garage, j'ai dix pour cent de rabais.

— T'as vraiment tout prévu, pas vrai ?

— Inspecteur Junkins...

— Je sais que tu mens sur cette histoire de verre, mais pourquoi ?

— Vous soupçonneriez le Christ de mentir sur la Croix ! Depuis quand est-ce un crime de remplacer du verre cassé, de payer comptant et de profiter d'un petit rabais ?

— Ça n'en a jamais été un...

— Alors, laissez-moi tranquille !

— Comment expliques-tu... ?

— Je n'ai rien à ajouter. Navré.

— Très bien. » Junkins lâchait si brusquement qu'Arnie se méfia aussitôt. Le policier fouilla dans le veston qu'il portait sous son pardessus et sortit son portefeuille. Arnie remarqua que Junkins portait un pistolet dans un holster et pensa qu'il avait fait exprès de le lui faire voir. Il sortit une carte et la tendit à Arnie. « On peut me joindre à l'un de ces numéros. Si tu veux me parler de quoi que ce soit... Quoi que ce soit... »

Arnie mit la carte dans la poche de sa chemise.

Junkins accomplit un dernier petit tour autour de Christine. « Vraiment, quel boulot ! Chapeau ! » Il regarda Arnie droit dans les yeux et lui demanda : « Franchement, dis-moi, pourquoi n'as-tu pas signalé la chose ? »

Arnie poussa un soupir profond. « Parce que j'ai pensé que ça en resterait là. Qu'après ça, eux et moi on serait quittes.

— Moui... C'est bien ce que j'avais pensé. Bonne nuit, fils.

— Bonne nuit. »

Junkins fit mine de s'éloigner, puis se retourna et revint. « Réfléchis-y. T'as vraiment une sale tête, je t'assure. T'as une gentille petite amie qui s'angoisse. Ton père se fait du mouron aussi. Je l'ai bien senti, rien qu'au téléphone. Réfléchis, et appelle-moi. Tu dormiras mieux. »

Arnie sentit un tremblement lui monter aux lèvres, une petite sensation humide comme des larmes et qui faisait mal. Le regard de Junkins n'était pas méchant. Arnie ouvrit les lèvres, mais une terrible douleur lui transperça le dos et il se redressa d'un seul coup. C'était comme une claque qu'on donne à quelqu'un qui est pris d'hystérie. Arnie se sentit plus calme, les idées plus claires. « Bonne nuit, répéta-t-il. Bonne nuit, Rudy. »

Junkins le regarda encore un instant, troublé, puis s'en alla.

Arnie se mit aussitôt à trembler de tout son corps. D'abord les mains, puis les coudes, les épaules et bientôt partout. La

nausée lui serra l'estomac et lui monta dans la gorge. Il eut juste le temps de s'écarter de sa voiture, et se mit à vomir violemment ; des lumières dansaient devant ses yeux, ses oreilles bourdonnaient et les muscles de sa gorge se contractaient douloureusement. Quand il eut fini, il vit son visage blême et exténué dans le rétroviseur extérieur. Junkins avait raison : il avait une tête de décavé. Oui, mais il n'avait plus de boutons ! Il eut un rire fou. Abandonner Christine ? Au grand jamais ! C'est la seule chose qu'il ne ferait pour rien au monde. Il... Soudain, il lui fallait absolument parler à Leigh. Oui, Leigh.

Il entra dans le bureau de Will, désert à cette heure et silencieux, mis à part le tic-tac de la grosse pendule murale. Arnie composa le numéro des Cabot, mais dut s'y reprendre à trois fois ; ses doigts tremblaient.

Ce fut Leigh qui répondit d'une voix endormie.

« Arnie ? »

— Oui. Il faut que je te parle, Leigh.

— Il est presque dix heures, Arnie. Je sors de la douche et j'étais en train de me coucher... Je dormais presque...

— S'il te plaît... » Arnie ferma les yeux.

« Non, demain. Ce soir, mes parents ne me laisseront pas ressortir si tard.

— Mais il est à peine dix heures ! Et c'est vendredi soir.

— Mes parents n'ont plus tellement envie qu'on se voie, Arnie. Ils t'ont trouvé sympathique, au début, mais... enfin, ils trouvent que tu es devenu un petit peu bizarre... » Leigh resta longtemps silencieuse avant d'ajouter : « Et je suis du même avis qu'eux.

— Alors tu ne veux plus me voir ? » Son estomac lui faisait mal, son dos aussi ; tout lui faisait mal.

« Non. J'avais plutôt l'idée que c'était toi qui ne voulais plus me voir. On se voit à peine à l'école et le soir, tu ne t'occupes que de ta voiture. »

Il fit un effort énorme pour dire : « C'est terminé, ça. La voiture, je vais la... *aaaaah* ! »

— Arnie, qu'y a-t-il ? »

Une douleur terrible venait de lui percer une nouvelle fois le dos. « C'est rien... J'ai eu une crampe dans le dos.

— Que disais-tu ?

— Demain, nous irons manger une glace énorme et nous ferons peut-être des courses, puis nous dînerons tôt et je te ramènerai chez toi à sept heures. Et je ne serai pas bizarre. Je te promets ! »

Leigh rit et Arnie sentit un immense soulagement l'envahir. Un vrai baume. « Grand idiot, va ! fit-elle.

— Ça veut dire d'accord ?

— Oui... C'est mes parents qui ont dit qu'ils n'avaient plus très envie qu'on se voie, pas moi.

— Merci. Merci de me dire ça.

— De quoi voulais-tu me parler, au fait ? »

De Christine. D'elle et de mes rêves. Et de la raison pour laquelle j'ai une tête pareille. Et pourquoi j'écoute des vieux succès et seulement ça, et comment je me suis fait mal au dos et... oh, Leigh, je voudrais...

Il reçut un nouveau coup de poignard dans les reins.

« Eh bien, je crois que nous en avons parlé à l'instant.

— Oh ! Bien.

— Leigh ?

— Mmmm...

— Tu auras plus de temps, dorénavant. Tout le temps que tu veux. »

Car maintenant, avec Dennis à l'hôpital, tu es tout ce qui reste entre moi et... moi et...

« Tant mieux, dit Leigh.

— Je t'aime.

— Au revoir, Arnie. »

Redis-le ! eut-il soudain envie de hurler. Redis-le ; j'ai besoin que tu me le dises encore.

Mais il entendit seulement Leigh raccrocher.

Quand il sortit du garage, une voix tout au fond de lui répétait : *Comment t'es-tu fait mal au dos, Arnie ? Comment t'es-tu fait mal au dos ? Comment... ?*

30

Leigh et Christine

*Ma poupée s'est ramenée dans une Cadillac toute neuve
Et m'a dit : « Mon vieux, tu ne me reverras pas si tôt ! »
Poupée, poupée, je t'implore, ne me tourne pas le dos !
Mais elle m'a répondu : « Va te faire voir,
Je t'assure que tu n'es pas près de me revoir ! »*

The Clash

C'était un jour gris où la neige menaçait, mais Arnie avait dit vrai : ils avaient passé un bon moment et il n'avait pas été bizarre.

Ils avaient d'abord mangé une glace, puis ils avaient fait les magasins en se tenant par la main, jusqu'à ce que les paquets les en empêchent. Arnie avait fait rire Leigh en disant qu'elle le transformait en bête de somme ; un peu plus tard, il s'était mis à neiger. Ils avaient regardé les premiers flocons avec une innocence d'enfants ; Arnie sentait le parfum de la peau et des cheveux de Leigh ; ils s'étaient rapprochés, serrés, embrassés. Oui, cela avait été vraiment une bonne journée, jusqu'au moment où Leigh Cabot faillit mourir.

Leigh Cabot serait sûrement morte s'il n'y avait eu cet autostoppeur. Ils étaient sur la route du retour, et le soir précoce de décembre avait déjà fait place à une nuit parsemée de neige. Christine, imperturbable, ronronnait sans peine en se frayant son chemin à travers les dix centimètres de poudre blanche et fraîche. Arnie avait réservé une table au British Lion Steak House, le seul restaurant vraiment bon de Libertyville, mais le temps avait passé trop vite, et Leigh ayant promis à sa mère d'être rentrée à 8 heures et demie, ils avaient décidé d'avaler quelque chose en vitesse dans un McDonald au bord de la route.

Les phares tombèrent sur l'autostoppeur alors qu'ils étaient encore à huit kilomètres de Libertyville. Il avait des cheveux longs tachés de blanc par la neige et un sac coincé entre ses deux jambes. Lorsque la voiture fut assez proche de lui, il leva une pancarte peinte à la peinture fluorescente et indiquant : LIBERTYVILLE. Puis il la retourna et ils purent lire de l'autre côté : ÉTUDIANT MOYEN ET NORMAL ; AUCUN DANGER. Leigh éclata de rire et dit à Arnie : « Soyons sympa ; prenons-le. » Arnie ronchonna un peu, mais freina et s'arrêta sur le bord de la route. Ce soir-là, il aurait décroché la lune pour Leigh ! Et déjà, le type ouvrait la portière arrière, faisant entrer une bouffée d'air froid.

« Ah, je vous remercie ! Mes doigts et mes orteils m'ont quitté depuis vingt minutes. Je ne sais pas où ils sont passés, mais je ne les sens plus.

— C'est cette jeune femme qu'il faut remercier, dit Arnie.

— Eh bien, merci madame ! répliqua le garçon en touchant le bord d'un chapeau imaginaire.

— Je vous en prie. Joyeux Noël !

— Pareillement. Quoiqu'on ait peine à deviner que c'est Noël, à voir la façon charitable dont les gens me riaient devant le nez... » Le jeune homme ajouta, après avoir examiné le véhicule qui l'entourait : « Belle bagnole, mon vieux. Sacrée belle bagnole !

— Merci.

— T'as fait tout ça toi-même ?

— Ouais. »

Leigh regarda Arnie, surprise. Sa belle humeur était soudain remplacée par un ton sec qui ne lui ressemblait pas du tout. A la radio, *Chantilly Lace* par Big Bopper fut remplacé par Richie Valens chantant *La Bamba*.

L'autostoppeur secoua la tête et dit en riant : « C'est la nuit des revenants, ce soir, sur W.D.I.L. !

— Pourquoi dites-vous ça ? » lui demanda Leigh.

Arnie ferma la radio d'un coup sec. « Parce qu'ils sont morts dans un accident d'avion avec Buddy Holly. Tous ensemble.

— Je vois... », fit Leigh d'une petite voix.

L'inconnu avait peut-être senti, lui aussi, le changement d'humeur d'Arnie car il se tut et s'enfonça sur son siège. Dehors, la neige tombait plus fort. C'était la première vraie attaque de l'hiver. Finalement, les lumières du McDonald apparurent, et Arnie demanda à Leigh : « Qu'est-ce que tu veux ? »

— Simplement un hamburger et des frites, s'il te plaît. » Elle avait eu l'intention de mettre le paquet (Big-Mac, milk-shake et même dessert), mais son appétit avait disparu.

Arnie sortit en claquant la portière et en emportant les clés. Leigh se sentit soudain nerveuse, seule avec cet inconnu assis derrière elle. Ses cheveux longs, ses joues mal rasées, ses yeux noirs : elle vit en lui une sorte de Charles Manson.

« Où faites-vous vos études ? »

— Pittsburgh », répondit l'autostoppeur. Leurs regards se croisèrent ; Leigh baissa tout de suite le sien et ses yeux tombèrent sur son Jean rouge. Elle l'avait mis parce qu'Arnie lui avait dit un jour qu'il lui plaisait – probablement parce que c'était ce qu'elle avait de plus moultant ! Tout à coup, elle souhaitait avoir mis autre chose, n'importe quoi mais pas un pantalon si provoquant...

« Quelles mauvaises vibrations ! » déclara soudain l'inconnu, coupant le souffle de Leigh. Elle voyait Arnie qui faisait la queue ; il était cinquième ou sixième. Elle imagina que l'autostoppeur lui serrait brusquement les mains autour de la gorge. Bien sûr, elle pourrait tendre le bras et appuyer sur le klaxon. Mais le klaxon marcherait-il... ?

« P... pardon ? » dit-elle en regardant dans le rétroviseur et en constatant, à son immense soulagement, que l'inconnu ne la regardait pas du tout, mais examinait la voiture, touchant telle ou telle partie du bout des doigts.

« J'ai dit qu'il y avait des mauvaises vibrations dans cette voiture. Je ne sais pas pourquoi, mais c'est vraiment la tasse. »

— Vraiment ? dit-elle en tentant de prendre une voix neutre.

— Je vous le dis bien franchement, si je n'étais pas déjà tellement en retard, je finirais la route à pied. C'est pas pour vous offenser, ni la bagnole de votre copain, mais vraiment... »

Leigh le regarda de nouveau dans le rétroviseur : il ne ressemblait pas du tout à Charles Manson. Comme elle était

bête ! Bien sûr qu'il n'y était pour rien ! Elle venait de projeter sur lui ce qu'elle pensait en réalité de cette voiture. Elle savait bien que c'était ça...

« Dites-moi, vous ne sentez rien ? lui demanda le garçon.

— Sentir quoi ?

— Une espèce de mauvaise odeur.

— Non, pas du tout. Ça doit faire partie de vos mauvaises vibrations.

— Oui, je suppose... »

Comme elle la sentait pourtant, cette mauvaise odeur !

« Ça ne vous fait rien si je baisse un peu la vitre ?

— Non. » Dans le McDonald, Arnie était arrivé au comptoir et commandait. Leigh éprouva pour lui un mélange perturbant d'amour et de crainte, mélange qui lui souleva le cœur. Cela faisait la deuxième ou la troisième fois qu'elle se disait qu'elle aurait mieux fait d'avoir eu le béguin pour Dennis plutôt qu'Arnie, Dennis qui semblait un garçon si rassurant et si malin...

Arnie revint et ils repartirent. Ils seraient rentrés d'ici un quart d'heure. La vitre arrière ouverte avait permis d'évacuer cette fameuse odeur, et, celle-ci partie, Leigh s'aperçut que son appétit lui était revenu. Elle engloutit la moitié de son hamburger, avala un peu de Coca et étouffa un rot avec sa main. Ils arrivèrent à l'endroit où l'autostoppeur leur avait demandé de le laisser, et Arnie freina en douceur pour éviter que Christine ne dérape sur le sol enneigé.

« Bon week-end, lui dit un Arnie redevenant un peu semblable à lui-même.

— Vous de même. Et joyeux Noël !

— Joyeux Noël ! » dit Leigh avant de mordre de nouveau dans son hamburger, de mâcher, d'avaler et... Soudain, elle n'arriva plus à respirer. L'autostoppeur descendait de la voiture. Le bruit de la portière résonna très fort dans sa tête, aussi fort que la porte de la salle des coffres dans une banque.

(Je sais que c'est idiot mais je n'arrive plus à respirer Arnie.)

J'étouffe ! tenta-t-elle de dire, mais ce qui sortit, ce fut une sorte de souffle faible et sec. Elle porta la main à sa gorge, dont

elle avait l'impression qu'elle gonflait et palpitait. Elle essaya de crier. Plus d'air pour crier, plus d'air

(Arnie, je ne peux...)

du tout, et elle *sentait* le morceau, là, dedans, un morceau bien chaud de viande et de petit pain. Elle tenta de le faire remonter en toussant : rien à faire. Les lumières du tableau de bord, vert clair, tournant en rond

(un chat comme les yeux d'un chat oh mon Dieu je ne peux plus RESPIRER)

qui la regardaient...

(mon Dieu je ne peux plus RESPIRER je ne peux plus je ne...)

Sa poitrine commença à hoqueter toute seule, appelant l'air. Elle tenta une nouvelle fois de tout recracher, mais rien ne vint. A présent le bruit du vent extérieur était plus fort que tout ; elle n'avait jamais entendu un vacarme pareil, et Arnie cessait enfin de regarder le passager pour se tourner vers elle ; il se tournait si lentement, puis ses yeux s'ouvrirent si grands qu'il avait presque l'air comique, et même sa voix semblait trop forte, comme le tonnerre, comme la voix de Zeus s'adressant à quelque pauvre mortel, embusqué derrière une grosse meule de nuages :

« *LEIGH... TU NE TE... MAIS BON SANG... ELLE ÉTOUFFE ! OH MON DIEU ELLE EST EN TRAIN DE...* »

Il s'approcha d'elle au ralenti, puis retira ses mains, pétrifié par la panique

(Oh aide-moi aide-moi nom de Dieu fais quelque chose je vais y rester oh mon Dieu par pitié je suis en train de m'étouffer avec un hamburger de chez McDonald Arnie pourquoi ne fais-tu RIEN?) et elle savait pourquoi évidemment ; il ne faisait rien parce que Christine ne *voulait* pas qu'il l'aide, c'était comme ça que Christine se débarrassait d'elle, que Christine se débarrassait de sa rivale, et à présent le tableau de bord lumineux était vraiment des yeux, de gros yeux ronds dépourvus de sentiments qui la regardaient mourir d'étouffement, des yeux qu'elle ne voyait qu'à travers une masse de points noirs qui grandissaient, qui explosaient et s'épalaient comme

*(maman oh mon Dieu cette fois je meurs et ELLE ME VOIT
ELLE EST VIVANTE VIVANTE VIVANTE OH MAMAN MON
DIEU CHRISTINE EST VIVANTE)*

Arnie tendit de nouveau les mains vers elle. Leigh s'était mise à se convulser en tapant sur son siège, sa poitrine avait des spasmes et elle se tenait la gorge. Ses yeux gonflaient. Ses lèvres commençaient à virer au violet. Arnie lui tapait vainement sur le dos en hurlant quelque chose. Il lui prit l'épaule, visiblement pour la tirer hors de la voiture, mais soudain son visage se tordit et il se redressa, traversé par une douleur qui lui fit porter les mains à sa nuque. Leigh se tordait et frappait à l'aveuglette. Ce qui bloquait son gosier paraissait énorme, brûlant et vivant. Elle essaya encore de le recracher, mais plus faiblement, cette fois. Le morceau ne bougeait pas d'un poil. Maintenant, le hurlement du vent commençait à être moins fort, tout commençait à s'estomper, et son besoin d'air ne semblait plus aussi impératif. Oui, elle était peut-être en train de mourir, mais maintenant cela ne paraissait plus aussi grave. Rien n'était tellement grave, mis à part ces yeux verts qui la fixaient depuis le tableau de bord. Et ils n'étaient plus dénués de sentiment. Oh non ! Ils brillaient de haine et de triomphe.

(ô mon Dieu je regrette de tout cœur de T'avoir offensé je suis T'avoir offensé ceci est mon acte mon acte de de)

Arnie s'était penché très en avant. Puis la portière du côté de Leigh s'ouvrit brusquement et elle bascula dans le froid brutal et coupant. L'air la ranima quelque peu, rendit un semblant d'importance à sa lutte pour respirer, mais l'obstacle ne bougeait pas... ne voulait absolument pas bouger.

De très loin, la voix d'Arnie tonnait sévèrement comme Zeus : « *MAIS QU'EST-CE QUE TU FOUS ? RETIRE TES PATTES D'ELLE !* »

Des bras l'entourent. Des bras puissants. Le vent sur son visage. De la neige dans ses yeux

(ô mon Dieu entendez-moi car j'ai péché ceci est mon acte de contrition je regrette de tout cœur d'avoir offensé OH ! AÏE ! mais qu'est-ce que vous FAITES donc j'ai mal que mais que) et soudain des bras l'entouraient, l'écrasaient, et deux mains dures formaient un nœud juste en dessous de ses seins, au creux du

plexus solaire. Et soudain un pouce se dressa, le pouce d'un autostoppeur demandant qu'on le prenne, à la différence que ce pouce-ci s'enfonçait douloureusement dans son sternum. En même temps, l'étreinte des bras se resserra brutalement. Elle se sentit comme enlacée

(Ohhhhhhhh vous me cassez les CÔTES)

par un gros ours. Son diaphragme sembla se soulever entièrement, puis quelque chose sortit de sa bouche avec la force d'un projectile et atterrit sur la neige : un morceau baveux de petit pain et de viande.

« Lâche-la ! » hurlait Arnie en faisant le tour de Christine par-derrière pour rejoindre l'autostoppeur qui soutenait le corps inerte de Leigh comme une marionnette grandeur nature. « Lâche-la ; tu es en train de la tuer ! »

Leigh recommença à respirer à grands coups qui semblaient la déchirer ; sa gorge, ses poumons brûlaient sous le feu à chaque gorgée de cet air froid et merveilleux. Elle se rendit vaguement compte qu'elle poussait des sanglots. La puissante étreinte de l'ours se relâcha et les mains se desserrèrent. « Tu vas bien, petite ? Est-ce que tu... »

Mais Arnie, sans se soucier d'elle, attrapa l'autostoppeur, qui se retourna vers lui, ses longs cheveux noirs flottant dans le vent. Et Arnie le frappa sur la bouche. L'autre vacilla, ses semelles glissèrent et il s'étala sur le dos. La neige toute fraîche se souleva autour de lui comme du sucre glace sur une pâtisserie.

Arnie avança, poings levés, paupières serrées.

Leigh respira encore un grand coup, convulsivement – ah, que ça faisait mal ! C'était comme plusieurs coups de poignard – , et cria : « *Que fais-tu, Arnie ? Arrête !* »

Il se retourna vers elle, éberlué. « Hein ? Quoi ? Leigh ?

— *Il m'a sauvé la vie ! Pourquoi le frappes-tu ?* »

Mais l'effort était trop grand pour elle et les gros points noirs se mirent à monter en spirale devant ses yeux. Elle aurait pu s'appuyer contre la voiture, mais elle ne voulait pas s'en approcher, ne voulait pas la toucher. Le tableau de bord. Il s'était passé quelque chose avec le tableau de bord. Quelque chose

(des yeux transformés en yeux)

à quoi elle ne voulait plus penser. Elle tituba jusqu'à un réverbère et s'y accrocha comme une ivrogne, tête baissée, pantelante. Un bras tendre et timide lui entourait la taille. « Leigh... chérie... tu te sens mieux ? »

Elle tourna la tête très légèrement et vit le pauvre visage terrifié d'Arnie. Elle éclata en larmes. L'autostoppeur s'approcha d'eux prudemment, essuyant sa bouche ensanglantée sur la manche de sa veste.

« Merci », prononça Leigh entre ses brefs halètements. La douleur diminuait un peu, et le vent glacial lui faisait du bien sur son visage brûlant. « Je suffoquais. Je crois... je crois que je serais morte si vous ne... »

Encore trop. De nouveau, les taches noires, et tous les sons se confondant en une sorte de tunnel de vent irréel. Elle pencha la tête en avant et attendit que cela passe.

« C'est la méthode Heimlich, dit l'autostoppeur. On doit l'apprendre quand on travaille pour la première fois à la cafétéria de l'école. On s'entraîne sur un mannequin de caoutchouc surnommé Daisy Mae ! Mais on ne sait pas au juste si ça... eh bien, vous voyez... si ça marche vraiment sur un être humain. Je n'aurais jamais cru devoir y recourir un jour. Ça marche drôlement bien, en fait. Vous avez vu comme cette saloperie de morceau de viande a sauté en l'air ? » Il se frotta la bouche et contempla d'un regard vide le sang séché sur le dos de sa main.

« Je suis désolé de t'avoir frappé, dit un Arnie au bord des larmes. Je ne me suis pas... j'ai... »

— T'en fais pas, vieux ; je comprends, répondit l'autre en lui donnant une petite tape sur l'épaule. Ce n'est pas bien grave, et je ne t'en veux pas. Et toi, ça va mieux ?

— Oui », répondit Leigh dont la respiration redevenait normale. Son pouls se calmait également. Seules ses jambes étaient en coton. *Mon Dieu*, pensa-t-elle. *Je pourrais être morte, à l'heure qu'il est. Si nous n'avions pas pris ce type...*

« Eh bien, dit l'autostoppeur, hésitant, je vous laisse... »

— Attends, dit Leigh. Comment t'appelles-tu ? Tu m'as sauvé la vie ; je voudrais savoir comment tu t'appelles.

— Barry Gottfried. Pour vous servir.
— Leigh Cabot. Et voici Arnie Cunningham. Merci encore.
— Oui, merci », ajouta Arnie. Mais Leigh sentit bien qu'il n'y avait pas de gratitude réelle dans cette voix. Il la conduisit jusqu'à la voiture ; une fois dedans, l'odeur frappa Leigh de plein fouet, comme un ennemi qui attaque. L'odeur de pourri et de décomposé, forte et nocive. Une frayeur folle lui emplit la tête et elle pensa : *C'est l'odeur de sa fureur...*

« Tu es sûre que tu te sens bien ? » demanda Arnie pour ce qui sembla à Leigh la centième fois. Et une des dernières fois, se dit Leigh en éprouvant une sorte de soulagement. Elle se sentait très, très fatiguée. Une douleur sourde palpitait dans sa poitrine ; une autre lui tenait les tempes.

« Ça va, maintenant.

— Bon. Bon. »

Arnie était irrésolu, comme s'il voulait s'en aller mais attendait d'être convaincu qu'il n'était pas trop tôt ; il fallait qu'il pose au moins encore une fois sa sempiternelle question. Ils étaient devant la maison des Cabot, dont les fenêtres éclairaient la neige qui n'avait pas encore été foulée. Christine était garée au bord du trottoir, ses feux de position signalant sa présence.

« J'ai eu peur, quand je t'ai vue t'évanouir.

— Je ne me suis pas évanouie. Tout s'est voilé pendant un certain temps.

— En tout cas, j'ai eu une sacrée frousse. Je t'aime, tu sais ! »

Elle le regarda, grave. « Crois-tu ?

— Mais bien sûr ! Leigh, tu le sais ! »

Elle soupira profondément. Elle était fatiguée, mais il fallait le dire, et maintenant. Parce que si elle ne le disait pas *maintenant*, ce qui s'était passé ce soir paraîtrait absolument ridicule demain matin, ou peut-être plus que ridicule ; demain matin, tout cela semblerait fou. Une odeur qui apparaît et disparaît comme « l'insoutenable puanteur » d'une histoire d'épouvante ? Un tableau de bord qui se transforme en yeux qui vous regardent ? Et surtout, la conviction démentielle que cette voiture avait véritablement tenté de la tuer... Demain, même le

fait qu'elle avait failli mourir étouffée ne serait plus qu'une vague douleur dans sa poitrine, et l'on pourrait croire que cela n'avait rien été, en fait, qu'elle n'avait pas été à deux doigts d'y rester. Seulement tout était vrai, et Arnie le savait. Oui, une part de lui le savait, et ce qu'il fallait dire maintenant devait être dit.

« En effet, je crois que tu m'aimes, dit-elle lentement en le regardant bien en face. Mais je ne remonterai jamais dans cette voiture. Et si tu m'aimes vraiment, tu t'en débarrasseras. »

L'expression de choc qui se peignit sur son visage fut si brusque et si complète que ce fut comme si elle l'avait giflé de toutes ses forces.

« Que... mais qu'est-ce que tu racontes, Leigh ?

— Tu m'as très bien entendue. Je ne pense pas que tu vas t'en débarrasser (je ne sais même pas si tu le peux encore), mais si tu veux que nous allions quelque part ensemble, Arnie, ce sera en bus. Ou en stop. Ou en avion. Mais je ne remonterai plus dans cette voiture. C'est un piège mortel. »

Voilà, elle l'avait dit. C'était sorti.

Le choc qui s'était peint sur le visage d'Arnie se transforma en colère, une colère aveugle et butée que Leigh avait remarquée de plus en plus souvent, depuis quelque temps, et qui prenait pour prétexte jusqu'aux faits les plus infimes : une femme traversant la rue alors que les feux étaient encore à l'orange, un flic qui les arrêtait d'un geste juste au moment où ils allaient passer. Leigh se rendit compte avec la force d'une révélation que cette colère tournait toujours autour de la voiture, avait toujours quelque chose à voir avec Christine.

« « Si tu m'aimes vraiment, tu t'en débarrasseras ! » Tu sais à qui tu me fais penser ?

— Non, Arnie.

— A ma mère. Je croirais entendre ma mère !

— Je regrette. »

Arnie se passa la main dans les cheveux, signe chez lui de désarroi.

« Tu as failli t'étouffer dans la voiture, entendu, et je comprends que tu ne t'y sentes pas bien. Mais c'est à cause du hamburger, Leigh, c'est tout ! Ou peut-être même pas à cause de ça. Il se peut que tu aies voulu dire quelque chose au moment où

tu avalais ou bien que tu aies respiré juste au moment où il ne fallait pas. C'est comme si tu accusais M. McDonald lui-même ! Il arrive parfois que les gens s'étouffent avec leur nourriture, rien de plus ! Des fois, ils meurent. Grâce à Dieu, tu es là. Mais accuser ma voiture... !

— Arnie, je suis fatiguée, j'ai mal à la poitrine, j'ai mal à la tête, et je crois que je n'ai de force que pour dire les choses une seule fois. Veux-tu m'écouter ?

— Si c'est à propos de Christine, tu t'essouffles pour rien. C'est dingue, de l'accuser, et tu le sais !

— Oui, je sais que c'est dingue et que je parle pour rien. Mais je te demande de m'écouter.

— Je t'écoute. »

Elle inspira profondément, sans tenir compte de sa poitrine qui lui faisait mal. « Quand j'ai étouffé... pendant que j'étouffais... le tableau de bord... eh bien, il a changé. Il s'est transformé en... non, je n'irai pas jusque-là, mais je dirai qu'il ressemblait à des yeux. »

Il eut un petit rire froid. Chez les Cabot, un rideau s'écarta, quelqu'un regarda dehors, puis le rideau retomba.

« Si cet autostoppeur, ce Gottfried, n'avait pas été là, je serais morte, Arnie ; je serais morte... Tu m'as dit que tu avais travaillé trois ans à la cafétéria du lycée de Libertyville. Comme tout le monde, tu as dû y voir l'affiche expliquant la méthode Heimlich qui se trouve sur la porte des cuisines. Mais tu n'as rien fait, Arnie. Tu voulais me taper dans le dos, alors que tu sais que cela ne sert à rien. Moi aussi, j'ai travaillé dans un restaurant quand j'habitais dans le Massachusetts, et la première chose qu'on nous apprend, c'est que taper sur le dos de quelqu'un qui s'étouffe ne sert strictement à rien.

— Leigh, on oublie, des fois... ! Tu as raison, j'aurais dû utiliser la méthode. Mais si tu l'as apprise, tu sais également qu'on peut la pratiquer sur soi-même. (Arnie joignit les doigts en un poing dont ne sortait qu'un seul pouce et, appuyant sur son diaphragme, il en fit la démonstration.) Mais dans l'affolement, on n'y pense plus...

— C'est vrai, on oublie. Et tu sembles oublier bien des choses, dès que tu montes dans cette voiture. Par exemple, comment être Arnie Cunningham. »

Arnie secoua la tête. « Tu as besoin de laisser tout ça se reposer un peu, Leigh. Il te faut... »

— C'est le contraire dont j'ai besoin ! rétorqua-t-elle avec une fureur dont elle ne se serait plus crue capable. Je n'ai jamais fait d'expérience surnaturelle, et je n'ai même jamais cru à ces histoires-là, mais maintenant, je commence vraiment à me demander ce qui se passe dans cette voiture et ce qui t'arrive à toi ! Je te dis qu'on aurait dit des yeux, Arnie ! Et ensuite... il y a cette odeur. Cette horrible odeur de pourri. »

Arnie se tassa sur lui-même.

« Tu sais très bien de quoi je parle ! »

— Non. Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu viens pourtant de sursauter comme si le diable t'avait mordu !

— Tu imagines des choses. Beaucoup de choses !

— Pas cette odeur, en tout cas ! Et il y a d'autres détails tout aussi curieux. Par exemple, ta radio ne passe que de la musique des années cinquante... »

Il y eut une nouvelle lueur bizarre dans les yeux d'Arnie ; le coin gauche de sa bouche se contracta brièvement.

« Et quand nous sommes ensemble, la voiture cale toute seule, comme si ça ne lui plaisait pas. *Comme si elle n'aimait pas ça, Arnie !*

— Tu ne te sens plus, Leigh.

— En effet, je ne me sens plus, répondit-elle en se mettant à pleurer. Et tu ne devrais pas, toi non plus. » Ses larmes coulaient sur ses joues. *Je crois que c'est fini entre nous, Arnie. Je t'aimais, mais je crois que c'est fini. Oui, vraiment fini, et ça me rend si triste, si désolée.* « Tes rapports avec tes parents sont devenus une bataille entre camps retranchés ; tu transportes Dieu sait quoi pour ce gros porc de Will Darnell, et cette voiture... cette voiture... »

Elle fut incapable d'en dire plus. Elle lâcha ses paquets par terre et tenta à l'aveuglette de les ramasser. Arnie se pencha

pour l'aider, mais elle le repoussa. « Laisse ça ! Je les ramasserai moi-même ! »

Arnie se redressa, le visage pâle et fixe. « Entendu ! Très bien ! Va avec les autres, puisque tu le veux. Joins-toi à cette bande de merdeux ! Je m'en contrefous ! » Il marcha à reculons jusqu'à sa voiture, tendant les mains dans son dos pour sentir la Plymouth. Enfin, Christine fut là. « Je n'ai pas besoin de toi ! Je n'ai besoin de personne ! *Va te faire foutre !* »

Sa voix était stridente, en harmonie diabolique avec le vent d'hiver.

Arnie roula jusqu'à minuit passé et ne se souvint de rien. La neige emplissait les rues désertes et spectrales. Toutefois, Christine traversait la tempête avec aisance et équilibre, compte tenu du fait qu'elle n'avait pas de pneus spéciaux pour la neige. De temps à autre, la silhouette préhistorique d'un chasse-neige se profilait puis disparaissait.

La radio marchait. C'était W.D.I.L. d'un bout à l'autre de la fréquence. Voici notre bulletin d'information. Eisenhower a promis, au cours du congrès du syndicat A.F.L./C.I.O., un avenir où ouvriers et patronat marcheraient harmonieusement main dans la main... Dave Beck nie totalement la moindre collusion entre le syndicat des arbitres sportifs et la mafia... Le chanteur de rock-and-roll Eddie Cochran s'est tué dans un accident de la circulation tandis qu'il se rendait à l'aéroport de Heathrow, à Londres... Les Russes font peser la menace de leurs missiles balistiques intercontinentaux... W.D.I.L. jouait les vieux succès toute la semaine, mais le samedi-dimanche, ils mettaient vraiment le paquet. Des informations des années cinquante, ouah ! C'était

(première fois que j'entends un truc pareil)
une idée super. C'était

(complètement démentiel)
extra.

Le temps promettait encore de la neige.

Et de nouveau, la musique. Bobby Darin dans *Splish-Splash*, Ernie K-Doe dans *Mother-in-Law*, les Kalin Twins chantant *When*. Les essuie-glaces battaient la mesure.

Arnie regarda à côté de lui : Roland D. LeBay était là avec son flingue. Roland D. LeBay était assis avec son pantalon vert et une chemise de l'armée en coton croisé passé, regardant à travers ses paupières sans fond dont une contenait un hanneton qui faisait sa toilette.

Il faut leur faire payer, disait Roland D. LeBay. Il faut faire payer aux merdeux, Cunningham. Jusqu'au dernier de ces enculés.

« Oui », murmura Arnie. Christine traversait la nuit en ronronnant doucement, marquant son passage de deux traces de pneus nets et sûrs. « Oui, c'est vrai. » Et les essuie-glaces faisaient oui sans arrêt.

31

Buddy et Christine

*La chose est là, à quelque distance
Et elle va me sauter dessus
Je n'ai aucun moyen de résistance
Je sais que je suis perdu.
Même un borgne verrait
Qu'il va m'arriver quelque chose de mauvais...*

The Inmates

Le 12 décembre, l'équipe de Libertyville perdit de nouveau un match, 48 à 54 au profit de l'équipe adverse. La plupart des supporters de l'équipe quittèrent le gymnase assez peu déçus, personne ne s'attendant à ce que l'équipe de Libertyville gagne. Mais Buddy Repperton, lui, était déçu, et parce qu'il l'était, Richie Trelawney faisait d'énormes efforts pour l'être aussi. C'était également le cas de Bobby Stanton, assis sur le siège arrière...

Au cours des quelques mois qui avaient suivi son renvoi de l'école, Buddy avait considérablement vieilli. C'était en partie dû à sa barbe, mais surtout au fait qu'il buvait beaucoup, depuis quelques semaines. En effet, il faisait des rêves si épouvantables qu'il supportait à peine de se les rappeler. Il se réveillait en nage et tremblant comme une feuille, avec le sentiment d'avoir échappé à quelque catastrophe qui se rapprochait de lui tranquillement. Mais la gnôle coupait les jarrets à ces rêves. Bosser la nuit et roupiller le jour, y a que ça de vrai !

Il baissa sa vitre et balança dehors la bouteille vide. « Et un cocktail Molotov de plus, un ! » Puis il tendit la main par-dessus son épaule vers l'arrière, et Bobby Stanton lui mit dans la main une nouvelle bouteille de Texas Driver en poussant un « Vas-y, Buddy ! » plein de respect. Buddy avala la moitié de la bouteille d'un seul coup, puis la passa à Richie en poussant un long rot de grenouille. Richie tendit ensuite la bouteille à Bobby, qui avala

le fond bien qu'il détestât le goût du Texas Driver. Mais il était un nouveau venu, et il fallait savoir souffrir pour être un proche de Buddy Repperton, ce mythe vivant... Aussi, voulant faire du zèle, Bobby lança soudain : « Que préférez-vous que je vous dise en premier, les bonnes ou les mauvaises nouvelles ?

— Les mauvaises nouvelles d'abord », répondit Buddy qui était en train de descendre sa troisième bouteille et qui faisait rouler sa vieille Camaro toute cabossée à plus de cent à l'heure sur la route à deux voies de la campagne de Pennsylvanie. « Les mauvaises nouvelles toujours en premier.

— Eh bien, les mauvaises nouvelles, c'est qu'un million de Martiens ont atterri à New York. Les bonnes nouvelles, c'est qu'ils bouffent les nègres et qu'ils pissent du pétrole. Ah, ah, ah, ah ! » Bobby rit un bon moment avant de se rendre compte qu'il était le seul à rire. Cela lui ferma le caquet instantanément. Dans le rétroviseur, il vit les yeux injectés de sang de Buddy qui le dévisageaient d'une manière qui le fit frissonner. Que n'avait-il tenu sa langue... !

Cependant, très loin derrière eux, à cinq kilomètres peut-être, deux points lumineux scintillaient de manière presque indistincte.

« Tu trouves ça drôle ? demanda Buddy. Tu nous sors une blague raciste et tu crois qu'on va se bidonner ?

— Mais je croyais que...

— En général, je considère que les Noirs valent les Blancs.

— Mais...

— Et fais gaffe à toi, sinon t'es bon pour rentrer à pied ! Avec un bras cassé, en plus. Après ça, tu pourras écrire JE HAIS LES NÈGRES sur le plâtre !

— Ah bon. Désolé.

— Ferme-la et passe une bouteille. »

Bobby passa la bouteille d'une main tremblante.

Buddy descendit la bouteille. Ils passèrent à côté d'un panneau indiquant PARC DE SQUANTIC HILLS 4,8 KM. Il y avait, au milieu de ce parc, un lac très fréquenté l'été, mais le parc restait clos de novembre à avril. Cependant, Buddy avait découvert une petite entrée éloignée de l'entrée principale, et il

aimait pénétrer en douce dans le parc désert et silencieux, en plein hiver, pour rouler sans fin tout en buvant.

Derrière eux, les deux petits points étaient devenus des cercles, des phares à un kilomètre et demi, peut-être.

« Envoie encore une bouteille, sale raciste ! »

Buddy but gloutonnement, rota, puis passa la bouteille à Richie.

« Non, merci.

— Bois, que je te dis, ou bien je te l'enfonce quelque part !

— O.K. D'accord », fit Richie en souhaitant soudain être resté chez lui ce soir-là.

Buddy jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit l'autre voiture qui le rattrapait peu à peu. Buddy sentit quelque chose, une drôle de sensation, comme si un doigt froid appuyait légèrement sur son cœur.

Devant lui, un embranchement. La nationale 46 partait à droite, tandis que l'autre branche continuait sur le nord, vers le parc. Un grand panneau à lettres orange indiquait : ROUTE FERMÉE L'HIVER. Ralentissant à peine, Buddy fonça à droite et s'engagea sur la route du parc, qui montait. Peu entretenue l'hiver et protégée par les arbres qui empêchaient le soleil de l'après-midi de faire fondre un peu la neige, cette route était moins praticable que la nationale et la Camaro patina quelque peu avant de se redresser.

Buddy regarda dans le rétroviseur, persuadé que l'autre voiture poursuivrait sur la N 46, mais elle s'engagea sur la route du parc encore plus rapidement que Buddy ne l'avait fait, collant celui-ci à moins de quatre cents mètres, à présent. L'autre voiture éclairait de tous ses phares l'intérieur de la Camaro.

Bobby et Richie se retournèrent d'un seul mouvement.

« Putain ! Qu'est-ce que c'est que celui-là ? » marmonna Richie.

Mais Buddy, lui, le savait déjà. Oui, soudain il savait : c'était la bagnole qui avait écrasé Moochie. Oh oui, c'était elle ! Il écrasa le champignon et la Camaro partit comme une flèche. L'aiguille monta jusqu'à 110, 130. Le paysage défilait à toute vitesse. Derrière, les phares ne reculaient pas. Au contraire, la

vérité était qu'ils gagnaient encore du terrain. Deux énormes yeux blancs.

« Eh, mon pote, ralentis un peu ! dit Richie en bouclant sa ceinture de sécurité. Si nous nous retournons à cette vitesse... »

Buddy ne répondit pas. Couché sur le volant, il regardait alternativement le rétroviseur et la route devant lui.

« Ça tourne, là-bas ! » dit Bobby. Et déjà, on apercevait la rambarde marquant le virage. « *Buddy, ça tourne ! Ça tourne !* » hurla Bobby.

Buddy passa en seconde et le moteur hurla devant la soudaineté de la manœuvre. Des flammes jaillirent du pot d'échappement de la Camaro comme une rafale de mitrailleuse. Buddy tourna le volant et la voiture sembla flotter dans le virage. Les roues arrière patinèrent sur la neige très compacte. Au dernier moment, il remit en troisième, écrasa l'accélérateur et laissa son corps suivre la voiture tandis que l'arrière de la Camaro venait heurter violemment le talus enneigé, y creusant un trou grand comme un cercueil, puis rebondissant. Un instant, il crut que la voiture lui échappait et qu'elle allait continuer à glisser incontrôlablement, mais la Camaro se redressa.

« Mais nom de Dieu, ralentis ! » beugla Richie.

Mais Buddy ne faisait qu'un avec son volant et pensa : *Tiens ! Vas-y, maintenant, salaud d'assassin ! Fais ce que je viens de faire sans te retourner !*

Mais, un instant plus tard, les phares de derrière réapparurent, plus proches que jamais. Le rictus de Buddy s'effaça de son visage. Pour la première fois, il sentit un picotement malsain lui remonter les jambes. La peur, la vraie peur, s'emparait de lui. Bobby, qui regardait par-derrière au moment où ils avaient pris le virage, se retourna vers les deux autres et dit : « Mais il n'a même pas dérapé ! C'est impossible !

— Buddy, qui est-ce ? demanda Richie. Est-ce... ? »

Buddy prit le temps de lui jeter un regard, et, en voyant la peur dans les petits yeux rouges de Buddy, Richie céda à la terreur.

« T'as deviné, fit Buddy. Je crois que c'est lui.

— Il va nous rentrer dedans ! » hurla Bobby d'une voix aussi aiguë que celle d'une vieille femme. Entre ses jambes, les dernières bouteilles de Texas Driver tapaient les unes contre les autres. « Buddy ! Il va nous rentrer dedans ! »

Derrière eux, l'autre voiture était à un mètre cinquante. Ses phares étaient si puissants qu'on aurait pu lire des petits caractères à l'intérieur de la Camaro. Elle s'approcha encore ; il y eut un premier choc.

Mais rien de grave. La Camaro sembla voler un instant, mais elle resta droite. Lorsqu'il sentit qu'il l'avait de nouveau bien en main, Buddy appuya à fond sur l'accélérateur. Si c'était Cunningham dans sa vieille tire de 58 (et n'était-ce pas lui qu'il avait vu dans ces rêves qu'il voulait oublier ?), la Camaro allait la laisser sur place. Son moteur hurlait, à présent. L'aiguille avait passé le 160. Devant, on aurait cru un film passant en accéléré.

Bobby bafouillait : « Oh mon Dieu, oh mon Dieu, je vous en supplie, je ne veux pas mourir, oh mon Dieu, oh putain de merde... » *Il n'était pas là le soir où l'on a bousillé la bagnole de Face-de-con*, se dit Buddy. *Il ne comprend pas ce qui arrive. Pauvre connard !* Mais Buddy n'éprouvait pas vraiment de regret pour Bobby. Et l'autre voiture revenait à la charge. *Mais il ne peut pas aller plus vite que moi, pourtant ! Il ne peut pas !* Son esprit tournait comme un rat dans une cage, cherchant une sortie qui n'existait pas. La petite entrée par laquelle il se faufilait dans le parc était déjà passée ; il ne restait aucune possibilité, aucune option.

Il y eut un nouveau choc, et de nouveau la Camaro chassa par l'arrière, à presque 180 kilomètres-heure. *C'est foutu, mon vieux*, pensa Buddy, fataliste. Il lâcha le volant d'une main et boucla sa ceinture pour la première fois de sa vie. En même temps, Bobby Stanton hurlait : « *Le portail, bon Dieu ! Le portaaaaaiiiil !* » Devant eux, se tenait une petite maison de ciment, jouxtant deux portails par lesquels les voitures entraient ou sortaient du parc, l'été, et où une dame, assise sur une chaise, encaissait un dollar par voiture. Alors Buddy gueula : « Je t'emmerde, Face-de-con ! Je t'emmerde jusqu'au trognon ! » et tourna complètement le volant. Bobby hurlait ;

Richie tenait ses mains devant son visage, se répétant ce qui devait être sa dernière pensée sur Terre : *Attention au verre cassé attention au verre cassé attention au verre cassé...*

La Camaro se retrouva devant derrière ; ses phares inondèrent l'autre voiture, et Buddy se mit à crier, non parce que c'était la voiture de Face-de-con (ça, il s'y attendait ; on ne pouvait pas confondre cette calandre qui semblait faire un kilomètre de large), *mais parce qu'il n'y avait personne au volant. La Plymouth était absolument vide.*

Dans les deux dernières secondes avant l'impact, celle-ci vira vers la gauche et sortit par la voie d'entrée du parc, avec autant de précision qu'une balle sort d'un canon de fusil, envoyant en l'air la petite barrière de bois qui barrait le chemin.

La Camaro vint frapper par l'arrière la masse de ciment que constituait la petite maison ; le choc désagrégea cette partie de la voiture, laissant le système d'échappement sur la neige, planté là comme une sculpture étrange. Ecrasé en accordéon, l'arrière fut entièrement démoli, et Bobby Stanton avec. Buddy sentit quelque chose lui arriver sur le dos, comme un seau d'eau chaude. C'était le sang de Bobby Stanton.

Puis la Camaro fut projetée en l'air, boulet de canon déchiqueté où brillait encore, absurdement, un phare, fit un tour complet sur elle-même et retomba dans une grande explosion de verre cassé. La cloison séparant le moteur de l'avant de la cabine se rompit et le moteur, projeté en angle, écrasa tout ce que Richie Trelawney avait sous la ceinture. Enfin la Camaro s'immobilisa et le réservoir d'essence, éventré, s'enflamma aussitôt.

Mais Buddy Repperton était encore vivant. Il avait des coupures un peu partout et une de ses oreilles avait été sectionnée comme par le bistouri d'un chirurgien, laissant un trou rouge sur le côté gauche de sa tête ; il avait une jambe cassée mais, enfin, il était vivant. La ceinture de sécurité l'avait sauvé. Il appuya sur le bouton permettant de la débloquer. Le crépitement du feu faisait penser au bruit de papier qu'on froisse, et Buddy sentait déjà la fournaise.

Il tenta d'ouvrir la portière, mais elle était coincée. Pantelant, il se précipita à travers le trou du pare-brise, disparu

dans l'accident. Et aussitôt, il la vit devant lui : Christine. A trente mètres et quelques, au bout d'une longue trace de dérapage inscrite dans la neige, elle haletait lentement comme un énorme animal métallique.

Buddy s'essuya les lèvres avec sa langue. Quelque chose tirait sur la partie gauche de sa poitrine chaque fois qu'il inspirait. Il devait avoir un truc de cassé là aussi ; des côtes, probablement. Le moteur de Christine aboyait puis se calmait, et Buddy entendait alors, comme dans un cauchemar démentiel, Elvis Presley chanter *Le Rock du pénitencier*.

Finalement, le réservoir d'essence de la Camaro explosa, projetant Buddy en l'air, et il retomba sur le côté qui lui faisait mal. Sa veste était en train de brûler. Il se roula dans la neige en grognant pour l'éteindre, puis se mit péniblement à quatre pattes. La Camaro brûlait comme un bûcher.

Buddy regarda la Plymouth de Cunningham à travers les mèches de cheveux collés qui lui tombaient sur les yeux. Le capot avait pris un sacré coup en percutant la barrière de bois, et le radiateur perdait un mélange d'eau et de liquide antigel qui fumait en tombant sur la neige.

Buddy se repassa la langue sur les lèvres, sèches comme une peau de lézard. Son dos le brûlait comme s'il avait pris un violent coup de soleil ; il sentait bien l'odeur du tissu brûlé mais, dans son état de choc, il ne se rendait pas compte que sa parka et les deux chemises qu'il portait en dessous étaient parties en fumée.

« Ecoute, fit-il en se rendant à peine compte de ce qu'il disait ; hé ! écoute... »

Le moteur de Christine poussa un nouveau cri et la voiture avança vers lui, chassant légèrement de l'arrière à cause de la neige poudreuse. Buddy resta à quatre pattes, attendant le plus tard possible pour se relever et détalier, résistant à la terrible panique qui lui enlevait toute maîtrise de lui-même. Personne dans la voiture.

A la toute dernière seconde, Buddy roula de côté, et hurla de douleur à cause des os cassés de sa jambe qui frottaient les uns contre les autres. Il sentit la chaleur de Christine passer à

quelques centimètres de lui, et la voiture alla faire demi-tour un peu plus loin, avant de revenir.

« Non ! cria Buddy. Non ! Non ! N... »

Il sauta de côté sans réfléchir, par pur réflexe, et cette fois Christine passa plus près. Buddy se tordait comme un dément sur le sol ; du sang coulait de sa bouche car une de ses côtes cassées lui avait fait une déchirure au poumon. Christine s'arrêta.

Elle joue avec moi, pensa Buddy. Elle joue avec moi comme un chat joue avec une souris.

« S'il te plaît, fit Buddy d'une voix brisée. S'il te plaît... je... j'irai m'excuser auprès de lui... je ramperai à ses pieds, si c'est ce que tu veux... mais simplement... s'il te... »

Le moteur poussa un hurlement et Christine lui bondit dessus. Buddy cria et se jeta encore une fois de côté, mais cette fois le pare-chocs avant lui mordit le mollet et lui cassa l'autre jambe. Buddy s'étala sur le talus bordant la route comme un sac de grain éventré.

Christine revenait déjà à la charge, mais Buddy avait aperçu une mince, une très mince chance de s'en sortir. Il se hissa sur le talus, enfonçant dans la neige ses mains et ses pieds qui ne sentaient déjà plus le froid, en oubliant les formidables élancements de douleur que lui valaient ses deux jambes cassées. Il y eut un bruit de métal froissé lorsque l'avant de Christine vint s'enfoncer dans la neige. Buddy poussa un cri car l'un de ses pieds était pris sous la voiture, mais il réussit à le dégager en laissant sa chaussure profondément enfoncée dans le talus. Riant, délirant, pleurant, il parvint au sommet du talus, rétablit un équilibre précaire en faisant des moulinets avec ses bras et faillit retomber en arrière.

Il se retourna vers Christine. La Plymouth avait reculé sur toute la largeur de la route et elle bondissait de nouveau, ses pneus arrière mordant la neige. Elle vint se planter dans le talus à une trentaine de centimètres sous Buddy, le faisant chanceler et entraînant une petite avalanche. Le choc déforma encore plus son capot mais Buddy n'avait pas été touché. Elle repartit en marche arrière dans un geyser de neige, son moteur semblant hurler de rage et de frustration.

Buddy poussa un cri de triomphe et lui fit un bras d'honneur. « *Je t'emmerde ! Je t'emmerde ! Je t'emmerde !* » Un mélange de sang et de bave sortit de sa bouche. A chaque inspiration, la douleur qu'il sentait au côté gauche devenait plus engourdissante et plus paralysante. Christine se jeta sauvagement sur le talus.

Cette fois, la neige s'effondra presque en entier, enterrant l'avant de Christine et manquant de peu de faire dégringoler Buddy. Celui-ci y échappa en tombant sur le derrière et en plantant ses mains dans la neige comme des griffes sanglantes. Ses jambes lui faisaient horriblement mal et il versa sur le côté, hoquetant comme un poisson hors de l'eau. Et Christine revenait encore.

« Tire-toi de là ! cria Buddy. Tire-toi de là, espèce de sale putain cinglée ! » Elle se jeta sur le talus, et Buddy comprit qu'au prochain assaut, il descendrait avec la neige et viendrait s'étaler sur son capot. Il se laissa donc glisser sur l'autre versant, poussant un cri à chaque fois qu'il roulait sur ses côtes cassées. Il s'effondra enfin dans la fine poudre et se mit à claquer des dents. Son corps était parcouru de frissons. Christine ne revint pas à l'attaque, mais il entendait son moteur tourner lentement. Elle attendait.

De l'autre côté du talus, la lueur de sa Camaro, en proie aux flammes, commençait à diminuer. Combien de temps s'était-il passé depuis le choc ? Aucune idée. Quelqu'un allait-il repérer l'incendie et venir à son secours ? Aucune idée non plus. Buddy se rendit alors compte que le sang coulait en abondance de sa bouche, et qu'il avait très froid. Il allait mourir de froid si l'on ne venait pas à son aide... Traversé une nouvelle fois par la peur, il fit un effort pour se redresser et s'asseoir. Il était en train de se demander s'il allait tenter de remonter en douce jusqu'en haut du talus pour voir ce que faisait la voiture (ne pas la voir, c'était encore pire) quand, levant le regard, il aperçut une chose qui lui coupa net le souffle. Un homme se tenait en haut du talus.

Non, pas un homme ; un cadavre, en réalité. Un cadavre en décomposition, vêtu d'un pantalon vert, sans chemise, un corset orthopédique taché de vert-de-gris entourant son ventre noir. Les os se détachaient à travers sa peau tendue.

« T'as eu ton compte, sale merdeux », déclara à voix basse l'apparition, debout contre le ciel étoilé.

Buddy perdit le peu de contrôle qu'il possédait encore et se mit à pousser des cris hystériques, les yeux exorbités, les cheveux dressés sur la tête. Le sang coulait à gros bouillons de sa bouche, couvrait sa poitrine. Il tenta encore de reculer en glissant sur ses fesses, s'aidant de ses mains plantées dans la neige, tandis que l'apparition approchait de lui. Cette créature n'avait pas d'yeux, rien que deux trous où s'agitaient Dieu sait quelles bestioles. *Et il la sentait, cette odeur ; ah Dieu ! oui, il la sentait, et c'était une odeur de tomates pourries, c'était l'odeur de la mort.* Le cadavre de Roland D. LeBay, mains tendues en avant, avançait en ricanant vers Buddy Repperton.

Buddy cria ; Buddy hurla. Et soudain il se figea, ses lèvres formant un O final et parfait, comme s'il voulait embrasser l'horreur qui s'approchait de lui. Ses mains semblèrent vouloir gratter et fouiller à l'intérieur de sa parka en loques, juste au-dessus de son cœur, que venait d'ouvrir enfin un éclat acéré de côte cassée. Il retomba en arrière ; ses pieds se débattirent un instant dans la neige, puis son dernier souffle sortit de sa bouche grande ouverte comme un long filet de buée blanche.

Sur le talus, la chose qu'il avait vue se décomposa et disparut. Il n'y avait aucune trace.

32

Darnell cogite

Monte dans ta vieille Chrysler, et cap sur le Mexique, p'tit !

Z.Z. Top

Will Darnell se trouvait dans son garage jusqu'à minuit passé, la nuit où Buddy Repperton et ses amis rencontrèrent Christine dans le parc de Squantic Hills. Son emphysème avait été particulièrement aigu ce jour-là, et quand il empirait ainsi, Darnell avait peur de s'allonger, lui qui pourtant aimait tellement dormir.

Arnie Cunningham ne devait pas être au garage ce soir-là. Il accompagnait l'équipe d'échecs du lycée de Libertyville pour un tournoi de trois jours à Philadelphie. Il avait pourtant manqué tant de réunions que, selon le règlement, il n'était plus membre du club. Slawson, le dirigeant du club d'échecs, le savait parfaitement mais avait jugé plus pratique de faire semblant de rien tant que le tournoi n'aurait pas eu lieu. « Il se trouve que, même si j'ai manqué plus de réunions que tout le monde, je suis aussi le meilleur, et ce merdeux le sait bien ! » avait dit Arnie à Darnell en rigolant et en tirant sur son cigare (habitude qu'il avait prise mais qu'il dissimulait encore à ses parents).

« Donc, tu iras à Philadelphie ? » Will était déçu ; cela signifiait que Jimmy Sykes serait responsable du garage deux ou trois soirs de suite, et il était tellement bête qu'il était incapable de distinguer une choucroute d'un ice-cream.

Arnie, voyant la déception s'inscrire sur le visage de Darnell, lui avait répondu : « T'en fais pas, Will ! A si peu de jours de Noël, tous tes clients seront en train d'acheter des jouets pour leurs mômes plutôt que de s'occuper de bougies et de carburateurs ! Ce garage va s'endormir jusque l'an prochain, et tu le sais.

— Veux-tu te rendre à Albany pour moi après ton retour, Arnie ?

— Oui. De quoi s'agit-il ?

— Henry Buck a quatorze voitures d'occasion à me fourguer. Il dit qu'elles sont en bon état. Je voudrais que tu ailles les examiner. Je te donnerai un chèque en blanc. Si elles sont bien, tu concluras l'affaire. Si elles ne valent rien, dis-lui qu'il peut se les taper.

— Et qu'est-ce que j'emporterai, à part ça... ?

— Deux cents cartouches de Winston.

— Entendu. Ça me changera des échecs ! »

Or, en arrivant à son garage à neuf heures et demie, Darnell remarqua que le box vingt était vide. Christine était sortie. Il demanda à Sykes, qui passait le balai d'un air apathique : « Mais comment ? Arnie est venu chercher sa voiture ? Il n'est pas allé au tournoi d'échecs, finalement ? Qu'a-t-il dit ?

— Je ne lui ai pas parlé, répondit Sykes. J'ai simplement vu Christine sortir il y a quelques minutes. C'est vraiment de la magie, comme il l'a réparée...

— Oui, c'est ça, de la magie... » Darnell avait déjà pensé à ce mot à propos de Christine... Contemplant toujours le box vide, il dit ensuite à Jimmy : « Tu peux rentrer chez toi, à présent.

— Mais, monsieur Darnell, vous m'aviez dit que je ferais six heures, ce soir. Il n'est même pas encore dix heures.

— Je compterai comme si tu avais travaillé jusqu'à dix heures. »

Les yeux stupides de Jimmy s'illuminèrent devant cette générosité inattendue, quasiment inouïe. « Vraiment ?

— Ouais, ouais, vraiment ! Et à présent, fiche le camp !

— D'accord ! » Pour la première fois depuis cinq ou six ans qu'il travaillait pour Will, Jimmy le voyait céder à l'atmosphère de Noël... !

Darnell entra dans son bureau. Il alluma la machine à café et s'assit derrière sa table, regardant Jimmy ranger son balai, éteindre les lampes du plafond et enfiler son gros manteau. Puis il s'enfonça sur son siège et se mit à penser à Arnie.

Un des éléments qui l'avaient favorablement impressionné, après que Cunningham eut tenu tête à Repperton, était une certaine ressemblance entre lui et un Will Darnell adolescent, il

y avait bien longtemps de ça. Certes, Cunningham n'était pas souffreteux, mais le petit Darnell, lui, avait eu des boutons, avait été détesté de tout le monde ; bref, un gosse solitaire. Et comme lui, Cunningham avait de la cervelle. De la cervelle et cette bagnole. Cette étrange bagnole...

« Bonne nuit, monsieur », dit Jimmy, devant la porte, et il ajouta d'un ton incertain : « Et joyeux Noël ! »

Will leva la main et le salua. Jimmy partit. Will se souleva péniblement de son siège, sortit une bouteille de Courvoisier d'un placard, puis se rassit à côté de la machine à café...

En août, lorsque Cunningham avait amené son tacot en ruine, Darnell l'avait reconnu immédiatement. Car ce qu'Arnie ignorait (et n'avait pas besoin de savoir), c'était qu'autrefois, Rollie LeBay avait, lui aussi, fait quelques petites courses pour Will Darnell... La seule différence était qu'à l'époque, il ne s'agissait jamais de cocaïne. Will n'en avait même pas encore entendu parler ; seuls les musiciens de jazz de New York, sans doute, savaient ce que c'était...

En septembre, le petit Cunningham lui demande en douce une vignette et une plaque pour pouvoir emmener sa petite amie à un match de football. Et ma foi, Darnell lui rend ce service... Après tout, la voiture du même a déjà belle allure. Elle fait peut-être encore un petit peu trop de bruit, mais l'un dans l'autre, il s'en sort comme un chef pour la restaurer.

Et ça, c'est bizarre, tout de même, quand on songe que personne ne l'a jamais vu travailler *vraiment* dessus...

Oh, des petits trucs, évidemment ! Il a remplacé des ampoules mortes. Il a changé les pneus. Et ce jeune s'y connaît, en bagnoles. Will l'a regardé un jour remplacer de main de maître le revêtement des sièges arrière. Mais personne ne l'a vu bosser sur le système d'échappement, qui ne valait pas un pet quand la Plymouth est arrivée au garage, à la fin de l'été. Et personne ne l'a vu non plus travailler sur la carrosserie proprement dite, qui paraît maintenant fraîche comme la rose alors qu'elle était bouffée par le cancer quand le même s'est amené pour la première fois avec son engin.

« Je crois qu'il fait le gros boulot la nuit », avait dit Jimmy avec toute la foi innocente du gosse qui explique comment le

Père Noël descend par la cheminée ou comment la petite souris, pendant la nuit, remplace la dent tombée par une pièce de monnaie. Mais Will ne croyait ni au Père Noël ni aux souris, et il ne croyait pas non plus qu'Arnie avait réparé Christine la nuit.

Mais si Darnell ne croyait pas au Père Noël ni aux contes de fées, il était prêt à reconnaître qu'il y avait des choses étranges, ici-bas. Comme tout le monde, il avait entendu des histoires bizarres toute sa vie et, comme la plupart des gens, il les rangeait dans une sorte de dossier ouvert, sans y croire ni douter vraiment. Et s'il les rangeait dans ce dossier, c'était parce que rien de réellement inexplicable ne lui était jamais arrivé. Sauf à présent, peut-être...

En novembre, Repperton et ses chers copains réduisent la voiture de Cunningham à l'état de bouillie. Quand on la ramène chez lui, Darnell se dit : Elle ne roulera plus jamais. Terminé ; elle ne fera plus un mètre. A la fin du mois, Welch se fait tuer.

En décembre, un inspecteur montre son nez. Junkins. Il vient une première fois pour parler à Cunningham, puis il revient un jour où Arnie n'est pas là et interroge Darnell sur les raisons pour lesquelles le gosse dissimule la gravité des dégâts que la bande de Repperton a causés à sa voiture. « C'est pas à moi qu'il faut le demander ! lui répond Darnell en toussant derrière son gros cigare. Demandez-le-lui ; elle est à lui, cette Plymouth, pas à moi ! Je me contente de faire tourner ce garage pour que des types qui bossent puissent nourrir leur famille », etc.

Junkins écoute patiemment le blabla de Darnell. Il sait que celui-ci fait bien autre chose dans son garage, mais Darnell sait que Junkins sait et donc, tout se passe bien.

Junkins allume une cigarette et déclare : « Je m'adresse à vous parce que j'ai déjà parlé au garçon, et il ne veut rien me dire. D'abord, j'ai cru qu'il allait parler, mais j'ai eu l'impression qu'il avait une peur bleue de quelque chose.

— Si vous pensez qu'Arnie a déjanté ce Welch, dites-le !

— Non, je ne crois pas... Ses parents affirment qu'il dormait dans sa chambre, et je n'ai pas l'impression qu'ils mentent pour le couvrir. Mais Welch était un de ceux qui avaient bousillé sa voiture, nous en sommes pratiquement sûrs, et je suis certain

qu'Arnie ment en ce qui concerne les dégâts. Je me demande bien pourquoi, et ça me turlupine... Mais vous, monsieur Darnell, dites-le-moi : ils étaient graves, ces dégâts ?

— Je n'ai pas vraiment fait attention », répond Darnell.

Darnell, évidemment, sait pourquoi Arnie ment et tente de minimiser les choses. Et ce flic le saurait aussi, si ce n'était pas tellement évident qu'il suffit de regarder devant soi pour voir la vérité. Cunningham ment parce qu'une semaine après que Christine eut été ramenée au garage, réduite à néant (et bien que personne ne l'ait vu faire grand-chose dessus dans les jours qui avaient suivi), la voiture était pratiquement comme neuve ! Plus belle qu'avant, même ! Cunningham mentait au flic parce que la vérité était incroyable.

« Incroyable », répéta Darnell à haute voix en avalant le fond de sa tasse de café. Il contempla son téléphone, puis ouvrit un tiroir de son bureau afin d'en sortir son agenda. Il le feuilleta et trouva la note qu'il cherchait : *Cunningham, tournoi d'échecs, 11-13 déc., hôtel Sheraton, Phil.* Puis Darnell composa le numéro du service des renseignements, où il obtint le numéro de l'hôtel.

« Allô, le *Sheraton* à Philadelphie ? Je crois que vous avez un tournoi d'échecs chez vous...

— En effet, monsieur.

— J'appelle de Libertyville, Pennsylvanie, et je crois que vous avez parmi les participants à ce tournoi un nommé Arnold Cunningham. J'aimerais lui parler, s'il n'est pas sorti.

— Un instant, monsieur ; je vais voir. »

Après quelques instants d'attente, une voix jeune et un peu méfiante fit : « Allô ? » C'était Cunningham. Will Darnell sentit une sensation curieuse dans son estomac, mais il n'en laissa rien paraître.

« Salut, Cunningham ! C'est Darnell, à l'appareil.

— Will ?

— Ouais !

— Qu'est-ce qui se passe, Will ?

— Et toi, petit, ça va ?

— J'ai gagné hier, mais j'ai pas eu de veine aujourd'hui. J'avais du mal à me concentrer sur cette connerie de jeu. Qu'y a-t-il ? »

Oui, c'était Cunningham, sans aucun doute... Will, qui avait préparé son excuse, dit doucement : « T'as de quoi écrire, même ? »

— Oui.

— Il y a un endroit dans North Broad Street, *Aux pièces détachées réunies*. Penses-tu que tu pourrais aller y jeter un petit coup d'œil pour voir ce qu'ils ont comme pneus ?

— D'occase ?

— Non, de première main.

— Bien sûr ! Je suis libre demain après-midi de midi à trois heures.

— Parfait. Demande Roy Mustungerra et dis que tu viens de ma part.

— Ce sera tout ?

— Oui... Sauf que je te souhaite de te faire battre à plates coutures !

— Vous pouvez toujours courir ! » répondit Cunningham en riant.

Darnell lui dit au revoir et raccrocha.

Cunningham, pas de doute. Il était à Philadelphie, presque à cinq cents kilomètres...

A qui pouvait-il avoir passé un trousseau de clés ?

Le petit Guilder !

Mais non ! Le fils Guilder était à l'hôpital...

Sa copine !

Sauf qu'elle n'a pas son permis et ne sait même pas conduire.

Quelqu'un d'autre, alors...

Mais il n'y avait *personne* d'autre. Arnie n'avait de relations amicales qu'avec eux deux et avec Will, qui savait que Cunningham ne lui avait jamais confié de doubles de clés de sa voiture.

De la magie...

Ah, nom de nom !

Darnell alluma un autre cigare et s'enfonça de nouveau sur son siège. Il avait beau retourner la question tout en

contemplant la fumée qui montait, c'était un vrai casse-tête. Cunningham était à Philadelphie, où il était parti par le bus de l'école, mais sa voiture n'était pas au garage. Jimmy Sykes l'avait vue sortir, mais n'avait pas vu qui conduisait. Qu'est-ce que tout cela signifiait ? A quoi tout cela aboutissait-il ?... Et peu à peu, l'esprit de Darnell passa à d'autres sujets ; il cessa de penser logiquement, et s'endormit...

Il fut réveillé, trois heures plus tard, par le bruit de la porte du garage qui s'ouvrait, déclenchant automatiquement les lumières à l'intérieur. Darnell enleva ses pieds de son bureau en vitesse et se redressa. Christine traversait lentement le garage vers le box vingt, où elle se glissa et s'immobilisa. Darnell, se demandant encore s'il était éveillé ou pas, regarda la scène avec cette absence de réaction qui caractérise les premiers moments qui suivent un réveil brutal. Le moteur vrombit une fois ou deux, le pot d'échappement cracha de la fumée, puis le moteur s'arrêta.

Darnell se tenait immobile. Il entendait les petits claquements secs du moteur qui refroidit ; à part cela, rien. Personne ne sortait de la voiture...

Il rangeait les histoires bizarres qu'il avait entendues au cours de sa vie dans une sorte de dossier ouvert, parce que rien de réellement inexplicable ne lui était jamais arrivé. Sauf à présent, peut-être...

Enfin, éprouvant la curieuse sensation de ne plus avoir d'os, Will Darnell se leva, hésita, alla jusqu'à la porte de son bureau, hésita encore, puis en sortit. Il marcha jusqu'au box vingt ; l'écho de ses pas résonnait derrière lui, puis disparaissait mystérieusement.

Il vint s'arrêter à côté de la voiture peinte de ses deux couleurs voyantes, rouge et blanc. La peinture de la carrosserie était belle, nette, parfaite, sans la moindre trace de coup et sans point de rouille. Les parties de verre étaient tout aussi nettes et claires, sans la trace même d'un tout petit caillou. Le seul bruit, à présent, était celui de la neige fondue tombant goutte à goutte des pare-chocs avant et arrière.

Will toucha le capot. Il était chaud.

Il essaya d'ouvrir la portière du côté du conducteur : elle céda facilement, et il se pencha à l'intérieur. Il n'y avait pas de clé de contact. Le compteur indiquait : 83.840 kilomètres. Plus cent mètres... L'odeur qui régnait dans la voiture était une odeur chaude de cuir neuf, de plastique neuf et de chrome neuf – sauf qu'il y avait aussi comme une autre odeur, moins agréable. Une odeur terreuse. Will inhala profondément mais ne parvint pas à deviner ce que c'était. Il pensa brièvement aux vieux navets que son père conservait dans sa cave, mais ce n'était pas cela. L'odeur fut cependant assez forte pour le faire suffoquer et, le souffle court, il revint hâtivement vers son bureau pour se jeter sur un de ces inhalateurs qui l'aidaient à respirer dans les moments difficiles. Il trouva l'inhalateur, se l'enfonça jusqu'au fond des narines, et appuya dessus régulièrement. Peu à peu, l'impression qu'un éléphant s'était posé sur sa poitrine se dissipa. Il s'assit sur son siège et se cacha pendant un moment le visage derrière ses grosses mains.

Rien de réellement inexplicable... sauf à présent.

Car il avait bien vu.

La voiture marchait toute seule ; elle était rentrée vide au garage, avec à l'intérieur cette vague odeur de vieux navets.

Mais bientôt, en dépit de son effroi, l'esprit de Darnell commença à réfléchir, et il se demanda comment il pouvait bien tirer avantage de ce qu'il savait désormais...

33

Arnie face à lui-même

*Je veux une décapotable jaune à quatre portes
Avec pneus Continental et enjoliveurs à rayons,
Je veux direction assistée, freins assistés,
Et comme un jet, je veux pouvoir décoller...
Je veux la radio ondes courtes
Téléphone et télé,
Car je veux pouvoir parler
A ma femme quand je suis en train de rouler.*

Chuck Berry

Les restes carbonisés de la Camaro de Buddy Repperton furent retrouvés le mercredi en fin d'après-midi par un des gardiens du parc. Une dame âgée qui vivait dans le petit village d'Upper Squantic et qui, souffrant d'arthrite, avait parfois du mal à dormir, avait cru apercevoir des flammes du côté de l'entrée sud du parc. Elle avait donc appelé le bureau des gardiens. A quelle heure était-ce ? Vers dix heures un quart. Elle regardait le film de fin de soirée sur C.B.S., et il venait de commencer.

Jeudi, une photo de la voiture brûlée parut en première page du *Keystone* de Libertyville, sous le gros titre : TROIS MORTS DANS UN ACCIDENT DANS LE PARC DE SQUANTIC HILLS. D'après la police, « l'alcool avait probablement joué un rôle », formule imprécise officiellement employée pour dire qu'on avait retrouvé dans les restes de la voiture les traces de plus d'une demi-douzaine de bouteilles de ce mélange de jus de fruits et d'alcool vendu sous le nom de « Texas Driver ».

La nouvelle frappa particulièrement les lycéens de Libertyville, les jeunes ayant toujours le plus grand mal à accepter l'idée de leur propre mortalité.

Arnie Cunningham fut terriblement déprimé d'apprendre ce qui s'était passé. Déprimé et effrayé. D'abord, Moochie ; à

présent, Buddy, Trelawney, et ce Bobby Stanton dont il n'avait même jamais entendu parler. Qu'est-ce qu'un morveux de ce genre avait donc à faire avec des types comme Buddy Repperton et Richie Trelawney ? Ne savait-il pas que cela équivalait à pénétrer dans un antre de tigres, armé en tout et pour tout d'un pistolet à eau ? Et Arnie ne parvenait pas à croire à ce qu'on racontait, à savoir que Buddy et ses potes étaient sortis éméchés du match où ils étaient allés avant l'accident, puis qu'ils étaient partis rouler, qu'ils avaient encore bu, et que tout cela avait mal fini. Arnie ne pouvait s'empêcher de penser que, d'une manière ou d'une autre, il était mêlé à ce drame.

Leigh ne lui parlait plus depuis qu'ils s'étaient disputés. Arnie ne l'avait pas rappelée, par orgueil, par honte, et aussi parce qu'il espérait qu'elle lui téléphonerait d'abord et que les choses redeviendraient comme... avant.

Avant quoi ? se disait Arnie. Avant qu'elle manque de s'étouffer dans ta voiture ; avant que tu tapes sur le type qui venait de la sauver...

Oui, mais elle voulait aussi qu'il revende Christine. Et ça, c'était rigoureusement impossible. Comment pourrait-il faire une chose pareille après avoir mis tant de temps, d'efforts, de sang et même, oui, c'était vrai, de larmes dedans ? Il en était là de ses ruminations quand la sonnerie mit fin au cours de cet interminable jeudi, et Arnie courut presque jusqu'à sa voiture, dans laquelle il plongea littéralement.

Il s'assit derrière le volant et poussa un long soupir en frissonnant. Les premiers flocons d'une chute de neige apparurent devant son pare-brise. Il devrait bientôt lui mettre des pneus pour la neige, sauf que Christine ne semblait pas en avoir besoin. Rouler au volant de Christine arrangeait tout. Là, rien ne semblait insurmontable. Car ces derniers temps, son moral n'avait pas été au plus haut. Dennis à l'hosto. Leigh qui se comportait en petite idiote – comme si c'était la voiture qui lui avait fait avaler de travers ce morceau de hamburger ! En plus, Arnie venait de plaquer le club d'échecs.

Le pire avait peut-être été la façon dont Slawson, le chef d'équipe, avait accepté son départ sans même tenter de le faire changer d'avis. Arnie lui avait sorti un bobard, comme quoi il

avait moins de temps, devait réduire certaines activités secondaires, etc., Slawson s'était contenté de hocher la tête et de lui répondre : « D'accord, Arnie. Tu nous trouveras toujours pièce trente si tu reviens sur ta décision... » Était-ce des reproches qu'il avait alors lus dans les yeux du bonhomme ? Le plus dur, c'était que Slawson n'avait même pas *essayé* de l'empêcher de partir... Quel merdeux, au fond, comme tous les autres ! Ce n'était tout de même pas la faute d'Arnie si l'équipe de Libertyville s'était écroulée dans la demi-finale ! Il avait gagné quatre parties et il eût gagné encore s'il en avait eu la possibilité !

Arnie roula sans but à travers Libertyville, ses pensées oscillant entre la parano légère et l'amertume. La radio répandait son flot de vieux succès. Ce soir, ce n'était que des instrumentaux : *Rebel Rouser*, *Wild Weekend*, *Telstar*, *Teen Beat* par Sandy Nelson et le meilleur, *Rumble*, par Linc Wray... Il roulait, roulait, quand il se rendit compte, médusé, qu'il allait être six heures moins le quart et qu'il faisait déjà nuit. La pizzeria *Gino* n'était pas loin. Arnie pila et sortit. Il traversait déjà la rue quand il s'aperçut qu'il avait laissé ses clés sur le tableau de bord. Il revint pour les prendre quand, soudain, l'odeur le prit à la gorge, cette fameuse odeur dont Leigh lui avait parlé mais dont il avait nié l'existence...

C'était une odeur forte, acre, carnée, qui lui piqua les yeux et lui serra le gosier. Elle semblait avoir attendu qu'Arnie sorte de la voiture pour se répandre. Arnie arracha les clés et se recula, tremblant, regardant Christine avec horreur.

Arnie, il y a cette odeur. Cette horrible odeur de pourri... tu sais très bien de quoi je parle !

Non, je n'en ai pas la moindre idée... Tu imagines des choses.

Eh bien, si Leigh imaginait des choses, lui aussi, à présent... Il fit brusquement demi-tour, traversa la rue en courant et se précipita chez *Gino* comme si le diable voulait le mordre.

Arnie commanda une pizza dont il n'avait pas vraiment envie, fit de la monnaie pour téléphoner et entra dans la cabine située à côté du juke-box qui jouait un air inconnu de lui.

Il commença par appeler chez lui. Ce fut son père qui répondit d'une voix étrangement plate. Arnie ne lui avait jamais entendu une telle voix, et son malaise s'accrut. On aurait dit Slawson ! Décidément, cet après-midi et cette soirée prenaient les couleurs atroces d'un cauchemar. De l'autre côté de la cabine, à travers ses parois de verre, des visages bizarres passaient comme dans un rêve, pareils à des ballons sur lesquels on eût dessiné grossièrement des visages humains. Dieu se sert d'un marker...

Des merdeux. Tous des merdeux.

« Allô, Papa ? Ecoute, je... euh... je crois que j'ai un petit peu perdu la notion du temps. Je suis navré.

— Ça ne fait rien. Où es-tu, au garage ?

— Non... euh... chez *Gino*. La pizzeria. Papa, ça va ? T'as une drôle de voix...

— Oh, ça va ! Je viens de balancer ton dîner à la poubelle, ta mère est dans sa chambre en train de pleurer, et tu te tapes une pizza : tout va bien ! Tu t'amuses avec ta voiture, au moins ?

— Papa, ce n'est pas très juste !

— Savoir ce que tu trouves juste et pas juste ne m'intéresse plus beaucoup. Il se peut que tu aies eu des excuses au début. Mais depuis un mois, je ne te comprends plus du tout, et il se passe des choses que je comprends encore moins.

— Mais, Papa, j'ai simplement oublié l'heure ! Ne viens pas en faire une montagne !

— Tu conduisais sans but, n'est-ce pas ?

— Oui, mais...

— C'est bien ça ! C'est toujours dans ces moments-là que tu oublies le temps qui passe ; je l'ai remarqué. Et tu rentres, maintenant ?

— Oui, très vite. Je dois juste passer en vitesse au garage donner à Will un renseignement qu'il m'a demandé quand j'étais à Philadelphie.

— Cela ne m'intéresse pas non plus, si tu veux bien m'excuser.

— Ah bon... !

— Arnie ?

— Quoi ?

- Qu'est-ce qui se *passe* ?
- De quoi parles-tu ?
- Je parle de ce policier qui est passé à mon bureau. Il est venu interroger Regina également. Elle a été bouleversée. Il ne l'a pas fait exprès, mais...
- Qu'est-ce qu'il voulait encore, cet enculé ? Qu'est-ce qu'il voulait ? Je vais...
- Tu vas quoi ?
- Non, rien. Que voulait-il ?
- Il s'agissait de Repperton et des deux autres. Qu'est-ce que tu croyais ? Qu'il est venu me parler de la situation géopolitique du Brésil ?
- Ce qui est arrivé à Repperton est un accident ! Quel besoin avait-il de vous parler à tous les deux d'un accident, nom de Dieu ?
- Je n'en sais rien... Et toi, tu n'as pas une petite idée ?
- Comment ? J'étais à Philadelphie ! Comment saurais-je quoi que ce soit ? Je jouais aux échecs, rien... rien... rien d'autre...
- Encore une fois, je te le demande : que se passe-t-il, Arnie ? »
- Il pensa à l'odeur, à cette puanteur. Leigh suffoquait, se tenant la gorge, virant au violet. Il avait essayé de lui taper dans le dos parce que c'était ce qu'on faisait quand quelqu'un s'étranglait, il n'était pas question de méthode Heimlich puisqu'elle n'avait pas encore été inventée et de plus, c'était comme ça que cela devait finir, mais pas dans la voiture... sur le bord de la route... dans ses bras... Il ferma les yeux ; l'univers sembla basculer, tomber.
- « Arnie ?
- *Il ne se passe rien du tout*, prononça Arnie, dents serrées, sans rouvrir les yeux. Rien à part le fait qu'un tas de gens sont après moi parce que je fais enfin quelque chose par moi-même et entièrement moi-même !
- Entendu ! Si tu veux parler de ça, je suis là. J'ai toujours été là, même si je ne l'ai pas toujours fait comprendre aussi clairement que je l'aurais dû. N'oublie pas d'embrasser ta mère en rentrant, Arnie.

— D'accord, j'y penserai. Michael, éc... »

Son père avait raccroché.

Il demeura dans la cabine, l'air stupide. Il fouilla dans sa poche et étala sa menue monnaie sur la petite étagère de métal située à côté de l'appareil. Il se sentait malade, fiévreux. Il avait l'impression d'être désavoué par tout le monde. Il mit une pièce dans la fente et composa le numéro de Leigh.

Mme Cabot décrocha et reconnut la voix d'Arnie. Sa propre voix, qui pouvait être si séduisante au téléphone, du genre « Approchez un peu, Bel Inconnu », devint instantanément dure. Arnie n'avait plus aucune chance avec elle, c'était ce que cette voix disait ; il avait tout fichu en l'air.

« Ma fille ne veut pas vous parler et ne veut plus vous voir.

— Madame Cabot, je vous en prie, si je pouvais seulement...

— Je crois que vous en avez assez fait comme ça. Elle est rentrée en larmes l'autre soir, et elle pleure tout le temps depuis. Elle a vécu une espèce de... enfin, une expérience particulière, la dernière fois qu'elle est sortie avec vous, et...

— Madame Cabot, il faut que je lui parle !

— Ce n'est pas possible. »

Il tenta de trouver une autre tactique, un moyen de contourner le dragon qui garde la grande porte. Mais sa langue était paralysée. Quel représentant déplorable il ferait ! Il allait entendre le petit clic fatidique, et puis plus de communication. Mais il sentit que le téléphone changeait de main. Mme Cabot éleva une protestation, Leigh lui répondit quelque chose, mais il ne put distinguer quoi. « Arnie, dit enfin Leigh.

— Leigh, je voulais simplement te redire combien j'étais désolé pour ce qui...

— Oui, je sais que tu l'es, et j'accepte tes excuses, Arnie. Mais je ne sortirai... je ne peux plus sortir avec toi. A moins que les choses changent.

— Pourvu que tu me demandes quelque chose de facile... !

— C'est tout ce que... Maman, je t'en prie, ne reste pas collée comme ça dans mon dos !... C'est tout ce que je puis te dire, Arnie. Je sais que cela paraît démentiel, mais je reste persuadée que ta voiture a tenté de me tuer, l'autre jour. Je *sais* que c'est ce qui s'est passé. Tu es bien coincé avec elle, pas vrai ?

— Leigh, ce que tu dis est ni plus ni moins des conneries ! C'est une voiture, Leigh ! Tu sais ce que ce mot signifie ? *Voiture*. On ne peut rien...

— Oui, tu es pris. *Elle* t'a pris. Et je crois que personne ne peut te tirer de là, à part toi-même. »

Son dos se remit soudain à lui faire mal.

« N'est-ce pas la vérité, Arnie ? »

Il ne répondit pas. Il ne pouvait répondre.

« Débarrasse-t'en. Je t'en prie. J'ai lu ce qui est arrivé à ce Repperton dans le journal, ce matin, et...

— Qu'est-ce que cela a à voir avec le reste ? C'est un *accident* !

— Je n'en sais rien. Je ne veux peut-être pas savoir. Mais ce n'est pas pour nous deux que je m'en fais, Arnie ; c'est pour toi. J'ai peur pour *toi*. Tu devrais... non, tu *dois* t'en débarrasser ! »

Arnie murmura : « Leigh, dis-moi simplement que tu ne vas pas me laisser tomber, d'accord ?

— Tu dois d'abord me promettre, Arnie. Tu dois promettre, et puis le faire. Ensuite... ensuite, nous verrons. Promets-moi que tu te débarrasseras de cette voiture. C'est tout ce que je te demande ; rien de plus. »

Arnie ferma les yeux et vit Leigh qui rentrait à pied de l'école. Un pâté de maisons plus loin, garée le long d'un trottoir, Christine était là. Christine l'attendait.

Il rouvrit les yeux brusquement, comme s'il avait vu une forme menaçante dans une pièce plongée dans l'obscurité.

« Non, je ne peux pas.

— Dans ce cas, nous n'avons plus grand-chose à nous dire.

— Si ! Mais si ! Nous...

— Non, au revoir, Arnie. On se verra à l'école.

— Leigh, attends ! »

Clic. Le silence total.

Une bouffée de rage s'empara de lui. Il eut soudain envie de faire tourner autour de lui le récepteur à la manière des *bolas* de gaucho, et de briser les parois de verre de cette affreuse chambre des tortures-cabine téléphonique. Ils l'avaient bien laissé tomber, tous autant qu'ils étaient, comme des rats fuyant le navire qui coule.

Mais au diable tous ces salauds, tous ces rats fuyant le navire qui coule. Pas un ne valait mieux que les autres, depuis ce merdeux de Slawson jusqu'à ce sale con de père qui chiait tellement dans son froc devant sa bourgeoise qu'il devrait lui tendre un rasoir pour qu'elle lui coupe les couilles, en passant par cette petite garce de rien du tout dans sa belle baraque jambes croisées probablement en train d'avoir ses règles et c'est pour ça quelle s'est étranglée avec ce foutu hamburger et ces merdeux avec leurs saloperies de belles bagnoles au coffre plein de cannes de golf ces salauds d'officiers je te les tordrais en deux moi et je m'en servirais pour jouer au golf et je saurais trouver le trou qu'il faut pour leur enfoncer les petites balles blanches on pourrait compter sur moi mais quand je sortirai d'ici plus personne ne me dira ce que je dois faire ce sera moi qui commande qui commande moi moi moi moi moi MOI !

Arnie revint à lui d'un seul coup, terrifié, yeux écarquillés, souffle court. Qu'est-ce qui lui était arrivé ? Pendant un instant, il avait eu l'impression d'être quelqu'un d'autre, quelqu'un qui délirait follement contre l'humanité entière...

Mais non. Pas « quelqu'un ». *LeBay !*

Non, ce n'est pas vrai...

Leigh : *N'est-ce pas la vérité, Arnie ?*

Et de nouveau, une vision ; une voix de prêtre demandant : *Arnold, prends-tu cette femme pour épouse... ?*

Mais cela ne se passait pas dans une église ; on était dans une décharge de vieilles voitures plantée de fanions de plastique multicolores que le vent faisait claquer. Des chaises pliantes avaient été disposées. En fait, ça se passait derrière le garage de Darnell, Will se tenant juste derrière Arnie, à la place du témoin. A côté d'Arnie, pas de femme, non, mais Christine, brillant de tous ses chromes dans le soleil printanier.

Son père : *Que se passe-t-il ?*

Le prêtre : *Qui donne cette femme à cet homme ?*

Roland D. LeBay se levait d'une des chaises pliantes, il ricanait, et, pour la première fois, Arnie prêta attention à l'assistance : Buddy Repperton, Richie Trelawney, Moochie Welch. Trelawney était noir, carbonisé ; ses cheveux avaient brûlé. Du sang avait coulé sur le menton de Repperton et séché

sur le devant de sa chemise comme un vomissement hideux. Mais c'était Moochie, le pire : il était éventré comme un sac de linge sale. Ils souriaient. Ils souriaient tous.

Moi, je la lui donne comme femme, dit LeBay, lèvres tirées en un rictus laissant voir sa langue couverte de terre. *Je la lui donne ; il a le reçu qui le prouve. Elle est entièrement à lui. Cette salope, c'est le mauvais numéro... et elle est toute à lui.*

Arnie se rendit compte qu'il était en train de geindre dans la cabine téléphonique, serrant l'appareil contre sa poitrine. Au prix d'un effort extraordinaire, il s'arracha à sa stupéfaction et se ressaisit. Il tenta de prendre une nouvelle pièce de monnaie, mais fit tout tomber par terre. Il feuilleta péniblement l'annuaire pour trouver le numéro de l'hôpital et parvint à faire glisser la bonne pièce dans la fente. Dennis : oui, voilà. Dennis était là ; Dennis ne l'avait jamais lâché. Dennis serait encore là. Dennis l'aiderait.

Arnie demanda la chambre 240, qui ne répondit pas. Au moment où il allait renoncer, une femme décrocha. « Pavillon C, deuxième étage ; qui demandez-vous ?

— Guilder. Dennis Guilder.

— Monsieur Guilder est en salle de rééducation pour le moment. Il sera de retour à partir de vingt heures. »

Arnie raccrocha et se précipita si vite en dehors de la cabine qu'il laissa sa monnaie éparpillée par terre et sur la tablette.

« Votre pizza est prête, monsieur. »

Arnie regarda la pendule et s'aperçut qu'il était resté presque vingt minutes dans la cabine. La sueur dégoulinait sur son visage. Ses jambes flageolaient.

Il régla la pizza, manqua renverser la monnaie que le caissier lui rendait et sortit. Christine, garée de l'autre côté de la rue, l'attendait fidèlement. Elle ne discuterait ou ne se plaindrait jamais, elle. Elle n'exigerait jamais rien. Il pouvait s'y asseoir n'importe quand, sur les bons sièges bien doux, dans sa bonne chaleur. Elle ne refuserait pas, elle. Elle... Elle...

Elle l'aimait.

Exactement, oui. D'ailleurs, LeBay ne l'aurait pas vendue à n'importe qui ; pas pour deux cent cinquante ; pas pour deux

mille. Elle avait attendu que vienne le seul acheteur qui pouvait l'acheter. Le seul qui...

Le seul qui l'aimerait rien que pour elle, murmura la voix en lui.

Oui ; tout juste ; exactement.

Oh, il l'aimait et la détestait, la haïssait et la chérissait, en avait besoin et voulait la fuir, elle était à lui et il était à elle et...

(Je vous déclare à présent mari et femme jusqu'à votre dernier jour)

Mais pire que tout, il y avait cette horrible évidence que... que...

(comment t'es-tu fait mal au dos, Arnie ? comment t'es-tu fait mal au dos au point de devoir porter à présent cette bande puante ? comment t'es-tu fait mal au dos ?)

La réponse venait, et Arnie se mit à courir pour ne pas devoir s'incliner devant l'évidence, pour se réfugier dans Christine avant de voir la vérité toute nue devant ses yeux et de devenir fou.

Il courut vers Christine parce qu'en elle, plus rien ne comptait, ni sa mère, ni son père, ni Leigh, ni Dennis, ni ce qu'il s'était fait au dos ce soir-là, une fois tout le monde parti. Ce soir-là, après avoir ramené sa Plymouth presque entièrement détruite chez Darnell, il l'avait mise au point mort et l'avait poussée, poussée jusqu'à ce qu'elle commence à rouler sur ses pneus crevés, la sortant dans le cimetière de vieilles carcasses derrière le garage ; il l'avait poussée jusqu'à ce que la sueur coule à grosses gouttes sur lui et que son cœur cogne comme celui d'un cheval qui fuit et que son dos lui fasse mal, de plus en plus mal, affreusement mal ; il poussait de tous ses muscles ; ses mains étaient complètement engourdies et son dos criait de douleur, criait, criait. Puis...

Arnie arriva près de Christine et s'engouffra dedans, tremblant et haletant. Sa pizza tomba. Il la ramassa et la posa sur l'autre siège ; il sentait le calme revenir en lui comme le meilleur des baumes. Il toucha le volant, glissant ses doigts sur sa délicieuse rondeur. Il chercha dans sa poche les clés, les clés de LeBay.

Oui, il se rappelait ce qui était arrivé ce soir-là, mais cela ne paraissait plus si horrible, à présent. Au volant de Christine, cela paraissait même plutôt merveilleux.

Cela avait tenu du miracle.

Il se rappelait comment il était soudain devenu plus facile de pousser la voiture parce que les pneus se refermaient par magie, se regonflaient. Le verre cassé s'était mis à se reformer *ex nihilo* avec de petits craquements cristallins. Les coups avaient disparu d'eux-mêmes. Et il l'avait poussée jusqu'à ce qu'elle fût entièrement remise à neuf. Et Christine était redevenue comme avant. Qu'y avait-il de si horrible à cela ?

« Rien », dit une voix.

Arnie tourna la tête. Roland D. LeBay était assis à côté de lui ; il portait un costume à veston croisé noir, une chemise blanche, une cravate bleue. Une rangée de médailles pendait sur sa poitrine. C'était comme cela qu'il avait été enterré. Arnie le savait, même s'il ne l'avait pas vu dans son cercueil. Mais LeBay paraissait plus jeune, plus vigoureux. On n'aurait pas eu envie de plaisanter avec un type pareil.

« Démarre, lui dit LeBay. Mets le chauffage et roulons !

— O.K. », s'écria Arnie en tournant la clé de contact. Christine partit, ses pneus mordant la neige tassée... Il l'avait poussée, ce soir-là, jusqu'à ce que tous les dégâts fussent réparés. Non, pas réparés : *niés*. Niés, c'était le mot qui convenait pour ce qui s'était passé. Et ensuite, il l'avait remise dans le box vingt.

« Mets-nous donc un peu de musique ! »

Arnie alluma la radio.

« Tu vas la manger, cette pizza, ou quoi ? » La voix avait changé.

« Certainement ! T'en veux un bout ? »

Railleur : « Je ne dis jamais non. »

Arnie ouvrit la boîte d'une main et détacha un morceau. « Voil... » Ses yeux s'agrandirent. Le morceau de pizza se mit à trembler, le fromage coulant comme une toile d'araignée que le vent a détachée. Car ce n'était plus LeBay qui était assis à côté de lui ; c'était *lui-même* !

Oui, Arnie Cunningham à cinquante ans environ, pas tout à fait aussi vieux que LeBay le jour où Dennis et lui avaient fait sa connaissance en août, mais ça ne tarderait pas, les amis, ça ne tarderait pas... Il portait un maillot de corps légèrement jauni et un blue-jean très sale. Ses cheveux étaient coupés court et il les perdait. Les yeux gris étaient ternes et injectés de sang. La bouche avait pris tous les plis de la solitude la plus amère. Car il était seul, ce type-là, et sentait bien que ce petit jeune était lui aussi seul et n'avait que Christine.

« Tu conduis ou tu me dévisages ? » disait-il. Et soudain, devant les yeux d'Arnie, stupéfié, il se mit à vieillir à toute vitesse. Les cheveux devinrent blancs, la carcasse sous le maillot de corps se ratatina. Les rides zébrèrent le visage ; les yeux s'approfondirent dans les orbites et jaunirent. Il n'y avait plus que le nez qui ressortait, et c'était la face d'un carnassier préhistorique, mais c'était son visage ; oui, encore son visage. Il était en train de pourrir sous ses propres yeux, et l'odeur qu'il dégageait était l'odeur qu'il avait sentie dans la voiture, l'odeur que Leigh avait sentie, sauf qu'elle était plus forte maintenant, car c'était l'odeur de sa propre mort. Et Arnie se mit à crier tandis que Little Richard entonnait *Tutti Frutti* à la radio, et ses cheveux tombaient par poignées, et ses os se détachaient sous sa peau relâchée, et ses lèvres s'effaçaient devant les quelques dents qui lui restaient, penchées de côté comme des vieilles tombes ; c'était lui, mort, mais vivant, vivant comme Christine était vivante.

Arnie criait.

34

Junkins remet ça

*Les pare-chocs raclaient contre la glissière,
Ils étaient pâles comme des spectres, les gars derrière ;
L'un dit : « Ralentis, tout devient flou ;
Les bords de la route sont sens dessus dessous. »*

Charlie Ryan

Arnie rentra au garage Darnell à peu près une heure plus tard. Son passager (s'il y en avait vraiment eu un) avait disparu depuis un bon moment. L'odeur aussi avait disparu ; il ne faisait pas de doute que cela avait été une illusion. Si l'on fréquente trop longtemps les merdeux, *tout* commence à sentir mauvais. Tiens donc !

Cela avait été une sorte de rêve, rien de plus. Un rêve assez dingue. Appeler chez lui, puis Leigh, puis Dennis et faire par trois fois chou blanc, c'était un peu comme si le coq chantait trois fois. Il avait légèrement paniqué. Mais n'importe qui aurait ressenti la même chose, après la tornade qu'il essuyait depuis le mois d'août !

Maintenant tout était de nouveau normal. Il avait... comment dire ?... franchi le dernier obstacle. Tout allait s'arranger. Il allait raccommoder les choses à la maison. Tiens, rien que ce soir, il pourrait commencer par regarder un petit peu la télévision avec ses vieux, comme avant. Et il allait retrouver Leigh. Si elle n'aimait pas sa voiture, aussi bizarres ses raisons fussent-elles, tant pis ! Il pourrait en acheter une autre et lui raconter qu'il avait revendu Christine, tout en la gardant ici. Ce qu'elle ne saurait pas ne pourrait pas lui faire de mal... Et Will. C'était la dernière fois qu'il faisait un petit voyage pour Will. Ces conneries étaient allées trop loin ; il le sentait. Que Will le prenne pour un dégonflé, il s'en fichait ! Une inculpation pour trafic de cigarettes et d'alcool de contrebande ne ferait pas

joli sur sa demande d'admission dans une faculté ; pas joli du tout...

Il rit tout seul. Ouah, il se sentait mieux ! Lavé de tout cela. En revenant vers le garage, il avait mangé sa pizza, bien qu'elle fût froide. Il avait trouvé un peu étrange qu'il en manque un bout, certes, mais il n'avait pas voulu y penser. Il avait dû le manger pendant ce moment d'absence, ou l'avait jeté par la vitre. Ouh ! Quel instant pénible ! Fini, tout ça ! Et il rit encore.

Il descendit de voiture, claqua la portière et se dirigea vers le bureau de Will pour voir ce qu'il y avait à faire ce soir. Il se rappela soudain que le lendemain était le dernier jour de classe avant les vacances de Noël, ce qui rendit sa démarche plus légère. C'est alors que Junkins fit son entrée dans le garage.

« Salut, Arnie !

— Salut. Que puis-je faire pour vous ?

— Ma foi, je sais pas... As-tu *envie* de faire quelque chose pour moi ?

— Vous pouvez toujours courir ! »

Rudy Junkins sourit, sans avoir l'air de relever cette réponse. « Je passais simplement... Comment ça va ? » Il s'approcha de Christine et se remit à l'examiner sous toutes les coutures. Arnie le regardait faire, les lèvres tellement serrées qu'elles étaient blanches. Il sentait monter une bouffée de rage chaque fois que le flic posait la main sur sa voiture.

« Vous devriez acheter un ticket au mois pour venir la regarder ! » lui lança Arnie.

Junkins se retourna et le regarda d'un air interrogateur. « C'est quand même une drôle d'histoire, ce qui est arrivé à Buddy Repperton et aux deux autres, tu trouves pas ?

— Aucune idée. J'étais à Philadelphie pour un tournoi d'échecs.

— Je sais.

— Putain ! Vous me collez vraiment au train ! »

Junkins marcha droit sur Arnie, sans la moindre trace de sourire sur le visage. « Et comment, que je te colle au train, mon petit père ! Trois types qui ont touché à ta voiture sont morts, avec un quatrième qui avait la malchance d'être là par hasard.

La coïncidence est tout de même un petit peu trop grosse, non ? Alors, c'est sûr que je te colle au train ! »

Arnie, interloqué, regarda le policier sans plus savoir que penser. « Mais... je croyais que c'était... un accident. Qu'ils avaient bu et roulé trop vite...

— Il y avait une autre voiture.

— Comment le savez-vous ?

— D'abord, on a trouvé des traces dans la neige. Malheureusement, le vent les a trop effacées pour que ça nous serve à quoi que ce soit. Mais une des barrières à l'entrée du parc a été cassée, et on a retrouvé dessus des traces de peinture rouge. Or la Camaro de Repperton était bleue... »

Junkins examina Arnie avant de reprendre : « On avait également trouvé des traces de peinture rouge imprimées sur la peau de Moochie Welch, Arnie. Tu te rends compte ? *Imprimées*. T'as une idée de la violence avec laquelle une bagnole doit se jeter sur un type pour lui *imprimer* de la peinture sur la peau ?

— C'est pas les voitures rouges qui manquent, rétorqua Arnie. Vous en verrez au moins vingt avant de sortir de la ville.

— Juste. Seulement, on a envoyé les échantillons aux laboratoires du F.B.I. à Washington. Là, ils ont absolument toutes les nuances de peintures pour voitures employées en Amérique. Nous avons reçu les résultats aujourd'hui même. As-tu une idée de quelle couleur c'était ? Tu veux essayer de deviner ?

— Je suppose que votre présence ici signifie que cette couleur, c'est « rouge d'automne ». La couleur de Christine...

— Monsieur a gagné le gros lot ! fit Junkins en allumant une cigarette.

— Rouge d'automne, fameuse découverte ! reprit cependant Arnie. Christine est peut-être peinte de cette couleur, mais figurez-vous qu'il y a eu des Ford peintes comme ça entre 1959 et 1963, et des Thunderbird, des Chevrolet entre 1962 et 1964, et vers 1955, la Rambler a été un moment vendue en rouge d'automne. Alors, vous voyez... ! Rouge d'automne était une couleur à la mode, à l'époque. Je le sais, et vous le savez aussi bien que moi. Pas vrai ? »

Junkins ne répondit pas et continua de regarder Arnie de cette manière fixe qui pouvait être si inquiétante. Arnie n'avait jamais vu ce regard ; pourtant, il le reconnut. N'importe qui l'eût reconnu. C'était un regard de soupçon franc et lourd. Cela lui fit peur. Il ajouta : « Vous y allez un peu fort. Et puis, de toute façon, avez-vous des charges contre moi, monsieur Junkins ? Pourquoi vous acharnez-vous sur moi ? »

Junkins sourit et fit quelques pas. « Ce que j'ai contre toi ? Qu'est-ce que les mots « homicide volontaire » t'évoquent, Arnie ? Est-ce que ça ne te suffit pas ?

— Je ne comprends rien à ce que vous me...

— TU ME COMPRENDS PARFAITEMENT ! hurla soudain Junkins. Trois des types qui ont esquiné ta bagnole sont morts. Des échantillons de peinture rouge d'automne ont été relevés sur les lieux des deux crimes, nous amenant à penser que le véhicule que le coupable utilisait dans les deux cas était au moins en partie de cette couleur. Or il se trouve que la voiture déglinguée par ces types qui se sont fait tuer est en grande partie peinte en rouge d'automne. Après ça, tu remontes tes lunettes sur ton nez et tu viens me dire que tu ne comprends rien à ce que je te raconte ? Non mais, tu rigoles ?

— J'étais à Philadelphie quand ça s'est produit, répéta Arnie calmement. Vous n'arrivez donc pas à vous le mettre dans la tête ?

— Mon petit gars, c'est ça qui est le plus grave ! C'est ça qui sent vraiment mauvais... Les vrais alibis sont en général troués comme des habits de l'Armée du Salut. C'est quand ils sont en béton que je commence à m'énerver.

— Mais, bon Dieu de nom de Dieu ! brailla Arnie. Je vous dis que c'était une rencontre d'échecs ! Ça fait quatre ans que je fais partie de l'équipe d'échecs du lycée !

— Oui, oui, je sais ; j'ai parlé à Herbert Slawson... Il m'a dit que tu n'avais jamais manqué une seule réunion en trois ans ; même avec la grippe, tu venais. Et puis au début de cette année, tu as commencé à te faire rare. A tel point qu'il a été surpris de voir ton nom sur la liste des participants au tournoi de Philadelphie. Comme si tu avais retrouvé ton intérêt pour les

échecs juste le temps d'aller à Philadelphie, avant d'abandonner définitivement. Moi, je trouve cela très, très bizarre...

— Je ne vois rien de bizarre là-dedans.

— Ah non ? C'est exactement ce que tu aurais fait si tu avais su qu'il allait se passer quelque chose et que tu voulais te faire un alibi gros comme un immeuble ! »

Arnie rit et constata avec soulagement que son rire avait l'air à peu près naturel. « Monsieur Junkins, tout ça, c'est très joli, mais il vous manque un boulon pour faire tenir l'ensemble debout.

— Je sais, je sais... Toute cette histoire est tordue. C'est même l'histoire la plus tordue dont j'ai à m'occuper depuis dix ans que je suis dans ce métier... La dernière fois qu'on s'est vus, j'ai eu l'impression que je pouvais arriver jusqu'à toi, Arnie. J'ai cru que tu étais... je ne sais pas... paumé, malheureux, tâtonnant, espérant une issue. Aujourd'hui, je ne sens plus du tout cela. J'ai presque l'impression de parler à quelqu'un d'autre. Et pas à une personne extrêmement sympathique...

— Je n'ai plus rien à vous dire, dit Arnie en lui tournant le dos et en se dirigeant vers le bureau.

— Je veux savoir ce qui s'est passé, lui lança Junkins dans son dos, et crois-moi, je vais savoir !

— Rendez-moi un service, lança à son tour Arnie. Ne revenez plus ici. Vous êtes dingue ! »

Puis il entra dans le bureau dont il referma la porte, remarquant que ses mains ne tremblaient pas le moins du monde. A travers la vitre, il vit Junkins tourner encore un moment autour de Christine, puis s'en aller.

« Flic, fit simplement Darnell.

— Ouais.

— Repperton ?

— Ouais. Il croit que j'y suis pour quelque chose !

— Alors que t'étais à Philadelphie ?

— Il s'en balance. »

C'est un flic malin, alors, pensa Darnell. Il sait qu'il y a quelque chose d'anormal dans tout ça, et son intuition lui souffle qu'il y a autre chose d'encore plus anormal. Il en a plus

compris que la moyenne des flics. Mais il pourrait mettre un siècle avant d'arriver à la vérité. Puis Darnell reprit à voix haute : « Je ne veux pas t'envoyer à Albany, si les flics te surveillent.

— Ça m'est égal d'aller à Albany ou pas, mais pour les poulets, t'as pas à t'en faire. C'est le seul qui soit après moi, et il est cinglé. »

Will regarda Arnie un moment puis soupira.

« Entendu... Mais je te préviens, si tu te fais choper, ce qu'on trouvera dans la voiture sera à toi. A toi, c'est bien compris ?

— Oui, oui... Et maintenant, vous me donnez quelque chose à faire pour ce soir ou pas ? »

Junkins avait raison. Ce petit s'était endurci.

35

Arnie dans la mélasse

*Sièges de skai devant et derrière,
Tout le reste est chromé, même mon cric !
Tu peux regarder ma machine,
Mais pas question de la toucher.*

The Beach Boys

Rudolph Junkins et Rick Mercer, tous deux de la police judiciaire de l'Etat de Pennsylvanie, buvaient du café le lendemain après-midi dans un petit bureau sinistre dont la peinture s'écaillait sur les murs. Dehors, tombait un mélange décourageant de flocons et de neige fondue.

« Je suis prêt à parier que c'est pour ce week-end, dit Junkins. La Chrysler sort toutes les quatre ou cinq semaines depuis huit mois.

— N'oublie pas que mettre le grappin sur Darnell et résoudre ce qui te tracasse à propos du petit jeune sont deux choses différentes.

— Pour moi, c'est du pareil au même. Ce petit sait quelque chose. Si je parviens à le secouer, je vais peut-être trouver quoi.

— Tu crois qu'il a un complice ? Quelqu'un qui s'est servi de sa voiture pour buter les autres gosses pendant que lui était au tournoi d'échecs ? »

Junkins hocha la tête. « Mais non, justement ! Ce petit n'a qu'un seul bon copain, et il est à l'hôpital. Je ne sais plus quoi penser, sauf que sa voiture est dans le coup, et lui aussi. » Junkins reposa son gobelet et reprit : « Dès que nous aurons bouclé le garage, je veux qu'une équipe de six techniciens du labo passent la bagnole au peigne fin, qu'ils l'examinent sous toutes les coutures, qu'ils cherchent toutes les marques, traces, bosses... ainsi que le sang séché, éventuellement. C'est tout ce que je demande, Rick : une simple petite tache de sang.

— Tu n'aimes guère ce petit jeune, hein ?

— Bah, tu sais, ce qui est drôle, c'est qu'au début, je le trouvais plutôt gentil. J'avais un peu pitié de lui. J'ai eu l'impression qu'il couvrait peut-être quelqu'un qui le tenait. Mais ce coup-ci, il m'est devenu extrêmement antipathique. » Junkins réfléchit. « Et je n'aime pas cette voiture non plus. Fallait voir comment il la touchait chaque fois que je pensais tenir le bon bout... Très étrange. »

Rick dit : « Tant que tu n'oublies pas que c'est Darnell qu'il faut que je pince... Personne ne s'intéresse à ton petit gars, en haut lieu.

— Je n'oublierai pas. Mais j'épinglerai l'individu qui a buté les autres gosses, coûte que coûte.

— Et ce n'est peut-être même pas pour ce week-end. »

Rick se trompait.

Deux flics en civil étaient assis dans une camionnette Datsun, ce samedi 16 décembre au matin, au moment où la Chrysler noire de Will Darnell sortit de son garage et prit la route. C'était un de ces jours où il est impossible de distinguer où finissent les nuages bas et où commence le brouillard. La Chrysler avait ses feux de position réglementaires ; Arnie Cunningham était parfaitement en règle.

Un des deux flics porta un walkie-talkie devant sa bouche et dit : « Il sort à l'instant au volant de la voiture de Darnell. Tenez-vous prêts à prendre la relève, les gars. »

Ils suivirent la Chrysler jusqu'à sur l'autoroute, qu'ils quittèrent à la première sortie, une fois qu'Arnie eut été pris en main par les autres, puis ils revinrent à leur position de départ, à côté de chez Darnell.

« O.K., dit Junkins à tout le monde par walkie-talkie. On peut y aller pour l'omelette. »

Quelques minutes plus tard, trois policiers munis de tous les papiers nécessaires se présentaient au domicile de William Upshaw, le comptable de Darnell, et confisquaient tous les livres de comptes de Will Darnell (individu) et de « Will Darnell » (entreprise).

Rudy Junkins, une fois informé de cette descente, prit la tête d'une demi-douzaine de policiers pour se livrer à ce qu'on aurait appelé autrefois un raid. Un haut-parleur devant la bouche, il lança aux clients qui bricolaient sur leur bagnole : « C'est la police de Pennsylvanie qui vous parle ! Nous allons fermer ce garage ! Je répète : nous allons fermer ce garage ! Vous pouvez partir avec votre véhicule s'il est en état de marche ; sinon, quittez les lieux calmement et rapidement ! Nous allons fermer ce garage ! » Jimmy Sykes s'immobilisa devant le distributeur de Coca, avec une expression de simple d'esprit muet de surprise sur le visage.

« Avez-vous bien compris les droits qui sont les vôtres et que je viens de vous lire ? » demanda Rick Mercer à Darnell. Derrière eux, dans le garage déserté par les clients, quatre policiers en uniforme s'affairaient sur les voitures restantes.

« Ouais, c'est bien compris », répondit Darnell. Son visage était calme ; le seul signe d'énervement était sa respiration qui devenait difficile. Il gardait son inhalateur à la main.

« Avez-vous une déclaration à nous faire dans l'immédiat ? lui demanda Mercer.

— Je ne parlerai qu'en présence de mon avocat. »

Les policiers avaient fini d'apposer des sceaux sur toutes les portes, fenêtres et orifices du garage, à l'exception d'une petite porte latérale qui serait la seule à rester ouverte tant que durerait la fermeture pour perquisition.

« Je n'ai jamais rien vu d'aussi dingue, déclara enfin Darnell.

— Et ça ne fait que commencer, lui dit Mercer. Vous quittez ce garage pour très longtemps, mon vieux. Ils vous confieront peut-être l'entretien des véhicules de la prison !

— Je vous connais, vous, répliqua Darnell. Vous vous appelez Mercer. J'ai bien connu votre père. C'était le flic le plus corrompu qu'on ait vu depuis longtemps. D'ailleurs, il a fini par se faire sauter le caisson ! »

Rick Mercer devint pâle comme un linge et leva la main pour frapper Darnell.

« Ça va comme ça, Rick ! » s'écria Junkins.

Mercer se contenta et ordonna aux policiers : « Emmenez ce gros sac de merde. »

Arnie venait de passer Port Jervis, qui marque la limite entre la Pennsylvanie et l'Etat de New York. La masse nuageuse se dégageait sur l'ouest de l'Etat, et Arnie commençait à se sentir mieux. Cela faisait toujours du bien de quitter un petit peu Libertyville, de quitter... tout. Savoir qu'il transportait des produits de contrebande n'atténuait même pas cette sensation de libération. D'ailleurs, ce n'était pas de la came, cette fois-ci... Il alluma la radio et chantonna un air nouveau. Le soleil, affaibli par l'hiver mais entêté quand même, traversa les nuages et Arnie sourit. Il souriait encore lorsqu'une voiture de la police de l'Etat de New York le doubla et qu'on lui fit signe de se ranger sur le côté de la route.

Le sourire disparut des lèvres d'Arnie. La terreur qui s'empara de lui fut plus grande que toutes les émotions qu'il avait jamais ressenties. Sa bouche devint sèche. Il s'imagina un instant écrasant l'accélérateur et prenant la fuite ; c'est ce qu'il eût fait, sans doute, s'il avait été au volant de Christine. Mais ce n'était pas le cas, et il se rangea sur le bord de la route. Il avait l'estomac tordu par la peur, mais en vérité, ce n'était pas pour lui qu'il avait peur ; c'était pour Christine. Il avait peur de ce qu'ils pourraient faire à Christine. Dans son esprit paniqué, un kaléidoscope d'images passa à toute vitesse. Demande d'admission à la faculté rejetée, avec les mots CASIER JUDICIAIRE NON VIERGE imprimés en travers. Barreaux de prison. Juge se penchant de haut, face blanchâtre l'accusant. Brutes homosexuelles attendant la chair fraîche dans la cour d'une prison. Christine sur le point d'être réduite en une boule de ferraille. Et puis, tandis qu'il s'immobilisait sur le bas-côté, la voiture de police s'arrêtant juste derrière (ainsi qu'une seconde voiture de police, apparue comme par magie), une pensée venue de nulle part, froide mais reconfortante : *Christine peut très bien se débrouiller toute seule.*

Arnie ouvrit sa portière et descendit de voiture.

« Arnold Richard Cunningham ?

— Oui. Allais-je trop vite ?

— Non, fils. Mais ça va faire mal quand même ! J'ai ici un papier m'autorisant officiellement à fouiller cette Chrysler Imperial 1966 au nom de l'Etat de New York, de celui de Pennsylvanie et des Etats-Unis d'Amérique, ainsi qu'à saisir toute marchandise en contrebande qui serait trouvée lors de cette fouille au nom des susdits.

— Très bien », fit Arnie. Rien de tout cela ne semblait vrai. Les gyrophares bleus créaient une confusion. Les automobilistes tournaient la tête pour regarder, et Arnie n'avait aucune envie de cacher son visage. Cela lui apporta comme un soulagement.

Un des flics prit les clés au tableau de bord et se dirigea immédiatement vers le coffre. *Ils savent*, se dit Arnie, résigné. Au moins, cela n'avait rien à voir avec l'obsession de Junkins en ce qui concernait la mort de Repperton et des autres (du moins, pas directement). C'était une opération bien montée et bien coordonnée contre les trafics de Will.

« Jeune homme, lui dit un des flics, veux-tu répondre à mes questions ou faire une déclaration tout de suite ? Si tu le souhaites, je te lis tes droits.

— Non. J'ai rien à dire. »

Le coffre de la Chrysler fut alors ouvert. Ils en sortirent le pneu de rechange, le cric, plusieurs boîtes de petit matériel (ressorts, vis, boulons, etc.). Un des flics était presque entièrement dans le coffre ; seules ses jambes ressortaient. Pendant quelques instants, Arnie espéra vaguement qu'ils ne trouveraient pas la cachette, mais il repoussa cette pensée enfantine. Non, ils allaient trouver. Et plus vite ils trouveraient, mieux ce serait. Comme si un dieu avait entendu son souhait, le flic dont les jambes dépassaient du coffre s'écria, triomphant : « Cigarettes !

— Très bien. Referme », lui dit un autre policier. Puis, se tournant vers Arnie, il lui dit : « Monte, fils. Tu es en état d'arrestation. »

Des larmes d'enfant désespéré lui montèrent aux yeux, mais pour rien au monde il ne voulait pleurer. Non, il allait plutôt penser à Christine. Ni à son père, ni à sa mère, ni à Leigh, ni à Will Darnell, ni à Slawson, tous ces misérables merdeux qui

l'avaient trahi. Mais à Christine, oui. Arnie monta dans la voiture et se sentit tout de suite mieux.

Michael Cunningham reposa le téléphone avec un soin infini, comme si un geste plus violent allait provoquer l'explosion de l'appareil et projeter des petits bouts de plastique noir dans toute la pièce.

Il s'enfonça dans son siège, placé devant son bureau sur lequel trônait sa machine à écrire électrique I.B.M. Correcting Selectric II. De chaque côté de celle-ci, un cendrier dont le fond souillé par les cendres portait en lettres bleu et or UNIVERSITÉ DE HORLICKS à peine lisible, et le manuscrit de son troisième livre, une étude sur les cuirassés *Monitor* et *Merrimac*. Il était en plein milieu d'une page lorsque le téléphone avait sonné... Il retira lentement la feuille inachevée et la posa sur le tas de feuillets couverts de corrections à la main.

Dehors, le vent froid hurlait autour de la maison. La douce fraîcheur du matin avait fait place à une soirée froide et claire. La glace fondue avait regelé et son fils était détenu à Albany pour contrebande ! *Non, monsieur Cunningham, ce n'est pas de la marijuana mais des cigarettes ; deux cents cartouches de Winston sans timbres de taxe sur les tabacs...*

Michael entendait, au rez-de-chaussée, bourdonner la machine à coudre de Regina. Maintenant, il fallait qu'il se lève, qu'il sorte de son bureau, qu'il descende l'escalier, qu'il traverse le salon, puis qu'il entre dans la petite pièce emplies de plantes vertes, une ancienne buanderie que Regina avait transformée en atelier de couture, et que, sous son regard, il annonce : « Regina, Arnie a été arrêté par la police de l'Etat de New York. »

Michael fut soudain saisi d'un mélange de désespoir et de chagrin qui lui fit pousser un gémissement et prendre sa tête entre ses deux mains. Six mois avant, tout allait encore bien. Quand ? Quand les eaux s'étaient-elles partagées ? Quand la maladie avait-elle commencé à s'infiltrer ? Même après l'arrivée de cette voiture monstrueuse qui avait apparemment envahi la vie de leur fils, il y avait encore eu des bons jours. Ah, nom de Dieu... !

Des images lui vinrent. Ses collègues, le regardant de biais, murmurant dans son dos. Discussions dans les soirées entre professeurs où son nom revenait comme un cadavre gonflé d'eau remontant à la surface. Arnie n'aurait dix-huit ans que dans deux mois et, d'ici là, son nom ne pouvait pas être imprimé dans les journaux. Mais tout le monde serait quand même au courant. On se passerait le mot...

Soudain, il revit Arnie à quatre ans, monté sur un tricycle rouge qu'il adorait tellement, même s'il était tout usé et marqué de coups, qu'il aurait dormi avec s'il avait pu. Mais l'instant d'après, le tricycle fut remplacé par Christine, rouge elle aussi, rouillée et usée... Il serra furieusement les mâchoires. Quelqu'un qui l'aurait vu alors aurait pu penser qu'il avait un sourire de dément. Il attendit d'avoir retrouvé un peu de calme, puis se leva et descendit apprendre la nouvelle à Regina. Oui, il lui dirait et elle réfléchirait à ce qu'ils allaient faire, comme toujours ; elle lui volerait l'initiative, le peu de réconfort qu'on peut tirer du fait de *faire* les choses au lieu de les subir, puis elle le laisserait avaler tout seul la pénible révélation que son fils était maintenant quelqu'un d'autre.

36

La tempête gronde

*Elle a pris les clés de ma Cadillac
A sauté dedans et est partie bien loin.*

Bob Seger

Les trois jours qui suivirent l'annonce qu'Arnie avait « des ennuis » furent, pour Regina Cunningham, un exercice de maîtrise de soi pure et froide, une lutte impitoyable pour s'en sortir, elle, sa famille, et Arnie lui-même à son insu. La douleur de son mari n'entra pas un seul instant dans ses calculs. L'idée qu'ils pouvaient se consoler mutuellement ne lui traversa même pas l'esprit. Après que Mike eut lâché le morceau, elle arrêta calmement sa machine à coudre, la recouvrit de sa housse. Elle appela Tom Sprague, leur avocat, qui, entendant qu'il s'agissait d'une affaire criminelle, la renvoya aussitôt à un collègue à lui, Jim Warberg. Elle appela ce dernier, mais on lui répondit qu'on ne pouvait lui communiquer le numéro privé de maître Warberg. Elle rappela Sprague qui refusa aussi de le lui communiquer, mais finit par céder. Elle eut enfin chez lui Warberg. Il refusa catégoriquement de s'occuper de cette affaire, mais Regina insista, et non seulement Warberg prit l'affaire en main, mais il accepta de se rendre sur-le-champ à Albany pour voir ce qu'on pouvait faire. Il sauta dans son avion privé et rappela quatre heures plus tard.

Arnie était détenu sans inculpation précise. Il serait transféré en Pennsylvanie le lendemain. La Pennsylvanie et New York avaient organisé l'opération ensemble. Arnie n'était que du menu fretin ; les gros, c'était ceux qui devaient avoir des liens avec le crime organisé et la contrebande de drogue.

« Retenir quelqu'un sans inculpation précise est illégal », rétorqua Regina.

Warberg, qui aurait préféré passer son dimanche à la maison, lui répliqua aussi sèchement : « Vous devriez être en

train de remercier Dieu à genoux, au contraire ! On l'a chopé avec un coffre plein de cigarettes de contrebande, et il ne faudrait pas les pousser beaucoup pour qu'on l'inculpe de ce délit, madame Cunningham ! Alors je vous conseille, à vous et à votre mari, d'arriver en vitesse à Albany.

— Ne venez-vous pas de me dire qu'il allait être ramené demain en Pennsylvanie ?

— Bien entendu, et nous ne pouvons que nous réjouir que la partie doive se jouer sur notre propre terrain. Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

— De quoi, alors ?

— Les gens qui sont à l'origine de l'opération souhaitent y aller à fond. Ils veulent se servir de votre fils pour faire tomber Darnell. Mais Arnie ne veut pas parler. Je voudrais que vous veniez tous les deux pour le convaincre que c'est dans son intérêt...

— Vraiment ?

— Et comment ! Ces gens n'ont aucune envie d'envoyer votre fils en prison. Il est mineur, il appartient à une bonne famille, son casier judiciaire est vierge, et il n'a même jamais eu de problèmes de discipline en classe. Il peut échapper à tout cela sans même avoir à rencontrer un juge face à face. Mais pour ça, il faut qu'il parle ! »

Ils se rendirent donc à Albany, et Regina fut amenée, non pas dans une cellule (Dieu merci, cela lui fut épargné), mais dans une petite pièce meublée seulement de deux chaises et d'une table couverte de brûlures de cigarettes.

Arnie regarda sa mère fixement ; elle eut l'impression qu'il avait un visage squelettique. Il était allé chez le coiffeur la semaine précédente, et sous l'ampoule électrique qui pendait au plafond directement au-dessus de son crâne, il paraissait pratiquement chauve.

« Arnie », dit-elle en s'approchant de lui. Mais il détourna la tête, les lèvres serrées, et elle s'arrêta. Au lieu de l'embrasser, elle s'assit donc en face de lui et lui expliqua ce qu'il devait faire. Il refusa. Elle lui ordonna de parler à la police. Il refusa encore. Elle raisonna. Il refusa. Elle le harangua. Refus. L'implora.

Refus. Finalement, ayant mal à la tête, elle lui demanda pourquoi il refusait. Il refusa même de le lui dire.

Elle finit par exploser. « Je te croyais intelligent, vois-tu ? Mais tu es un crétin ! Un abominable crétin ! Tu veux aller en prison pour ce Darnell ? C'est ça que tu veux ? Mais il rira de toi, mon pauvre ami ! Il rira de toi !

— Je ne le fais pas pour Darnell, répondit calmement Arnie, et je n'irai pas en taule.

— Ah oui ? Pour qui te prends-tu ? Arsène Lupin ? On t'a attrapé avec un coffre bourré de cigarettes de contrebande !

— Elles n'étaient pas dans le coffre. Elles étaient dans un double fond secret, sous le coffre. Et c'était la voiture de Will. C'est lui qui m'a dit de prendre sa voiture.

— Veux-tu dire que tu ne savais pas qu'il y avait là des cigarettes ?

— Je le savais, et Will le savait. Mais il faut encore qu'ils le prouvent... »

Elle le regarda, ne sachant que dire.

« S'ils me mettent ça sur le dos, reprit Arnie, je serai inculpé, mais pas condamné.

— Arnie, tu te trompes dans ton raisonnement. Je crois que ton père...

— Mais non, je ne me trompe pas. Mon raisonnement est tout ce qu'il y a de plus juste. »

Regina, désespérée, abandonna la partie et passa le relais à son mari. Michael entra à son tour dans la petite pièce mais n'eut guère plus de succès ; il en ressortit la gorge sèche et l'air d'avoir encore pris dix ans. Regina confia à Warberg ce qu'Arnie escomptait et demanda à l'avocat s'il avait la moindre petite chance de s'en sortir comme cela.

Warberg resta songeur. « C'est une ligne de défense possible. Seulement, il y a le revendeur de voitures d'occasion d'Albany, Henry Buck, qui devait réceptionner la marchandise transportée par Arnie. Il a été également arrêté, et s'il parle, Arnie est foutu... Voyez-vous, le raisonnement de votre fils n'est qu'à moitié valable. Je lui parlerai demain, avant qu'on le transfère en Pennsylvanie. J'espère lui faire comprendre qu'il existe une possibilité que tout retombe sur lui... »

Pendant que ses parents lui parlaient dans la petite pièce, Arnie avait eu l'impression d'avoir affaire à des inconnus s'exprimant dans une langue étrangère. L'avocat qu'ils avaient engagé, Warley ou quelque chose comme ça, n'arrêtait pas de lui ressasser une prétendue « théorie des dominos » incompréhensible, et de lui répéter qu'il fallait « quitter le bâtiment condamné avant que le tout s'écroule sur sa tête »... Mais ce pour quoi Arnie s'en faisait, c'était Christine.

Il était de plus en plus évident pour lui que Roland D. LeBay était tout près de lui ou avec lui ; peut-être même en lui. Cette idée ne faisait pas peur à Arnie, et le réconfortait même. Mais il fallait qu'il fasse attention. Pas à Junkins, non ; Junkins n'avait que des soupçons, qui partaient tous dans la mauvaise direction, s'éloignant de Christine au lieu de se concentrer sur elle. Mais Darnell... Oui, il pourrait y avoir du vilain avec Darnell.

Car Darnell savait peut-être ce que Junkins ignorait, que la régénération de Christine en novembre n'était pas seulement très surprenante, mais qu'elle était même totalement impossible. Il devait savoir qu'une grande part des réparations n'avait pas été effectuée par Arnie. Et d'ailleurs, Darnell en savait peut-être encore plus. En frissonnant, Arnie se rendit compte que Will pouvait parfaitement avoir été au garage le soir où Repperton et les autres avaient été tués. Oui, c'était fort possible. Probable, même !

Mais même dans ce cas, qui croirait Darnell ? Qui croirait Will s'il décidait de raconter que Christine marchait toute seule ? Qu'elle était sortie toute seule le soir où Moochie Welch y était passé, puis les autres ? La police croirait-elle une chose pareille ? Ils riraient comme des bossus ! Et Junkins ? Junkins brûlait, mais Arnie ne pensait pas que le flic serait capable de croire une chose pareille. Donc, même si Darnell savait, à quoi cela lui servait-il ?

Un peu plus tard, Arnie se rendit compte avec horreur que cela n'avait aucune importance. Will sortirait d'ici un jour ou deux, et Christine deviendrait alors son otage ! Il pourrait en

faire ce qu'il voulait : la brûler, la réduire en petits morceaux, la concasser.

Oui, mais les flics avaient mis le garage sous scellés...

Peuh ! ça ne changerait rien. Darnell était un vieux filou ; il trouverait bien un moyen de faire flamber Christine, si c'était ce qu'il avait décidé. Arnie imaginait les flammes dévorant Christine ; il sentait l'odeur des sièges qui brûlaient. La bouche sèche, le cœur battant à tout rompre, Arnie était allongé sur sa couche, dans sa cellule... *Ne va pas ouvrir la bouche, des fois, hein, petit ! T'as pas intérêt à faire le mariole avec moi, car c'est moi qui tiens les commandes... Si tu te mets à avoir des petites idées, souviens-toi seulement où ta voiture se trouve, petit...*

Alors, à qui appartient ce qui se trouvait dans la voiture ?

Will, je t'en prie...

A qui... ?

C'est à moi.

Bien ! Et ne l'oublie pas, petit... Garde la bouche bien fermée, hein, petit ? Va pas faire le mariole avec moi...

Le lendemain, Arnie fut ramené en Pennsylvanie, inculpé, puis libéré sous caution. Il y aurait une première audience en janvier, puis un procès un peu plus tard. L'affaire s'étalait déjà dans tous les journaux de l'Etat, bien qu'on n'y parlât que d'« un mineur dont le nom ne peut être révélé en vertu des lois sur la protection des prévenus non adultes ». Mais le nom d'Arnie était connu dans Libertyville, où l'on savait parfaitement qui conduisait parfois la voiture de Will Darnell et qui s'était fait arrêter juste après être entré dans l'Etat de New York avec un coffre bourré de cigarettes de contrebande. C'était le cauchemar de Regina...

Arnie rentra donc chez lui, en échange d'une caution de mille dollars, et fut confié à la garde de ses parents. Ce n'était qu'un grand jeu de Monopoly, au fond. Et ses parents l'en avaient tiré avec la bonne carte. Comme toujours.

Pendant qu'ils le ramenaient en voiture, Regina surprit son fils en train de sourire, et lui demanda ce qui le faisait sourire.

« Je souriais ?

— Oui, dit-elle en lui caressant les cheveux.

— Eh bien, je pensais combien je vous aimais tous les deux. »
Son père le regarda, surpris et touché ; il y eut dans les yeux de sa mère une humidité qui annonçait peut-être des larmes.
Ils le croyaient vraiment.
Quels merdeux !

Quelques jours plus tard, la veille de Noël, Dennis Guilder quitta enfin l'hôpital de Libertyville. Suivant le règlement, il n'avait pas le droit de se servir de ses béquilles tant qu'il n'était pas sorti du bâtiment, et c'est Elaine qui le poussa sur une chaise roulante. Puis il traversa prudemment le parking, pourtant entièrement couvert de sel pour qu'il n'y eût pas la moindre trace de neige ou de glace, et s'immobilisa à côté de la voiture familiale, levant légèrement le visage dans le vent frais. Etre dehors... Une vraie résurrection ! Il aurait pu rester là pendant des heures et n'en avoir pas assez...

Il était onze heures quand Dennis était sorti. A quinze heures, alors qu'on annonçait des chutes de neige terribles, Leigh Cabot était assise dans la salle de séjour, chez elle, face à un petit arbre de Noël qui commençait déjà à perdre ses aiguilles.

Elle était seule. Ses parents étaient partis chez les Stewart pour boire un verre. Stewart était le nouveau patron de son père et il y avait une certaine sympathie entre eux. La mère de Leigh souhaitait que cette amitié puisse durer, car au cours des dix ans passés, ils avaient déménagé six fois, et de tous leurs lieux de résidence, Libertyville avait sa préférence.

Seule et encore vierge, se dit Leigh. C'était complètement idiot, certes, mais elle se leva brusquement, comme si elle avait été piquée au vif. Elle alla dans la cuisine et se rappela qu'elle devait arrêter le four à cinq heures si ses parents n'étaient pas de retour. Elle prit une boîte de Coca. Tant pis si cette boisson lui abîmait le teint ; elle ne sortait plus avec personne, pas vrai ?

La maison vide fit naître un malaise en elle. C'était la première fois. Jusque-là, elle s'était toujours sentie contente et compétente quand ses parents lui en confiaient la garde. Mais à présent, tous les petits bruits de la maison, le vent soufflant

dehors, et même le frôlement de ses pantoufles sur le linoléum lui paraissaient avoir quelque chose de peu rassurant, d'effrayant.

Si les choses s'étaient passées différemment, Arnie eût été là, à lui tenir compagnie. Ses parents l'aimaient bien, au début, surtout sa mère. Maintenant, évidemment, après tout ce qui s'était passé, sa mère piquerait sans doute une crise si elle savait qu'elle pensait encore à lui ! Et le fait était qu'elle pensait effectivement à lui. Beaucoup trop. Elle se demandait pourquoi il avait tellement changé, comment il prenait ce qui lui était arrivé récemment, s'il allait bien...

Le vent sembla pousser un cri perçant, puis son mugissement retomba, rappelant à Leigh, inexplicablement, le bruit d'un moteur de voiture qui accélère puis ralentit...

Soudain, elle alla vider son Coca dans l'évier en se demandant si elle allait pleurer, vomir ou autre chose.

Surprise, elle se rendit compte qu'elle commençait à avoir peur. Et sans raison. Pourtant...

Ses parents s'étaient rendus à pied chez leurs amis qui habitaient à moins d'un kilomètre. Leigh les imagina revenant, se frayant un chemin à travers la tempête de neige, se tenant l'un l'autre pour ne pas tomber. La neige était si épaisse qu'elle ressemblait à une fumée très dense ; c'est alors que deux énormes yeux verts s'ouvraient derrière eux, des yeux qui ressemblaient terriblement aux yeux qu'elle avait vus sur le tableau de bord pendant qu'elle suffoquait. Et ces yeux grossissaient, fonçant sur ses parents sans défense.

Leigh reprit profondément sa respiration et revint dans le salon. Elle faillit décrocher le téléphone, puis se détourna et s'approcha de la fenêtre pour regarder dehors, à travers tout ce blanc.

Que voulait-elle faire ? Appeler ses parents pour leur dire que, seule dans la maison, elle s'était mise à penser à la voiture d'Arnie et qu'elle voulait qu'ils reviennent parce qu'elle avait peur pour eux et pour elle-même ?

Non ; ce ne serait pas très malin.

Pourtant, sa peur était là, bien là, et il allait se passer quelque chose. Elle le savait. Le pressentiment d'un nouvel

épisode démoniaque pesait sur elle sans qu'elle pût s'en défaire. Et c'était démentiel, parce qu'Arnie était bien à Philadelphie ce jour-là.

Brusquement, Leigh revint une nouvelle fois vers le téléphone, prit l'annuaire et, tout comme Arnie un certain soir deux semaines avant, appela l'hôpital de Libertyville. On lui répondit que M. Guilder était sorti le matin même.

Elle resta songeuse un petit moment, contemplant le sapin, les cadeaux, la crèche. Puis elle chercha le numéro des Guilder dans l'annuaire et le composa.

« Leigh ! fit Dennis, heureux de l'entendre.

— Dennis, puis-je passer chez toi pour te parler ?

— Maintenant ? » Dennis était surpris.

Leigh ne savait plus que penser. Tout se mélangeait dans sa tête. Eteindre le four à cinq heures. Ses parents qui allaient rentrer. Veille de Noël. La tempête de neige. Seule sur les trottoirs, alors que n'importe quoi pouvait surgir.

N'importe quoi... Non, pas ce soir ; ce serait encore pire...

« Leigh ?

— Non, pas maintenant. Je garde la maison pendant que mes parents sont absents. Ils sont partis chez des amis.

— Les miens aussi ! répliqua Dennis, amusé. Je joue avec ma sœur, et elle triche. »

Voix éloignée : « C'est pas vrai ! »

Un autre jour, cela aurait pu être drôle. Mais pas maintenant. « Après Noël, reprit Leigh. Mardi, par exemple. Le vingt-six. Ça irait ?

— Certainement... Leigh, est-ce au sujet d'Arnie ?

— Non, répondit-elle en serrant si fort le téléphone que sa main lui fit mal. Non, pas Arnie. Je voudrais te parler de... Christine. »

37

La tempête éclate

C'est une Ford de 32 mais elle a un moteur de voiture de course

Et tard le soir, quand je suis à bout de course

Je jure que je pense à ton joli minois.

Les lumières de la ville, là-bas, tu les vois ?

Allez viens, petite ; ce soir, on va arracher la route.

Bruce Springsteen

Lorsque cinq heures arrivèrent, ce soir-là, la tempête avait entièrement recouvert la Pennsylvanie. Il n'y eut pas de ruée de dernière minute dans les magasins, et la plupart des commerçants étaient si épuisés qu'ils remercièrent le ciel en dépit des petits gains supplémentaires qu'ils auraient encore pu faire.

A sept heures, les chasse-neige commençaient déjà à abandonner la partie. Un quart d'heure plus tard, les dernières voitures passèrent dans la Grand-Rue, où il n'y eut bientôt plus personne, mis à part quatre pelés et un tondu qui descendaient du dernier bus de la journée et rentraient en se dépêchant.

A huit heures, lorsque M. et Mme Cabot revinrent enfin chez eux (au grand soulagement de leur fille, qui n'en montra cependant rien), les radios locales transmettaient un appel de la police de Pennsylvanie pour que les citoyens évitent de prendre la route.

A neuf heures, tandis que Michael, Regina et Arnie Cunningham, remontés par des punches au rhum préparés par l'oncle Steve et la tante Vicky chez qui ils étaient, s'installaient devant la télévision, un tronçon de soixante-cinq kilomètres de l'autoroute de Pennsylvanie fut fermé à cause de la neige. D'ici minuit, on ne pourrait plus circuler du tout.

A neuf heures et demie, lorsque les phares de Christine s'allumèrent brusquement dans le garage désert de Will Darnell,

Libertyville s'était entièrement replié sur lui-même, à l'exception de quelques chasse-neige.

Dans le garage silencieux, le moteur chauffa.

Le levier de vitesse se mit en première.

Christine avança doucement.

La porte d'entrée se souleva, obéissante. Des paquets de neige s'engouffrèrent dans le garage.

Christine sortit, telle une apparition irréelle. Elle tourna à droite et partit à travers la neige, ses pneus mordant à travers la couche épaisse sans que la voiture dérape, chasse ou hésite le moins du monde.

Un clignotant s'alluma ; Christine tourna à gauche.

Don Vandenberg était assis dans le bureau de la station-service de son père. Ses pieds étaient posés sur la table, et son sexe était raide car il lisait un roman pornographique. Pammie, l'héroïne, s'était fait sauter par pratiquement tout le monde, mis à part le laitier et son chien. Le chien était près d'elle et le laitier traversait justement le jardin lorsqu'une sonnette retentit, signalant à Don l'arrivée d'un client.

Don releva la tête, énervé. Il avait appelé son père quatre heures plus tôt, à six heures, pour lui demander si ce ne serait pas mieux de boucler la station-service, étant donné qu'ils feraient si peu d'affaires ce soir-là qu'ils ne gagneraient même pas de quoi payer l'électricité dépensée. Son père, installé bien au chaud dans sa baraque, lui avait dit de rester ouvert jusqu'à minuit. Quel vieux grigou ! avait pesté son fils.

La vérité était qu'il n'aimait plus tellement être tout seul le soir. Il n'y avait pas si longtemps, Buddy eût été là, et Buddy était comme un aimant. Les autres s'agglutinaient autour de lui, pour l'alcool, pour un gramme de coke de temps à autre, mais surtout à cause de sa forte personnalité. Mais maintenant, plus personne.

Et Don savait bien pourquoi il redoutait à présent la solitude... Ils n'auraient jamais dû bousiller la bagnole de Face-de-con, cette nuit-là. Ceux qui avaient participé à cette petite fête étaient morts d'une façon atroce. Enfin, tous sauf lui et Sandy Galton, qui avait mis les bouts discrètement dans sa

vieille Mustang et n'avait plus reparu. Par ces longues soirées à attendre le client, Don se disait souvent qu'il aimerait bien faire la même chose.

Dehors, le client qui venait d'arriver actionna son klaxon.

Don flanqua son bouquin sur le bureau, à côté de l'appareil pour les cartes de crédit, puis enfila sa parka tout en se demandant qui pouvait être assez marteau pour se balader par un temps pareil. Avec toute la neige qui tombait, il distinguait à peine la silhouette de la voiture ; il n'apercevait que les phares et la forme générale du véhicule, qui était trop long pour être un modèle récent.

Dehors, la force de la tempête le frappa par sa violence, encore plus grande qu'il n'aurait cru. Mais l'épaisseur même de la neige – vingt bons centimètres – l'aidait à progresser contre le vent. Bien entendu, cet emmerdeur s'était arrêté à côté de la pompe la plus éloignée ! Don tenta de redresser la tête, mais la force avec laquelle le vent lui projetait de la neige dans le visage l'obligea à la rebaisser aussitôt, pour que la capuche de sa parka en supporte le plus gros.

Don arriva enfin près de la voiture et passa du côté du conducteur. L'éclairage des pompes donnait à la voiture une coloration criarde, violet foncé. Don avait déjà les joues en partie insensibilisées par le froid. *Si ce type veut pour dix balles d'essence et me demande en plus de vérifier l'huile, je lui dis d'aller se faire voir.* Don se pencha pour demander ce qu'il voulait au conducteur en train de descendre sa vitre.

« Qu'est-ce que ce seraahhhhhh !... »

Sa phrase se transforma en un cri perçant : se penchant à la portière, à moins de quinze centimètres de son visage, il y avait un cadavre en décomposition...

Don vacilla vers l'arrière. Son cœur tapait comme un sourd ; sa peur était comme un caillou brûlant dans sa gorge. Le cadavre lui fit signe en grimaçant. « *Le plein* », souffla-t-il. Malgré l'état de choc dans lequel l'épouvante l'avait plongé, Don remarqua que le cadavre portait un uniforme rongé et recouvert de mousse. « *Le plein, espèce de merdeux.* » Les dents mortes scintillèrent dans la lumière des pompes. Au fond de la gueule, un reflet d'or.

« *Et bois donc un coup, pédzouille !* » articula une autre voix. Buddy Repperton se pencha en avant. Il était assis derrière, et tendait à Don une bouteille de Texas Driver. Des vers de terre se tortillaient dans le rictus qu'il affichait ; des scarabées rampaient dans ce qui restait de ses cheveux. « *Je parie que t'en as sacrement besoin !* »

Don hurla encore, pivota sur lui-même et détala à travers la neige en faisant de grands bonds un peu ridicules. Christine cracha toute la force de son moteur, envoyant de grandes gerbes de neige par l'arrière. Don regarda brièvement dans son dos ; c'était bien Christine, la Christine d'Arnie, qui inondait la scène de ses phares puissants et lui fonçait dessus comme une locomotive. Quelques secondes plus tard, Don était ratatiné comme une crêpe.

Dans un autre quartier de Libertyville, Will Darnell était assis dans le salon de la maison simple et à un étage qu'il possédait depuis trente ans. Il portait un peignoir de velours bleu et usé au-dessus de son pantalon de pyjama. Sa grosse bedaine ressortait comme une lune trop gonflée. Il regardait un film à la télévision, mais ne le voyait pas vraiment. Dans sa tête, il retournait une fois de plus les morceaux d'un puzzle qui le préoccupait de plus en plus : Arnie, Welch, Repperton, Christine...

Will avait pris un sacré coup de vieux, lui aussi, depuis l'intervention de la police. Il s'était vanté qu'il serait de retour dans son garage avant que deux semaines fussent écoulées, mais au fond, il se demandait... Arnie, Welch, Repperton, Christine... Arnie, Welch, Repperton... *LeBay ?*

Des fois, il se disait que ce n'était pas à cause des flics qu'il se sentait tellement crevé et inquiet tout le temps. Et pas non plus à cause de l'arrestation de son comptable ou de l'évidente détermination du fisc à mettre le paquet. Ce n'était pas à cause de la Justice qu'il jetait des regards dans son dos lorsqu'il rentrait chez lui, après le garage.

Il avait passé et repassé maintes fois dans son esprit ce qu'il avait vu cette nuit-là, ou ce qu'il avait cru voir, tentant de se convaincre que c'était absolument impossible... ou absolument

vrai. Pour la première fois de sa vie, il doutait de ses propres sens. Et à mesure que l'événement s'éloignait dans le temps, il devenait plus facile d'imaginer qu'il avait rêvé tout cela.

Darnell n'avait pas revu Arnie depuis son arrestation et n'avait pas tenté de l'appeler non plus. Au début, il avait songé à se servir de ce qu'il savait sur Christine pour forcer Arnie à la boucler, si l'envie lui prenait de l'ouvrir. Dieu sait que ce même avait de quoi l'envoyer au trou s'il coopérait avec les flics. Mais, étrangement, Will se sentait presque comme un père envers ce gosse, même s'il n'eût pas hésité à le sabrer s'il pensait que le petit menaçait de faire chavirer la barque.

Will alluma un cigare. N'importe quoi, pourvu qu'il ne sente plus le sale goût de son inhalateur. Ces derniers temps, il avait plus de mal à respirer que jamais. Ces saletés de cigares n'aidaient pas, mais il était maintenant trop vieux pour se réformer.

Heureusement, le petit n'avait pas parlé ; du moins, pas encore. L'avocat de Will lui avait appris que Henry Buck avait été appréhendé, Henry Buck qui, à soixante-trois ans et grand-père, aurait vendu père et mère contre la promesse d'un non-lieu. Le vieil Henry avait raconté tout ce qu'il savait, mais ce n'était pas grand-chose. Il était au courant pour les cigarettes et les feux d'artifice, mais ce n'était rien à côté de ce qui avait un jour été un énorme trafic d'alcool, bagnoles volées, armes à feu et antiquités cambriolées en Nouvelle-Angleterre. Et, depuis deux ou trois ans, la cocaïne. La cocaïne : voilà l'erreur. Darnell le savait, à présent. Les Colombiens de Miami étaient de vrais dingues. C'étaient des rats pouilleux, véritablement. Dieu merci, le même n'avait pas été pris avec une livre de blanche !

En tout cas, ce coup-ci, Darnell allait déguster. Combien ? Cela dépendait en grande partie de cet étrange jeune homme de dix-sept ans, et peut-être aussi de sa voiture. Tout était en équilibre instable, comme un château de cartes, et Will hésitait à faire ou à dire quoi que ce fût, de peur d'aggraver encore les choses. Et puis, il y avait aussi la possibilité qu'on lui rît à la figure et qu'on le traitât de fou.

Will se leva, le cigare planté dans la bouche, et alla éteindre sa télévision. Il ferait mieux de se coucher, en avalant peut-être

avant un petit brandy. Il était tout le temps fatigué, maintenant, quoique le sommeil fût dur à venir.

Il se tourna vers sa cuisine... et c'est alors qu'il entendit le premier coup de klaxon, suivi d'une suite d'appels brefs et impératifs parvenant à ses oreilles malgré le hurlement du vent.

Will s'immobilisa alors qu'il allait entrer dans la cuisine et noua sa robe de chambre sur son estomac. Son visage s'emplit de tension et de vivacité, ce qui le rajeunit. Il y eut de nouveau trois coups de klaxon brefs et secs. A cet instant, une sensation de fatalité l'emplit. Il sut tout de suite que c'était Christine, avant même de soulever un coin de rideau et de regarder dehors. Elle était venue pour lui, comme il devait s'y attendre depuis un certain temps déjà.

La voiture était arrêtée en bas de l'allée menant à sa porte, et ressemblait à un spectre dans les rafales de neige et de vent. Un instant, Will crut qu'il y avait quelqu'un au volant, mais il cligna des yeux et vit que la voiture était bien vide. Aussi vide que le soir où elle était rentrée au garage.

Wonk. Wonk. Wonk-wonk.

Presque comme si elle parlait.

Le cœur de Will se mit à taper plus fort. Il se tourna brusquement vers le téléphone. Il était grand temps d'appeler Cunningham, après tout. De l'appeler et de lui dire de ramener son démon favori à un peu de tenue !

Il allait décrocher lorsque la voiture poussa un cri. Le cri de la femme qui apprend que son mari la trompe. Puis il y eut un coup sourd. Will revint à la fenêtre, à temps pour voir la voiture qui s'attaquait à l'épaisse couche de neige qui recouvrait tout le jardin et l'allée menant à la maison. La voiture reculait, puis bondissait, soulevant de la neige qui se dispersait dans le vent comme de la fumée devant un ventilateur.

Elle n'y arrivera jamais, se dit Will. Et même si elle y parvient, qu'est-ce qu'elle croit ? Que je vais sortir pour faire joujou avec elle ?

Le souffle plus court, il revint vers le téléphone, chercha le numéro de Cunningham dans l'annuaire et le composa. Ses doigts tremblaient ; il se trompa, jura, coupa, recommença.

Dehors, le moteur de Christine s'emballait. Un nouveau choc, et de la neige projetée crépita contre la baie vitrée comme du sable sec. Will s'humecta les lèvres et tenta de respirer lentement. Mais sa gorge se refermait ; il le sentait bien.

Le téléphone se mit à sonner chez Cunningham. Trois fois. Quatre.

Le moteur hurlait. Christine tapait comme un bédier.

Six coups. Sept. Personne.

« Et puis merde ! » fit Darnell en raccrochant violemment. Son visage était pâle, ses narines grandes ouvertes, comme celles d'un animal qui hume le feu dans le vent. Son cigare s'était éteint. Il le jeta par terre et chercha hâtivement dans la poche de son peignoir la forme réconfortante de son inhalateur, tout en revenant vers la fenêtre.

Les phares passèrent sur son visage, l'aveuglant presque, et Will mit une main devant ses yeux. Christine bondissait obstinément. Peu à peu, elle se frayait un chemin dans la neige. Elle reculait sur toute la largeur de la rue derrière elle, puis revenait à la charge. Ah, si seulement un chasse-neige pouvait surgir et embrocher proprement cette saloperie de bagnole !

Mais pas de chasse-neige. Christine heurta une nouvelle fois l'amoncellement de neige, repoussant violemment celle-ci de part et d'autre de l'avant. Celui-ci s'éleva et Will crut un instant qu'elle allait enfin passer par-dessus. Mais les roues arrière commencèrent à patiner frénétiquement et elle recula.

Will avait l'impression que son gosier était aussi étroit qu'une tête d'épingle. Ses poumons avaient désespérément besoin d'air. Il utilisa encore une fois son inhalateur. La police. Il fallait qu'il appelle la police. Ils viendraient. La Plymouth de Cunningham ne pouvait tout de même pas l'avoir, lui ! Il était à l'abri, dans sa maison. Il était...

Christine, qui venait de bondir encore, réussit cette fois à passer par-dessus la neige et, après avoir redressé l'avant au point d'éclairer de ses phares le toit de la maison, retomba sur ses roues avant et se retrouva devant la maison. Oui, bien sûr, mais elle ne pouvait pas avancer davantage ; elle... elle...

Mais Christine avançait encore. Accélérant, elle progressait sur la couche de neige un peu moins épaisse qui recouvrait la

pelouse et fonçait en grondant sur la baie vitrée où Will Darnell regardait la scène.

Il recula, trébucha sur le pied de son fauteuil à bascule et s'étala par terre.

Christine vint frapper la maison. La baie vitrée explosa ; des morceaux de verre fusèrent comme des flèches mortelles, chacun reflétant les phares de la voiture. La neige entra dans la maison et tourbillonna au-dessus de la moquette. Les phares illuminèrent la pièce avec l'éclat artificiel d'un studio de télévision, puis la voiture se retira. Le pare-chocs traînait par terre, le capot était béant et la calandre, déchiquetée, ressemblait à une gueule d'animal emplie de crocs.

Will était à quatre pattes, haletant péniblement. Il se rendait vaguement compte que s'il n'était pas tombé par terre, il eût probablement été déchiré en petits morceaux par les éclats de verre. Son peignoir s'était dénoué et claquait dans son dos. Le vent qui entraînait souleva le *Guide TV* de la petite table sur laquelle il se trouvait et le magazine vola à travers la pièce. Will saisit le téléphone des deux mains et composa le 17.

Christine avait reculé dans le jardin, suivant ses propres traces. Elle revint jusqu'à l'endroit aplati où elle avait réussi à pénétrer, puis repartit à l'assaut, accélérant, et se jeta sur le mur qui se trouvait sous la baie vitrée. De nouveaux éclats de verre fusèrent ; le bois craqua et se fendit. Le rebord de la fenêtre se cassa en deux et le pare-brise de Christine, fendu et d'une coloration laiteuse, ressembla pendant un instant à un œil de borgne venu d'ailleurs.

« Allô, la police ? » Mais Will n'avait presque plus de voix. C'était plutôt une sorte de sifflement. Il vit que le mur sous la baie était bien entamé. Des bouts de plinthe pointaient comme des os cassés. Mais elle ne pouvait tout de même pas entrer dans la maison, n'est-ce pas ? Pas dedans !

« Je suis désolé, monsieur, mais pouvez-vous parler plus fort ? lui disait-on à l'autre bout de la ligne. Je vous entends très mal. »

Police, dit Will. Mais cette fois, ce n'était même plus un souffle ; seulement un vague bruit d'air. Il suffoquait ; il

étouffait ; sa poitrine était comme un coffre de banque bloqué. Où était donc son inhalateur ?

« Allô ? » dit-on à l'autre bout, en hésitant.

Voilà, il était par terre. Will lâcha le téléphone et tenta de l'attraper.

Christine arriva. Cette fois, le mur céda dans une nouvelle explosion de verre et de plâtre et, cauchemar incroyable, l'avant de la voiture entra dans le salon ; la voiture était dedans ; il sentait les gaz d'échappement et la chaleur du moteur.

Mais le dessous de la voiture accrocha quelque chose, et elle fit marche arrière avec un bruit aigu de planches arrachées. Tout l'avant était défoncé, blanc de neige et de plâtre. Elle allait revenir dans quelques secondes et cette fois, elle pourrait... peut-être... Will ramassa son inhalateur et courut vers l'escalier.

Il était arrivé à mi-hauteur lorsqu'il entendit revenir le hurlement du moteur et se retourna pour regarder, s'appuyant plus sur la rampe que s'y tenant.

Du haut de ces quelques marches, le spectacle était encore plus cauchemardesque. Christine fonçait devant la maison, et son capot ouvert la faisait ressembler à un énorme alligator rouge et blanc. Quand elle heurta une nouvelle fois la maison, le capot se détacha complètement. La voiture, lancée à soixante kilomètres-heure, arracha ce qui restait du cadre de la fenêtre, envoya une pluie de bouts de planches à travers la pièce, puis y entra entièrement. Un bout de câble électrique pendait comme une artère noire et sectionnée ; des morceaux de la fibre de verre assurant l'isolation de la maison dansaient dans le vent comme des feuilles.

Will se mit à hurler, mais il n'entendit pas ses propres hurlements car le moteur beuglait de toutes ses forces. Le silencieux qu'Arnie avait posé sur son pot d'échappement (une des rares choses qu'il avait posées lui-même, pensa absurdement Darnell) gisait par terre, ainsi que presque tout le système d'échappement.

La Fury traversa le salon comme un bolide, renversant la chaise à bascule de Will qui resta étalée sur le flanc comme un poney mort. Le plancher grinça sous le poids de la voiture et Will se dit :

Voilà ! Effondre-toi ! Effondre-toi ! Que cette saleté s'effondre dans la cave ! On verra bien comment elle en ressortira, après ! Cette idée fit place à l'image d'un tigre dans une fosse creusée, puis camouflée par des indigènes rusés.

Mais le plancher tint bon.

Et Christine, laissant l'empreinte de ses pneus enneigés sur la moquette, se jeta droit sur l'escalier. Will fut projeté contre le mur. Son inhalateur tomba de ses mains et roula sur les marches, jusqu'en bas.

Christine recula, le plancher grinçant sinistrement ; l'arrière de la voiture heurta le poste de télévision, qui implosa. Puis elle alla frapper la partie latérale de l'escalier, défonçant les lattes plâtrées. Will sentit toute la maison trembler. Il y eut un horrible moment où tout penchait. Christine était juste sous lui ; il voyait le moteur et en sentait la chaleur. La voiture fit marche arrière ; Will grimpa tant bien que mal les marches, aspirant désespérément l'air, se tenant cette grosse saucisse qui lui tenait lieu de gorge, les yeux exorbités.

Il atteignit l'étage une seconde avant que Christine ne heurte de nouveau l'escalier, l'entamant gravement. Un long bout de bois tomba dans le moteur ; le ventilateur le hacha menu et le recracha en petits morceaux. Toute la maison empestait l'essence et les gaz d'échappement. Dans les oreilles de Will grondait le tonnerre de cette voiture impitoyable.

Elle recula. Les pneus rongeaient la moquette. *Au bout du couloir, pensa Darnell. Au grenier. Là, en sécurité. Oui, le gre... oh... oh... mon Dieu...*

La dernière douleur fut aussi perçante qu'un pieu. Ce fut comme si son cœur était crevé par un glaçon pointu. Son bras gauche se bloqua. Plus d'air. Sa poitrine se soulevait inutilement. Il chancela vers l'arrière. Un de ses pieds tourna au-dessus du vide, puis il dégringola l'escalier, jambes par-dessus tête, bras gigotant, peignoir bleu claquant comme une voile.

Il s'étala en bas comme un paquet informe et Christine fondit sur lui. Un coup. Marche arrière. Un autre coup, sciant en même temps le pilastre de la rampe comme un rameau. Marche arrière. Et encore un coup.

Sous la voiture, les poutres soutenant le plancher grinçaient de plus en plus. Christine s'immobilisa au centre de la pièce, comme si elle écoutait. Deux de ses pneus étaient crevés ; un troisième était en partie sorti de la jante. L'aile gauche était complètement enfoncée, la peinture ayant disparu par grandes plaques.

Et soudain, la voiture fit marche arrière. Le moteur hurla, et elle repassa par où elle était entrée dans la maison de Will Darnell. Elle regagna la route clopin-clopant ; son moteur avait des ratés ; une fumée bleuâtre l'entourait ; elle perdait son huile.

Une fois sur la chaussée, le levier de vitesse se mit en première, mais la transmission endommagée refusa d'abord de s'enclencher. Puis la première passa enfin, et la voiture s'éloigna de la maison en roulant doucement. Dans son dos, la lumière projetait sur la pelouse recouverte de neige la forme absurde et étrange de la fenêtre démolie.

Christine avançait lentement, cahotant de-ci de-là comme une vieille ivrognesse montant péniblement une côte. La neige tombait de plus belle, inclinée par le vent.

Un des phares démolis par l'assaut clignota et se ralluma.

Un des pneus crevés se mit à se regonfler, puis ce fut le tour de l'autre.

La fumée diminua.

Le bruit irrégulier du moteur retrouva un rythme normal.

Et le capot arraché réapparut peu à peu, comme une écharpe tricotée par des aiguilles invisibles ; le métal sortait de nulle part, partant de sous le pare-brise et allant vers l'avant.

Le pare-brise redevint parfaitement lisse.

Toutes les lampes se rallumèrent l'une après l'autre ; Christine avançait maintenant sans la moindre difficulté dans la tempête. L'indicateur de kilomètres reculait toujours...

Quarante-cinq minutes plus tard, Christine reposait dans l'obscurité du garage de feu Will Darnell, dans le box vingt. Le vent hurlait dehors, mais son moteur se refroidissait lentement, avec des petits claquements.

III

Christine

Age tendre et chansons de mort

38

La visite de Leigh

*James Dean dans sa Mercury 49,
Junior Johnson Bonner traversant les forêts de Caroline,
Même Burt Reynolds dans sa Trans-Am noire,
Tous vont se retrouver au Cadillac Ranch.*

Bruce Springsteen

Un quart d'heure environ avant l'arrivée de Leigh, je pris mes béquilles et allai m'installer sur le siège le plus proche de la porte d'entrée pour être sûr qu'elle m'entende lui crier d'entrer. Puis je repris le journal que j'étais en train de lire, le *Keystone* de Libertyville, qui faisait ses gros titres de ce qui était arrivé à Will Darnell, avec à l'appui des photos étranges et effrayantes de sa maison. Le côté faisant face à la rue avait été purement et simplement démoli ; il n'y a pas d'autre mot. Le gros titre principal disait : UN MEMBRE SUPPOSE DE LA PÈGRE TROUVE LA MORT DANS DES CIRCONSTANCES TRÈS ÉTRANGES. Ce n'est qu'en page trois qu'on trouvait l'autre nouvelle, écrasée par la stature de « membre supposé de la pègre » de Darnell, résumée en une seule colonne sous un petit titre : UN EMPLOYÉ D'UNE STATION-SERVICE TUÉ LA VEILLE DE NOËL PAR UN AUTOMOBILISTE QUI A PRIS LA FUITE. Le bref article se terminait sur une déclaration du chef de la police de la ville, émettant l'hypothèse que le chauffard devait être ivre ou défoncé. Ni lui ni la rédaction du journal ne faisaient le moindre rapprochement entre ces deux morts qu'avaient séparées une distance de quinze bons kilomètres et une tempête de neige qui avait arrêté toute circulation dans l'Ohio et la partie occidentale de la Pennsylvanie, mais je ne manquai pas de rapprocher les deux événements. J'eusse

préféré ne pas avoir à le faire, mais cela m'eût été impossible. C'est alors qu'on sonna à la porte.

« Entre ! » hurlai-je en me soulevant sur mes béquilles.

La porte s'ouvrit et Leigh passa la tête par l'entrebâillement.
« Dennis ?

— Je suis là. Entre donc ! »

Elle entra, magnifique avec son pantalon bleu foncé et son anorak de ski rouge vif, dont elle fit tomber la capuche bordée de fourrure.

« Rassieds-toi, me dit-elle en ouvrant son anorak. Je t'en prie, rassieds-toi ! Tu as l'air d'un échassier, avec ces trucs sous les bras ! Comment ça va ?

— Ça se recoud ! Et toi ?

— J'ai déjà été en plus grande forme, répondit-elle.

— Va suspendre ton anorak et reviens t'asseoir. »

Elle alla l'accrocher dans l'entrée et revint lentement dans le salon. « Et tes parents ?

— J'ai demandé à mon père d'emmener tout le monde. J'ai pensé que... (je haussai les épaules)... que nous serions mieux seuls pour parler. »

Elle se tenait à côté du sofa et me regardait. Ses cheveux étaient réunis en une queue de cheval peu serrée retombant sur son épaule gauche. Ses yeux étaient de la couleur de son pull, peut-être un peu plus sombres.

« Dennis, crains-tu quelque chose pour lui ?

— Craindre ? Je suis terrifié, oui !

— Que sais-tu de cette voiture ? Que t'a-t-il raconté ?

— Pas grand-chose. Leigh, veux-tu boire quelque chose ? Il y a de quoi dans le réfrigérateur. »

Je saisis mes béquilles.

« Reste tranquille. Je vais y aller moi-même. Et toi ?

— Un Canada Dry, s'il en reste. »

Elle passa dans la cuisine et je contemplai son ombre danser sur le mur. Un poids sembla écraser mon estomac, presque une sensation malade. Mais cette maladie porte un nom. Cela s'appelle tomber amoureux... Elle revint avec deux Canada Dry et deux verres emplis de glaçons.

« Merci, fis-je en prenant le mien.

— Non, merci à toi. Merci d'être là. S'il me fallait faire face à ça toute seule, je crois que je... je ne sais pas !

— Allons, ce n'est tout de même pas si grave que ça !

— Ah non ? Tu es au courant, pour Darnell ? »

Je fis oui de la tête.

« Et l'autre ? Don Vandenberg ? »

Nous étions donc deux à Libertyville à avoir fait le rapprochement...

« Oui, j'ai vu l'annonce. Mais dis-moi, Leigh, qu'est-ce qui te tracasse à propos de Christine ? »

Pendant un long moment, je me demandai si elle allait répondre. Si elle était en mesure de répondre, même. Je la voyais se débattre, regardant son verre qu'elle tenait à deux mains.

Finalement, d'une voix très basse, elle dit : « Je crois qu'elle a tenté de me tuer. »

Je ne sais pas ce à quoi je m'étais attendu, mais pas à cela. « Que veux-tu dire ? »

Elle me raconta ce qui s'était passé, d'abord de manière hésitante, puis rapidement, comme si tout venait en même temps. Elle se caressait le haut des bras avec les mains, comme si elle avait froid malgré son pull, et plus elle m'en racontait, plus j'avais peur.

Elle finit son récit en me disant comment, à mesure qu'elle perdait conscience, le tableau de bord lumineux avait paru se changer en yeux qui la regardaient. Elle rit nerveusement, comme pour chasser le maléfice que renfermait une absurdité aussi patente, mais cela ne me fit pas rire. Elle m'expliqua enfin qu'elle avait lancé un ultimatum à Arnie : c'était elle ou la voiture. Il avait réagi avec fureur, et ils ne s'étaient plus revus.

« Ensuite, il s'est fait arrêter, ajouta-t-elle, et c'est là que je me suis mise à réfléchir... A réfléchir à ce qui est arrivé à Buddy Repperton et aux autres types...

— Et maintenant, à Vandenberg et à Darnell. »

Elle se toucha le front et le frotta, comme si elle commençait à avoir mal à la tête. « Oui, et la veille de Noël, quand je t'ai appelé et que mes parents étaient en visite chez le patron de mon père, j'imaginai cette voiture dehors. Dehors et leur

tombant dessus... Mais nous savons maintenant qu'elle avait assez à faire ce soir-là pour s'en prendre à mes parents. Et puis *elle*, toujours *elle* ! On dirait vraiment que c'est un être vivant... ! »

Je ne voyais que trop bien à quel point elle avait besoin de réconfort, et jusqu'où cela pourrait aller. Bien sûr, il y avait Arnie entre nous, et une partie de moi aussi, bien sûr. Mais avant, c'était avant, et maintenant... Je pris mes béquilles, me dirigeai jusqu'au canapé, et vins m'étaler maladroitement à côté d'elle. Les coussins soupirèrent. Comme ma mère a toujours une boîte de mouchoirs de papier sur la table basse près du canapé, j'en pris une poignée que je tendis à Leigh. Elle me remercia. Alors, je mis mon bras autour de ses épaules...

Elle se raidit quelques instants, puis me laissa l'attirer contre mon épaule. Elle tremblait légèrement. Nous restâmes ainsi tous les deux, aussi effrayés l'un que l'autre de faire le moindre geste, je crois. La pendule tictaquait au-dessus de la cheminée. Une lumière d'hiver très vive entraît par les fenêtres. La tempête avait cessé à la fin de la matinée, le jour de Noël ; le ciel bleu et pur semblait nier qu'il y ait eu quoi que ce soit qui ressemblât à de la neige, mais les jardins recouverts d'une épaisse couche blanche venaient le rappeler.

« Et l'odeur dont tu m'as parlé, repris-je, es-tu sûre de cela ?

— Et comment ! » répliqua-t-elle en s'écartant de moi et en se redressant. Je ramenai mon bras contre moi, à la fois déçu et soulagé. « Une odeur horrible de pourri. Pas de doute possible. Mais pourquoi ? L'as-tu sentie aussi ? »

Je fis non de la tête. Je n'étais pas aussi affirmatif qu'elle là-dessus.

« Que sais-tu de cette voiture, au juste, Dennis ? Je vois sur ton visage que tu sais quelque chose. »

Je pris ses mains dans les miennes. « Eh bien, voilà. Arnie a acheté Christine à un type qui est mort depuis. Un bonhomme qui s'appelait Roland D. LeBay. Nous revenions un jour du travail, l'été dernier, quand nous l'avons aperçue, et Arnie a voulu avoir cette voiture dès l'instant où ses yeux se sont posés dessus. Je pense aujourd'hui (même si au début j'ai cru le contraire) que LeBay voulait lui aussi de toutes ses forces

qu'Arnie ait cette voiture ; il lui en aurait même fait cadeau, au besoin. C'est à croire qu'en voyant Christine, Arnie a *su*, de même que LeBay a su en voyant Arnie. »

Leigh retira ses mains. « Arnie a dit qu'il avait payé...

— Pour ça, il a payé, oui ! Et il paie encore ! Enfin, ce qui reste d'Arnie...

— Je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Je vais te faire voir dans quelques minutes. Mais permets-moi d'abord de raconter l'histoire par le début.

— D'accord.

— LeBay avait une femme et une fille, dans les années 1950. Sa fille est morte au bord d'une route. D'étouffement. A cause d'un hamburger. »

Le visage de Leigh pâlit, blêmit, devenant presque translucide, comme du verre recouvert de buée.

« Leigh ! Ça ne va pas ?

— Si », répondit-elle avec un calme effrayant. Mais sa bouche se tordit et, se levant, elle me demanda : « Où est la salle de bains ?

— Au bout du couloir. Leigh, tu as une tête...

— Je vais vomir », fit-elle avec la même placidité.

Elle avança vers le couloir ; elle n'avait plus sa grâce de danseuse. Elle hâta le pas en arrivant près de la porte de la salle de bains, l'ouvrit précipitamment, puis j'entendis les bruits... J'appuyai mon dos sur le canapé et mis ma main devant mes yeux.

Lorsqu'elle revint, elle était encore très pâle, mais semblait aller mieux. Elle s'était lavé le visage, qui était encore un peu humide.

« Je suis désolé de t'avoir raconté cela.

— Non, ça ne fait rien. J'ai été un peu... surprise. Pour ne pas dire plus. Mais dis-moi simplement une chose, Dennis : ce que tu m'as raconté, est-ce vrai ? Est-ce bien vrai ?

— Oui ! C'est vrai. Et il y a la suite. Mais veux-tu en entendre davantage ?

— Non. Mais dis-le-moi quand même.

— Ecoute, on peut parler d'autre chose, tu sais ?

— Il serait peut-être plus... prudent pour nous de ne pas le faire.

— Eh bien alors, j'ajouterai que la femme de LeBay se suicida quelque temps après le décès de sa fille.

— La voiture...

— ...joua un rôle dans ce suicide, oui.

— De quelle manière ?

— Leigh...

— *De quelle manière ? »*

Je lui racontai donc tout, pas seulement la petite fille et sa mère, mais tout ce que George LeBay m'avait raconté de son frère. Son puits sans fond de colère, les gosses qui se moquaient de ses vêtements et de ses cheveux, sa fuite dans l'armée, les camions militaires, la rouspétance continuelle contre les merdeux, surtout ceux qui faisaient réparer leurs belles grosses bagnoles aux frais de l'Etat. La guerre. La mort du troisième frère en France. La vieille Chevrolet. Puis la vieille Hudson Hornet.

« Ce mot..., murmura Leigh.

— Lequel ?

— Merdeux. Arnie l'emploie tout le temps.

— Je sais. »

Nous nous regardâmes ; elle remit ses mains dans les miennes.

« Tu as froid », dis-je.

Bravo, Guilder ! Brillante remarque ! J'avais envie de remettre mon bras autour de ses épaules, mais je me retins. Je redoutais d'accomplir ce geste ; Arnie était encore trop présent.

« Son frère a-t-il dit autre chose ? demanda Leigh.

— Non, rien. » Pourtant, quelque chose d'autre me revint, comme une bulle d'air crevant à la surface de l'eau. « Il était en rage et obsédé, mais ce n'était pas un monstre, m'avait dit aussi George LeBay. Du moins, je ne *crois* pas que c'en était un. » Il avait semblé sur le point d'ajouter quelque chose, puis se rendant compte qu'il se confiait à un inconnu, s'était tu. Qu'avait-il voulu dire d'autre ? Soudain, une idée vraiment monstrueuse me vint. Je la repoussai aussitôt. Je me rendis

compte que Leigh m'observait attentivement. Avait-elle pu voir sur mon visage ce que je pensais ?

« As-tu pris l'adresse de George LeBay ? me demanda-t-elle.

— Non. Mais je pense que le secrétariat de Libertyville de l'American Legion doit l'avoir, puisqu'ils ont pris contact avec lui pour l'enterrement de son frère. Pourquoi ? »

Leigh secoua la tête et ne me répondit pas. Elle ajouta : « Tu as dit que tu me montrerais quelque chose. Qu'est-ce que c'est ? »

Je ne pouvais plus reculer. « Monte dans ma chambre. Deuxième porte à gauche. Cherche dans le troisième tiroir de mon armoire. Il faudra que tu fouilles sous mes slips, mais ils ne mordent pas ! »

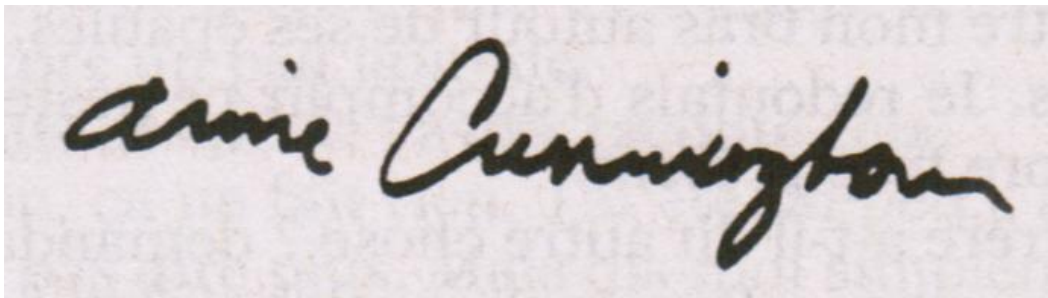
Elle sourit légèrement. « Sur quoi vais-je tomber, Dennis ? De la came ?

— Non. Sur la signature d'Arnie, immortalisée sur un morceau de plâtre.

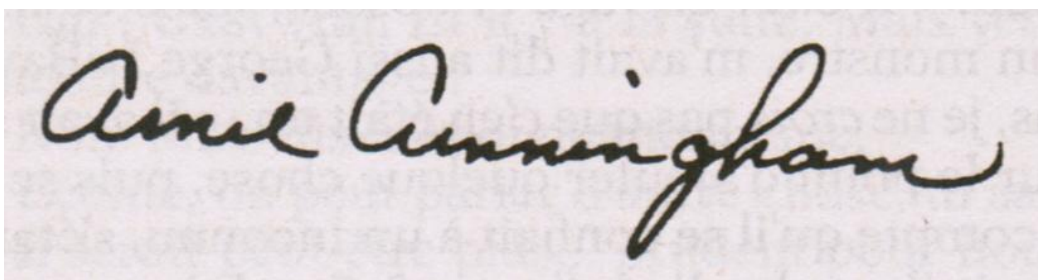
— Sa signature ?

— Oui. Et son double... »

Cinq minutes plus tard, elle était de nouveau assise sur le canapé, et nous examinions en silence les deux signatures :



à droite



à gauche

Leigh me regarda, interloquée. « Ce sont bien des bouts de ton... ?

— De mes plâtres, en effet.

— Est-ce une blague, ou quoi ?

— Pas le moins du monde. J'ai vu Arnie signer les deux fois.

— Mais les deux signatures ne se ressemblent pas du tout !

— A qui le dis-tu ! Mais Arnie ne ressemble pas non plus à ce qu'il était, depuis qu'il a cette maudite voiture. » Je désignai d'un doigt la signature de gauche. « Ce n'est pas sa signature. Je connais Arnie depuis toujours. J'ai vu ses devoirs, je l'ai vu signer des reçus ; *ce n'est pas sa signature*. A droite, oui. Mais ça, non. » Et soudain, n'y tenant plus, je mis mes mains sur ses épaules et l'embrassai. Je crus qu'elle allait me repousser, mais elle me rendit mon baiser.

39

L'enquête

*Quand le pipeline se rompt
Et que je suis perdu sur le pont,
Que je suis en petits morceaux sur l'autoroute
Et à deux doigts du plongeon,
Elle se ramène par le passage souterrain
Aiguille prête pour me faire un point ;
Et si j'attrape la mort, vous savez, c'est sûr
Que sur mon lit elle jettera une couverture !*

Bob Dylan

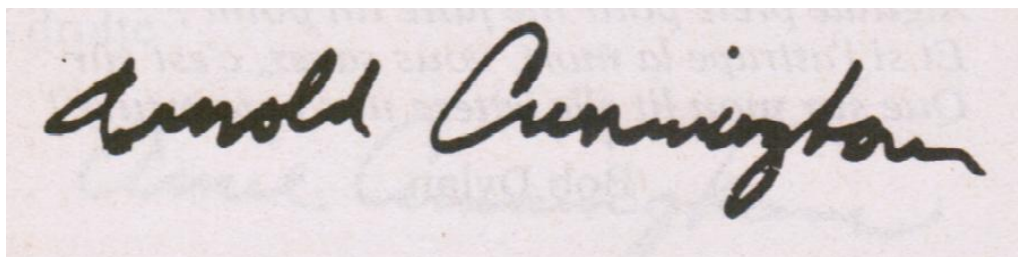
Au cours des trois semaines qui suivirent, Leigh et moi jouâmes aux détectives et nous tombâmes amoureux l'un de l'autre. Le lendemain, Leigh s'était rendue à la mairie, au service des immatriculations automobiles, et pour cinquante cents, avait obtenu deux photocopies...

Mes parents étaient à la maison lorsqu'elle arriva. Ma sœur fut visiblement fascinée par Leigh, et cela m'amusa de voir, une semaine plus tard, qu'Ellie se mettait à se coiffer exactement comme Leigh. J'eus envie de la taquiner, mais je me retins. Quant à mes parents, ils s'entretenirent un moment avec Leigh autour d'une tasse de café, avec la dernière des politesses. (Si ma mère était conduite à la chaise électrique et qu'elle bousculait l'aumônier, elle trouverait moyen de s'excuser.) Il était évident qu'ils aimaient bien Leigh, mais aussi qu'ils ne comprenaient plus ce qui se passait au juste et ce qu'Arnie devenait là-dedans. Ils finirent par réagir comme tous les parents : ils se dirent que c'était des histoires de mêmes et s'occupèrent de leurs affaires. Papa s'excusa le premier sous prétexte que son atelier était en désordre après les fêtes ; Maman déclara qu'elle voulait écrire un peu. Dès que tout le

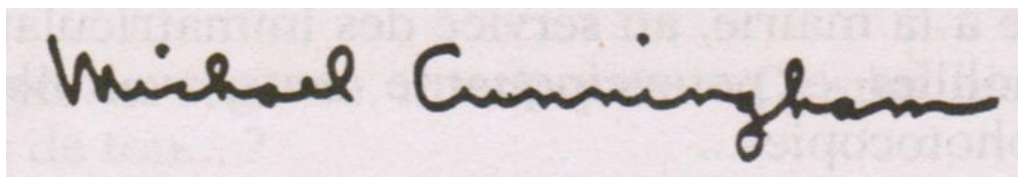
monde fut parti, Leigh posa devant nous les deux photocopies qu'elle avait obtenues.

L'une était la nouvelle immatriculation d'une Plymouth 1958 (quatre portières) rouge et blanche, en date du 1^{er} novembre 1978 et signée Arnold Cunningham. Son père avait cosigné en dessous :

SIGNATURE DU PROPRIÉTAIRE

A photograph of a handwritten signature in dark ink on a light-colored background. The signature is written in a cursive, flowing style and reads "Arnold Cunningham".

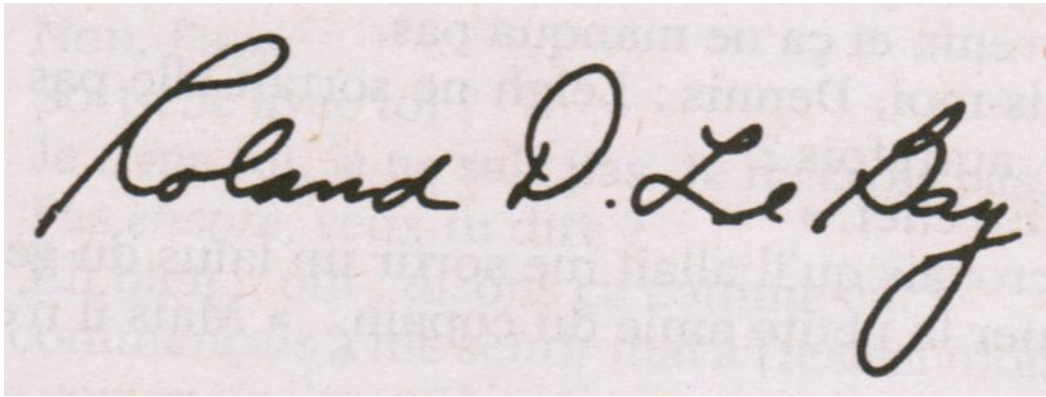
SIGNATURE D'UN PARENT (SI LE PROPRIÉTAIRE EST MINEUR)

A photograph of a handwritten signature in dark ink on a light-colored background. The signature is written in a cursive, flowing style and reads "Michael Cunningham".

« C'est bien la signature qu'il a toujours eue, fis-je. Celle qu'il m'a mise juste après mon accident. A présent, voyons l'autre papier. »

Leigh le posa à côté de la première photocopie. Il s'agissait de l'immatriculation d'une Plymouth neuve (quatre portières) rouge et blanche, en date du 1^{er} novembre 1957. La coïncidence des dates me déplut tout de suite, et à Leigh aussi. « Regarde un peu cette signature ! » me dit-elle.

SIGNATURE DU PROPRIÉTAIRE

A photograph of a handwritten signature in dark ink on a light-colored, slightly textured paper. The signature is written in a cursive, flowing style and reads "Roland D. Le Bay". The letters are connected, with a large, looped 'R' at the beginning and a long, sweeping tail on the 'y'.

**SIGNATURE D'UN PARENT
(SI LE PROPRIÉTAIRE EST MINEUR)**

C'était l'écriture qu'Arnie avait utilisée pour la seconde signature ; il ne fallait pas être grand clerc ou expert-graphologue pour le voir. Leigh chercha mes mains ; je pris les siennes...

Vous ai-je dit que ce que mon père fabriquait dans son atelier au sous-sol, c'était des jouets ? Oui, cela vous paraîtra un peu bizarre, mais c'était là son violon d'Ingres. Quand nous étions petits, Ellie et moi étions les principaux bénéficiaires des jouets de Papa. (Arnie en avait également trouvé quelques-uns sous son arbre de Noël, ainsi qu'Aimée Carruthers, la meilleure amie d'Ellie quand elle était plus jeune.)

Mais à présent, mon père donnait presque tout ce qu'il fabriquait à l'Armée du Salut. Celle-ci lui avait même décerné trois prix trois années de suite, mais mon père les cachait dans un tiroir. Il confectionnait des boîtes à outils miniatures, des ours en peluche (il les baptisait toujours Owen si c'était un ourson ou Olive si c'était une fille ; j'avais usé six Owen au cours de mon enfance et Ellie autant d'Olive), des petits théâtres de poupées, mais c'était surtout les jouets en bois qui l'intéressaient. Jusqu'à la guerre du Viêtnam, il avait confectionné des soldats par bataillons entiers, mais depuis cinq ans, ils avaient disparu de son établi.

Ce soir-là, après le dîner, je descendis le rejoindre dans son atelier. Maman et Ellie étaient sorties. Papa balayait. Il y eut un long silence. Je savais que cela allait venir, et ça ne manqua pas.

« Dis-moi, Dennis : Leigh ne sortait-elle pas avec Arnie, autrefois ?

— En effet. »

Je croyais qu'il allait me sortir un laïus du genre : « Piquer la petite amie du copain... » Mais il n'en fit rien.

« Nous ne le voyons plus guère. Crois-tu qu'il ait honte de ce qui lui est arrivé ?

— Je ne sais pas.

— A mon avis, il n'a pas à s'en faire. Darnell mort, je doute qu'ils prennent même la peine de le poursuivre.

— Non ?

— Pas Arnie, non. Il aura peut-être une amende et le juge lui fera la leçon, mais personne n'a envie de gâcher la vie d'un jeune Blanc bien gentil qui doit occuper une belle place dans la société.

— Sans doute pas...

— Mis à part qu'il n'est plus exactement comme ça, pas vrai, Dennis ?

— Il a changé, en effet.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois ?

— Début novembre.

— Et qu'est-ce qui a changé en lui ?

— Je n'en sais rien.

— Et Leigh ?

— Non plus. Pas vraiment. Nous avons quelques... soupçons.

— Veux-tu m'en parler ?

— J'aimerais bien, oui. Mais je crois préférable de me taire, pour l'instant.

— Entendu. Comme tu veux. »

Il continuait de balayer le sol ; le frottement des poils sur le ciment produisait un effet presque hypnotique. Il reprit : « Envoie-moi paître si ma question est trop intime, Dennis, mais Leigh ne sort plus avec Arnie, n'est-ce pas ?

— Non, Papa.

— Sort-elle avec toi ?

— Je... ma foi, je ne sais pas. Je ne crois pas.

— Pas *encore*, veux-tu dire ?

— Eh bien... oui ; disons ça comme ça. »

Je commençais à me sentir mal à l'aise et mon père dut le voir, mais il continua à me poser des questions.

« Elle a rompu avec Arnie parce qu'il n'était plus le même ?

— Oui.

— Est-il au courant, pour toi et elle ?

— Papa, il n'y a rien à savoir... Du moins, pas encore.

— Permets-moi de te donner un petit conseil. Qu'il ne sache rien de ce qu'il y a entre vous – et ne me redis pas qu'il n'y a rien. Vous essayez de l'aider, pas vrai ?

— Je ne sais si Leigh ou moi pouvons faire quelque chose pour lui, Papa.

— Je l'ai aperçu deux ou trois fois.

— Ah bon ? Où ça ?

— En ville. Tu sais, Libertyville est tout petit. Il...

— Il quoi ?

— Il a paru à peine me reconnaître. Il a l'air plus âgé ; maintenant qu'il n'a plus de boutons, il fait nettement plus vieux. J'ai toujours cru qu'il ressemblerait à son père, mais maintenant... Dennis, t'est-il jamais venu à l'idée qu'Arnie était en pleine dépression ?

— Si. »

Et j'aurais voulu pouvoir dire à mon père qu'il y avait d'autres explications. Bien plus terribles.

« Sois prudent, en tout cas, dit-il, et je devinai que, sans rien en dire, il pensait à ce qui était arrivé à Will Darnell. Sois prudent, Dennis. »

Leigh m'appela le lendemain pour m'apprendre que son père, appelé à Los Angeles pour affaires, leur avait proposé, à sa mère et à elle, de l'accompagner pour échapper quelques jours au froid et à la neige.

« Ma mère est enchantée, et je n'ai aucune raison de refuser. Nous serons partis une dizaine de jours.

— Formidable ! Profites-en bien !

— Tu crois que je dois vraiment les suivre ?

— Tu serais folle de ne pas le faire !

— Dennis ?

— Oui... »

Elle baissa la voix et ajouta : « Sois prudent, hein ? J'ai... eh bien, j'ai beaucoup pensé à toi depuis quelques jours. » Sur quoi elle raccrocha immédiatement, me laissant surpris et ravi, quoique la culpabilité fût encore présente. Essayais-je vraiment d'aider Arnie ? Oui, il valait mieux que Leigh s'éloigne pour quelques jours...

Le 29 décembre, dernier jour ouvrable de l'année, j'appelai l'American Legion de Libertyville et demandai à parler à son secrétaire. Quelques minutes plus tard, j'avais l'adresse personnelle de George LeBay à Paradise Falls, Ohio.

40

La nuit de la Saint-Sylvestre

*Cette jeune étoile imprudente a trouvé la mort en voiture,
Nul ne sait pourquoi ;
Pneus qui hurlent, éclairs et flammes,
Comment a-t-il pu périr comme ça ?
Mais si ce jeune homme a disparu, sa légende continue
Car il est mort sans cause.*

Bobby Troup

Le 31 décembre, je me décidai enfin à appeler Arnie. J'y pensais depuis deux jours. Je n'avais pas vraiment envie de l'appeler, mais il fallait que je le voie. J'avais acquis la conviction que je ne pourrais rien conclure tant que je ne l'aurais pas fait. Et que je n'aurais pas revu Christine.

Ce fut Regina Cunningham qui répondit. Sa voix était pleine d'une raideur solennelle. « Ici la maison Cunningham, j'écoute.

— Regina, c'est Dennis.

— Dennis ! » Elle parut à la fois surprise et contente. C'était à nouveau la voix de la Regina que j'avais connue autrefois, celle qui nous donnait à Arnie et à moi des sandwiches au beurre de cacahuète, avec des petits morceaux de bacon. « Comment te portes-tu ? Nous avons appris que tu avais quitté l'hôpital.

— Je vais bien. Et vous ?

— Bah... tu sais comment ça c'est passé, pour nous...

— Je suis au courant des problèmes que vous avez eus, oui.

— Tous les problèmes que nous n'avons pas eus pendant des années. Je suppose qu'ils étaient dans un petit coin, en attendant de nous tomber tous dessus ! »

Je me raclai la gorge sans rien ajouter.

« Tu voulais parler à Arnie ?

— S'il est là, oui. »

Un nouveau silence assez bref, puis Regina reprit : « Je me rappelle qu'avant, lui et toi aviez pour habitude de passer la nuit de la Saint-Sylvestre ensemble chez l'un ou chez l'autre. Est-ce pour cela que tu appelaï, Dennis ? » Sa voix était presque timide ; ce n'était plus du tout la fonceuse que rien n'arrête.

« Ma foi, oui ! Des habitudes de gosses, je sais, mais...

— Oh, mais non ! Bien au contraire ! Si Arnie a jamais eu besoin de toi, Dennis, a jamais eu besoin d'un ami, c'est bien maintenant. Il est... dans sa chambre. Il dort, pour le moment. Il dort beaucoup trop, à présent. Et il... ne...

— Il ne quoi, Regina ?

— Il n'a pas encore fait de demande pour entrer en faculté ! éclata-t-elle d'un coup, baissant immédiatement la voix de peur qu'Arnie ne l'entende. M. Vickers, le conseiller pédagogique, m'a dit qu'il avait d'assez bonnes notes pour entrer dans n'importe quelle université du pays ; du moins, il aurait pu, avant... ces problèmes... Parle-lui, Dennis. Si vous pouviez passer cette soirée ensemble... pour boire quelques bières et... et parler. »

Je n'aimais pas l'ancienne Regina, dominatrice et autoritaire, qui semblait régenter la vie de son fils et de son mari d'après son emploi du temps à elle, mais j'aimais encore moins cette femme égarée et la larme à l'œil.

« Regina, voyons ! Ressaisissez-vous !

— J'ai peur de lui parler. Michael aussi. Arnie semble exploser si l'on aborde certains sujets. Je t'en prie, Dennis, parle-lui. » Il y eut un autre silence, puis elle s'ouvrit enfin et ajouta d'un ton presque banal : « Je crois que nous sommes en train de le perdre complètement.

— Mais non, Regina ; vous...

— Je vais le chercher », dit-elle brusquement en reposant l'appareil. L'attente se prolongea. Je résistai à l'envie furieuse de raccrocher et d'envoyer balader toutes ces salades. Enfin, une voix prudente fit : « Allô ? » Immédiatement, une certitude m'envahit :

Ce n'est pas Arnie.

« Arnie ? dis-je.

— Ça m'a tout l'air d'être Dennis Guilder, la bouche qui marche comme un homme ! » Cette voix-ci, c'était bien celle d'Arnie. Et pourtant... Elle n'avait pas tellement changé ; elle semblait plutôt s'être enrouée, comme s'il avait trop longtemps crié. L'effet était des plus étranges : j'avais l'impression de parler à un inconnu qui imitait assez bien mon ami Arnie.

« Surveille ton langage, corniaud, dis-je en souriant, mais en sentant que mes mains se glaçaient.

— Sais-tu que ta figure et mes fesses se ressemblent curieusement ?

— J'ai remarqué la ressemblance, en effet, mais j'ai plutôt eu l'impression que c'était dans l'autre sens... »

Nous avons échangé nos « politesses » ; un silence tomba entre nous. Je repris : « Alors, qu'est-ce que tu fais, ce soir ?

— Pas grand-chose. J'ai rien de prévu. Et toi ?

— Tu parles ! Je tiens une telle forme que je pourrais danser toute la nuit. Tu peux m'accompagner et tenir mes béquilles pendant que je gigote sur la piste ! »

Arnie rit.

« J'ai pensé venir chez toi, repris-je. Nous pourrions peut-être enterrer l'ancienne année comme autrefois. Tu sais ?

— Ouais ! » s'écria-t-il. Il semblait heureux de cette perspective, mais ce n'était pas tout à fait l'Arnie que je connaissais. « On regardera ensemble les émissions débiles à la télé. C'est la meilleure idée qu'on puisse avoir. »

Et soudain, je fis un rapprochement hideux et inattendu (*c'est la meilleure odeur que je connaisse... sauf peut-être celle de la minette*) qui me fit crisper les doigts de manière quasi convulsive sur le téléphone. Je faillis crier. Ce n'était pas à Arnie que j'étais en train de parler, mais à Roland D. LeBay. Je parlais à un mort.

« Comment viendras-tu, Dennis ? Peux-tu conduire ?

— Non, pas encore. J'ai pensé demander à mon père de m'amener. » Je restai un instant silencieux, puis pris mon courage à deux mains et ajoutai : « J'ai pensé aussi que tu pourrais me ramener, si tu as récupéré ta voiture...

— Excellente idée ! Parfait, Dennis ! On va se marrer. Comme avant.

— Oui », fis-je. Puis j'ajoutai sans réfléchir – je jure que ça m'est sorti automatiquement de la bouche : « Comme quand on s'occupait des véhicules, à l'armée.

— Ouais, voilà ! répliqua Arnie en riant. Très bien ! A ce soir, Dennis !

— D'accord. » Je raccrochai et me mis aussitôt à trembler comme une feuille.

Un peu plus tard, je voulus mettre en doute ce que j'avais entendu, ou me persuader qu'Arnie avait compris de travers ma réflexion, mais quelques minutes après que j'eus raccroché, ma certitude était complète : LeBay s'était emparé de lui. En quelque sorte, qu'il fût mort ou vif, LeBay était en lui.

Et LeBay était en train de prendre toutes les commandes.

La nuit du Nouvel An était froide mais claire comme le cristal. Mon père me conduisit chez les Cunningham à sept heures et quart et m'aida à marcher jusqu'à la porte de derrière de leur maison. Christine était stationnée devant ; elle n'avait pu quitter le garage Darnell, après avoir été photographiée sous tous les angles comme tous les autres véhicules, que depuis quelques jours. Rien que de la regarder me donna mal à la tête. Je ne voulais à aucun prix monter dans cette voiture, ni ce soir ni jamais. Je ne voulais qu'une seule chose : ma bonne vieille Duster avec son stupide autocollant sur la vitre arrière : VOITURE DU QG DE LA MAFIA.

La lampe qui éclairait l'arrière de la maison s'alluma et nous vîmes la silhouette d'Arnie se détacher sur la partie vitrée de la porte. Il ne *ressemblait* même pas à Arnie ! Ses épaules étaient plus basses, ses mouvements semblaient plus las. Je me dis que j'imaginais des choses et que mes soupçons influençaient mon jugement, mais je savais que c'était vrai.

Arnie ouvrit la porte et apparut, vêtu d'une vieille liquette et d'un blue-jean. « Dennis ! Salut, vieux pote !

— Salut, Arnie !

— Bonsoir, monsieur Guilder.

— Bonsoir, Arnie. Ça roule ?

— Bah, vous savez, pas très fort, non... Mais tout ça va changer. 1^{er} janvier : on prend les bonnes résolutions. Fini, les anciennes conneries ; on passe aux nouvelles ! Pas vrai ?

— Sans doute, oui, fit mon père, visiblement intrigué. Dennis, tu ne veux vraiment pas que je vienne te chercher ? »

Oh si, que je voulais ! Plus que tout ! Mais Arnie, tout en souriant, m'observait d'un regard froid et attentif.

« Non, Arnie me ramènera... Enfin, si sa vieille pétoire veut bien !

— Oh oh oh ! Fais attention à la manière dont tu appelles ma voiture ! Elle est très très sensible.

— Vraiment ?

— Et comment ! » répondit Arnie en souriant.

Je tournai la tête et lançai : « Désolé, Christine.

— J'aime mieux ça. »

Un long moment, aucun de nous trois ne trouva quoi que ce soit à ajouter. J'eus un moment de panique. Il fallait bien que quelqu'un dise quelque chose.

« Bien, j'y vais, fit enfin mon père. Vous deux, les jeunes, ne vous soûlez pas ! Sinon, appelez-moi. Entendu, Arnie ?

— Vous n'avez pas à vous en faire, monsieur Guilder.

— Nous nous en tirerons très bien, ajoutai-je, avec sur mon visage un sourire faux. Rentre et dors sur tes deux oreilles, Papa. Tu en as besoin.

— Oh oh oh ! Fais attention à ce que tu dis sur mon visage ! Il est très très sensible. »

Je fis tomber la neige au bout de mes béquilles avant d'entrer dans la cuisine carrelée des Cunningham. Deux ou trois gamelles que j'avais failli ramasser m'avaient appris que sur des surfaces pareilles, des béquilles mouillées glissent comme des patins à glace.

« Tu t'en tires drôlement bien avec ces bâtons », dit Arnie en me regardant avancer. Il sortit un paquet de cigarillos de la poche de sa chemise et s'en colla un dans le bec, l'allumant la tête penchée de côté.

« C'est un don que je perdrai avec joie, lui répondis-je. Depuis quand t'es-tu mis aux cigares ?

— C'est chez Darnell. Mais je n'en fume pas devant ma mère. L'odeur la rend folle. »

Arnie ne fumait pas comme un jeune qui apprend à tirer sur le cigare, mais comme un homme qui fume depuis vingt ans.

« Je vais faire du pop-corn. T'en es ?

— Certainement ! T'as de la bière ?

— Affirmatif. Six canettes au frigo, et douze d'avance à la cave.

— Super ! Où sont tes vieux ?

— A une fête chez les Fassenbach... Quand t'enlève-t-on ce dernier plâtre ?

— Fin janvier peut-être, si j'ai de la chance. »

Arnie, versant de l'huile dans une grande poêle, rit en secouant la tête. « Sacré Dennis ! T'as subi un sacré choc, mais c'est pas pour ça que t'as été ébranlé, pas vrai, vieux merdeux ?

— Ce n'est pas le nombre de visites que tu m'as rendues qui aurait pu m'aider à me remettre, en revanche !

— Tu oublies le jour où l'on s'en est mis plein la panse ensemble ! Qu'est-ce que t'aurais voulu ? Que je me saigne pour toi ? »

Je haussai les épaules.

Arnie soupira. « Sans blague, Dennis, je me dis souvent que tu m'as quand même porté un petit peu chance.

— Me fais pas chier, ducon.

— Non, c'est vrai. J'ai pris un sacré bouillon, depuis le jour où tu t'es cassé les pattes, et j'y suis encore. Je m'étonne de ne pas être aussi rouge qu'un homard ébouillanté ! » Il rit de bon cœur. Mais ce n'était pas le rire qu'on aurait pu attendre d'un môme dans les emmerdes ; c'était celui d'un homme qui se marre formidablement. Il versa le pop-corn dans l'huile, mit un couvercle, alla au réfrigérateur, sortit le « pack » de six canettes qu'il posa devant moi, en ouvrit deux, m'en donna une et leva celle qu'il tenait à la main.

« Portons un toast. Mort aux merdeux du monde entier en 1979 ! »

Je baissai ma bière. « Non, je ne peux pas boire à ça, vieux. »

Je vis une lueur de colère dans ses yeux gris. « A quoi veux-tu boire, alors ? A l'*Homme*, par hasard ?

— A nos futures études ? »

Il me lança un regard morne où toute bonne humeur avait disparu. « J'aurais dû m'attendre à ce qu'elle te parle de ces conneries. Ma mère est quelqu'un qui n'a jamais su rien faire en douceur. Elle embrasserait le cul du diable pour arriver à ses fins ! »

Je reposai ma bière sans y avoir touché. « Elle n'est pas allée aussi loin. Elle m'a simplement dit que tu n'avais encore fait aucune demande et que ça l'inquiétait.

— C'est *ma* vie. Je ferai ce qui me plaira !

— Et la fac n'en fait pas partie ?

— Si, si, j'irai ! Mais au moment voulu. Tu peux le lui dire si elle t'en reparle. Au moment voulu. Et pas cette année. Certainement pas ! Si elle se figure que je vais jouer les bizuths après toute la merde que j'ai dû endurer cette année, elle se met le doigt dans l'œil. Pas question, mon pote !

— Que vas-tu faire, alors ?

— Je me tire. Je vais prendre Christine et nous allons plaquer cette saleté de patelin. Tu me suis ? » La voix d'Arnie avait changé de nouveau, et ce n'était pas que la voix : le visage de LeBay apparaissait sous celui d'Arnie, comme une chose morte remontant à la surface. « Je n'ai eu que de la merde, et je pense que ce salaud de Junkins est encore après moi. Mais il ferait bien de faire gaffe ; sinon, il y passera aussi.

— Qui est Junkins ?

— Peu importe. Ça n'a pas d'importance. » Sur la cuisinière, le pop-corn commençait à éclater. « Il faut que j'aille le remuer, Dennis. Alors, tu veux porter un toast, ou pas ? Ça m'est égal, tu sais !

— Entendu. A nous ? »

Il sourit et ma tension diminua quelque peu. « A nous, c'est ça ! C'est très bien, Dennis. A nous ! »

La bière était encore quelque chose d'assez nouveau pour moi, et je n'avais avalé que deux ou trois gorgées qu'Arnie finissait déjà sa première canette et l'envoyait balader dans la poubelle.

« Passe-m'en une autre, veux-tu ? » me demanda-t-il. Tant pis. Si Arnie était vraiment trop beurré, je pourrais toujours

appeler mon père. S'il buvait, Arnie dirait peut-être certaines choses qu'il n'eût jamais dites normalement...

Cependant, la bière ne semblait pas lui faire quoi que ce soit. Il mit le pop-corn enfin prêt dans un grand bol de plastique, ajouta une noix de margarine et beaucoup de sel, puis dit : « Passons au salon et regardons un coup de téléche. Ça te va ?

— Parfait. » Je coinçai mes béquilles sous mes aisselles et fis mine de prendre les trois bières qui restaient pour les emmener.

« Je reviendrai les chercher, t'en fais pas. Ne va pas tout te recasser ! » Il me sourit et, pendant cet instant, il ne fut rien ni personne d'autre que l'Arnie Cunningham que j'avais toujours connu, à tel point que cela me fendit le cœur.

A la télévision, la guimauve habituelle de toutes les Saint-Sylvestre. Nous la laissâmes marcher tout en devisant. Je racontai à Arnie mes séances de rééducation à l'hôpital et, au bout de deux bières, je lui fis l'aveu que j'avais parfois peur de ne jamais remarcher normalement. Ne plus jouer au foot m'indifférait, mais cela, pas. Il hochait la tête calmement et m'écoutait avec compréhension.

Mais en vérité, je ferais aussi bien d'interrompre cette description et de vous avouer que je n'ai jamais passé une soirée aussi étrange de ma vie. Je devais connaître des choses bien pires, mais rien d'aussi étrange, d'aussi... *disjoint*. C'était comme regarder un film sur un écran où le point n'aurait pas été tout à fait réglé. Parfois, c'était bien Arnie, mais à d'autres moments, ce n'était plus lui du tout. Il avait acquis des petites habitudes que je ne lui avais jamais remarquées, comme de faire tourner nerveusement ses clés de voiture en les tenant par le rectangle de cuir auquel elles pendaient, de faire craquer ses articulations, et même de se mordre parfois la partie charnue du pouce. De plus, bien qu'il eût avalé cinq bières alors que je finissais à peine ma deuxième, il ne semblait absolument pas ivre.

D'un autre côté, certaines manières typiques d'Arnie paraissaient avoir entièrement disparu : la façon dont il tirait sur le lobe d'une de ses oreilles à petits coups nerveux pendant qu'il parlait, dont il étirait soudain ses longues jambes et croisait brièvement les talons, ou dont il exprimait son

amusement en sifflant à travers ses lèvres plutôt qu'en riant ouvertement. Il le fit bien une fois ou deux mais, le plus souvent, il poussait des séries de gloussements aigus qui m'évoquaient LeBay.

L'émission que nous regardions distraitemment se termina à onze heures, et Arnie chercha une autre chaîne. Il finit par tomber sur une soirée dansante dans un hôtel new-yorkais, avec en alternance la salle de bal et des vues sur Times Square où une foule était déjà réunie.

« Tu ne vas donc pas à la fac, l'an prochain ? repris-je.

— Non. Christine et moi, on va se tirer en Californie tout de suite après la fin de l'année scolaire. A nous la côte !

— Tes parents sont au courant ?

— Tu parles, non ! Et ne va pas le leur raconter, surtout ! Ce serait le bouquet !

— Et que feras-tu, là-bas ? »

Il haussa les épaules. « Je chercherai du boulot dans la réparation des bagnoles. Je vau**x** bien n'importe qui dans cette branche. » Puis Arnie ajouta quelque chose qui me laissa comme deux ronds de flan : « J'espère convaincre Leigh de partir avec moi. »

J'avalai ma bière de travers et me mis à tousser, m'éclaboussant le pantalon. Arnie me donna deux coups secs sur le dos et fit : « Ça va ?

— Oui, ça va. C'est parti dans le mauvais tuyau... Arnie, si tu crois qu'elle peut venir avec toi, tu rêves ! Elle remplit en ce moment même ses demandes d'admission. Elle en a un paquet gros comme ça chez elle, mon pote. Elle prend ça très au sérieux. »

Ses paupières se serrèrent et je me rendis compte avec horreur que j'en avais dit plus long que je ne devais.

« Comment se fait-il que tu saches tout ça à propos de ma petite amie ? »

J'eus l'impression de me retrouver dans un champ de mines. « Elle ne parle que de ça, Arnie ! Quand elle s'y met, on ne peut plus la faire taire.

— Charmant ! Tu n'es pas en train de prendre ma place, des fois, hein, Dennis ? Tu ne ferais pas une chose pareille ? »

Je mentis effrontément. « Non ! C'est affreux, ce que tu dis là !

— Alors, comment en sais-tu si long sur ce qu'elle fait ?

— Je la rencontre ici ou là. On parle de toi...

— Elle parle de moi ?

— Ouais, un peu... Elle m'a dit que vous vous étiez disputés à cause de Christine. »

C'était ce qu'il fallait dire. Il se détendit. « Oh ! rien de grave. Un petit accrochage. Elle me reviendra. Et puis il y a de bonnes facs, en Californie, si elle veut poursuivre ses études. Nous allons nous marier, Dennis. Avoir des gosses et tout le tremblement. »

Je fis de mon mieux pour rester aussi impassible qu'un joueur de poker. « C'est déjà arrangé entre vous ? »

Il éclata de rire. « Oh non ! Pas encore ! Mais c'est pour bientôt. Je l'aime, et rien ne va venir s'interposer... Qu'a-t-elle dit à propos de Christine ? »

Nouvelle mine sous mes pieds.

« Qu'elle ne l'aimait pas. J'ai pensé qu'elle devait être légèrement jalouse. »

Bien joué de nouveau. Arnie se détendit complètement. « Ça, c'est sûr ! Mais ça lui passera, Dennis. Le vrai amour n'est pas un sentier sans embûches, elle me reviendra ; ne t'en fais pas pour ça. Si tu la rencontres encore, dis-lui que je vais l'appeler. Ou lui parler à la rentrée. »

Sur le petit écran, la foule de Times Square était maintenant énorme. Il était plus de onze heures et demie ; l'année poussait ses derniers râles. « Regarde tous ces merdeux ! » dit Arnie en montrant la télévision. Puis il descendit à la cave chercher un autre « pack » de bière. Ah, sacré bon sang ! Je venais de l'échapper belle...

Et c'est ainsi que nous enterrâmes l'ancienne année et vîmes naître la nouvelle. Nous portâmes un toast à 1979, puis nous parlâmes de choses et d'autres, des différentes équipes de foot... Enfin, je pris mon courage à deux mains et lui posai une des questions que j'évitais depuis le début de la soirée. « Arnie, qu'est-il arrivé à Darnell, d'après toi ? »

Il me regarda, regarda la télévision où des couples new-yorkais dansaient avec des confettis dans les cheveux, avala une gorgée de bière et me répondit : « Les gens avec qui il travaillait l'ont fait taire avant qu'il n'en dise trop. Voilà ce qu'il lui est arrivé, d'après moi.

— Les gens avec qui il travaillait ?

— Will disait toujours que le « groupe du Midi » était mauvais, mais que les Colombiens étaient encore pires.

— Qui sont les... ?

— Colombiens ? » Arnie eut un rire cynique. « Les cow-boys de la cocaïne ; ce sont eux, les Colombiens. Will prétendait qu'ils te butent si tu regardes de travers une de leurs femmes, et des fois si tu la regardes correctement ! Oui, ce sont peut-être les Colombiens qui lui ont fait la peau. Ça leur ressemblerait.

— Tu transportais de la coco pour Darnell ? »

Il haussa les épaules. « Je transportais des trucs pour Will. La cocaïne, seulement une fois ou deux. Dieu merci, ce n'étaient que des cigarettes lorsqu'ils m'ont chopé ! Ils ne m'ont pas loupé. Ah, les vaches ! Mais si c'était à refaire, je serais encore partant, vois-tu ? Will était un vieux salopard mais, d'un certain côté, c'était pas un mauvais bougre. Mais il en savait trop. C'est ce qui l'a perdu. Et tôt ou tard, il aurait dit quelque chose. Probablement les Colombiens. Ils sont marteaux.

— Excuse-moi, mais je ne te suis pas très bien.

— C'est la théorie des dominos. Enfin, c'est ce que j'ai cru comprendre. Il y avait un certain Henry Buck qui devait me donner. Ensuite, je devais donner Will. Et là, grand chelem, Will devait donner les gens du Midi qui lui revendaient la came, les clopes et toute la marchandise qu'il écoulait. Ce sont ces gens-là que les flics voudraient avoir. »

Je hochai la tête.

« Enfin bref, reprit Arnie. Buvons encore une bière, puis je te ramène chez toi. J'ai bien aimé cette petite soirée, Dennis. Honnête.

— Ouais ; moi aussi, vieux. »

Je ne voulais plus boire, mais je pris quand même la bière qu'il me tendait, pour repousser le moment inévitable de monter dans Christine. Cet après-midi, l'idée m'avait paru

nécessaire, pour me faire moi-même une idée sur la voiture. Mais maintenant, cela me paraissait démentiel et terrifiant. J'avais l'impression que le secret que Leigh et moi partagions allait éclater dans ma tête comme un gros œuf fragile. Je sentis un rire fou me monter à la gorge ; je le noyai sous la bière.

« Ecoute, Arnie, je peux appeler mon père pour qu'il vienne me chercher, tu sais ? Il sera encore debout.

— T'en fais pas. Je pourrais marcher cinq kilomètres en ligne droite !

— J'ai pensé que...

— Je parie que t'es impatient de reprendre le volant, pas ?

— Oui, c'est vrai.

— Il n'y a rien de plus beau qu'être au volant de sa propre bagnole. Sauf peut-être l'odeur de la minette... »

L'heure avait sonné. Pendant que je me rhabillais, je souhaitai de toutes mes forces que Michael et Regina rentrent juste à ce moment de leur soirée et que Michael me ramène. Le premier petit matin de 1979 était glacial. Au bout de l'allée, scintillant de millions de cristaux de glace, il y avait Christine, ses vitres noires couvertes de gelée. Le « groupe du Midi »... ou les Colombiens. Mélodramatique, certes, mais possible. A cette différence près que la Mafia descend les gens, les pousse par la fenêtre, les étouffe. Mais les démolir avec une voiture ? Les Colombiens, alors. Arnie a dit que les Colombiens étaient dingos. Et si c'était vraiment Christine ? Et si elle avait découvert que Leigh et moi avions des soupçons ? Pire, que nous fricotons tous les deux ? Une voiture ordinaire pouvait-elle devenir le lieu de résidence d'un démon dangereux et puant ? Une maison hantée roulant sur Goodyear ? Lorsque je me laissai tomber sur le siège à côté d'Arnie, l'odeur me sauta immédiatement à la gorge, cette odeur riche de mort et de décomposition. Arnie mit le contact et le moteur s'alluma instantanément, comme si le véhicule était tout chaud, vivant, au lieu d'être froid.

Je ne sais comment vous raconter ce retour, ce trajet de cinq kilomètres qui ne peut avoir duré plus de dix ou douze minutes,

sans passer pour un malade mental. Mais je ne dispose d'aucun moyen pour séparer le réel de l'imaginaire, l'objectif du subjectif, la vérité de l'horrible hallucination. Je suis au moins sûr d'une chose : ce n'était pas de l'ivresse. La légère griserie qu'avait pu me laisser la bière s'évapora dès que commença cette excursion chez les damnés.

Ce n'était pas Arnie qui conduisait, mais LeBay, cadavre puant la tombe, squelette à demi rongé, chair spongieuse, boutons de sa veste rouillés. Des vers de terre sortaient de son col. Un bourdonnement sortait de nulle part ; ce n'était pas un court-circuit dans le moteur, mais probablement des mouches dans sa cage thoracique.

Il y avait aussi d'autres passagers dans la voiture. Levant les yeux vers le rétroviseur, j'aperçus un mannequin de cire, une femme qui me fixait du regard. Ses cheveux étaient coupés à la page, dans le style des années cinquante. Ses joues semblaient avoir été outrageusement maquillées. Je me souvins que l'empoisonnement par oxyde de carbone donne une illusion de vie et de couleur. Puis je vis dans le miroir une petite fille dont le visage noircissait sous l'effet de l'étouffement, et dont les yeux allaient éclater. Je fermai les paupières, et quand je les rouvris, c'était Buddy Repperton et Richie Trelawney. Du sang avait formé, en séchant, une croûte sur la bouche, le menton, le cou et la chemise de Buddy. Richie n'était qu'une carcasse roussie, mais ses yeux étaient vivants et remuaient.

Lentement, Buddy tendit le bras. Il tenait une bouteille de Texas Driver dans sa main carbonisée.

Je refermai les paupières. Ensuite, j'évitai de regarder dans le rétroviseur.

Je me rappelle les chansons de rock-and-roll qui passaient à la radio : Dion and the Belmonts, Ernie K-Doe, the Royal Teens, Bobby Rydell (« Oh, Bobby, oh... c'est le pied... nous sommes contents que tu ailles à une école branchée... »).

Je me rappelle surtout m'être dit que tout cela n'était que dans ma tête, semblable aux mirages qui hantent la conscience du mangeur d'opium. Je ressemblais à un individu qui est salement défoncé et qui essaie de tenir une conversation avec

un autre individu qui est à jeun. Car Arnie et moi *parlions*, pendant tout ce temps ; je m'en souviens. Mais pas de quoi nous parlions. Je faisais les réponses. Je gardais une voix normale. Je renvoyais la balle. Les dix ou douze minutes parurent des heures.

Je vous ai dit qu'il était impossible d'être objectif à propos de ce trajet en voiture. S'il y eut une suite logique, elle m'échappe. Ce trajet dans la nuit froide et noire, ce fut un trajet sur le boulevard central de l'enfer. Je ne me rappelle pas tout ce qui se passa, mais je me rappelle davantage que je ne voudrais. Une kermesse démentielle où tous les monstres sont vrais.

De plus, nous avons remonté le temps. Ou plus exactement, les rues du Libertyville actuel ressemblaient à une mince pellicule superposée à un décor qui semblait tendre ses bras morts vers nous, tentant de nous happer pour ne plus jamais nous relâcher. Arnie s'arrêtait à des carrefours où nous avions parfaitement le droit de passer ; à d'autres, où les feux étaient au rouge, Christine s'avavançait sans même freiner. Dans la Grand-Rue, je vis la bijouterie Shipstad et le théâtre du Strand, deux bâtiments rasés en 1972 pour faire place à la nouvelle Pennsylvania Merchants Bank. Les voitures garées le long des trottoirs, groupées ici et là devant les maisons où l'on festoyait, semblaient toutes être des modèles d'avant 1960. Ou plus exactement, d'avant 1958. Buick, DeSoto Firelite, Dodge Lancer 57, Ford Fairlane, Pontiac, Rambler, Packard, Studebaker, et même une Edsel flambant neuve.

« Ouais, cette année, ça va aller mieux. » Je me tournai vers Arnie ; c'était LeBay, cadavre pourrissant de bande dessinée d'épouvante. Ses doigts étaient des os ; son pantalon était presque plat sur le siège, comme s'il n'y avait dedans que des manches de balai.

« Tu crois ? » Je me retenais de respirer les miasmes suffocants de l'intérieur de la voiture.

« Sans hésitation. » C'était de nouveau Arnie, s'arrêtant à un stop. « Tout ce que je demande, c'est que tu m'aides, Dennis. Ne laisse pas ma mère t'attirer dans toutes ses conneries. Tout ça va se régler, finalement. » De nouveau, c'était LeBay, souriant d'un rictus sans chair à l'idée que tout allait se régler, finalement. Je

sentis que je commençais à perdre mes esprits. J'allais sûrement crier d'ici peu. Mes yeux se posèrent sur le tableau de bord, et je vis alors ce que Leigh avait elle-même vu : ce n'était pas des compteurs avec des aiguilles, mais des yeux verts luminescents et énormes qui me fixaient.

Et puis, au bout d'un certain temps, le cauchemar prit fin. La voiture s'arrêta au bord d'un trottoir, dans un quartier de la ville que je ne connaissais pas. Des maisons y étaient un peu partout en construction, et les phares puissants de Christine éclairaient une grande pancarte qui disait : RÉSIDENCE MAPLEWAY, CONTACTEZ L'AGENCE IMMOBILIÈRE DE LIBERTYVILLE.

« Eh bien, te voilà rendu, fit Arnie. Tu pourras t'en sortir tout seul jusqu'à ta porte ? »

Je contemplai ce quartier désert en n'y comprenant rien et fis oui de la tête. Mieux valait me retrouver ici, seul et soutenu par mes seules béquilles, que dans cette terrible voiture. Je sentis un large sourire de plastique se peindre sur ma figure. « Certainement. Je te remercie. »

LeBay me regarda, rictus aux lèvres. « Reste simplement de mon côté, Dennis. Tu sais ce qui arrive aux merdeux qui n'en font rien !

— Oui », répondis-je dans un souffle.

J'ouvris la portière, sortis mes béquilles et me hissai dehors, sans songer à la glace sur laquelle je pouvais glisser. Les béquilles tinrent bon. Et soudain, l'univers sembla se retourner sur lui-même, comme quand on tourne dans l'eau d'une piscine. Les lumières des maisons s'allumèrent, mais en réalité, bien entendu, elles étaient déjà là. Mes parents s'étaient installés à la résidence Mapleway en juin 1959, un an avant ma naissance. Nous habitions encore au même endroit, mais on n'appelait plus le quartier Résidence Mapleway depuis 1963 ou 64 au plus tard. J'avais devant moi ma maison d'aujourd'hui, dans ma rue actuelle. Je me retournai vers la voiture, prêt à revoir encore une fois LeBay, chauffeur de taxi infernal avec sa cargaison nocturne de défunts décomposés.

Mais ce ne fut qu'Arnie, Arnie trop pâle et trop seul ; Arnie avec une dernière canette de bière calée entre les cuisses.

« Bonne nuit, vieux !

— Bonne nuit, lui répondis-je. Sois prudent sur le chemin du retour. » Je claquai la portière. Mon épouvante avait fait place à un chagrin profond. C'était comme s'il avait été enterré vivant. Je regardai Christine s'éloigner du bord du trottoir ; je n'en détachai les yeux que lorsqu'elle eut tourné au coin de la rue.

Puis je me dirigeai vers la maison. Mon père avait versé sur l'allée un sac de cinq kilos de sel gemme en pensant à mon retour.

41

George LeBay

*Cette affreuse nuit-là, la voiture avait calé
En plein sur les rails de la voie ferrée ;
Je t'ai tirée de là et tu étais sauvée,
Mais en courant tu y es retournée...*

Mark Dinning

Pendant la nuit du 5 au 6 janvier, Rudolph Junkins, de la police de Pennsylvanie, fut tué par quelqu'un ou *quelque chose*... Le journal ne parlait que de ça le lendemain matin. LE POLICIER CHARGÉ DE L'ENQUÊTE SUR WILL DARNELL EST ASSASSINÉ DANS LES ENVIRONS DE BLAIRSVILLE, hurlait le gros titre...

L'article ajoutait qu'on soupçonnait une obscure organisation du crime d'être derrière ce meurtre. Le groupe du Midi, aurait dit Arnie. Ou ces dingues de Colombiens...

Pour moi, je savais qu'il s'agissait d'autre chose.

La voiture de Junkins avait été poussée sur une route de campagne déserte et projetée sur le bas-côté avec une telle violence qu'il n'en restait qu'un tas de ferraille inerte (*Ce salaud de Junkins est encore après moi, il ferait bien de faire gaffe sinon il y passera aussi... Reste de mon côté, Dennis. Tu sais ce qui arrive aux merdeux qui n'en font rien*)... avec Junkins dedans.

Sept morts ; sept morts maintenant, formant un cercle mortel autour d'Arnie Cunningham et de Christine. La police ne pouvait pas ne pas le voir ! Même un aveugle aurait repéré l'enchaînement on ne peut plus explicite des faits !

Bien entendu, la police n'a pas pour habitude de raconter tout ce qu'elle sait aux journaux. Mais tout me disait qu'elle n'avait pas l'intention de faire le lien entre Arnie et ce nouveau meurtre. Il était « blanc ». Il se trouvait à Philadelphie quand

Repperton et ses copains avaient trouvé la mort ; chez son oncle et sa tante, avec ses parents, quand Darnell y était passé ; il avait sûrement un nouvel alibi en béton armé pour la mort de Junkins. Sept morts. Non, il fallait que ça cesse.

Ne serait-ce que parce que tuer finit par devenir une habitude. Si Michael et Regina ne voulaient pas entendre parler des projets californiens de leur fils, ils pourraient être les suivants et y passer à leur tour, ensemble ou séparément. Ou bien supposons qu'Arnie demande à Leigh sa main le jour de la rentrée du trimestre, en pleine salle de classe, et qu'elle refuse... Qui la pauvre Leigh apercevrait-elle, garée le long d'un trottoir, lorsqu'elle rentrerait chez elle le soir même ?

Leigh devait revenir de Californie le lendemain soir. LeBay, mort et pourtant encore vivant, avait eu Arnie, et Arnie voulait maintenant à tout prix avoir Leigh. Je revis l'assurance d'Arnie me déclarant qu'il allait l'épouser. Puis, avec une clarté terrifiante, je vis la nuit de noces. Elle levait le regard dans l'obscurité d'une chambre de motel et voyait un cadavre en décomposition ricanant au-dessus d'elle. Elle criait pendant que Christine, encore parée des petits rubans de crêpe blanc aux poignées de ses portières et avec les mots JEUNES MARIÉS inscrits au savon sur la vitre arrière, attendait fidèlement dehors. Christine savait que Leigh n'en aurait pas pour longtemps, et qu'elle serait là pour la remplacer...

Je fermai les paupières pour chasser ces images. Non, il ne fallait pas que LeBay ait Leigh. Je devais l'empêcher.

Ce soir-là, j'appelai George LeBay.

« Oui, monsieur Guilder, me répondit-il d'une voix fatiguée. Je me souviens parfaitement de vous. Je vous ai parlé le soir de l'enterrement de mon frère. Que puis-je pour vous ? » Son ton indiquait qu'il espérait que je n'allais pas trop lui en demander.

« J'ai un problème, monsieur LeBay. Et je ne sais pas exactement par quel bout le prendre. Cela concerne votre frère.

— Je ne vois pas quel genre de problème vous pouvez avoir avec lui. Rollie est mort.

— Justement. Je ne crois pas qu'il le soit vraiment.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Si c'est une plaisanterie, je vous assure qu'elle est du dernier mauvais goût.

— Je ne plaisante pas. Laissez-moi seulement vous raconter une partie de ce qui s'est passé ici depuis que votre frère est mort.

— Monsieur Guilder, j'ai plusieurs tas de copies à corriger, un livre à finir, et guère le temps de m'amuser à...

— S'il vous plaît, monsieur LeBay. Je vous en prie, aidez-moi, et aidez mon ami Arnie... »

Il y eut un très long silence, puis il soupira et dit : « Eh bien, racontez-moi votre histoire. » Puis il ajouta : « La peste soit de vous ! »

Je lui racontai alors tout. Depuis les premiers ennuis d'Arnie avec Repperton, en passant par l'accident de Squantic Hills, ce qui s'était passé la nuit de Noël, le pare-brise qui se recomposait et le compteur de kilomètres qui marchait en arrière, la radio de la voiture qui ne semblait pouvoir capter que les vieilles chansons, les deux signatures sur mon plâtre dont celle qui ressemblait à celle de son frère, le fait qu'Arnie disait constamment « merdeux », etc. Je lui racontai tout, sauf ce qui s'était passé quelques jours avant tandis qu'Arnie me ramenait en voiture. Ce n'est pas que je voulais le lui cacher, mais je n'en eus pas la force. Je ne l'ai d'ailleurs jamais raconté, sauf maintenant, quatre ans après.

Il y eut un long silence.

« Monsieur LeBay, vous êtes toujours là ?

— Oui, oui. Je ne voudrais pas vous blesser, monsieur Guilder, enfin Dennis, mais vous vous rendez certainement compte que ce que vous suggérez va bien plus loin que les phénomènes psychiques acceptables et entre dans le domaine de...

— De la folie ?

— Ce n'est pas le mot que je voulais employer. D'après ce que vous me dites, vous avez subi un très grave accident sportif ; vous avez été deux mois à l'hôpital et vous avez beaucoup souffert pendant quelque temps. Ne pensez-vous pas que votre imagination...

— Il y a eu sept morts ici, monsieur LeBay. Ce n'est pas de l'imagination. Il y a les signatures sur les plâtres. Ce n'est pas de l'imagination non plus. Je peux vous en envoyer une photocopie. Vous me direz si l'une des deux n'est pas exactement de l'écriture de votre frère.

— Cela peut être un faux, volontaire ou involontaire.

— Si c'est ce que vous croyez, faites-la examiner par un expert en graphologie. Je suis prêt à payer les frais.

— Faites-le, alors !

— Mais moi, je n'ai pas besoin de preuves supplémentaires, monsieur LeBay.

— Que voulez-vous de moi, alors ? Que je partage votre fantasme ? Ne comptez pas sur moi. Mon frère est mort. Sa voiture est une voiture comme les autres. » Il mentait, et je le sentais, même au téléphone.

« Je voudrais que vous m'expliquiez quelque chose que vous m'avez dit le soir où nous avons parlé.

— Quoi donc ?

— Vous avez dit qu'il était obsédé et fou de colère, mais que ce n'était pas un monstre. Du moins, avez-vous précisé, vous ne croyiez pas qu'il en était un. Puis j'ai eu l'impression que vous changiez complètement de sujet... Mais plus j'y pense, plus je me dis qu'en fait, vous n'avez pas changé du tout de sujet. Ce que vous avez dit ensuite, c'est qu'il n'avait jamais fait de mal directement ni à sa femme ni à sa fille.

— Dennis, vraiment, je...

— Ecoutez, si vous alliez ajouter autre chose, dites-le, je vous en prie ! Dites-le-moi maintenant ! Ce n'est pas plus facile pour moi que pour vous. Arnie fait une fixation sur une fille qui s'appelle Leigh Cabot, mais je ne crois pas que ce soit vraiment Arnie ; je crois que c'est votre frère, votre frère mort. Alors maintenant, parlez-moi ; je vous en supplie ! »

Il soupira. « Vous parler... ? Vous parler... ? Remuer ces vieilles histoires... ces vieux soupçons ? Ce serait comme secouer un monstre qui dort, Dennis. Je vous en prie ; je ne sais rien.

— Alors, dites-moi ce que vous soupçonnez. » J'aurais pu lui répondre que le monstre était déjà réveillé, mais il le savait.

« J'espère que votre conscience est nette et claire, Dennis. Car vous me demandez de rouvrir les vieilles plaies et de les faire saigner à nouveau. Je vous le demande donc solennellement : êtes-vous vraiment sûr de ce que vous avancez ?

— J'en suis sûr. Ma cause est juste.

— Vraiment ?

— Dans le cas contraire, je ne vous aurais pas appelé. Allez-vous me parler, oui ou non, monsieur LeBay ?

— Entendu. Mais à personne d'autre. Si vous racontez quoi que ce soit à quelqu'un d'autre, je nierai en bloc. Bien compris ?

— Oui.

— Très bien... Lors de notre conversation, l'été dernier, Dennis, j'ai dit un mensonge à propos de ce qui s'est passé, et un autre au sujet de ce que ma sœur et moi en pensons. Nous nous sommes mentis à nous-mêmes, elle et moi. Sans vous, je crois que nous aurions pu continuer à nous mentir, au sujet de cet accident au bord de la route, jusqu'à la fin de nos jours.

— L'accident de la fille de votre frère ?

— Rita, oui.

— Que s'est-il passé vraiment ?

— Laissez-moi d'abord vous raconter autre chose. Quand nous étions petits, il y avait un enfant un peu plus vieux que nous qui avait flanqué trois ou quatre dérouillées à Rollie. J'ai oublié son nom ; c'était une brute. Il s'en prenait à Rollie à cause de ses vêtements, par exemple. Il lui demandait s'il avait changé de slip depuis un mois ou deux. Rollie ripostait, mais la petite brute se moquait de lui et le repoussait de ses longs bras. Il lui cognait dessus jusqu'à ce qu'il fut fatigué ou bien que le nez de Rollie saignât. Celui-ci se terrait dans un coin, ensuite, fumant une cigarette, avec du sang et de la morve qui séchaient sur son visage. Si mon autre frère ou moi approchions, il nous rouait de coups.

« Une nuit, la maison de la petite brute brûla. Lui, son frère et son père brûlèrent avec. La sœur fut atrocement brûlée. On a dit que c'était le fourneau de la cuisine. C'est possible. Mais les sirènes m'avaient réveillé, et je vis par la fenêtre Rollie qui revenait en traversant la haie de houx, pour regagner la

chambre que je partageais avec lui. Son visage était noir de fumée et il sentait l'essence. Il me vit, les yeux ouverts dans l'obscurité, et me dit : « Si tu caftes, Georgie, je te tue. » Depuis, j'ai toujours voulu me dire, Dennis, qu'il n'avait fait que regarder l'incendie.

— Quel âge avait-il alors ?

— Il allait sur ses treize ans. L'hiver suivant, il y eut une bagarre lors d'une partie de hockey, et un certain Randy Throgmorton ouvrit le crâne de Rollie d'un coup de batte. Rollie s'évanouit, et le docteur dut lui faire une douzaine de points de suture. Une semaine plus tard, Randy Throgmorton passa à travers la glace d'un étang et se noya. Il patinait sur une partie délimitée clairement par des pancartes : GLACE FRAGILE. Apparemment.

— Me dites-vous que votre frère a tué ces gens ? Voulez-vous laisser entendre qu'il a tué sa propre fille ?

— Pas qu'il l'a tuée, Dennis ; non. Je ne pense pas. Elle est bien morte d'étouffement. Ce que je sous-entends, c'est qu'il l'a peut-être laissée mourir.

— Mais vous avez dit qu'il l'a tenue la tête en bas, qu'il lui a tapé dans le dos, qu'il a essayé de la faire vomir...

— C'est ce que Rollie m'a dit à l'enterrement de sa fille.

— Alors... ?

— Eh bien il m'a dit ce jour-là : « Je l'ai prise par les souliers, j'ai tenté de faire sortir cette saloperie de bout de pain, Georgie, mais il était bel et bien coincé. » Or Veronica a dit le même jour à ma sœur : « Rollie l'a prise par les souliers et a tenté de faire sortir ce qui lui coinçait la gorge, mais c'était bel et bien coincé. » Exactement la même histoire, les mêmes mots. Vous savez ce à quoi cela m'a fait penser ?

— Non.

— Cela m'a fait penser au jour où Rollie était rentré la nuit par la fenêtre de notre chambre et m'avait soufflé : « Si tu caftes, Georgie, je te tue. »

— Mais... enfin... je ne vois pas...

— Plus tard, Veronica a écrit à Marcia une lettre où elle laissait entendre que Rollie n'avait pas vraiment fait tout ce qu'il pouvait pour sauver sa fille. Elle ajoutait qu'à la fin, il l'avait

remise dans la voiture. Pour qu'elle ne soit pas au soleil, aurait-il dit ! Mais Veronica pensait que Rollie voulait en fait qu'elle meure *dans* la voiture.

— Voulez-vous dire que votre frère a offert sa fille en guise de sacrifice humain ? »

Il y eut un long silence terrible pendant lequel il réfléchit.

« Pas consciemment, non. Pas plus que je ne laisse entendre qu'il l'a assassinée délibérément. Si vous aviez bien connu mon frère, vous sauriez qu'il était ridicule de le soupçonner de sorcellerie ou de commerce avec le diable. Il ne croyait qu'à ce qu'il voyait, et à sa propre volonté. Mais il se peut qu'il ait eu une sorte... d'intuition... ou qu'il ait été poussé à faire ce qu'il a fait.

— Et sa femme ?

— Je ne sais pas... La police a conclu au suicide, bien qu'elle n'ait laissé aucun billet. Ça se peut. Mais la pauvre s'était fait quelques amis en ville, et je me suis souvent demandé si elle ne leur avait pas laissé entendre, comme dans sa lettre à Marcia, que la mort de Rita ne s'était pas passée exactement comme elle et Rollie l'avaient raconté. De toute façon, il n'y a pas de preuves, ni dans un sens ni dans l'autre. J'essaie de ne pas penser à tout cela... Ça m'empêche de dormir... »

Je réfléchis à ce qu'il venait de dire, et à ce qu'il ne disait pas ; à ce qu'il fallait lire entre les lignes. Et si Roland LeBay s'était rendu compte d'une manière ou d'une autre, et sans vouloir se l'avouer, qu'il investissait sa Plymouth d'une puissance surnaturelle ? Et s'il avait attendu que vienne celui qui devait prendre sa succession ? Et que maintenant...

« Ai-je répondu aux questions que vous vous posiez, Dennis ?

— Oui, je crois.

— Qu'allez-vous faire ?

— Je pense que vous vous en doutez.

— Détruire la voiture ?

— Je vais essayer », répondis-je en contemplant les béquilles appuyées contre le mur. Ces satanées béquilles.

42

La trahison

*Il y avait du sang et du verre partout
Et j'étais le seul témoin.
Sous la pluie battante
J'ai vu un jeune homme étendu au bord de la route.
Il m'a lancé : « Monsieur, aidez-moi, je vous en prie. »*

Bruce Springsteen

Je l'embrassai.

Ses bras entourèrent mon cou. Sa main fraîche pressait doucement ma nuque. Il était parfaitement clair pour moi que cette fois, c'était parti pour de bon entre nous, et tandis qu'elle écartait son visage de moi, paupières à demi closes, je vis qu'elle ne se posait pas non plus de questions sur ce qui était en train de se passer.

« Dennis », murmura-t-elle, et je l'embrassai de nouveau. Nos langues se touchèrent. Son baiser devint plus intense ; je compris enfin toute la passion qu'il y avait dans ses pommettes saillantes. Puis elle recula le visage avec un soupir. « N'allons pas plus loin, dit-elle. Nous risquons d'avoir des ennuis pour conduite indécente en public ! »

Nous étions le 18 janvier, assis dans ma Duster derrière le *Kentucky Fried* de la ville, où nous avions mangé quelques minutes avant. C'était la première fois que je reprenais le volant depuis mon accident, et rien que cela était un événement. Le matin même, le docteur avait enlevé l'énorme plâtre qui entourait ma jambe gauche, pour le remplacer par une armature orthopédique plus souple. Il m'avait conseillé de ne pas trop me servir de ma jambe, mais j'avais deviné à son ton qu'il était confiant.

« Il faut que nous parlions, dit Leigh.

— Non, embrassons-nous encore un peu...

— Parlons maintenant. Le reste, plus tard.

— Il a donc recommencé ? »

Leigh opina.

Au cours des deux semaines écoulées depuis ma conversation téléphonique avec LeBay, qui étaient aussi les deux premières semaines du deuxième trimestre scolaire, Arnie avait tenté un rapprochement avec Leigh, avec une intensité qui nous faisait peur, à elle comme à moi. Sans aller jusqu'à lui raconter mon épouvantable équipée avec Christine, j'avais confié à Leigh les révélations de George LeBay, et je lui avais fait comprendre qu'elle ne devait à aucun prix couper brusquement les ponts avec Arnie.

« Qu'est-ce qu'il voulait, aujourd'hui ?

— Que je sorte avec lui ce soir. Au bowling. » Les jours précédents, il avait été question de cinéma, de dîner, de soirée télé chez lui, de séances de travail scolaire. Christine figurait toujours dans ces propositions comme mode de transport. « Il commence à l'avoir mauvaise, et moi à être à court d'excuses. Si nous devons faire quelque chose, il faut faire vite. »

Je hochai la tête. Il fallait détruire Christine ; Leigh et moi avions d'ailleurs commencé à imaginer des moyens.

Leigh pensa d'abord à des cocktails Molotov. Nous mettrions de l'essence dans des bouteilles vides, nous nous pointerions chez les Cunningham au petit matin, allumerions les mèches et les balancerions à travers les vitres de Christine. (« Les mèches ? Quelles mèches ? » demandai-je. « Des Tampax feront très bien l'affaire », me répondit-elle. Elle promettait, comme terroriste !)

« Et si les vitres sont fermées, les portières aussi ? Il y a de grandes chances que cela soit le cas.

— Tu as des scrupules quant à l'idée de casser les vitres de la voiture d'Arnie que tu veux par ailleurs faire sauter ?

— Non. Mais qui va s'approcher assez de Christine pour casser les vitres avec un marteau ? Toi, Leigh ? »

Elle me regarda en se mordant la lèvre inférieure...

Je proposai ensuite la dynamite.

Leigh y réfléchit, puis hocha la tête négativement.

« Pourquoi pas ? » La dynamite me paraissait apporter la solution finale qui s'imposait.

« Parce qu'Arnie gare sa voiture devant la maison. As-tu envie d'envoyer des éclats dans tout le quartier et de risquer qu'un gosse en reçoive un ? »

Je grimaçai. « Et si nous le faisons la nuit ? »

— Ce n'est pas totalement sans danger non plus. Et tu le sais. Je le vois à ton visage. »

Long silence.

« Et le concasseur qui se trouve derrière le garage ? »

— Même objection que tout à l'heure, lui répondis-je. Qui va la conduire jusque-là ? Toi, moi ou Arnie... ? »

Nous étions en panne d'idées.

C'est peut-être pour cela que notre attention se relâcha. Le moteur de ma Duster tournait doucement pour que le chauffage de la voiture fonctionne, et nous parlions, comme deux gosses qui jouent aux cow-boys et aux Indiens, de la manière dont nous allions venir à bout de Christine... Si bien que nous ne la vîmes pas s'arrêter juste derrière nous.

J'étais en train d'expliquer à Leigh qu'Arnie avait fait des demandes d'admission précisément dans les mêmes facultés qu'elle, quand elle eut un hoquet brusque qui me coupa net la parole. Une expression d'horreur se peignit sur son visage. Je tournai la tête vers le pare-brise qu'elle fixait, yeux écarquillés et bouche bée : Arnie se tenait juste devant ma voiture.

Que s'était-il passé ? Arnie s'était garé juste derrière nous pour aller se chercher un poulet, lui aussi, sans nous voir. Pourquoi nous aurait-il vus, d'ailleurs ? Il faisait presque nuit, et une Duster maculée de boue ressemble à une autre. En ressortant du *Kentucky Fried*, il s'était trouvé nez à nez avec ce tableau : Leigh et moi enlacés, les yeux dans les yeux... Oh, rien qu'une coïncidence ; une coïncidence sinistre et hideuse. Mais je reste persuadé, aujourd'hui encore, que c'est Christine elle-même qui l'amena là.

Il y eut un long silence glacial. Leigh poussa une sorte de gémissement. Le col de la veste d'Arnie était remonté,

encadrant un visage qui passa d'une expression d'incrédulité à une grimace de haine. Il lâcha le poulet qu'il venait d'acheter.

« Dennis, murmura Leigh. Oh ! mon Dieu, Dennis... »

Il se précipita. Je crus d'abord qu'il allait venir me sortir de ma voiture et me casser la gueule. Je me voyais déjà rebondissant sous ses coups, incapable de riposter à cause de ma mauvaise jambe, sous les lampes qui éclairaient l'aire de stationnement et qui venaient de s'allumer. Sa bouche était tordue en une expression hideuse que je ne lui avais jamais vue, mais il est vrai que ce n'était déjà plus le visage d'Arnie ; c'était LeBay que j'avais en face de moi.

Cependant, Arnie passa à côté de nous sans s'arrêter et, me retournant, je vis alors Christine.

J'ouvris ma portière et m'agrippai à la gouttière qui longe le toit pour m'extraire de la voiture. Le froid paralysa instantanément mes doigts.

« Dennis, non ! » cria Leigh.

Je fus sur mes pieds juste au moment où Arnie ouvrait violemment la portière de Christine.

« Arnie ! Ecoute, vieux ! »

Il releva la tête d'un coup sec. Ses yeux me foudroyèrent. Un peu de bave coulait même au coin de sa bouche. La calandre de Christine semblait faire une grimace aussi affreuse.

Il leva les deux poings et m'en menaça. « Espèce de merdeux ! » Sa voix était aiguë et enrouée. « Prends-la ! Tu la mérites ! C'est de la merde, cette fille ! Vous en êtes tous les deux ! Vous êtes faits l'un pour l'autre ! Allez-y ! Mais ça ne durera pas longtemps ! »

Les gens commençaient à se retourner pour voir ce qui se passait.

« Arnie ! Partons, je t'en... »

Mais il monta dans sa voiture et claqua la portière. Le moteur de Christine hurla, en même temps que s'allumaient ses puissants phares, ces aveuglants yeux blancs qui, dans mon rêve, m'épinglaient comme un insecte sur un bout de carton. Et par-dessus, le visage terrible d'Arnie, la face du diable écoeuré par le péché. Ce visage, hanté et haineux, vit dans mes rêves, depuis. Puis il fit place à un crâne, et Leigh poussa un cri

perçant. Elle s'était retournée pour suivre la scène ; elle le vit donc aussi, et put se rendre compte que tout cela n'était pas que dans mon imagination.

Christine bondit en avant, ses pneus arrière projetant un geyser de neige. Mais elle ne bondit pas sur ma voiture. Elle bondit sur moi, et je pense qu'Arnie voulait me moudre littéralement entre sa voiture et la mienne. Ce fut ma patte gauche, dans sa faiblesse, qui me sauva car elle céda sous moi et je retombai dans la Duster, me cognant la hanche droite contre le volant, poussant sur le klaxon.

Une bouffée d'air froid me gifla le visage lorsque l'aile rouge de Christine passa à moins d'un mètre de moi. Elle fonça sur la sortie du parking de l'auberge et fila sur la route en accélérant toujours, l'arrière chassant.

Leigh pleurait. Je m'aidai de mes deux mains pour faire rentrer ma jambe gauche entièrement dans la voiture, claquai la portière et l'enlaçai. A tâtons, elle m'entoura de ses bras puis me serra très fort, paniquée. « Ce... ce n'était pas...

— Chut, Leigh. N'y pense plus.

— Ce n'était pas Arnie qui conduisait ! C'était un mort ! Un mort !

— C'était LeBay », fis-je. Maintenant que c'était arrivé, je ressentais une sorte de calme irréel au lieu des tremblements nerveux que j'aurais normalement eus. « C'était lui, Leigh. Tu viens de rencontrer Roland D. LeBay. »

Elle pleura encore, de peur, de choc et d'horreur, agrippée à moi. Ma jambe gauche me faisait mal, mais j'étais heureux d'avoir Leigh avec moi. Maintenant que ça s'était produit, il me semblait qu'aucune autre conclusion n'eût été possible. La paix de ces deux semaines, la simple joie d'avoir Leigh, tout cela était trompeur.

Elle leva vers moi ses joues mouillées. « Et maintenant, Dennis ? Que faisons-nous ?

— Maintenant, nous frappons le dernier coup.

— Comment ? Que veux-tu dire ?

— Il a besoin d'un alibi. Il faut que nous soyons prêts le jour où il s'éloignera. Chez Darnell. Je vais lui tendre un piège là. Pour en finir.

— Dennis, de quoi parles-tu ?

— Il faut qu'il quitte la ville comme les autres fois, pour avoir un alibi, comprends-tu ? C'est à ce moment-là que nous frapperons.

— Mais comment, Dennis ? Comment allons-nous nous y prendre ? »

J'avais enfin une idée.

43

Préparatifs

*Le tueur est lâché,
Il a le cerveau torturé...*

The Doors

De retour à la maison, je dis bonsoir à ma mère et montai dans ma chambre. Elle me demanda comment allait ma jambe et je lui répondis que ça allait bien. Mais dès que je fus au premier, je me précipitai sur l'armoire à pharmacie et avalai deux cachets d'aspirine. Puis j'allai m'installer dans la chambre de mes parents, où se trouve l'appareil de téléphone de l'étage, et m'assis en soupirant sur le siège à bascule de Maman pour donner le premier de mes coups de téléphone.

Je m'adressai en premier au contremaître de l'équipe dans laquelle Arnie et moi travaillions, l'été précédent. Après un échange de propos divers, je lui expliquai pourquoi j'avais appelé.

Il éclata de rire. « Qu'est-ce que c'est que cette blague, Dennis ? Tu veux t'établir à ton compte ?

— Oh, ce n'est que pour quelques jours. Sais-tu qui pourrait me louer ce genre de chose ?

— Je vais te dire, Dennis. Je ne connais qu'un seul type qui pourrait peut-être avoir ce que tu cherches. Johnny Pomberton. Il est installé à la limite de la ville, dans Ridge Road. Il a plus d'engins roulants que le président des Etats-Unis n'a de pilules pour le foie ! »

Je le remerciai et raccrochai.

J'hésitai une minute ou deux avant de décrocher de nouveau, car je n'avais aucune envie de donner l'appel suivant. Mais il le fallait ; c'était fondamental dans mon plan. Je composai le numéro des Cunningham. Si c'était Arnie qui répondait, je

raccrocherais purement et simplement. Mais la chance voulut que ce fût son père.

« Allôôô ? » La voix de Michael était fatiguée et quelque peu éméchée.

« Michael, c'est Dennis.

— Tiens,... salut ! » Il eut l'air véritablement enchanté de m'entendre.

« Arnie est là ?

— Il est dans sa chambre. Il s'y est précipité tout droit quand il est rentré tout à l'heure. Il avait l'air furibond, mais ce n'est que trop fréquent. Veux-tu que je te l'appelle ?

— Non. En fait, c'est à vous que je voulais parler. J'ai besoin d'un coup de main.

— Mais bien sûr. Je t'écoute. (Je me rendis compte que Michael avait vraiment bu un sacré coup, à la façon dont sa voix chavirait.) C'est toi qui nous as rendu un fameux coup de main en décidant Arnie à se montrer enfin un peu raisonnable quant à ses études.

— Michael, je ne crois pas qu'il ait écouté un seul mot de ce que j'ai pu lui dire.

— En tout cas, il s'est passé *quelque chose*. Il a posé sa candidature à trois facultés rien que ce mois-ci. Regina te tient maintenant pour un faiseur de miracles. Entre nous, elle regrette beaucoup la façon dont elle s'est comportée à ton égard le jour où Arnie nous a annoncé qu'il avait acheté cette voiture. Mais tu connais Regina. Les mots « Je suis désolée » ne peuvent pas lui passer les lèvres. »

Je le savais. Mais que penserait-elle si elle apprenait qu'Arnie, ou ce qui contrôlait Arnie, ne s'intéressait pas plus aux facultés qu'une vache au plan d'épargne logement ? Et qu'Arnie suivait simplement Leigh à la trace, comme un limier ? C'était de la perversion au deuxième degré ; LeBay, Leigh et Christine, dans un ménage à trois d'épouvante.

« Ecoutez, Michael, repris-je. J'aimerais que vous m'appeliez si Arnie décidait de quitter la ville pour une raison quelconque. Surtout dans les deux jours qui viennent, ou à la fin de la semaine. Prévenez-moi à n'importe quelle heure du jour ou de

la nuit. Je dois savoir si Arnie sort de Libertyville. Et je dois le savoir avant qu'il parte. C'est très important.

— Pourquoi ?

— Je préférerais ne pas entrer dans les détails. C'est compliqué, et cela paraîtrait... eh bien, cela paraîtrait démentiel.

— Il s'agit de sa saleté de bagnole, pas vrai ? » dit Michael à voix basse.

Que soupçonnait-il au juste ? Que savait-il ? Il devait, comme tout le monde, en deviner davantage après avoir un peu bu. Aujourd'hui, j'ignore toujours ce qu'il savait exactement. Je crois qu'il en soupçonnait un peu plus que tous les autres, à l'exception peut-être de Will Darnell.

« Oui, fis-je. Il s'agit de ça.

— Je le savais. Je le savais. Que se passe-t-il, Dennis ? Comment s'y prend-il ? Le sais-tu ?

— Michael, je ne peux pas en dire plus. Me préviendrez-vous s'il décide de partir demain ou après-demain ?

— Oui ; d'accord.

— Merci.

— Dennis, penses-tu que je retrouverai jamais mon fils ? »

Il méritait la vérité. Ce pauvre diable méritait qu'on la lui dise.

« Je ne sais pas, dis-je en me mordant sauvagement la lèvre. Je crois que... c'est peut-être allé déjà trop loin.

— Dennis, de quoi s'agit-il ? De drogue ? Une drogue quelconque ?

— Je vous expliquerai dès que je le pourrai. C'est tout ce que je peux promettre. Je suis désolé. J'expliquerai tout dès que cela me sera possible. »

Johnny Pomberton me donna moins de mal. C'était un bonhomme enjoué et bavard qui répondait oui à chaque mot qu'on lui disait. Mes craintes qu'il ne veuille pas faire affaire avec un garçon aussi jeune que moi s'envolèrent immédiatement, et j'eus l'impression qu'il eût topé là avec Satan en personne du moment qu'il allongeait les biftens. J'avais préparé toute une histoire comme couverture, mais je ne crois pas qu'il m'écouta vraiment. Il se contenta de me dire un prix,

très raisonnable tout compte fait. Nous convînmes que je viendrais chez lui le lendemain matin à neuf heures et demie.

« Encore une question, monsieur Pomberton. Auriez-vous quelque chose avec embrayage automatique ? »

Johnny Pomberton éclata de rire. « Sur un de ces joujoux ? Tu plaisantes, ou quoi ? Es-tu incapable de manier un levier de vitesse normal ?

— Non, je sais », lui répondis-je en pensant à ce que ma jambe gauche, qui manœuvrerait la pédale d'embrayage, allait déguster. Rien que la remuer un peu dans la journée avait déclenché de sacrées douleurs. Si seulement Arnie voulait bien attendre quelques jours avant de passer à l'action ! Je savais pourtant que ce serait pour le lendemain, la fin de la semaine au plus tard, et que ma patte gauche devrait souffrir en silence. « Eh bien, bonne nuit, monsieur Pomberton. Et à demain. »

Puis je passai mon dernier coup de fil. Il y avait quatre Sykes dans l'annuaire téléphonique. Je tombai sur Jimmy, celui que je cherchais, au deuxième appel. Je me présentai comme l'ami d'Arnie Cunningham, et la voix de Jimmy Sykes se fit plus sympathique. Jimmy aimait bien Arnie, qui le mettait rarement en boîte et ne lui tapait jamais dessus, comme le faisait Buddy Repperton du temps où il bossait pour Will. Sykes me demanda comment allait Arnie ; mentant, je répondis qu'il était en pleine forme.

« C'est justement à son sujet que j'appelle, dis-je. Tu te rappelles quand on a arrêté Will et qu'on a bouclé son garage, pas ?

— Et comment ! Maintenant, ce pauvre Will n'est plus et je suis chomdu. Maman me dit que je devrais chercher un boulot de concierge, mais...

— Eh bien, Arnie se plaint d'avoir perdu sa trousse à outils quand ils ont fermé le garage, justement. Il l'avait planquée derrière ces vieux pneus qui se trouvaient sur des planches vissées au mur pour pas qu'on la lui fauche. Tu vois de quoi je parle ?

— Oui. Et elle y est encore ?

— Je crois bien.

- Quelle tasse !
- Oui, à eux tous, ces outils valaient bien une centaine de dollars.
- Ouah ! Mais ça m'étonnerait qu'ils y soient encore. Un flic a dû les rafler.
- Arnie pense le contraire. Mais il peut pas aller au garage, après les ennuis qu'il a eus.
- Ah, merde ! Eh bien, écoute : j'irai voir moi-même. Promis. Demain matin. J'ai encore les clés du garage. »
- Je poussai discrètement un soupir de soulagement. C'était cela que je cherchais, et non les outils imaginaires d'Arnie.
- « C'est que j'aimerais aller les chercher moi-même, Jimmy. Pour faire une surprise à Arnie. Je sais exactement où il les a mis. Tu vas peut-être tourner en rond toute la journée avant de mettre la main dessus.
- D'accord. Je n'ai jamais été doué pour retrouver les objets perdus, de toute façon. Will disait toujours que je ne retrouverais pas mon propre cul à deux mains et avec une torche électrique.
- Il te faisait marcher, vieux... Mais qu'est-ce que tu dirais si je passais demain pour t'emprunter les clés. Je ferais un saut pour récupérer la trousse et je te rendrais les clés avant le soir.
- Euh... je sais pas... Will disait qu'il ne fallait jamais prêter les clés...
- C'était vrai, avant. Mais le garage est vide, à présent, à part la trousse d'Arnie et des vieilles saloperies. Il sera bientôt mis en vente avec tout ce qu'il contient, et si je reprends la trousse après, c'aura l'air d'un vol.
- Bon, d'accord. Si tu me ramènes mes clés. » Puis Sykes ajouta une chose absurdement touchante : « Tu vois, c'est le seul souvenir qui me reste de Will.
- C'est promis.
- Si c'est pour Arnie, je pense que c'est bien. »

Juste avant de me coucher, un peu plus tard, je passai mon dernier coup de fil, à une Leigh déjà à moitié endormie.

« C'est pour un des prochains jours. Tu en es ? »

— Oui. Quels sont tes plans, Dennis ? »

Je lui expliquai tout ce que j'avais arrangé, étape par étape, m'attendant à ce qu'elle trouve des failles dans mon idée. Mais elle se contenta de dire, quand j'eus fini de lui donner mes explications : « Et si ça ne marche pas ? »

— Tu tiendras les cordons du poêle ! Faut-il que je te fasse un dessin ?

— Non, pas la peine.

— Je te laisserais en dehors du coup si je pouvais. Mais LeBay va certainement flairer un piège, et l'appât doit être de première.

— Je ne te laisserais pas faire sans moi, de toute façon. C'est mon affaire aussi. Je l'ai aimé. Et on n'oublie jamais complètement, n'est-ce pas, Dennis ?

— Non, répondis-je à Leigh en mettant une main devant mes yeux. Je l'aimais aussi. Et peut-être que ce n'est pas vraiment trop tard pour lui. »

Oui, si j'avais prié, c'est ce que j'aurais demandé : Mon Dieu, permettez-moi de sauver une dernière fois Arnie de ce qui le menace. Rien qu'une fois encore.

La conclusion fut pour le lendemain même, le vendredi 19 janvier.

44 Arnie

*Je roulais dans ma Stingray tard un soir
Quand une XKE me force à me ranger au bord du trottoir.
Le conducteur descend la vitre de sa Jaguar toute neuve
Et me propose une course de vitesse comme épreuve.
« D'accord, mon pote, lui dis-je, mon moulin marche
Comme sur des roulettes,
Faisons la course jusqu'au carrefour de Vine et Sunset.
Et même je te défie, si tu es si fort,
De pousser la course jusqu'au Virage de la Mort. »*

Jan and Dean

La première chose que je fis, ce jour terrible et si long, fut de me rendre chez Jimmy Sykes. Je m'étais dit que j'allais avoir des problèmes avec sa mère, mais il n'en fut rien. Elle était sans doute encore plus attardée mentalement que son fils. Elle m'invita à partager des œufs au bacon, mais je refusai, tant j'avais déjà l'estomac noué, et je patientai sur mes béquilles pendant que Jimmy retournait sa chambre pour trouver les fameuses clés. J'échangeai des propos sans importance avec la mère Sykes, grosse comme une montagne, en commençant à craindre que Jimmy n'eût perdu les clés et que toute l'opération fût par terre avant même d'avoir commencé.

Il revint en secouant la tête. « Pas moyen de mettre la main dessus. J'ai dû les égarer quelque part. Ah, quel malheur !

— As-tu regardé dans tes poches, Jim ? » lui demanda sa mère.

Une expression de stupéfaction se dessina sur la figure de Jimmy. Il enfonça sa main dans la poche de son pantalon de travail et, avec un rictus de honte désolée, en sortit le trousseau. Il comptait trois clés : celle qui ouvrait la porte d'entrée, celle du long terrain se trouvant derrière le garage et où l'on rangeait les

épaves, et celle du bureau de Will. Je les remerciai et filai aussi vite que possible. Il était huit heures un quart ; les cours commençaient à neuf. Leigh m'avait dit qu'Arnie arrivait généralement à neuf heures moins le quart ; j'avais juste le temps.

Le ciel était d'un gris crasseux ; la radio annonçait des chutes de neige pour la fin de l'après-midi. Je traversai la ville et vins me garer sur le parking du lycée, dans les rangées de devant. Je n'avais pas eu besoin de Leigh pour savoir qu'Arnie se rangeait généralement au fond. Il fallait que je puisse l'avoir à l'œil pour jeter l'hameçon, mais je voulais qu'il fût aussi loin que possible de Christine à ce moment-là. Loin de la voiture, l'emprise de LeBay semblait moins forte.

Les élèves arrivaient, garaient leur voiture eux aussi, puis se dirigeaient vers les bâtiments en bavardant et en riant. Je me fis tout petit sur mon siège, préférant qu'on ne me vît pas. Un car vint s'arrêter devant l'entrée du bâtiment principal et dégorgea ses passagers, de jeunes élèves. Mon cœur tapait dans ma poitrine et j'étais effroyablement tendu. Une partie de moi souhaitait désespérément qu'Arnie ne vienne pas, mais j'aperçus bientôt la silhouette trop connue de Christine, rouge et blanche, qui s'engageait sur l'aire de stationnement du lycée à trente à l'heure, un plumet blanc montant du pot d'échappement. Arnie était au volant. Il ne me remarqua pas et alla stationner dans le fond.

J'ouvris ma portière, sortis mes béquilles et, m'appuyant sur elles, parvint à m'extraire de ma voiture. Puis je restai immobile à attendre, me prenant un peu pour Fred MacMurray dans *Assurance sur la mort*. A l'intérieur de l'école retentit le premier coup de sonnette annonçant le début des cours.

Arnie arrivait dans ma direction, ses bouquins sous le bras, tête baissée, se faufilant entre les voitures. Il disparut un instant derrière une camionnette, puis reparut. C'est alors que, relevant la tête, il me vit.

Il écarquilla les paupières et fit automatiquement demi-tour pour repartir vers Christine.

« Tu te sens nu comme un ver quand tu n'es pas derrière ton volant, pas vrai ? » lui lançai-je.

Il se retourna vers moi. Ses lèvres s'étirèrent, comme s'il venait de goûter quelque chose d'amer et d'écœurant.

« Comment va ta connasse, Dennis ? »

J'avancai de deux pas avec mes béquilles ; il me regardait avec un rictus sur le visage.

« Ça te plaisait, quand Repperton te traitait de « Face-de-con » ? Il faut croire que oui... »

Il sembla sourciller, mais son sourire méprisant demeura sur ses lèvres. « Ou bien quand Tommy Deckinger t'appelait le « pet-humain » ? » Je n'avais pas prévu de me mettre en colère contre lui, mais c'était trop tard. J'en tremblais. « Ça te plaisait ? Et te souviens-tu de la fois où Ladd Smythe t'a jeté par terre dans la rue et où je lui ai chipé son chapeau de scout pour le lui enfoncer dans son pantalon ? Mais où as-tu été tout ce temps, Arnie, dis ? Ce LeBay est un intrus de fraîche date. Moi, je suis là depuis le début ! »

Il sourcilla de nouveau. Le rictus s'effaça et il se tourna à demi vers Christine, la cherchant des yeux comme on cherche la personne avec qui on a rendez-vous dans une foule, ou comme un drogué cherche le revendeur.

« T'as besoin d'elle à ce point-là ? Mon vieux, t'es salement accroché !

— Je ne comprends pas de quoi tu parles. Tu m'as volé ma copine. T'as fait ça derrière mon dos. Tu m'as trompé. T'es qu'un merdeux, comme tous les autres. Je pensais que je pouvais te faire confiance ; en fait, t'es pire que Repperton et ses semblables ! Tu me l'as volée, espèce de merdeux ! »

Je fis un pas en avant. La neige était glissante. « On ne vole pas ce qui vous est offert.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Je parle du soir où elle s'est étouffée dans ta voiture. Du soir où Christine a tenté de la tuer. Ce soir-là, tu lui as dit que tu n'avais pas besoin d'elle et qu'elle aille se faire voir.

— C'est pas vrai ! Tu mens ! C'est un mensonge !

— A qui suis-je en train de parler, maintenant ?

— Aucune importance ! Ce n'est qu'un sale mensonge. J'aurais dû m'y attendre, avec cette petite salope ! »

J'avançai de nouveau d'un pas. « Quand tu signes, Arnie, ta signature n'est plus la même qu'avant.

— Tais-toi, Dennis !

— Ton père dit que tu es comme un inconnu chez toi.

— Je te préviens...

— A quoi bon ? Je ne sais que trop ce qui va se passer. Et Leigh aussi. Ce qui est arrivé à Buddy Repperton, à Will Darnell et aux autres. En vérité, t'es plus du tout Arnie. Et je sais que tu es là, LeBay ! Allez, sors, que je te voie ! Je t'ai déjà vu, d'ailleurs. Quand tu m'as ramené chez moi, le 1^{er} janvier, et hier soir, quand tu es allé chercher ce poulet frit. Je sais que tu es là. Alors, cesse de jouer au plus malin et montre-toi ! »

Et c'est ce qu'il fit... Le visage d'Arnie se transforma. Une expression amère tordit sa bouche comme une rose de rancœur. Je vis à quoi ressemblait le grand frère de George LeBay. « ... Et s'il y a une seule chose dont je me souviens à propos de Rollie à cette époque, c'est qu'il était tout le temps en colère... » Il s'approcha de moi ; ses yeux étaient brouillés et vides. Son expression était gravée sur son visage comme une marque au fer rouge. Je repensai à la cicatrice que George LeBay portait sur son avant-bras, du coude jusqu'au poignet. « ... Ne le voilà-t-il pas qui revient, me soulève et me jette au loin... » J'entendais ce gosse de quatorze ans crier : « Tu tâcheras de ne plus te trouver en travers de mon chemin, sale petit morveux. Tu m'entends ? »

C'était bien LeBay que j'avais en face de moi, maintenant, un type qui n'admettait pas de perdre.

« Bats-toi contre lui, Arnie ! Cela fait trop longtemps qu'il mène la barque. Bats-toi ; tue-le ; ne le laisse pas... »

Il donna un coup de pied dans ma béquille droite. Je chancelai, parvins presque à rester debout, puis il donna un autre coup de pied dans la béquille gauche. Je m'affalai sur la neige tassée. Il avança d'un pas et se tint au-dessus de moi, dur et inconnu.

« Tu l'as voulu : tu l'auras !

— C'est sûr ! répondis-je en haletant. Tu te rappelles des fourmis, Arnie ? Tu es encore là ? Ce salaud qui est là n'a jamais eu de fourmis de sa vie. Il n'a même jamais eu d'amis. »

Et soudain, le calme dur se brisa. Le visage... tourbillonna ; je ne vois pas comment le dire autrement. LeBay était toujours là, furieux de devoir réprimer une sorte de mutinerie intérieure ; puis c'était Arnie, les traits tirés, honteux, montrant une souffrance désespérée ; puis LeBay de nouveau, qui allait me redonner un coup de pied pendant que je tentais de rattraper mes béquilles, me sentant comme un idiot ; puis de nouveau Arnie, mon ami Arnie, remontant ses cheveux de la main d'un geste habituel ; Arnie qui disait : « Oh, Dennis... excuse-moi... je suis désolé... absolument désolé... »

— Il est trop tard pour regretter, mon vieux. »

Je saisis une béquille, puis l'autre, et me relevai lentement. Mes mains étaient insensibles à cause du froid. Arnie ne bougea pas pour m'aider ; il se tenait le dos contre la camionnette, les yeux écarquillés, choqué.

« Dennis, je n'y peux rien. Des fois, j'ai même plus l'impression d'être là. Aide-moi, Dennis. Aide-moi.

— LeBay est là ?

— Il est toujours là. Oh mon Dieu, toujours ! Sauf...

— Dans la voiture ?

— Quand... quand Christine roule, il est avec elle. C'est le seul moment où il... où il... »

Arnie se tut. Sa tête pencha de côté. Son menton se mit à rouler contre sa poitrine comme un axe déréglé. Ses cheveux pendouillaient vers le sol. De la bave sortit de sa bouche et tomba sur ses souliers. Il se mit à hurler, un son très aigu, et à taper avec ses mains gantées contre la camionnette derrière lui. « Va-t'en ! Va-t'en ! Va-t'eeeeennnn ! »

Plus rien pendant quelques secondes, rien à part son corps qui se trémoussait comme si un panier de serpents avait été vidé à l'intérieur de ses vêtements, et ce lent et atroce roulement de son menton contre sa poitrine. Je crus un instant qu'il allait l'emporter sur l'autre vieux salaud, mais quand il releva la tête, ce n'était plus Arnie. LeBay était devant moi.

« Ça va se passer comme il a dit. Laisse tomber, petit gars. Il se peut que je ne te passe pas dessus.

— Viens ce soir chez Darnell. Nous jouerons. J'amènerai Leigh ; amène Christine.

— C'est moi qui choisis le moment et le lieu, répondit LeBay avec la bouche d'Arnie, avec ses dents jeunes et encore bonnes. Tu ne sauras pas quand ça se passera et où. Mais tu sauras quand le moment viendra.

— Réfléchis-y, répliquai-je presque sur le ton de la conversation. Viens chez Darnell ce soir ; sinon, Leigh ou moi raconterons tout demain. »

Il éclata d'un rire hideux et méprisant. « Et où cela vous mènera-t-il ? A l'asile !

— Certes, au début, on ne nous prendra pas au sérieux. Je te l'accorde. Mais croire qu'on flanque les gens dans un asile dès qu'ils parlent de fantômes ou de démons, c'était bon de ton temps, LeBay. Aujourd'hui, on a *L'Exorciste*, Amityville et tout ça. Beaucoup de gens croient à cela. »

Il ricanait toujours, mais ses yeux trahirent quelque chose, peut-être la première trace de peur. J'ajoutai : « Et ce dont tu ne sembles pas te rendre compte, c'est du nombre de gens qui savent qu'il y a quelque chose de bizarre dans cette histoire. »

Son rictus disparut enfin. Il devait certainement avoir déjà pensé à ce que je venais de lui dire. Mais peut-être que tuer finit par devenir une habitude, et qu'au bout d'un moment, on n'est plus capable de s'arrêter et de faire le bilan.

Il poussa une sorte de grognement et se détourna pour s'éloigner.

« Songes-y sérieusement, lançai-je dans son dos. Le père d'Arnie sait qu'il se passe quelque chose de tordu. Le mien aussi. Et je suis sûr qu'il y a quelque part des policiers qui sont prêts à entendre n'importe quelle explication sur la mort de leur ami Junkins. Car tout ramène à Christine, Christine, Christine... Un de ces quatre, quelqu'un va la fourrer dans la machine à écraser la tôle qui se trouve derrière chez Darnell ! »

Il se retourna vers moi et me fixa avec dans le regard un mélange de haine et de peur.

« Oui, les gens nous riront au nez, continuai-je ; je n'en doute pas. Mais j'ai en ma possession deux morceaux de plâtre portant chacun une signature d'Arnie. Sauf que l'une des deux n'est pas la sienne. C'est la tienne, LeBay. Je les montrerai aux flics et je les ferai chier jusqu'à ce qu'ils les fassent examiner par un graphologue spécialisé qui ne manquera pas de confirmer. Alors, les gens se mettront à surveiller Arnie. Et à surveiller Christine aussi. Tu me suis ?

— Petit gars, tu me fais aussi peur qu'une mouche. »

Mais ses yeux disaient autre chose. J'avais réussi à l'atteindre.

« C'est inévitable, poursuivis-je. Les gens ne sont rationnels qu'en surface. Ils redoutent toujours de casser du verre sauf si c'est du verre blanc ; ils évitent de passer sous les échelles ; ils croient à la vie après la mort ! Tôt ou tard (et plus tôt que tard, si Leigh et moi débitons tout ce que nous savons), quelqu'un réduira cette bagnole en boîte à sardines. Je suis prêt à parier que ce jour-là, tu y passeras aussi.

— Ça te ferait trop plaisir, hein ?

— Nous serons chez Darnell ce soir. Si t'es vraiment bon, tu peux te débarrasser de nous deux d'un seul coup. Ce ne sera pas la fin de tes ennuis, mais ça te laissera peut-être un peu de répit encore... Un peu de temps pour quitter la ville. Mais je ne crois pas que tu sois assez fort pour ça, l'ami. C'a trop longtemps duré. Du balai ! »

Puis je revins vers ma Duster en maniant mes béquilles plus maladroitement que nécessaire, pour lui faire croire que j'étais plus mal en point qu'en réalité. Je l'avais sérieusement ébranlé en parlant des deux signatures ; il était temps de filer avant de perdre l'avantage. Mais encore une chose, tout de même. Une chose qui achèverait de rendre LeBay fou furieux.

Je tirai ma jambe gauche des deux mains pour la rentrer dans ma voiture, claquai la portière, baissai la vitre et, le regardant dans les yeux avec un large sourire, lui lançai : « Elle est fantastique, au pieu ! Dommage que t'en profiteras jamais ! »

En grognant de rage, il bondit sur la voiture. Mais j'avais déjà remonté la vitre et fermé le verrou de la portière. Je mis le

contact tranquillement tandis qu'il tapait comme un sourd sur la vitre. Son visage était tordu, terrible. Il n'avait plus rien d'Arnie ; rien du tout. Mon vieux copain n'était plus là. Intérieurement écrasé de tristesse, je maintins néanmoins sur mon visage ce sourire salace et insultant. Puis, lentement, je lui montrai un doigt.

« Je t'emmerde, LeBay ! » lui criai-je en le laissant là, tremblant de cette fureur aveugle dont son frère m'avait parlé.

Plus que sur toute autre chose, c'était là-dessus que je comptais pour l'amener le soir même là où je voulais.

45

Pétunia

*Un liquide chaud coulait de mes yeux,
Mais je parvins ce soir-là à la retrouver,
Et à la serrer pour notre dernier baiser.*

J. Frank Wilson and the Cavaliers

Il était dix heures moins le quart quand j'arrivai chez Johnny Pomberton, un grand type baraqué vêtu d'une veste de chasseur à gros carreaux rouges et noirs et de bottines vertes. Un vieux galurin cachait sa calvitie.

« Il va encore neiger, dit-il en regardant le ciel. Je me demandais si t'allais te pointer, mon gars. Mais j'ai quand même sorti ce que je t'ai réservé. Qu'est-ce que tu penses de ça ? »

J'avais sous les yeux un véhicule étrange. Il s'en dégageait une odeur assez forte et pas exactement agréable. Autrefois, il y a très longtemps, c'avait été un engin de la marque GM. C'est en tout cas ce qui était écrit sur l'énorme museau du véhicule. A présent, il y avait un peu de tout dedans. Mais ce qui était sûr, c'est que ce véhicule était énorme. Le sommet de la calandre était à la hauteur de la tête d'un homme de grande taille. La cabine de pilotage, au-dessus, ressemblait à un gros casque carré. Sur la plate-forme qui se trouvait derrière, un réservoir rond et long, monté sur des doubles roues. Cela ressemblait assez à un camion-citerne pour transporter de l'essence, sauf que je n'avais jamais vu de camion-citerne comme celui-là, peint en rose vif ! Le nom PÉTUNIA était écrit sur le côté en lettres gothiques de soixante centimètres de haut.

« Je ne sais pas quoi en penser, lui répondis-je. Qu'est-ce que c'est ? »

Pomberton se colla un clope dans la bouche, l'alluma et dit :
« Une pompeuse de merde.

— Une quoi ?

— Soixante-quinze mille six cents litres de contenance, fit Pomberton. C'est une sacrée déboucheuse, cette Pétunia ! »

Je commençai à comprendre (et il y avait là-dedans un humour ironique et absurde qui n'eût pas déplu à Arnie ; l'ancien Arnie). Lorsque j'avais appelé Pomberton, je lui avais demandé s'il disposait d'un camion puissant et lourd. Ses quatre bennes à ordures étaient déjà louées, et sa niveleuse était en panne depuis Noël. C'était la seule chose qui lui restait : un camion à vider les fosses septiques.

« Elle pèse huit tonnes vide ; pleine, je ne sais pas ; ça peut aller jusqu'à neuf ou dix tonnes. Elle est nettoyée et désinfectée. Elle sent encore un petit peu, hein ?

— On s'y fait...

— Elle a cinq vitesses, avec engrenage différentiel double, ce qui fait en tout et pour tout dix vitesses... si on sait se servir d'un levier de vitesse... »

Il jeta un regard douteux sur mes béquilles et s'alluma une autre cigarette. « Sais-tu t'en servir, au moins ?

— Bien entendu ! Sauf s'il n'y a pas moyen de le bouger. » (Restait à savoir pendant combien de temps...)

« Enfin, c'est pas mes oignons ; à toi de te débrouiller. Je te fais un rabais de dix pour cent si tu paies comptant. Les paiements comptants passent à l'as. »

Je sortis mon portefeuille. « Combien m'avez-vous dit, pour la louer une journée ?

— Quatre-vingt-dix dollars, ça va ? »

J'allongeai la monnaie. J'étais prêt à donner cent vingt.

« Et ta Duster, là, que vas-tu en faire ? »

Je n'y avais même pas pensé. « Puis-je la laisser ici pour un jour ?

— Tu peux la laisser là toute la semaine, du moment que tu la ranges dans le fond et que tu me laisses les clés au cas où j'aurais besoin de la déplacer. »

J'allai ranger ma voiture, puis me hissai dans la cabine de Pétunia. Les clés étaient au tableau de bord ; le schéma des vitesses était imprimé sur le levier. Je lançai le moteur, qui faisait un tonnerre de tous les diables.

« Elle n'est pas spécialement discrète ! me cria Pomberton.

- Ça ne fait rien ! lui hurlai-je à mon tour.
- Tu sais, je doute que tu aies le permis poids lourds, mon garçon !
- Vous direz que vous vous êtes fié à ma bonne mine !
- D'accord ! lança-t-il en riant. Et je suppose que ce n'est pas non plus mes oignons ce que tu comptes faire avec ce camion, pas vrai ?
- Ce pour quoi il est fait : me débarrasser d'une certaine quantité de merde ! »

J'eus assez peur pendant les premières minutes de conduite. Même vide, ce joujou dévalait comme une avalanche. J'étais incroyablement haut par rapport aux autres voitures, dont je voyais le toit en dessous de moi. Et en traversant Libertyville, je me sentis aussi discret qu'un bébé baleine dans un bocal de poissons rouges. La couleur rose vif de Pétunia n'aidait pas non plus à la discrétion, et j'eus droit à quelques coups d'œil amusés.

Ma jambe gauche me faisait déjà un peu mal, mais les manœuvres pour m'habituer aux vitesses et faire attention à la circulation difficile du centre-ville détournèrent mon attention. En revanche, une douleur plus surprenante apparut dans mes épaules et ma poitrine, due au simple effort de tourner le volant qui, n'ayant pas de direction assistée, était extrêmement dur à manier.

Je me garai en plein centre, fis faire deux paires de doubles des clés que m'avait données Jimmy Sykes, puis entrai dans un café où il y avait un téléphone. Le ciel se couvrait ; Pomberton avait eu raison : il allait reneiger.

Je commandai quelque chose, puis fis de la monnaie pour la cabine téléphonique. Leigh répondit dès la première sonnerie.

« Dennis ? Où es-tu ?

— Dans un café. Es-tu seule ?

— Oui. Papa est à son travail et Maman est partie faire les courses. J'ai failli tout lui raconter, Dennis... J'ai pensé qu'elle allait se garer devant le supermarché et que... Je ne sais pas ; j'ai eu peur, même si Arnie n'a pas encore quitté la ville. Tu comprends, Dennis ? Je vais devenir folle, si ça continue comme ça. Quand passons-nous à l'action ?

— Tout de suite. Rejoins-moi en laissant un billet à ta mère. Dis-lui que tu dois t'absenter pour un petit moment. Ne mets rien de plus. Autre chose : as-tu un analgésique chez toi ? Quelque chose pour tuer la douleur ?

— Oui, je vais prendre un produit que mon père utilisait quand il s'était fait mal au dos. C'est pour ta jambe, Dennis ?

— Oui, j'ai un peu mal.

— Bon. J'arrive tout de suite. »

« Mon Dieu ! s'exclama Leigh en contemplant la magnificence rose de Pétunia, qui réduisait à l'état de naine la Chevrolet et la Volkswagen stationnées de chaque côté d'elle. Mais qu'est-ce que c'est que ça ?

— Une pompeuse de merde », répondis-je le plus sérieusement du monde.

Elle me regarda, interloquée, puis éclata de rire.

« Je sais que c'a l'air assez ridicule, je sais, mais...

— C'est le moins qu'on puisse dire ! répondit Leigh entre deux éclats de rire. Mais si on n'y arrive pas avec ça... Et après tout, c'est bien l'engin que Christine mérite, tu ne crois pas ?

— En effet. J'ai pensé ça, moi aussi.

— Eh bien, grimpons. J'ai froid. »

Elle monta dans la cabine la première. « Pouah ! » fit-elle en sentant l'odeur.

Je souris. « On s'y fait ; tu verras. »

J'avais déjà moins mal à la jambe gauche ; les deux cachets que j'avais pris au café dès l'arrivée de Leigh commençaient à faire effet.

« Dennis, ta jambe peut-elle tenir le coup ?

— Il faudra bien », lui répondis-je en claquant lourdement ma portière.

46 Christine

*J'ai dit
à mon ami (je parle
tout le temps), John,*

*lui ai-je dit (ce
n'était pas son vrai nom), l'obscurité
nous entoure, que*

*faire contre
ça, ou alors, pourquoi pas,
par exemple, acheter une grosse bagnole,*

*conduis, dit-il, nom de
Dieu, fais attention
où tu vas.*

Robert Creeley

Il était onze heures et demie environ lorsque nous nous mîmes en route. Les premiers flocons de neige commençaient à tomber. Je cheminai d'abord jusque chez les Sykes, où visiblement il n'y avait personne. La mère devait être à son travail, et le fils était peut-être parti pointer au bureau de chômage. Leigh trouva une vieille enveloppe dans son sac, mit le trousseau de clés de Jimmy dedans, et glissa le tout dans leur boîte à lettres. « Et maintenant ? demanda Leigh.

— Encore un coup de fil à donner. »

Nous trouvâmes en route une cabine téléphonique ; je descendis et allai composer le numéro de Horlicks. Arnie m'avait dit un jour que son père restait le plus souvent à son bureau entre ses cours, y mangeant même son déjeuner qu'il

emportait dans un sac. Michael répondit presque immédiatement.

« Dennis ! J'ai tenté de te trouver chez toi. Ta mère m'a dit...

— Où va-t-il ?

— Comment sais-tu qu'il part ? Tu dois me dire...

— Je n'ai pas le temps de répondre à la moindre question, Michael. Où va-t-il ?

— Il va avec sa mère cet après-midi à l'université de Penn State. Tout de suite après les cours. Arnie a appelé Regina ce matin pour lui demander si elle voulait bien l'accompagner... Il lui a raconté qu'il avait eu l'impression de retrouver soudain ses esprits, de s'être rendu compte que s'il ne s'occupait pas sérieusement de son entrée en faculté, il risquait d'en pâtir, et que Penn State lui paraissait le choix le meilleur. Il lui a donc demandé de l'accompagner, et de parler au directeur de la section Arts et Sciences, et à quelques professeurs d'histoire et de philosophie. »

Il faisait si froid dans la cabine téléphonique que mes mains étaient engourdis. Leigh me regardait parler, perchée tout en haut du camion. Elle avait l'air anxieuse... Comme tu arranges tout cela très bien, Arnie, me dis-je. Tu es encore très fort, dans ce jeu d'échecs... Il manipulait sa mère comme un pantin au bout d'un fil. J'eus un instant pitié d'elle, mais après tout, combien de fois Regina n'avait-elle pas elle-même manipulé autrui comme dans un théâtre de Guignol ? Maintenant qu'elle avait perdu la moitié de son bon sens, LeBay l'appâtait avec l'unique promesse qui pouvait la faire accourir : l'idée que les choses puissent redevenir comme avant.

« Quand partent-ils ? demandai-je à Michael.

— Regina va le chercher au lycée à la fin des cours du matin. Il a obtenu un billet d'absence. »

Cela signifiait qu'ils quitteraient Libertyville dans moins d'une heure et demie. Puis je lui posai une dernière question, bien que j'en connusse déjà la réponse : « Ils ne prennent pas Christine, n'est-ce pas ?

— Non, ils prennent notre voiture. Regina délire de joie, Dennis. Littéralement. Cette idée d'aller avec elle à Penn State...

très inspiré ! Rien n'aurait pu empêcher Regina de donner à fond dedans. Dennis, dis-moi, que se passe-t-il ? *Je t'en prie...*

— Demain, Michael. C'est promis. Juré. Mais d'ici là, je voudrais que vous fassiez encore quelque chose pour moi. C'est sans doute une question de vie ou de mort pour ma famille et pour celle de Leigh Cabot. Vous...

— Oh nom de Dieu ! s'écria Michael du ton de l'homme qui comprend enfin tout. Arnie est parti de Libertyville chaque fois que... sauf la fois où c'est Welch qui a été tué... et cette nuit-là, Regina jure qu'il dormait dans son lit, ce que je ne mets pas en doute... Dennis, qui conduit cette voiture ? *Qui se sert de Christine pour tuer pendant qu'Arnie n'est pas là ?* »

Je faillis le lui dire. Mais la réponse aurait entraîné d'autres questions, par dizaines. Sans même être sûr qu'il me croirait...

« Michael, écoutez : je vous demande d'appeler mon père et celui de Leigh. Il le faut ! Que tout le monde se réunisse chez elle... Je crois que vous devriez vous joindre à eux, d'ailleurs. Restez tous ensemble tant que Leigh et moi ne sommes pas de retour ou tant que nous ne vous appelons pas. Mais qu'ils comprennent bien ceci : il ne faut pas qu'ils sortent après... (rapide calcul dans ma tête : si Arnie et Regina quittaient Libertyville à quatorze heures, combien de temps devait s'écouler pour que son alibi soit en plomb ?)... après quatre heures de l'après-midi. Après quatre heures, aucun de vous ne doit être dans une rue. N'importe quelle rue, sous n'importe quel prétexte !

— Mais Dennis, je ne peux tout de même pas...

— Si, Michael ; il le faut ! Vous convaincrez sans peine mon père, puis à vous deux, vous devriez arriver à convaincre M. et Mme Cabot. Et tenez-vous vous-même à l'écart de Christine, Michael.

— Mais ils partent directement du lycée, Dennis, et Arnie a dit qu'il ne craignait pas de laisser sa voiture au parking du lycée.

— Ta ta ta !... Si jamais vous aperceviez la voiture par la fenêtre, devant chez vous par exemple, surtout ne sortez pas ! C'est bien compris ?

— Oui, mais...

— Appelez d'abord mon père. Promis ?

— D'accord, promis... Mais, Dennis...

— Merci, Michael. » Et je raccrochai.

J'avais beau avoir mains et pieds gelés, mon front ruisselait de sueur.

« Qu'a-t-il dit ? me demanda Leigh lorsque je fus de retour dans le camion. A-t-il promis ?

— Oui, il a promis. Je suis sûr que mon père veillera à ce qu'ils se réunissent tous et ne bougent plus. Si Christine part aux troussees de quelqu'un ce soir, ce ne pourra être que de nous.

— Très bien. »

Je mis Pétunia en marche et nous repartîmes. Le décor était planté, aussi bien que possible, en tout cas ; restait à attendre le début de l'action.

Nous traversâmes les quartiers nous séparant du garage Darnell sous une chute de neige légère mais continue, et arrivâmes à destination quelques minutes après treize heures. Le garage respirait l'abandon, et Pétunia vint s'arrêter juste devant la porte d'entrée. Les pancartes n'avaient pas changé depuis cette lointaine soirée d'août où, pour la première fois, Arnie y avait amené Christine : **FAITES DES ÉCONOMIES ! APORTEZ VOTRE SAVOIR ; NOUS VOUS FOURNISSONS LES OUTILS !... Location à la semaine, au mois ou à l'année... KLAXONNEZ POUR QU'ON VOUS OUVRE...** Mais la seule pancarte qui possédait encore un sens était celle qu'on pouvait lire à travers la fenêtre du bureau plongé dans l'obscurité : **FERMÉ JUSQU'À NOUVEL ORDRE.**

« Sinistre, comme endroit, fit Leigh à voix basse.

— Tu l'as dit ! Tiens, prends ce double des clés du garage. Une d'elles doit ouvrir cette porte. »

Pendant qu'elle descendait, je surveillai attentivement les environs grâce aux deux rétroviseurs du véhicule, l'intérieur et l'extérieur, mais nous n'éveillions apparemment aucune attention particulière dans le quartier. Je suppose que les gens ont un certain mal à imaginer qu'un engin aussi énorme et aussi voyant puisse être en train de se livrer à une activité clandestine ou illégale.

Leigh avait trouvé la bonne clé, mais elle avait beau tirer de toutes ses forces, la porte ne s'ouvrait pas. Elle revint près de moi. « La clé tourne bien, mais la porte ne bouge pas. Elle doit être coincée par le gel ou quelque chose comme ça. »

Formidable, me dis-je. Merveilleux ! Ah, ça n'allait pas être du gâteau !

Je descendis et essayai à mon tour. La porte céda de quelques millimètres, mais Leigh avait raison : le bas était gelé et scellé contre le sol.

« Tiens-toi à moi et aide-moi », lui dis-je.

Leigh mit ses deux mains au-dessus de ma main droite. « Je compte jusqu'à trois. A trois, on tire un bon coup. D'accord ? »

A trois, la porte se libéra si facilement que nous fûmes pris par surprise et que, déséquilibré, je m'affalai par terre. Evidemment, ce fut ma jambe gauche qui dégusta, et une douleur monta de ma cuisse pour atteindre mes tempes et redescendre. Je serrai les dents pour ne pas crier.

Leigh m'aida à me relever, et j'eus le plus grand mal à remonter tout seul dans la cabine de Pétunia. J'étais déjà trempé de sueur. Jusqu'à ce jour de janvier 1979, j'ignorais à quel point la douleur peut faire, littéralement, suer.

Je tentai d'appuyer sur la pédale d'embrayage avec mon pied gauche, mais l'élancement fut si fort que je rejetai la tête en arrière tout en serrant furieusement les dents pour ne pas hurler.

« Dennis, je vais trouver une cabine téléphonique et appeler un médecin. Tu as dû te la recasser en tombant.

— Sais pas... En tout cas, pas question que t'appelles. Ce sont tes parents ou les miens qui y passeront si nous n'en finissons pas maintenant avec Christine. Tu sais très bien que rien n'arrête LeBay, ni sa vengeance. On ne peut plus reculer.

— Mais tu ne peux pas conduire cet engin !

— Retourne dans le garage et essaie de me trouver un balai, ou un long bout de bois.

— A quoi bon ?

— Cherche toujours, et on verra bien. »

Leigh disparut dans l'obscurité du garage. Si je m'étais recassé la jambe, il y avait un gros risque que je porte jusqu'à la

fin de mes jours un talon artificiel à la jambe gauche. Mais la fin de mes jours, d'un autre côté, n'était peut-être pas loin si nous n'en finissions pas maintenant. Charmantes perspectives...

Leigh revint avec un balai dont le manche était vissé. « Ça ira ? »

— Pour entrer dans le garage, oui. Une fois dedans, nous verrons si nous ne trouvons rien de mieux. »

J'enfonçai la pédale de débrayage avec le manche du balai et mis en première. Je n'avais pas fait un mètre que le bout du manche glissait sur la pédale, et Pétunia pénétra dans le garage en hoquetant violemment. J'écrasai le frein du pied droit ; le camion cala. Mais, pour l'essentiel, nous étions entrés.

« Leigh, il me faut quelque chose de plus large en bas. »

Elle descendit et partit en quête de l'objet souhaité. En l'attendant, je contemplai l'ancien quartier général de Darnell. Il ne restait que quatre ou cinq vieilles voitures, tellement abîmées que personne n'avait pris la peine de les réclamer. Tous les autres boxes, avec leur numéro peint devant à la peinture blanche, étaient vides. Je jetai un rapide coup d'œil au box 20, vide lui aussi.

Les étagères autrefois couvertes de pneus étaient également vides, mis à part quelques vieux débris usés jusqu'à la corde.

Leigh était entrée dans le bureau de Will. A travers la cloison de verre, je la voyais aller et venir. Elle appuya sur des boutons et les lampes suspendues au plafond du garage s'allumèrent, aussi froides que la neige du dehors. L'électricité n'était donc pas coupée. Il faudrait éteindre la lumière, mais nous pourrions allumer le chauffage pour avoir moins froid. C'était déjà ça.

Elle ouvrit une porte au fond du bureau et disparut quelques instants. Je jetai un coup d'œil à ma montre : treize heures trente.

Lorsqu'elle revint, elle tenait un balai O-Cedar pourvu d'une large éponge jaune en bas.

« Parfait ! m'exclamai-je. Maintenant, ça va être du sérieux. Où as-tu trouvé ça ? »

— Dans le cabinet de toilette qui est derrière, répondit-elle en fronçant les narines.

— Ça pue ?

— Oui, c'est sale, ça pue le cigare, et dans un coin il y a une pile de bouquins pornos. »

Voilà donc ce que Darnell laisse derrière lui, pensai-je... S'il n'avait tenu qu'à moi, j'aurais fait raser cet endroit et recouvrir le tout de goudron. Pour moi, ce garage était une tombe ; LeBay et Christine y avaient tué l'esprit de mon meilleur ami et s'étaient emparé de sa vie.

Je vis tout de suite qu'il m'était beaucoup plus facile de manœuvrer le camion avec ce nouveau balai ; en première, du moins. Je lui fis faire un demi-cercle et plaçai l'arrière de Pétunia contre un des côtés du garage, juste derrière le bureau de Darnell, de façon à ce que l'avant du camion fût pointé directement sur la porte d'entrée. Puis j'arrêtai le moteur et dit à Leigh d'aller éteindre les lampes. Elle en profita pour allumer le chauffage.

Une fois les lampes éteintes, le garage fut de nouveau plongé dans l'ombre. La lumière qui entrait par la porte restée ouverte était faible, atténuée par la neige ; elle atteignait à peu près le milieu du garage où elle éclairait le ciment fendu et taché d'huile. Je m'enfonçai sur mon siège et passai mes mains sur le dessus de mes cuisses. Mon Jean était tout tendu sur la gauche. La vache ! Elle gonflait déjà... Et elle me faisait mal ; sacrement mal. Leigh me dit que j'avais une mine affreuse ; je me contentai de fermer les paupières et de reposer la tête en arrière.

Alors, le temps sembla ralentir. Deux heures moins le quart... Deux heures... Dehors, les chutes de neige étaient un peu plus épaisses, mais guère. Au bout d'un moment, Leigh me dit : « Dennis, tu ne crois pas qu'il est temps que tu m'expliques exactement comment tu comptes t'y prendre ? »

J'acquiesçai. « Une fois que la nuit sera venue, tu vas t'installer à côté du bouton qui commande la fermeture de la porte d'entrée. (Je lui montrai du doigt où se trouvait ce bouton, à droite de la porte.) Tu te plaqueras contre le mur. De dehors, on ne peut pas te voir. Lorsque Christine entrera (si elle vient, bien sûr), tu appuieras immédiatement sur ce bouton, puis tu te glisseras dehors avant que la porte ne se referme. La porte est en bois, mais le côté intérieur est renforcé par des bandes de

métal. Une fois la porte refermée, Christine ne pourra plus ressortir. Et clac ! Le piège sera refermé sur elle.

— Et sur toi ! Comme a dit un grand poète, ton idée ne vaut pas tripette !

— C'est la seule manière d'y arriver, Leigh. Si tu te trouves à l'intérieur du garage lorsque la porte d'entrée se refermera, Christine te passera dessus. Inutile de rêver à la possibilité de déclencher la fermeture de la porte depuis le bureau de Darnell (de toute façon, il n'y a pas de bouton pour ça) ; tu as vu ce que Christine a fait des murs de sa maison... »

Le visage de Leigh exprimait une certaine obstination. « Eh bien alors, gare le camion à côté de la porte d'entrée, de façon à ce que je puisse pousser le bouton en me penchant par la portière. J'appuierai dessus dès qu'elle entrera.

— Non. Si je me mets là, le camion sera en partie visible de l'extérieur. Et si elle le voit, Christine ne rentrera pas.

— Ça ne me plaît pas ! Je ne veux pas te laisser seul ici. Tu t'es servi de moi ! »

Je mis mon bras autour de ses épaules. « Ne t'en fais pas. Tu cours autant de danger que moi. Davantage, même ! Car tu seras juste à côté d'elle lorsqu'elle entrera. Moi, je serai ici, tout en haut de ma cabine, et je n'aurai plus qu'à réduire la salope à l'état de pièces de rechange.

— J'espère seulement que c'est comme cela que ça se passera », dit-elle en se détendant un peu et en posant sa tête sur ma poitrine. Je lui caressai les cheveux.

Et nous continuâmes d'attendre.

En imagination, je voyais Arnie sortir du lycée, ses bouquins sous le bras. Regina l'attendait dans sa voiture, radieuse de joie. Arnie affichait un sourire distant et se laissait embrasser. Arnie, tu as fait le bon choix... Tu n'imagines pas à quel point nous sommes soulagés, ton père et moi. Oui, Maman. Tu veux conduire, mon chéri ? Non, conduis, toi, Maman. C'est bien.

Ils partaient ensemble sous la neige légère ; Regina au volant, Arnie assis à côté d'elle, les mains jointes avec raideur sur ses genoux, le visage blême, sans sourire et sans acné.

Stationnée devant le lycée de Libertyville, Christine attendait. Attendait que la neige s'épaississe. Attendait la nuit.

Vers trois heures et demie, Leigh dut retourner aux toilettes du bureau de Darnell pour un besoin. Pendant son absence, j'avalai deux autres cachets contre la douleur, sans rien boire. Ma jambe me faisait mal continûment.

Quelques minutes plus tard, je perdis le sens exact de l'heure. Je pense que le puissant médicament me plongea dans une espèce d'ivresse. Tout sembla devenir onirique : les ombres qui s'épaississaient ; la lumière extérieure qui se transformait peu à peu en un gris de cendre ; le ronronnement presque imperceptible du chauffage.

Je crois que nous fîmes l'amour... Pas de la manière habituelle ; c'eût été impossible avec ma jambe. Mais je crois bien me souvenir que la respiration de Leigh devenait de plus en plus haletante contre mon oreille, qu'elle me répétait de faire attention ; elle avait déjà perdu Arnie et ne voulait pas me perdre aussi. Il me semble me souvenir d'une explosion de plaisir qui effaça totalement, bien mieux que tous les cachets du monde, la douleur que je supportais, mais de manière bien trop brève, après quoi je m'assoupis.

Plus tard, Leigh me secoua pour que je me réveille, et répéta mon nom à mon oreille.

« Hein ? Quoi ? » fis-je en me réveillant. Je me sentais tout perdu et j'avais l'impression que ma jambe gauche était en verre, sur le point d'éclater. J'avais aussi mal aux tempes et l'impression que mes globes oculaires étaient trop gros pour mes paupières. Je regardai Leigh en clignant les yeux comme une chouette abasourdie.

« Il fait nuit, me souffla-t-elle. Je crois que j'ai entendu quelque chose. »

Je clignai encore les yeux et regardai ma montre. Il était six heures moins le quart. Si tout s'était passé comme prévu, mes parents et ma sœur devaient à présent se trouver, ainsi que Michael, chez les parents de Leigh. Je regardai le rectangle d'obscurité, raturé de blanc par la neige, où était la porte du garage ; le vent hurlait.

« Ce n'est que le vent, lui dis-je. On dirait qu'il parle.

— Peut-être, mais... »

Je ne voulais pas qu'elle quitte la sécurité de la haute cabine de Pétunia. Mais si elle ne descendait pas maintenant, elle ne descendrait peut-être jamais.

« Entendu. Mais rappelle-toi... Colle-toi bien sur le côté de la porte. Si elle vient, il se peut qu'elle reste un moment dehors. Comme un animal qui hume l'air, en quelque sorte. Surtout, n'aie pas peur. Ne bouge pas. Ne te trahis pas. Reste impassible et attends bien qu'elle soit dedans. Alors là, appuie sur le bouton et file. Compris ?

— Oui, murmura-t-elle. Je ne te reverrai que quand tout sera fini...

— Je crois, en effet.

— Te souviens-tu de *La Morte d'Arthur* ? me demanda-t-elle alors tout en cherchant quelque chose dans son sac.

— Oui, un peu... » *La Morte d'Arthur* de Malory était un des textes du Moyen Age que nous avions étudiés en classe. La raison pour laquelle Leigh me parlait de ça m'échappait complètement.

Elle trouva enfin ce qu'elle cherchait : un foulard rose très fin, comme les filles en portent parfois sur les cheveux, qu'elle me noua autour du bras gauche.

« Mais qu'est-ce que tu fabriques ? dis-je en souriant.

— Sois mon chevalier, me répondit-elle en souriant aussi, mais avec un regard absolument sérieux. Sois mon chevalier, Dennis. »

Je pris le balai qu'elle avait trouvé dans les toilettes de Will et la saluai avec. « D'accord. Appelle-moi messire O-Cedar !

— Ris si tu veux. Mais ne fais pas de blague. Entendu ? Tue-la pour de bon. Tue-la. » Puis elle me serra contre elle et descendit. J'eus le temps de lui lancer encore : « Rappelle-toi bien, au sujet du bouton, hein ? Un bon coup. Faudrait pas que la porte se ferme à moitié. Il ne faut pas qu'elle ressorte d'ici. Vu ?

— Vu ! »

Si je ferme aujourd'hui les yeux, je la revois telle qu'elle était à ce moment-là, juste avant que tout se mette à aller terriblement de travers : grande et belle, ses longs cheveux blonds de la couleur du miel frais, ses hanches, ses longues

jambes, et ses étranges pommettes ; sa grâce de danseuse. Et je pourrais rêver encore longtemps à ce tableau, car évidemment, pendant que nous tendions notre piège à Christine, ce vieux monstre infiniment futé nous tendait le sien. Avons-nous vraiment cru que nous pouvions la rouler si facilement ? Oui, je crois que c'est ce que nous avons cru...

Mes rêves repassent avec une lenteur effroyable. Je revois le doux balancement de ses hanches tandis qu'elle avance ; j'entends les talons de ses bottes claquer sur le ciment ; je distingue même le petit bruit de frottement que fait son anorak. Elle marche lentement et sa tête est relevée ; c'est elle qui est l'animal, maintenant, mais pas une prédatrice ; elle marche avec la grâce prudente du zèbre approchant du trou d'eau à la tombée de la nuit. C'est la démarche de l'animal qui flaire le danger. Je voudrais crier à travers le pare-brise de Pétunia. *Reviens, Leigh ! Reviens vite, tu avais raison, tu as entendu quelque chose, elle est dehors, sous la neige, tous feux éteints, tapie ; Leigh, reviens !*

Leigh s'immobilisa soudain, ses poings se fermèrent ; deux cercles de lumière crue éclatèrent dans l'obscurité neigeuse du dehors. Deux yeux blancs qui s'ouvraient.

Leigh s'immobilisa, affreusement exposée. Elle était à une quinzaine de mètres de la porte, légèrement vers la droite. J'étais aussi stupéfait qu'elle, et nous perdîmes tous deux de précieuses secondes.

Puis les deux phares se mirent en route et je vis la forme basse de Christine se dessiner derrière. J'entendais le hurlement furieux de son moteur augmenter tandis qu'elle traversait la chaussée, bondissant du poste d'observation où elle attendait peut-être depuis bien plus longtemps que nous ne le croyions. La neige glissait sur le toit ; elle parvint sur la rampe qui séparait la rue de l'entrée du garage, en accélérant.

« Leigh ! » hurlai-je en tâtonnant pour trouver les clés de contact.

Leigh bondit sur la droite et courut jusqu'au bouton, qu'elle écrasa à l'instant même où Christine s'engouffrait sauvagement dans le garage. J'entendis le bruit de la porte qui se refermait.

Christine tourna vers la droite, tentant d'atteindre Leigh. Elle ne réussit qu'à heurter le mur avec son pare-chocs avant droit, en arrachant un bout dans un crissement métallique qui n'était pas sans faire penser à un rire d'ivrogne. Des étincelles fusèrent et Christine dérapa en un long virage sur elle-même. Elle ne manquerait plus Leigh le prochain coup, Leigh qui était coincée dans le recoin à droite de la porte sans possibilité de s'y cacher. Elle pouvait encore réussir à sortir du garage avant que la porte ne se referme, mais d'un autre côté j'avais terriblement peur que cette porte ne se referme pas assez vite et n'empêche pas Christine de ressortir. Si Christine sortait juste au moment où la porte retombait, elle aurait sans doute le toit arraché, mais n'en serait pas pour autant arrêtée. Je le savais.

Le moteur de Pétunia démarra et j'allumai les phares, qui vinrent éclabousser la porte du garage qui se refermait, Leigh dos au mur, yeux écarquillés. Son anorak avait sous mes phares une teinte bleuâtre étrange et presque électrique, et je pensai malgré moi que son sang paraîtrait violet. Elle regardait Pétunia puis Christine tour à tour.

Christine fonçait maintenant de nouveau sur elle en faisant hurler ses pneus à tel point qu'ils laissaient sur le ciment des traces noires d'où montait de la fumée. J'eus le temps de remarquer que Christine n'était pas vide, cette fois. Elle était au contraire emplie de gens.

Juste avant que Christine n'arrive sur elle, Leigh fit un bond assez disgracieux évoquant un diable sortant d'une boîte. Un instant, je me demandai si elle n'allait pas sauter carrément au-dessus de la Plymouth, comme si elle avait porté des bottes de sept lieues.

En réalité, Leigh s'accrocha aux équerres métalliques rouillées sur lesquelles reposait une étagère, à deux mètres quatre-vingts environ du sol et à un bon mètre au-dessus de sa tête. L'étagère courait d'ailleurs le long des quatre murs du garage. Autrefois, elle était entièrement recouverte de vieux pneus, mais à présent, elle était quasiment vide. Accrochée aux équerres, Leigh envoya ses jambes en l'air, plus haut que le niveau de ses épaules, et Christine vint heurter le mur juste en dessous d'elle. Si elle avait soulevé ses jambes un instant plus

tard, elles eussent été coupées net au genou. Un morceau de chrome tomba de la voiture, tandis que deux pneus qui restaient encore sur l'étagère en tombaient et rebondissaient absurdement par terre comme des beignets géants.

Mais que fabriquais-je pendant tout ce temps, demanderez-vous ? Je vous répondrai qu'il n'y eut pas « tout ce temps ». Alors que j'étais en train de pousser sur le balai O-Cedar pour débrayer et passer en première, la porte du garage finissait seulement de se fermer. Tout ce qui venait de se passer n'avait été l'affaire que de quelques secondes.

Cependant, Leigh s'était cogné violemment la tête contre le mur en projetant ses jambes en l'air. Pendant que Christine reculait, elle laissa retomber ses jambes et, tout en restant accrochée aux équerres, resta à pendre ainsi, tête baissée, étourdie. Je relâchai la pédale d'embrayage tout en me disant : Molo, mon pote ; si tu lâches cette pédale trop vite et que le camion cale, Leigh est foutue. Mais Pétunia se mit à avancer. Pendant ce temps, Christine arrivait de nouveau sur Leigh ; le capot était pratiquement plié en deux à cause du premier choc contre le mur, choc si violent qu'on voyait le métal nu aux endroits où il était le plus plié et où la peinture avait disparu.

Je vins frapper Christine de trois quarts avant ; la voiture tourna sur elle-même, un de ses pneus s'arrachant de sa jante. La Plymouth alla dinguer contre un coin du garage avec un énorme bruit. Tout l'avant gauche était enfoncé, mais le moteur tournait toujours féroce.

J'écrasai le frein avec mon pied droit ; Pétunia cala.

« Leigh ! hurlai-je. Cours, Leigh ! »

Elle leva vers moi un regard trouble ; et je vis que des traînées de sang coulaient dans ses cheveux un sang violet, comme je m'y attendais. Elle lâcha les équerres, chancela en atterrissant, et dut mettre un genou au sol.

Christine arrivait sur elle. Leigh se releva, fit deux pas hésitants, puis se cacha derrière Pétunia. Christine vira aussitôt et heurta l'avant du camion, me projetant violemment de côté. Ma jambe gauche me fit mal.

« Monte ! criai-je à Leigh en tendant le bras pour tenter de lui ouvrir la portière. Monte ! »

Christine recula et disparut derrière Pétunia. Je n'entendais plus que son moteur hurler comme une bête fauve. A demi consciente, Leigh se tenait la nuque des deux mains. Ce qui allait arriver était évident : Christine allait revenir et écraser Leigh comme une punaise.

Désespéré, j'enfonçai le débrayage avec le balai tout en tournant la clé de contact. Le moteur partit, toussa, cala. Je sentis que je l'avais noyé.

Christine réapparut, fonçant sur Leigh qui parvint une nouvelle fois à s'écarter en titubant. Christine se jeta de toute sa puissance contre le mur. La portière avant du côté du passager s'ouvrit brusquement, et l'horreur de ce que je vis était si grande que je mis ma main disponible devant ma bouche pour étouffer mes cris : comme une poupée grotesque et grandeur nature, Michael Cunningham était assis sur le siège. Sa tête roulait mollement sur sa poitrine, puis elle partit d'un coup sec de côté quand Christine se mit en marche arrière. Je vis que le visage de Michael avait la teinte rose foncé de l'empoisonnement par oxyde de carbone. Le pauvre n'avait pas suivi mes conseils... Christine était d'abord allée chez les Cunningham, comme j'avais vaguement pensé qu'elle le ferait. Michael, rentrant de la faculté, avait vu la Plymouth devant chez lui, s'en était approché : elle l'avait eu... Sans doute avait-il pris place au volant, comme cela m'était à moi-même arrivé, rien que pour voir quel genre d'impression cela lui faisait. Christine avait-elle démarré toute seule ? Était-elle venue toute seule ici ? Peut-être. Michael avait-il été dans l'impossibilité d'en ressortir ? Tournant la tête, avait-il aperçu l'esprit qui guidait en réalité la Fury d'Arnie ? S'était-il évanoui ? Peu importait, maintenant ; ce qui comptait, c'était Leigh.

Car elle avait vu, elle aussi. Et ses cris de terreur eurent au moins la vertu de la tirer de son hébétude. Elle se retourna et courut vers le bureau de Darnell. Des gouttes de sang tombaient par terre derrière elle, bien trop de gouttes.

Christine, qui avait reculé entre-temps, allait foncer de nouveau sur elle, vers laquelle elle était tout droit dirigée. Mais elle ne repartit pas immédiatement. Peut-être LeBay savourait-il cet instant avant de tuer. Si c'est vrai, je m'en réjouis, car si

Christine avait bondi sur Leigh immédiatement, Leigh y serait passée à ce moment-là. Toutefois, je disposai de quelques instants pour tourner de nouveau la clé de contact en marmonnant quelque chose, une prière, je suppose, et le moteur de Pétunia repartit. Je lâchai l'embrayage et écrasai l'accélérateur. Christine venait de repartir. Cette fois, je la pris de plein fouet sur le côté droit. Le métal hurla quand, défoncée par le pare-chocs de Pétunia, la tôle de Christine se déchira. Christine fut projetée contre le mur, s'écrasant dessus. Ce ne fut qu'une explosion de verre. Le moteur s'emballa, fou furieux. Au volant, LeBay tourna la tête vers moi, un rictus de haine sur la face. Et Pétunia cala une nouvelle fois.

Je lançai toutes les injures que je connaissais en tournant encore la clé de contact. Ah, sans cette foutue patte, sans cette nouvelle chute en ouvrant la porte du garage, l'affaire aurait déjà été terminée ! Il suffisait de la coincer dans un coin et de la réduire en petits morceaux. Mais déjà Christine s'extrayait de l'espace compris entre l'avant du camion et le mur, laissant derrière elle un morceau tordu de métal rouge arraché à l'avant.

Enfin Pétunia repartit et je mis la marche arrière. Christine avait reculé jusqu'au fond du garage ; tous ses phares étaient démolis et le pare-brise n'était qu'une galaxie de fissures. Le capot tordu semblait ricaner. A l'intérieur, la radio gueulait *Waitin' in school*, par Ricky Nelson.

Je cherchai Leigh du regard. Elle était toujours dans le bureau de Will, et elle tendit la main pour me montrer quelque chose. Ses lèvres remuaient.

Pendant que Christine approchait à travers toute la longueur du garage, son capot se reconstituait, se redressait et se refermait ; les phares clignotèrent puis se rallumèrent ; les morceaux de tôle qui étaient tombés, je le jure, se *recousaient* d'eux-mêmes, le métal rouge surgissant du néant, reconstituant l'entière carrosserie. Les fentes du pare-brise se réduisaient et finissaient par disparaître ; le pneu déjanté avait l'air absolument neuf. Oh mon Dieu, me dis-je ; elle est entièrement comme neuve...

Je lâchai l'embrayage hâtivement, espérant interposer le camion entre Christine et le bureau de Will, mais Christine fut

plus rapide et passa. Je n'oublierai jamais les instants qui suivirent. Ils restent terriblement clairs dans ma mémoire, comme si je les revoyais à travers une loupe. Voyant Christine arriver droit sur elle, Leigh chancela contre la chaise de Will et tomba par terre derrière la table de celui-ci. Une fraction de seconde après, Christine se jetait sur le bureau. La baie vitrée qui donnait sur l'atelier et par laquelle Darnell surveillait autrefois les allées et venues du garage explosa ; les bouts de verre furent projetés à l'intérieur comme autant de flèches mortelles. Sous le choc, l'avant de Christine se plia une nouvelle fois. Le capot fut arraché et vola en arrière, par-dessus le toit, pour aller retomber plus loin sur le ciment, dans un tintamarre métallique. Le pare-brise vola également en éclats, et le corps de Michael Cunningham partit en avant. Il fut catapulté à travers la baie du bureau, heurta lourdement la table, glissa dessus et disparut lui aussi derrière, seules ses chaussures dépassant encore. Leigh se mit à hurler.

Sa chute lui avait probablement évité d'être lacérée par les morceaux de verre, mais lorsqu'elle se releva, son visage était tordu par l'horreur, et elle était en état d'hystérie totale. Michael avait atterri juste sur elle et ses bras entouraient Leigh en une valse morbide. Elle repoussa Michael et sortit du bureau en courant.

« Leigh, non ! » criai-je en rembrayant avec le balai. Mais celui-ci se cassa net en deux, me laissant un morceau d'une douzaine de centimètres dans les mains. « Merde ! Merde ! Merde ! »

Christine reculait déjà, laissant sous elle une flaque où se mêlaient l'eau du radiateur, le liquide antigel et l'huile.

J'écrasai la pédale avec mon pied gauche, ne sentant même plus la douleur, serrant mon genou avec ma main gauche pour aider le mouvement.

Leigh, qui avait rouvert la porte du bureau d'un coup sec, courait maintenant à travers le garage, Christine tournant vers elle son museau écrasé et repoussant. J'accélérai à fond et lui fonçai dessus, mais tandis que cette voiture sortie des enfers grossissait dans mon pare-brise, j'aperçus le visage violet et gonflé d'une enfant pressé contre la vitre arrière, semblant

m'observer et me supplier de m'arrêter... Le choc fut violent. Le coffre arrière s'ouvrit et béa comme une gueule. L'arrière de Christine chassa et la voiture glissa incontrôlablement, à l'écart de Leigh en fuite dont les yeux semblaient manger le visage. Je revois encore les gouttes de sang le long de la doublure de fourrure de sa capuche. Mais ce coup-ci, j'étais à fond dans la bagarre. C'était la curée. Même si on devait me scier la jambe une fois tout cela fini, j'allais conduire ce camion.

Christine, dérapant toujours, heurta le mur et rebondit contre. Je débrayai, passai en marche arrière, reculai de trois mètres, rembrayai et repartis en première. Christine tentait de filer en longeant le mur. Je tournai légèrement vers la gauche et la frappai encore. Toutes les portières furent arrachées. LeBay était toujours au volant ; c'était tantôt un squelette, tantôt un cadavre en décomposition, tantôt un homme de cinquante ans plein de vigueur, dont les cheveux en brosse viraient au blanc. Il me fixait avec son rictus diabolique, une main sur le volant, l'autre poing tendu vers moi. Et le moteur de Christine ne voulait toujours pas crever.

Je me remis en marche arrière ; ma jambe gauche était à présent comme du métal en fusion et j'avais mal jusqu'à l'aisselle gauche. J'avais mal, nom de Dieu ! Partout. (*Michael, bon sang, pourquoi n'es-tu pas resté chez toi ?*) Dans le cou, dans les mâchoires, dans les (*Arnold ? Vieux, je suis tellement triste que je voudrais... que je voudrais...*) tempes. La Plymouth (ce qu'il en restait) boitait péniblement le long d'un des murs. J'écrasai l'accélérateur ; le moteur de Pétunia hurla et je m'agrippai au volant comme à la bride d'un mustang sauvage. Je frappai Christine sur le flanc droit et détachai nettement la carcasse de l'essieu arrière. Le choc m'envoya en plein sur le volant, qui me rentra dans le ventre et me coupa le souffle. Puis je retombai sur mon siège, hoquetant.

Mais le moteur de Christine tournait toujours. Elle se tirait littéralement vers Leigh, tapie dans un coin du garage, mains crispées sur son visage. Elle se traînait vers elle comme un animal qui a eu les deux pattes arrière cassées dans un piège. Et même là, la régénérescence continuait : un pneu qui se

regonflait, l'antenne radio qui repoussait, le métal qui se reconstituait.

Ma jambe était inutilisable. Je la pris des deux mains et la jetai véritablement sur l'embrayage. Ma vision se troubla sous le coup de l'horrible douleur. Je sentais presque les os frotter les uns contre les autres.

Je fis gronder le moteur, passai en première et fonçai. C'est alors que, pour la première fois et la seule, j'entendis la voix de LeBay, haute, amère et pleine de cette rage terrible et inextinguible :

« Espèce de merdeux ! Va te faire foutre, lamentable merdeux ! Laisse-moi tranquille, à la fin ! »

« Tu n'avais qu'à laisser mon ami tranquille », voulus-je répondre. Mais il ne sortit de ma bouche qu'un hoquet déchiré. Je frappai Christine en plein dans l'arrière ; le réservoir d'essence éclata tandis que l'arrière de la voiture se boudinait et se tordait en une sorte de champignon de métal. Il y eut une flamme jaune. Le moteur de Christine hoqueta, se tut, repartit, et finit par se taire.

Dans le garage, on n'entendait plus que le moteur de Pétunia tourner. Leigh arriva en courant et en criant mon nom de façon répétée, tout en pleurant. Je me rendis compte, stupidement, que j'avais un foulard de mousseline rose noué autour du bras et, pendant que je le regardais, le monde devint tout gris ; les mains de Leigh sur moi furent ma dernière sensation avant de m'évanouir.

Je revins à moi une quinzaine de minutes plus tard, en sentant une bienfaisante humidité sur mon visage. Leigh était debout sur le marchepied du côté du conducteur et me tapotait le visage avec un chiffon mouillé. Je le saisis d'une main, voulus le sucer, puis crachai. Il puait l'huile.

« Dennis, ne t'en fais pas. Je suis sortie dans la rue... J'ai arrêté un chasse-neige... le pauvre type a eu la frayeur de sa vie... Tout ce sang... Il a dit... une ambulance... il a dit qu'il... tu sais... Ça va, Dennis ?

— Est-ce que j'ai l'air d'aller ?

— Non, répondit-elle en éclatant en sanglots.

— Alors, ne pose pas de questions idiotes. Je t'aime. »

Elle me serra contre elle et ajouta : « Le type va appeler la police aussi. »

Mais c'est à peine si je l'avais entendue. Mes yeux étaient déjà sur le tas de métal tordu qui était tout ce qui restait de Christine. Tas est le mot juste ; on aurait eu de la peine à reconnaître une voiture. Mais pourquoi ces débris n'avaient-ils pas brûlé ? Un chapeau de roue gisait sous mes yeux, tout cabossé.

« Combien y a-t-il de temps que tu as parlé à ce conducteur de chasse-neige ?

— Cinq minutes, peut-être. Ensuite, j'ai trouvé ce chiffon et je l'ai trempé dans un seau. Dieu merci, c'est fini. »

Ploc ! Ploc ! Ploc !

Le chapeau de roue était en train de se « décabosser » ! Soudain, il se dressa sur sa tranche et roula jusqu'à la voiture. Leigh vit la même chose. Ses traits se figèrent. Ses lèvres formèrent le mot « Non », mais aucun son n'en sortit.

« Monte en vitesse, lui dis-je à voix basse comme si « ça » pouvait nous entendre. Tu vas appuyer sur la pédale d'accélération pendant que je débraie avec le pied droit.

— Non... Je ne peux pas... »

L'épave s'était mise à bouger. C'est la chose la plus irréaliste, la plus terrible que j'aie jamais vue. Elle tremblait comme un animal qui n'est pas tout à fait mort. Les boulons se revissaient. Les morceaux éparpillés réintégraient l'épave.

« Monte ! » répétai-je.

Les lèvres de Leigh tremblaient. « Dennis, je ne peux pas... Je ne peux plus... Ce corps... c'est celui du père d'Arnie. Non, je t'en supplie ; pas ça.

— Il le faut ! »

Elle jeta un coup d'œil sur le tas qui frémissait obscènement, et se décida enfin à faire le tour du camion pour monter de l'autre côté. A ce moment-là, un morceau de chrome glissa contre sa jambe et l'érafla profondément. Elle poussa un cri et monta rapidement dans la cabine. Elle se glissa à mes côtés et me demanda : « Que dois-je faire ? »

Je me tins à demi en dehors de la cabine, me retenant au toit de celle-ci, et appuyai l'embrayage du pied droit. Le moteur de Pétunia ne s'était pas arrêté.

« Pousse à fond sur l'accélérateur et n'arrête pas de pousser. Quoi qu'il arrive. »

Dirigeant le volant de la main droite, je débrayai et nous arrivâmes sur le tas de ferraille, que nous écrasâmes et éparpillâmes. J'eus l'impression d'entendre crier.

Leigh se boucha les oreilles des deux mains. « Je ne peux pas, Dennis ! Je ne peux pas ! Ça... ça crie !

— Tu dois le faire ! » Son pied avait lâché l'accélérateur et j'entendis à présent des sirènes lointaines dans la nuit. Je la saisis par l'épaule. « Leigh, ce n'est pas fini, entends-tu ? Tu dois !

— Elle m'a crié après !

— Il nous reste très peu de temps et ce n'est pas entièrement fini. Encore un petit effort.

— Je vais essayer », murmura-t-elle en appuyant de nouveau.

Je mis en marche arrière. Pétunia recula de six mètres. Je débrayai, mis en première, puis Leigh s'écria : « Dennis, non ! Ne fais pas ça ! Regarde ! »

La mère et la petite fille, Veronica et Rita, se tenaient main dans la main devant la carcasse déglinguée de Christine, le visage grave et triste.

« Elles ne sont pas vraiment là. Et si elles y sont, il est temps qu'elles retournent d'où elles viennent. Appuie sur la pédale ! »

Je débrayai et Pétunia avança rapidement. Les deux formes humaines ne disparurent pas comme les fantômes disparaissent au cinéma et à la télévision ; elles se disloquèrent plutôt et s'étalèrent en tous sens, couleurs vives se dissipant bientôt en roses et en bleus diffus, puis il n'y eut plus rien.

Nous heurtâmes Christine, envoyant dinguer ce qui en restait. Le métal se tordit et cria encore.

« Pas là... pas vraiment là, psalmodiait Leigh. D'accord, Dennis... D'accord. » Sa voix me parvenait de tout au bout d'un long couloir. Je reculais ; nous revenions à l'assaut. Nous la frappâmes, la frappâmes encore. Combien de fois ? Je n'en ai

aucune idée. A chaque choc, la douleur qui me montait dans la jambe obscurcissait un peu plus les choses. Je finis par détourner le regard et j'eus l'impression que dehors, l'air était ensanglanté. Ce n'était qu'un gyrophare rouge qui teignait de cette couleur la neige qui tombait. Des gens frappaient à la porte.

« Ça suffit, cette fois ? » me demanda Leigh.

Je jetai un coup d'œil à Christine, mais il n'y avait plus de Christine ; seulement un amoncellement de bouts de métal tordus, de matière à bourrer les sièges et de verre cassé.

« Faut bien. Ouvre-leur, Leigh. »

Pendant qu'elle allait ouvrir, je m'évanouis de nouveau.

Ensuite, ce fut une série d'images confuses. Les choses devenaient nettes pendant un moment, puis s'estompaient ou disparaissaient tout à fait. Je me souviens d'une civière à roulettes qu'on sortait par l'arrière de l'ambulance ; je me souviens d'une voix disant : « Coupez-le. Il faut le couper ; sinon, on ne verra rien » ; je me souviens du plafond de l'ambulance. Ce ne pouvait être qu'une ambulance car du coin de l'œil, je distinguai la forme de deux flacons de sérum accrochés au-dessus de moi. Je me rappelle aussi un coton frais qu'on passait rapidement sur ma peau, puis la piqure d'une aiguille.

Après cela, tout devint extrêmement étrange. Je savais, tout au fond de moi, que je n'étais pas en train de rêver ; ma souffrance me le prouvait amplement. Pourtant, tout était comme un rêve. On m'avait administré une sacrée dose de médicament, faut bien le dire. Mais il y avait le choc, aussi. Il y avait ma mère qui pleurait, dans une chambre ressemblant de façon écoeurante à celle où j'avais passé l'automne précédent. Puis il y eut mon père, accompagné du père de Leigh. Ils avaient tous deux l'air de sortir d'un Laurel et Hardy réécrit par Kafka. Mon père se pencha vers moi et me dit d'une voix qui résonna comme le tonnerre dans une cellule capitonnée : « Comment Michael s'est-il retrouvé là-dedans, Dennis ? » Voilà donc ce qu'ils voulaient seulement savoir ! Comment Michael s'était

retrouvé là... Oh, mes amis, mes amis ! Je pourrais vous en conter... !

Puis M. Cabot me demanda : « Dans quoi as-tu mis ma fille, Dennis ? » Il me semble que je lui répondis : « Il ne s'agit pas de ce dans quoi je l'ai mise, mais de quoi elle vous a sortis », ce qui me paraît assez judicieux, compte tenu des circonstances et de la quantité de médicaments que j'avais dans le corps.

Elaine apparut brièvement, puis ce fut Leigh, qui tenait son foulard rose et voulait encore me le nouer autour du bras. Mais je ne pouvais le soulever ; on aurait dit du plomb.

Puis ce fut Arnie, et ça, bien sûr, c'était du rêve. *Merci, vieux*, me disait-il, et je remarquai avec une sorte de terreur que le verre gauche de ses lunettes était cassé. Son visage était normal, mais ce verre cassé me terrifia. *Merci. Tu t'en es très bien sorti. Je me sens mieux, à présent. Je crois que les choses vont redevenir normales, maintenant.*

Pas de problème, Arnie, lui répondais-je, ou tentais-je de lui répondre ; mais il avait déjà disparu.

Ce fut deux jours après, le 21 janvier, un dimanche, que je revins peu à peu à moi. Ma jambe gauche était dans un plâtre et avait retrouvé sa position bien connue, maintenue en l'air par un système de poids et de poulies. Un homme que je n'avais jamais vu était assis à côté du lit et lisait un livre de poche. Quand il vit que je le regardais, il posa son bouquin.

« Bon retour chez les vivants, Dennis, dit-il d'une voix douce.

— Etes-vous médecin ?

— Non, j'appartiens à la police. Je m'appelle Richard Mercer. Rick, si vous préférez. » Il tendit la main ; avançant avec peine mon bras, je parvins à la lui serrer. Mais j'avais mal à la tête et j'avais soif.

« Ecoutez, je veux bien parler et répondre à toutes vos questions ; mais d'abord, je voudrais voir un médecin. » J'avalai ma salive. Il me regarda d'un air un peu inquiet ; j'ajoutai difficilement : « J'ai besoin de savoir si je vais jamais remarcher.

— Si ce que ce docteur Alloway m'a dit est vrai, vous pourrez remarcher d'ici quatre à six semaines. Vous ne vous êtes pas recassé la jambe, Dennis. Vous l'avez gravement endommagée

et elle a gonflé comme une saucisse, mais il a affirmé que vous aviez eu de la chance de vous en tirer à si bon compte.

— Et Arnie ? Arnie Cunningham ? Savez-vous... ? »

Il cligna des yeux.

« Qu'est-ce qu'il y a ? Comment ça va pour Arnie ?

— Dennis, je ne sais pas si c'est vraiment le bon moment pour...

— Quoi ? Il est... mort ? »

Mercer soupira. « Oui, il est mort. Lui et sa mère ont eu un accident sur l'autoroute, à cause de la neige. Si tant est que ce soit un accident... »

Je voulus dire quelque chose, mais je ne le pus. Je désignai le pichet d'eau fraîche qui se trouvait sur la table de nuit, tout en me disant : quelle tristesse de se trouver dans une chambre d'hôpital et de connaître toutes les réponses. Mercer me versa un verre d'eau et y mit une paille coudée. Je bus, et ma gorge me fit moins mal. Cela ne m'empêcha pas d'avoir mal partout ailleurs...

« Que voulez-vous dire par : Si tant est que ce soit un accident ?

— Vendredi dernier, au soir, les chutes de neige n'étaient pas si terribles que ça. La chaussée était mouillée et la visibilité réduite, mais avec la prudence requise, il n'y avait pas de risque particulier. Nous avons pu déterminer qu'ils ne faisaient pas plus de soixante-dix kilomètres-heure. Leur voiture est partie de côté et a heurté un semi-remorque. La Volvo de Mme Cunningham a explosé. »

Je fermai les yeux. « Regina ?

— Aussi, oui... Cela n'avance à rien maintenant, mais ils n'ont probablement pas...

— ... souffert ? dis-je pour lui. Peuh ! Comme ils ont souffert, au contraire, tous les trois ! Et tous les trois y sont restés. Oh mon Dieu, tous les trois... ! » Je ravalai mes larmes.

Mercer resta silencieux un moment, puis reprit : « Le camionneur s'est cassé un bras dans l'accident. Il a affirmé qu'il y avait trois personnes dans la voiture Cunningham, Dennis.

— Trois ?

— Oui. Et il a ajouté qu'ils avaient l'air de se disputer. Nous pensons qu'ils avaient pris un autostoppeur qui leur fit des histoires, et qui s'est sauvé entre le moment de l'accident et celui de l'arrivée des secours. »

Cette idée était ridicule, évidemment, si l'on connaissait Regina Cunningham. Elle n'aurait pas davantage pris d'autostoppeur dans sa voiture qu'elle ne serait allée en jean à une réception à la faculté ! Il fallait que ce fût LeBay. Il ne pouvait pas être dans deux endroits à la fois, et il faut croire que quand il avait vu comment ça tournait chez Darnell, il avait abandonné Christine et était revenu à Arnie. Ce qui s'était alors passé, n'importe qui peut le deviner. Mais je suis persuadé qu'Arnie avait tenté de se battre contre lui, au moins, pour une fois.

« Morts, fis-je, et cette fois je ne pus retenir mes larmes.

— Dites-moi ce qui s'est passé, Dennis. Dites-moi tout ce que vous savez, de A à Z.

— Qu'a dit Leigh ? Comment va-t-elle ?

— Elle a passé la nuit de vendredi à samedi ici, en observation. Elle a eu une petite commotion cérébrale et il a fallu lui faire une douzaine de points de suture. Mais aucune trace au visage. Elle a eu de la chance, une aussi jolie fille... Mais elle n'a rien voulu dire. Ni à moi, ni à son père. J'ajouterai que ce dernier est... disons... assez mauvais à cause de tout ce qui s'est passé. Mais Leigh déclare que c'est à vous de parler, et quand vous choisirez de parler. Car, dit-elle, c'est vous qui avez eu le dernier mot.

— Je ne m'y suis pas si bien pris que ça », bafouillai-je, tentant encore de me faire à l'idée qu'Arnie était mort. Ce n'était pas possible. Toute notre adolescence ensemble, j'avais l'impression que ça ne remontait qu'à une semaine ou deux avant. Comment pouvait-il être mort ? J'ouvris la bouche pour dire à ce Mercer que c'était absurde, mais je la refermai. Arnie, hé, vieux ! C'est pas vrai, dis ? Crénom, on a encore tellement de trucs à faire ensemble. On n'a même pas encore réussi à se retrouver tous les deux au cinéma, chacun avec sa petite amie !

« Que s'est-il passé ? répéta Mercer. Dites-le-moi, Dennis.

— Vous n'allez jamais le croire...

— Vous seriez peut-être surpris de savoir ce que nous sommes prêts à croire ! Et de savoir ce que nous savons. Un certain Junkins menait l'enquête, dans cette affaire. Il a été tué. C'était un ami. Un très bon ami. Une semaine avant sa mort, il m'avait confié qu'il avait la conviction qu'il se passait à Libertyville des choses que personne ne croirait. Là-dessus, il est tué. Cela me tient donc très à cœur.

— Il ne vous avait rien dit d'autre ?

— Seulement qu'il avait découvert l'auteur d'assassinats très anciens, mais que cela n'y changeait rien parce que le coupable était mort.

— LeBay...

— C'est bien le nom qu'il m'avait dit, en effet. Et je vous dirai encore autre chose, Dennis. Junkins était un as du volant. Quand il était jeune, avant de se marier, il faisait des courses de stock-cars à Philadelphie, et il a vu plus d'une fois le drapeau de la victoire descendre sur sa voiture. Quand il est sorti de la route, il fonçait à un bon cent quatre-vingt-dix à l'heure dans une Dodge. Celui qui lui colla au train, et nous savons qu'il y a eu quelqu'un, devait lui-même être un sacré conducteur.

— Oh, c'en était un... !

— Je suis ici sur ma propre initiative. Cela fait deux heures que j'attends votre réveil. J'étais déjà là hier soir. Ils ont dû me mettre dehors ! Je n'ai ni sténographe ni magnétophone, même caché. Si vous devez jamais faire une déposition officielle, ce sera tout différent. Mais pour l'instant, ça se passe entre vous et moi. Il faut que je sache ! Je vois parfois la femme et les enfants de Rudy Junkins. Vous me suivez ? »

Je restai un long moment silencieux, puis je lui dis :
« D'accord. Mais vous n'allez quand même pas le croire.

— Nous verrons. »

Je bus encore un peu d'eau, repris ma respiration, et parlai pendant les deux heures qui suivirent.

Lorsque je me tus, ce ne fut pas une grande conclusion palpitante, mais la gorge sèche tellement j'avais parlé. Je ne lui demandai pas s'il me croyait ou s'il allait me faire boucler chez les dingues, mais je compris qu'il en croyait une bonne partie,

car cela recoupait trop bien ce qu'il savait déjà. Quant au reste, Christine, LeBay et le passé manipulant le présent, je ne sais pas. Je ne sais d'ailleurs toujours pas, aujourd'hui. Enfin, pas vraiment.

Je ne revis Mercer qu'une seule fois, au triple enterrement d'Arnie et de ses parents. Les journaux parlèrent d'une tragédie assez étrange : le père est tué par une voiture devant chez lui, pendant que la mère et le fils se tuent dans un accident de la route... Nul ne parla de Christine et du garage Darnell.

Les miens vinrent me rendre visite le même soir. La visite fut assez joyeuse, surtout grâce à Ellie qui jacassait sans cesse à propos du prochain cataclysme, son premier rendez-vous ! Un petit corniaud couvert de boutons et répondant au nom de Brandon Hurling l'avait invitée à aller faire du patin à roulettes...

Au bout d'un moment, ma mère et ma sœur sortirent, et mon père, resté seul avec moi, me dit : « Alors, que s'est-il passé, Dennis ? Leigh a raconté à son père une histoire démentielle de voitures qui marchent toutes seules et de petites filles qui ressuscitent ; je ne sais quoi encore. Le père Cabot est dans tous ses états. »

Je hochai la tête. J'étais très fatigué, mais je ne voulais pas que Leigh ait du fil à retordre avec ses parents, ou qu'ils croient qu'elle mentait ou délirait. Elle m'avait couvert par rapport à Mercer ; je devais la couvrir par rapport à ses parents.

« D'accord, Papa. Mais je te préviens : c'est une longue histoire. Tu ne préfères pas envoyer Maman et Ellie au cinéma ?

— Si longue que ça ?

— Ouais ! »

Il me regarda, troublé. « D'accord. Je vais leur dire. »

Puis je lui racontai mon histoire. Et maintenant, je viens de la raconter encore. Il faut trois fois pour que ce soit complet, dit-on.

Repose en paix, Arnie.

Je t'adore, vieux.

Epilogue

Si j'avais inventé cette histoire, je la terminerais sans doute en vous racontant comment le chevalier à la jambe cassée courtisa et gagna le cœur de la belle dame au foulard rose et aux hautes pommettes. Mais ce n'est pas ce qui s'est passé. Leigh Cabot s'appelle aujourd'hui Leigh Ackerman ; elle habite Taos, au Nouveau-Mexique, et elle est mariée à un type de chez IBM. Elle travaille dans une agence de voyages et a deux petites filles, des jumelles, ce qui fait qu'il lui reste peu de loisirs. Je n'ai pas perdu le contact avec elle ; mon affection pour elle ne s'est jamais démentie. Nous nous envoyons des cartes à Noël et à notre anniversaire. Ce genre de chose, vous voyez ? Des fois, j'ai l'impression que c'était il y a bien plus de quatre ans.

Que nous est-il arrivé ? Je ne sais pas vraiment. Nous sommes restés deux ans ensemble, nous avons fait l'amour (très agréablement), nous sommes allés à la fac ensemble et nous avons été amis. Son père s'est calmé après que le mien lui eut parlé, mais il m'a toujours considéré comme quelqu'un de douteux. Je pense que sa femme et lui ont été soulagés lorsque Leigh et moi, nous nous sommes séparés.

Mais en réalité, je sais ce qui nous est arrivé. Ce qui s'est passé ce soir-là dans le garage Darnell est un secret que nous partagions, et si les amants ont besoin d'avoir des secrets, celui-là n'était pas bon... Froid et surnaturel, il sentait la folie et, pire, la mort. Certains soirs, après l'amour, nous étions étendus sur le lit, nus, ventre contre ventre, et cette chose se mettait entre nous : le visage de Roland D. LeBay. J'embrassais les lèvres de Leigh, ou bien ses seins ou son ventre, brûlant de passion, et j'entendais soudain cette voix : *C'est la meilleure odeur que je connaisse... sauf peut-être celle de la minette*. Et je devenais de glace ; ma passion s'évanouissait en fumée et en cendre.

Et il y avait des fois où je le lisais aussi sur le visage de Leigh. Les amants ne vivent pas toujours dans le bonheur, même

quand ils font ce qu'il faut et du mieux possible. Il m'a fallu quatre ans pour apprendre cela.

C'est ainsi que nous nous sommes séparés. Ni les baisers, ni les caresses, ni les promenades bras dessus bras dessous parmi les feuilles mortes, n'ont pu nous souder contre ce secret horrible. Leigh a arrêté ses études pour se marier. Je suis allé à son mariage sans en éprouver vraiment de la tristesse. Un brave type. Il avait une Honda Civic. Aucun problème.

Ne pouvant plus faire de sport, j'ai terminé mes études supérieures avec trois semestres d'avance. Si vous me rencontriez, vous ne remarqueriez aucun boitillement, mais si nous marchions six ou sept kilomètres, vous verriez que je tire un peu sur ma jambe gauche. Elle me fait mal les jours de pluie. Et les soirs de neige.

L'enterrement des Cunningham a eu lieu cinq jours après l'ultime combat dans le garage. Ces trois bières alignées faisaient penser à un enterrement militaire. En les voyant, il n'y avait plus de doute possible. Finis, les jeux de notre adolescence.

A la fin de la cérémonie, j'approchai sur mon fauteuil roulant des trois cercueils et posai une main sur celui du milieu, sans savoir si c'était celui d'Arnie, ce qui importait d'ailleurs peu. Je restai ainsi, tête baissée, jusqu'à ce qu'une voix retentisse dans mon dos : « Un coup de main pour sortir du temple, Dennis ? »

Je tournai le cou. C'était Mercer, qui avait l'air correct d'un avocat dans son costume sombre.

J'hésitai, puis lui demandai : « Les journaux ont écrit que Michael avait été écrasé par une voiture alors qu'il venait de glisser à terre. C'est à vous qu'on doit ça ? »

— Oui. Ça facilite les choses...

— Puis-je encore vous poser une question ?

— J'y répondrai si je le peux.

— Qu'avez-vous... (ma gorge se bloqua, serrée)... qu'avez-vous fait des... morceaux ? »

Mercer répondit d'un ton léger, presque comme s'il plaisantait, mais son visage avait une expression tout à fait sérieuse. « J'y ai veillé moi-même. Deux de mes assistants les

ont rassemblés et les ont fourrés dans le concasseur qui se trouve derrière le garage de Darnell. C'a donné un cube à peu près gros comme ça... (Il désigna une largeur d'une cinquantaine de centimètres avec ses deux mains.) Un de mes deux hommes s'est même coupé salement. Il a fallu lui faire des points de suture... (Mercer sourit, mais du sourire le plus glacial et le plus amer que j'aie jamais vu.) Il a affirmé que le morceau de métal l'avait mordu ! »

Puis il poussa mon fauteuil roulant jusqu'à la sortie du temple, où mes parents ainsi que Leigh attendaient.

Je vous ai donc raconté mon histoire. Mais pas mes rêves.

J'ai maintenant quatre ans de plus. J'ai ma licence, et j'enseigne l'histoire dans un lycée depuis l'an passé. Deux de mes étudiants, du genre Buddy Repperton, sont même plus âgés que moi. Je suis célibataire, mais je ne me contente pas de la délicieuse absence des femmes. Je ne pense plus guère à Arnie.

Sauf dans les rêves.

Dans un de ces rêves, je me trouve dans le temple où la cérémonie funèbre a eu lieu. Les trois cercueils sont alignés côte à côte, mais je suis seul dans le temple. Je me tiens sur mes béquilles devant l'allée centrale, le dos tourné à la porte du temple. Je ne veux pas avancer, mais mes béquilles me tirent malgré moi. Je touche le cercueil central. Aussitôt il s'ouvre : étendu sur le revêtement satiné, il y a non pas Arnie mais Roland D. LeBay, un cadavre en putréfaction revêtu de son uniforme. La puanteur me monte à la tête ; au même moment, le mort ouvre les yeux ; ses mains noires et gluantes, recouvertes d'une espèce de mousse, se tendent vers moi, s'accrochent à ma chemise avant que j'aie le temps de me reculer, et il se redresse jusqu'à ce que son visage abominable et pestilentiel soit à quelques centimètres du mien. Et il se met à répéter d'une voix caverneuse : *« Comme odeur, on ne fait pas mieux, pas vrai ? Il n'y en a pas de meilleure... sauf celle de la minette... sauf celle de la minette... sauf celle de la minette... »* Je tente de crier mais je ne le peux, car LeBay serre ses mains inexorablement autour de ma gorge.

Dans l'autre rêve, qui est pire d'une certaine manière, je viens de terminer un cours et, ramassant les livres et les papiers que je fourre dans ma serviette, je sors de la salle de classe. Et dans le large couloir, j'aperçois Christine, flambant neuve, brillant de tous ses feux, superbe sur ses quatre pneus neufs et blancs, une Victoire ailée de chrome ornant l'avant du capot. Elle est vide, mais le moteur accélère puis ralentit... accélère puis ralentit... accélère puis ralentit... Parfois, la radio joue et c'est la voix de Richie Valens, tué il y a longtemps dans le même accident d'avion que Buddy Holly et J.P. Richardson, dit le Big Bopper. Richie braille *La Bamba* sur un rythme typique. Christine bondit soudain vers moi, collant du caoutchouc de ses pneus sur le sol du couloir, arrachant tout des deux côtés avec les poignées de ses portes, et je vois une plaque à l'avant, représentant un crâne blanc qui ricane sur fond noir, avec au-dessus les mots : LE ROCK-AND-ROLL NE MOURRA JAMAIS.

C'est alors que je me réveille, parfois en criant, toujours en me tenant la jambe.

Mais je fais de moins en moins souvent ces rêves. Dans un bouquin de psychologie que j'ai lu pendant mes études (j'en ai lu pas mal, espérant sans doute comprendre certaines choses incompréhensibles), on disait que les êtres humains rêvent de moins en moins en vieillissant. Je suppose donc que cela ira mieux de ce côté-là. A Noël, l'an dernier, lorsque j'ai envoyé à Leigh la carte de vœux habituelle, j'ai ajouté en bas, impulsivement : *Comment le prends-tu ?* Puis j'ai posté ma carte avant de changer d'avis. Sa réponse m'est parvenue un mois plus tard. Sa carte représentait le nouveau Centre artistique de Taos ; à côté de l'adresse, ces simples mots : *Comment prends-je quoi ? L.*

Je crois que d'une manière ou d'une autre, on finit toujours par apprendre ce qu'on voulait savoir.

A peu près à la même époque (on dirait que c'est toujours vers Noël que mes pensées reviennent à ce sujet), j'ai envoyé un petit mot à Rick Mercer pour lui poser une question qui me turlupinait de plus en plus. Qu'avait-il fait du cube de métal concassé qui avait un jour été Christine ?

Il ne m'a pas répondu.

Avec le temps, j'apprends aussi à ne pas savoir cela.
D'ailleurs, j'y pense moins. Je vous assure.

Mais il y a une autre raison qui m'a poussé à écrire tout cela.

Son obstination. Sa fureur sans fin.

C'est une chose que j'ai lue dans le journal il y a quelques semaines ; un petit article repris d'Associated Press pour son caractère étrange, je suppose. Oui, c'est cet article qui m'a poussé à écrire, davantage que tous les rêves et les vieux souvenirs.

L'article concernait un certain Sander Galton, dont on peut logiquement penser que son diminutif devait être Sandy. Ce Sander Galton avait trouvé la mort en Californie, où il travaillait dans un cinéma en plein air de Los Angeles. Il était apparemment seul et fermait le cinéma après la dernière séance. Il se trouvait au bar ; une voiture avait traversé le mur, poussé le comptoir, renversé la machine à pop-corn, et l'avait happé tandis que la victime tentait d'ouvrir la serrure de la cabine de projection. La police avait retrouvé la clé de celle-ci dans sa main.

Bien sûr que c'est impossible, mais ce l'était autant quand cette histoire a commencé.

Je pense à George LeBay dans l'Ohio.

A sa sœur au Colorado.

A Leigh au Nouveau-Mexique.

Et si ça recommençait ?

Et si elle allait revenir dans l'est du pays pour terminer le boulot ?

Me garde-t-elle en dernier ?

Son obstination.

Sa fureur sans fin.

FIN